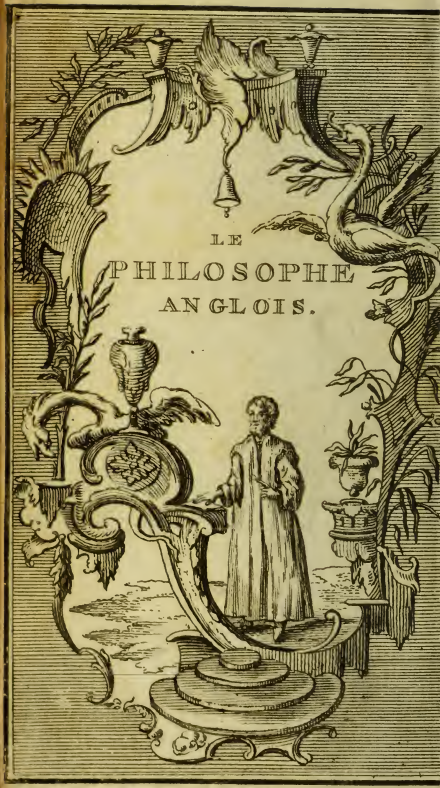
VIII
AAA


LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS.

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM & A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE SIXIEME.

EN abordant en Europe je fis réflexion, malgré mon accablement, que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne pouvoit me dispenser. Il

faloit pourvoir à l'éducation de mes enfans, & à celle de la fille de mon malheureux frère, qui ne devoit pas m'être moins chère que mes deux fils. Il faloit chercher une retraite pour ma belle-sœur & Madame Lallin, & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant, pour satisfaire à ces obligations; & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côté-là, sur-tout par rapport aux deux Dames, à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquiter, en leur laissant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aisément sur le lieu ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la règler moi-même, & de faire pour eux ce que ma mère avoit fait pour moi. Je m'entretins même longtems de cette idée: mais je ne me trouvois pas l'esprit assez tranquile pour une entreprise qui eût demandé toute

mon

mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs, que la profonde tristesse qui règnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instructions, & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des enfans de cet âge. Ajoutez, que j'avois appris par mon propre exemple, que les méthodes singulières d'éducation, quelque sages qu'on les suppose, ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la Société: la droite Raison veut donc que les prémières leçons qu'on nous donne, répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un enfant, que de le retenir dans la solitude, & de l'empêcher de prendre, dès ses prémières années, les connoissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie. Les préceptes de la Philosophie sont à la vérité de tous les tems & de tous les âges; mais comme on ne peut les regarder dans leur grande utilité que comme des aides & des

moyens de ſageſſe, c'eſt-à-dire comme des règles qui doivent nous diriger & nous ſoutenir dans l'exercice de nos devoirs, il eſt clair que leur connoiſſance doit être précédée, ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs, ſans quoi je ne vois pas qu'elle puiſſe produire de fruit raiſonnable & aſſuré. Or les plus naturels & les plus indiſpenſables par conſéquent de tous nos devoirs, ſont ceux de la Société; & ce n'eſt pas par de ſimples ſpéculations qu'on peut s'en inſtruire; ils forment proprement la Science du Monde, qui ne s'apprend guères autrement que par la pratique. Ainſi je concluois, que la méthode la plus utile que je puſſe choiſir pour l'éducation de mes enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une Ecole publique: non que cette voie n'ait peut-être auſſi ſes inconvéniens; mais je les trouvois légers, en les comparant avec le grand nombre & la ſolidité de ſes avantages.

Après

Après m'être arrêté à cette méthode, il étoit question de me déterminer sur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer, ou de passer en Angleterre. Mais n'ayant pas dessein de m'éloigner de mes enfans, j'aurois voulu connoître dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une ville dont le séjour fût également convenable pour eux & pour moi. Il ne faloit pour eux qu'un Collège, ce qui n'étoit pas difficile à trouver ; mon embarras rouloit sur moi seul. Après tant de pertes & de malheurs essuyés, dans quel endroit du Monde me convenoit-il de chercher un asyle ? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d'une douleur incessamment présente, je n'avois plus d'autre asyle à désirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'estime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec aversion & avec dégoût. Semblable à un Malade qu'une fièvre

brulante tient attaché au lit de douleur, le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux, & ne lui laisse pas goûter un moment de repos. Il se tourne mille fois, il change à tout instant de situation pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles. Il étend ses membres fatigués vers toutes les parties de son lit, & il espère en-vain dans celle où il s'avance, le soulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quitée. Chaque posture nouvelle que son inquiétude lui fait prendre, lui paroit toujours la plus douloureuse & la plus insupportable. Ainsi, en ne consultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu sur la Terre qui pût s'attirer ma préférence, & me faire naître le moindre espoir de remède ou d'adoucissement à mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque chose de plus consolant à attendre de ma Raison. Quoique les ressources qu'elle m'offroit fussent encore impuissantes, je savois du moins par l'expérience du passé, que si

mes

mes maux préſens n'étoient pas abſolument incurables, c'étoit d'elle ſeule que je devois en eſpérer la guériſon. Sans reſſentir encore l'efficacité de ſon ſecours j'en connoiſſois la force, & je n'ignorois pas par quelle voie elle me feroit retrouver le repos, ſi je pouvois prendre aſſez ſur moi-même pour ſuivre ſa direction. La principale difficulté conſiſtoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu à peu à goûter ſes principes, que ma douleur n'avoit pas détruits, mais dont elle avoit comme ſuſpendu l'uſage. J'avois beſoin pour cela, de choiſir une demeure où je puſſe trouver, ſoit dans le commerce des perſonnes avec leſquelles j'aurois à vivre, ſoit dans le renouvellement de mon ancienne application à l'étude, des moyens & des facilités pour appaiſer la révolte de mes ſens, & pour faire reprendre tout ſon empire à ma Raiſon. Il eſt vrai néanmoins, que ma dernière infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remèdes plus forts que

ceux qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne subsiste plus, peut être oublié: le ressentiment des outrages s'éteint par la succession des années qui en affoiblit le souvenir. La perte même des personnes chères, quelque douloureuses qu'en ayent été les circonstances, n'est pas un mal à l'épreuve du pouvoir du tems; les regrets & les desirs s'ensévelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une épouse, avec les noires circonstances que j'ai rapportées, une douleur aussi juste que je m'imaginois la mienne, dont la cause toujours subsistante se présentoit sans cesse à ma mémoire, pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger? Quel tems ma Raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse & de confusion?

Cependant, l'espoir que je fondois sur son secours, fut le seul motif qui me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pu fixer ma demeure & celle de mes enfans.

fans. Cette ville étoit alors dans un haut degré de splendeur, & sa réputation ne pouvoit être établie sur deux meilleurs titres, puisqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de personnes pieuses, de Professeurs habiles, & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Pays Protestans pour y puiser la Sagesse & la Vertu comme dans leur source. Mes enfans ne pouvoient être élevés dans une meilleure Ecole; & je crus que pour moi-même, il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon Infidèle, mon dessein, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas de la chercher. Il me sembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refusé de la voir si le hazard m'en eût présenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pu prendre par rapport à elle, si j'eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans

lui laiſſer ſavoir que ce fût par mes ordres, & de la faire renfermer dans quelque lieu de ſureté, où ſa clôture m'auroit répondu pour toute ſa vie de la ſageſſe de ſa conduite. Ce n'étoit pas un deſir de vengeance qui m'inſpiroit cette penſée. Qu'elle vive, diſois-je, malgré l'amer ſentiment de ma tendreſſe & de ma foi mépriſées; qu'elle ſoit même auſſi heureuſe, que ſa lâcheté la rend indigne de l'être: Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi, ſe joigne au ſien, pour lui en compoſer un plus parfait; ou ſi la juſtice du Ciel demande qu'elle ſoit punie, que ce ne ſoit du moins que par ſon repentir & par ſes remords! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminſter, pour ſouffrir que ſa fille la deshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me ſaiſirai de ſa perſonne, & je la renfermerai dans un lieu ſûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui ſeront en mon pouvoir. Elle eſt douce, ajoutois-je; la mort de Gelin lui fera ſans doute ou-

ouvrir les yeux sur son crime; elle ne souffrira pas impatiemment la retraite; elle y vivra peut-être contente, & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'ascendant sur ma Raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y ayent disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaîra au Ciel de me délivrer entièrement de leur pouvoir.

Aussi-tôt que je fus fixé dans la résolution d'aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma belle-sœur, & je les priai en même tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai pas qu'elle ne fût concertée. Nous

ne vous quiterons point, me dirent elles presque en même tems, c'est notre résolution, & nous vous prions de ne vous y pas opposer. Vous avez besoin d'être consolé, personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur avois fait entendre que j'étois résolu de mettre mes enfans dans une Ecole publique, elles me représentérent, qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiés à des mains étrangères. Madame Lallin me promit de servir de mère à mes deux fils, pendant que ma belle sœur s'occuperoit de l'éducation de sa fille. Ses instances furent si pressantes, que n'ayant pas d'objection raisonnable à lui faire, je m'y rendis sans difficulté; desorte que continuant ainsi à m'aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur & de celui de mon épouse, je consentois imprudemment à ce qui devoit servir à le perpétuer. Nous convinmes de nous rendre incessamment à Saumur, & d'y louer une maison où nous vivrions en commun. Comme mon nom n'étoit

pas

pas assez célèbre pour m'attirer des distinctions, nous règlâmes que j'en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l'éclat, & s'opposer à l'application que je me proposois d'apporter à l'étude. Les deux Dames en prirent aussi d'absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la conclusion de la Paix de 1667. entre la France & l'Angleterre, & nous fîmes en peu de tems notre voyage, qui étoit court & facile.

La Paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur, que ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une maison commode. Mon prémier soit fut de la meubler de livres, & de tout ce qui pouvoit servir à mes nouveaux projets de Philosophie. Je l'avois choisie dans un endroit écarté de la ville, à dessein d'y être le maître de mon repos, & de règler à mon gré le tems de ma solitude & celui de mes communications au dehors. Je laissai le gouvernement de mon ménage & de mes enfans à mes deux com-

pagnes ; & renfermé du matin au soir dans mon cabinet, je recommençai à me nourrir de lectures & de réflexions : cher exercice, qui avoit fait toute la douceur des prémières années de ma vie, & dont je me flatois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'eusse passé plusieurs années sans livres, les traces de mes anciennes études subsistoient encore ; desorte que sans avoir besoin de remonter aux élémens, il me fut facile de reprendre des voies que je n'avois jamais perdues tout-à-fait de vue. Je les repris au point-même où je les avois quitées, c'est-à-dire, que comptant toujours sur la solidité des principes dont je m'étois rempli dans ma prémière jeunesse, je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions, par quel moyen j'en devois faire l'application à l'état présent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques semaines. J'y réunis tous mes efforts & toute mon attention : je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable ; car il faut que je le confesse ici, ou à ma honte, ou

ou à celle même de la Philosophie, ma solitude extérieure & mon assiduïté apparente à l'étude furent d'infidèles images de la disposition intérieure de mon esprit. Dans le tems que j'avois les yeux attachés sur un livre, insensiblement mon attention s'en éloignoit, pour se transporter dans tous les lieux où s'étoit passée la scène de mes pertes & de mes malheurs. Elle se fixoit sur le spectacle sanglant de ma fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux & dévorées par des tigres revétus d'une figure humaine; sur mes horribles souffrances dans les déserts de l'Amérique; sur la mort déplorable de Mylord Axminster; sur l'infidélité & la fuite honteuse de mon épouse; sur l'effet funeste de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge; enfin, sur tous les coups cruels que j'avois reçus de la Fortune, &, par un pressentiment de l'avenir, sur ceux que j'avois encore à appréhender. Cette représentation terrible n'agissoit guères moins vivement sur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la pré-

préſence même des objets ; & lorſque je revenois à moi, faute de conſtance & de force pour ſoutenir plus longtems une ſi triſte conſidération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de ſoupirs qui cherchoient violemment à s'ouvrir un paſſage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une manière plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attendue : les concluſions que j'en déduiſois, ne ſe faiſoient pas ſentir à mon ame ; mes méditations étoient ſèches & ſtériles ; j'appercevois des vérités, mais ſans découvrir le rapport qu'elles pouvoient avoir à ma ſituation, & ſans ſavoir de quelle manière il faloit les employer pour les rendre propres à me ſervir de remèdes. Eſt-ce-là, diſois-je quelquefois avec étonnement après quantité d'inutiles réflexions, eſt-ce-là cette ſource de paix & de ſageſſe où je puiſois autrefois ſi heureuſement ? Sont-ce-là ces mêmes principes ſur leſquels ma force & ma tranquillité étoient autrefois ſi bien établies ? Eſt-ce de leur

leur côté, ou du mien, qu'il eſt arrivé du changement? Je comprens qu'ils ont pu me manquer au beſoin, lorſque le trouble inſurmontable de mon imagination les déroboit à ma vue. Comment me ſerois-je reſſenti alors de leur influence? ils ne pouvoient ni ſe faire appercevoir, ni ſe faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que ſa douleur. Mais qui les empêche à préſent de reprendre ſur elle leur ancien empire? Je m'efforce ici de les rappeller, je les cherche, je les invoque, je leur ouvre un cœur malade & affligé, qui languit en attendant leur ſecours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver? Que ne lui rendent-ils le calme qu'il déſire, ce calme heureux dont il jouiſſoit autrefois, & dont il croyoit leur être redevable?

L'impuiſſance de mes lectures & de mes réflexions me fit penſer à la fin, qu'il faloit néceſſairement qu'il y eût quelque erreur dans le fond de ma Philoſophie; & ne pouvant me perſuader que l'inutilité de mes efforts vînt abſolument d'elle, j'ai-

j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes, ou dans ma méthode. Voici de quelle manière je raisonnai. La Nature, disois-je, ou, pour parler sans figure, la Sagesse Divine n'a pu permettre que les hommes fussent exposés à des maux sans remède. En leur donnant l'existence, elle s'engage en quelque sorte à leur donner les moyens de se conserver; sans quoi, dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent sans cesse leur arriver, ils seroient les plus infortunés de tous les Etres, de se trouver sujets à de continuelles douleurs, en même tems qu'ils sont partagés de la Raison; parce qu'il sembleroit alors, qu'elle ne leur seroit accordée que pour les sentir. Aussi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auxquelles la lumière naturelle, ou d'heureuses expériences ne nous fassent découvrir quelque remède. S'il s'en trouve d'incurables, elles ne doivent pas être mises, non plus que les Monstres, sur le compte de la Nature; il suffit que, suivant les

loix

loix communes, on ne voie guères d'infirmités qui ne puiſſent être guéries par le ſecours de la Médecine. Ce ſoin de la Providence ne s'eſt-il pas étendu juſques ſur les Bêtes? Nous remarquons tous les jours, qu'elles connoiſſent l'uſage des Simples, & de quantité de choſes ſalutaires qu'elles prennent pour ſe ſoulager dans leurs maladies. Ainſi la ſageſſe de Dieu a pourvu à la conſervation de ce qui ſubſiſte, ſans en excepter les Animaux privés de raiſon.

Or ſi cette diſpoſition paroit juſte & néceſſaire à l'égard du corps, cette partie de notre être qui eſt ſans contredit la plus baſſe, & qui ne tire ſa dignité que de ſon union avec notre ame, croirons-nous, ſans offenſer la ſageſſe & la juſtice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux ſubſtances, juſqu'à lui refuſer des ſecours qu'il accorde à la plus mépriſable? La douleur, & toutes les autres paſſions violentes, ſont proprement les maladies de nos ames. Une fièvre empeſtée ne cauſe pas plus de

de ravage dans la masse du sang, que ces tyrans ne répandent de desordre dans la Raison. Seroit-il possible qu'il n'y eût point de ressource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable? Il ne l'est pas, ajoutois-je, ou je n'ai qu'une fausse idée de la justice du Créateur. Si je réussis donc si mal à me délivrer de ma douleur, je suis certain que c'est ma faute, ou celle du remède que j'emploie: la mienne, s'il est vrai que je me sois égaré dans ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes: celle du remède, si la guérison de l'ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie, & si le Ciel attache un grand effet à quelque autre cause.

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me défier de la Philosophie? N'est-ce pas elle qu'on a regardée dans tous les tems, comme la règle des Mœurs, & la modératrice des Passions? Les plus grands-hommes n'ont-ils pas eu recours

cours à elle, lorſqu'ils ont eu quelque choſe à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui ſuppoſoient-ils un pouvoir qu'elle n'a pas? & ſe ſeroient-ils trompés comme moi, en ſe promettant d'elle un ſecours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-deſſus je pris la réſolution de remonter ſur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes, & de toutes mes anciennes connoiſſances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entrepriſe facile. Je me fis une étude, pendant quelques jours, de rappeller ce que j'avois appris par les inſtructions de ma mère, ou par mes lectures, & ce que j'avois penſé moi-même juſqu'alors de plus raiſonnable en matière de bonheur & de ſageſſe.

Je pris les choſes juſques dans leur origine. Je me ſituai dans le prémier moment où l'on peut ſuppoſer qu'un homme commence à faire un libre uſage de ſa raiſon. N'ayant rien de plus préſent que lui-même, c'eſt ſur ſon propte être que ſa prémière attention doit tomber. Il en exa-

examine la nature, il reconnoit qu'elle eſt compoſée. Deux ſubſtances différentes, & d'inégale dignité dans leur eſſence, ſe trouvent unies, & comme confondues, pour produire des actions qui leur ſont communes. Chacune des deux, conſidérée en elle-même, n'eſt capable de rien moins que des opérations de l'autre; & réunies enſemble, elles produiſent une même opération. Notre corps ſe remue, il marche, il agit, c'eſt à quoi il eſt propre par ſa nature : cependant il ne remueroit point ſans le concours de l'ame, qui n'eſt pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les ſenſations de la douleur & du plaiſir, c'eſt auſſi ſa nature : cependant elle ne les recevroit pas ſans le concours & l'entremiſe du corps, qui n'eſt pas capable de ſentir.

Voilà donc deux parties du même être, qui ſont néceſſaires l'une à l'autre. Le corps n'exécutera rien, ſans le ſecours de l'ame; & ſans l'entremiſe du corps, l'ame demeurera dans une continuelle apathie.

thie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois au contraire, que le corps ne contribue aux actions qui lui ſont communes avec l'ame, que d'une manière baſſe & groſſière, c'eſt-à-dire par de ſimples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui ſoit particulière, elle n'eſt pas plus noble ; c'eſt uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaiſons ; avantage ſi mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'apperçois dans l'ame tous les caractères d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, de ſentir ? C'eſt elle-même qui s'étudie, qui ſe contemple, qui ſe replie ſur ſa ſubſtance, & qui en démêle la nature & les propriétés. Malgré la dépendance où elle eſt du corps, elle s'en dégage aſſez pour le conſidérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable

que

que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénètre, elle le mesure, elle l'apprécie; elle le trouve si méprisable, qu'elle ne met guères de différence entre n'être pas, & n'être comme lui qu'une vile & insensible portion de matière.

De-là, si elle s'attache à considérer tout ce qu'elle est capable d'appercevoir, elle découvre bientôt, que si elle tient à un corps matériel par des loix qu'elle ne comprend pas encore, elle tient d'un autre côté à quelque chose de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu qu'elle fasse usage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'Ordre, & à celles des Perfections & des Vertus; & sentant que ce qu'elle apperçoit n'est pas elle-même, elle conclud que ce qui se représente si parfaitement à elle, doit avoir une réelle existence, puisque le Néant ne sauroit être apperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiète & incertaine: elle se demande ce qu'elle doit penser d'un Etre qui

qui ne se manifeste à elle qu'en partie, mais par une voie si lumineuse & si sublime. Son attention augmente. Elle reconnoit sans peine, qu'il doit être plus parfait qu'elle, puisque c'est lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaison avec lui, que celle d'une perception simple & passagère? Comment s'est-il fait du moins, qu'elle ne l'ait pas eue plutôt? Là, elle veut se replier sur le passé, pour examiner le progrès de ses connoissances; & elle reconnoit avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'est ici que son admiration redouble avec sa surprise. Elle n'a pas besoin de beaucoup d'efforts, pour découvrir en même tems l'époque toute récente de son existence. Mais de qui l'a-t-elle reçue? Elle voit manifestement, qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la Source de sa vie?

Elle sort d'elle-même pour cette intéressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'en-

vironne. Que d'objets se présentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout approfondir ! Cependant elle trouve bientôt, que son examen aura moins d'étendue qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle apperçoit, il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé qu'on appelle Monde, ne l'arrête qu'un moment; car, avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties, elle apprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matière, c'est-à-dire une substance grossière & insensible, dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de se mouvemens, & précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déja reconnue & méprisée. Elle sent trop sa noblesse, pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matière qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle, elle en apperçoit quelques-unes qui semblent se mouvoir avec

avec plus de choix & de liberté. Elle remarque, que leurs actions ſont trop variées, & en même tems trop liées & trop régulières dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoiſſance & de raiſon. Leur figure d'ailleurs eſt exactement ſemblable à celle de ſon propre corps; elles lui paroiſſent tendre vers les mêmes choſes, & être ſenſibles aux mêmes beſoins. Elle en conclud, qu'elles n'agiſſent pas ſeules; qu'elles ſont accompagnées de quelque choſe qui lui reſſemble; enfin, qu'elles ſont, comme ſon corps, l'enveloppe de quelque Etre plus noble qu'elles. Heureuſe découverte! Ne ſeroit-ce pas à quelqu'un de ces Etres nobles & immatériels, qu'elle ſeroit redevable de ſon exiſtence? Ils penſent, ils ſentent, ils réfléchiſſent comme elle; n'auroient-ils pas pu lui communiquer ce qu'ils poſſèdent?

Mais s'ils lui ſont ſemblables, comme elle n'en ſauroit douter, pourquoi jouïroient-ils d'un pouvoir qu'elle ſent bien qu'elle n'a

point ? En supposant même qu'ils l'eussent effectivement, de qui l'auroient-ils reçu ? car il n'est que trop clair qu'ils n'auroient pu se le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeureroient pas longtems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient disposer d'eux-mêmes, & changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui est autour d'elle, comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le Monde ; mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne sauroit rapporter son origine à ce qui est inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que son égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exister sans une cause.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excursion qu'elle a faite au dehors. En parcourant la matière dont ce vaste Univers est composé, il lui semble qu'elle y a remarqué quelque chose qui s'est attiré comme naturellement son admiration. Ce n'est pas le fond

fond de la matière même, elle lui a paru également mépriſable dans toutes ſes formes. Mais que doit-elle penſer de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ſes parties? Quelle juſteſſe de rapports! Quelle regularité de proportions! Quel exact enchaînement de cauſes & d'effets ſubordonnés! D'un autre côté, quelle grandeur dans la diſpoſition générale du deſſein! Quelle noble ſimplicité dans l'exécution! Quelle uniformité conſtante dans la durée! Qui a rendu la matière capable de former ainſi le plus magnifique & le plus raviſſant de tous les ſpectacles? Quelque deſir que l'Auteur d'un ſi bel ouvrage puiſſe avoir de ſe tenir caché, il eſt impoſſible qu'on ne le reconnoiſſe pas à ſa marque: il faut que ſa puiſſance ſoit infinie, pour avoir tiré d'une ſubſtance auſſi vile que la matière, le fond de tant de productions admirables. Sa ſageſſe ne doit pas être plus bornée que ſa puiſſance, pour s'être repréſentée d'une manière ſi frappante dans l'ordre & la diſtribution de ſon ouvrage. En-

fin, ſa bonté doit être égale à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe, pour avoir pris plaiſir à répandre ſur ſes créatures tant de ſplendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philoſophe, que je ſuppoſe toujours attentive, ſent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rappelle avec une joie avide, les prémières idées qui ont donné lieu à ſes recherches, & elle commence à voir ſenſiblement qu'elles ſe réaliſent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'appercevoit que par les notions vagues de l'Ordre & des Perfections, ſe dévoile & ſe fait connoître à elle d'une manière preſque ſenſible. Ses incertitudes ne ſauroient durer plus longtems. Elle tient ce qu'elle a cherché ; c'eſt l'Auteur de la Nature, c'eſt le ſien ; c'eſt la ſource de la vie & le principe de toute lumière ; c'eſt la règle de l'ordre, de la ſageſſe, de la bonté, de la juſtice, de toutes les perfections & de toutes les vertus : ou plutôt, c'eſt l'ordre même ; ſon eſſence eſt la ſageſſe, la juſ-

juſtice & la bonté. Il eſt toute Vertu, toute Perfection, & toute Excellence.

Un Philoſophe qui a pu s'élever une fois juſqu'à cet heureux point de connoiſſance, ſe flate avec raiſon d'avoir atteint au plus haut degré de lúmière où ſon ame ſoit capable de parvenir. Tout le reſte n'en eſt plus que le développement & l'exercice. Il ira deſormais de ſcience en ſcience, c'eſt-à-dire de certitude en certitude. Quelle vaſte carrière s'eſt ouverte devant lui! Le voilà d'abord aſſuré de la vérité de toutes ſes idées, & de l'infaillibilité de ſes jugemens, s'il les porte avec une conſidération attentive. Etant l'ouvrage d'un Etre dont la ſageſſe & la bonté ſont infinies, il n'appréhende pas que les qualités qu'il a reçues de ſa main ſoient des préſens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées, d'Ordre, de Juſtice, de Bonté & de Sageſſe, ne ſauroit l'abandonner dans des examens moins difficiles: il a trouvé les principes; il va ſe fai-

re une occupation tranquile & agréable de l'étude des conſéquences.

Prémièrement, il examine de nouveau la nature de ſon ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de ſi divins dans la matière, à quoi doit-il s'attendre dans une Subſtance infiniment plus relevée? En effet, il y en apperçoit deux, qui lui paroiſſent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaiſon. L'un eſt cette faculté même de penſer, par laquelle elle eſt capable de connoître, & de multiplier à l'infini ſes connoiſſances; faculté ſi noble, que lui-même qui la poſſède, ſe trouve embaraſſé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'eſt pas, que ce qu'elle eſt. Elle n'eſt rien d'approchant de la matière; toute la variété poſſible des figures & des mouvemens de la matière ne produira rien qui reſſemble à une Penſée. Elle n'eſt pas non plus l'harmonie, l'ordre, la juſteſſe & la perfection qui réſultent d'un certain arrangement des

des parties de la matière ; car si cette harmonie & cette perfection ont une existence propre & réelle, il est clair qu'elle est dépendante de celle de la matière; & l'ame sent trop bien que la sienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même & le chagrin qu'elle ressent de se voir assujettie à son corps dans quelques-unes de ses opérations, est une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui est unie que par des loix qui la contraignent. D'ailleurs, si l'ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie, & la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l'étendue de ce corps? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle appartiendroit. Or l'ame se sent plus grande que toute la masse de la matière réunie; elle s'élève infiniment au-dessus d'elle, elle en voit les bornes : elle n'est donc rien qui appartienne à la matière. Mais qu'est-elle donc? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d'elle-même

dans un autre tems ou dans un autre état : mais elle eſt ſure du moins, qu'elle penſe : avantage ineſtimable, qui ſuffit pour établir ſa dignité, & la grandeur infinie de ſon Auteur.

Ce prémier trait d'un Ouvrier Divin eſt ſans doute le plus éclatant, mais il n'eſt pas le ſeul qui ſoit digne de lui. Le Philoſophe n'a qu'à ſe conſulter un moment, qu'apperçoit-il ? Je me trompe, car il ceſſe ici d'appercevoir; mais il ſent dans le fond de ſon être une ſecrette inclination, un panchant actif, qui le porte il ne ſait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce ſentiment? C'eſt l'exigence de quelque beſoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'eſt pas une douleur, c'eſt du moins la privation d'un bien, ſans lequel il ne peut être tranquile; il y tend ſans ceſſe, ſollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un aſcendant irréſiſtible.

Il reconnoit donc, non ſeulement qu'il eſt capable de deſirs, mais

mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ſes connoiſſances. Cette réflexion ne ſert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'il pénètre dans la ſage diſpoſition du Créateur. Il regarde d'abord ſes deſirs, comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de ſon être; & il en eſt d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns, qui ne ſont propres qu'à troubler la ſérénité de ſon ame! Diverſion chagrinante, qui retardera le progrès de ſes connoiſſances, & qui l'empêchera de faire un uſage tranquile de la capacité qu'elle a de penſer! S'il n'oſe ſe plaindre de ſon Auteur; & ſoupçonner ſa bonté ou ſa ſageſſe, il gémit du moins de ſa condition, il perd quelque choſe de l'opinon qu'il avoit de ſa propre grandeur; & pour en ſauver en quelque façon les reſtes, il prend le parti de reprimer & d'éteindre s'il peut ſes deſirs, pour ſe livrer par l'exrcice, d'une faculté plus noble, à la con-

templation de la Vérité. Mais son erreur ne sauroit durer longtems. A peine a-t-il fait quelques pas vers la Vérité, qu'il la reconnoit pour l'objet même de ses desirs. Il ne peut s'y tromper. Son cœur s'enflamme, à mesure qu'il s'en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer, & ses besoins à se remplir. Il lui semble qu'elle soit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il est vrai que plus il s'avance à sa découverte, plus son ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de desirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant: c'est la situation d'un homme qui jouït d'un grand bonheur, dont il ne peut se rassasier: il est heureux, & il veut l'être encore davantage. Ainsi le Philosophe trouve une source nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui causoit sa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans son être, lui paroit un nouveau trait des perfections infinies de son Auteur. Non seulement il voit qu'il a été fait par lui,

lui, mais il ſent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses deſirs ſe trouvent aſſortis, pour ainſi dire, à ſes idées. Par ſes idées, il le connoit comme l'Auteur de ſon être; & il ſe porte à lui par ſes deſirs, comme à ſon ſouverain bien & à l'Auteur de ſa félicité.

Un homme qui vit dans l'eſclavage des ſens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultés de ſon ame, n'eſt pas capable de concevoir la joie que ces ſublimes & intéreſſantes découvertes répandent dans l'ame d'un Philoſophe. Non, il n'en eſt pas capable: car s'il l'étoit, il en ſeroit jaloux, & il ne tarderoit guères à mépriſer toute autre joie. Auſſi eſt-ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raiſonnable & véritablement philoſophique. Quiconque a connu ſon Auteur, & s'eſt bien connu ſoi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la ſageſſe. La voie lui eſt ouverte, il eſt ſans ceſſe à la vue du terme. Dirigé par

ſes lumières, en même tems qu'il eſt pouſſé par ſes deſirs, il n'eſt pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter par langueur. Si ſa qualité d'homme l'oblige à quelque rélation avec les créatures de ſon eſpèce, il ſait juſqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la règle dans la ſource même de l'Ordre & de la Juſtice, qu'il contemple inceſſamment. Les devoirs du Sang, tels que la tendreſſe & l'attâchement pour ſes proches; ceux de l'Humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compaſſion pour les peines; ceux de la Raiſon, comme l'égalité d'ame, la conſtance, le mépris du ſuperflu, & l'uſage modéré du néceſſaire, ſont autant de conſéquences qui coulent naturellement de ſes principes, & qui forment le ſyſtème de Morale. Il copie en quelque ſorte ſon Auteur, & il s'agrandit en imitant les ſouveraines perfections par leſquelles il ſe communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'eſt pas un obſtacle à la Sageſſe, pour celui

lui qui l'aime & qui tend sincèrement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur? Le Philosophe l'apperçoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vue sert à nourrir ses desirs. Il tourne à son profit jusqu'aux effets de leurs passions déréglées: leurs Arts, leurs Sciences, qui sont pour la plupart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait servir à ses desseins, comme autant de secours qui étendent ses connoissances. Ce sont des effets excellens d'une mauvaise cause, qu'il rectifie de plus en plus par l'usage qu'il en fait faire, & qu'il ramène ainsi à leur véritable destination. Enfin, il tire un avantage considérable de la vue même des foiblesses & des folles agitations des hommes. La comparaison qu'il en fait avec la vigueur & la tranquilité continuelle de son ame, sert à l'attacher de plus en plus à ses principes. Elle lui rend son bonheur plus cher, & le fruit de ses recherches plus précieux. Il se dévoue

voue sans réserve à la Sageſſe, par cette double raiſon de l'aimer, qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des inſenſés & des miſérables.

Que lui manque-t-il après cela, pour mériter le nom de Sage? Réuniſſons toutes nos connoiſſances naturelles, & toutes les forces de notre Raiſon, pour nous en faire une plus juſte idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étendue, mais je doute qu'on puiſſe s'en former une plus ſublime. C'eſt dans cet heureux état que le Philoſophe doit être également inſenſible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cauſe: les prémiers doivent être trop foibles, pour lui cauſer les émotions de la douleur; & ceux-ci doivent lui paroître trop mépriſables, pour lui faire goûter un vrai ſentiment de plaiſir. A la vérité, l'ordre de la Nature aſſujettit ſon ame aux organes du corps: il eſt impoſſible qu'elle ſe défende de voir, lorſque les yeux s'ouvrent; qu'elle n'entende point, lorſque les nerfs

nerfs de l'oreille ſont ébranlés ; & qu'elle s'empêche de ſentir, auſſitôt qu'il ſe paſſe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de matière à laquelle elle eſt comme attachée. Mais ce ſentiment eſt-il capable de diminuer ſa grandeur & d'affoiblir ſa liberté ? Elle le rejette, lorſqu'elle le reconnoit indigne d'elle. Elle le reçoit du moins ſans s'y arrêter, & ſans y conſentir. Plus ſa dépendance du corps lui paroit incommode & humiliante, plus elle y trouve dequoi ſe conſoler, par la certitude qu'un état ſi violent ne ſauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? elle connoit trop bien les loix invariables de l'Ordre primitif & éternel. L'ordre de la Nature n'en eſt qu'une exception. Elle eſt même aſſurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien ſecret, quoiqu'il ſoit encore obſcur pour elle, & elle compte ſur un tems de manifeſtation ; & les exceptions venant à ceſſer, elle verra tout retourner à ſa fin, & rentrer paiſiblement dans l'ordre général.

Elle

Elle se sent donc faite pour un autre état ; elle y touche déja par l'ardeur de ses desirs & par la certitude de ses espérances ; & constamment indifférente pour tout ce qui ne sauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour, elle mépriſe le plaiſir, elle compte pour rien la douleur, elle voit sans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne : elle verroit de-même le renverſement de la Nature, & l'entière deſtruction de l'Univers.

Tels sont les fondemens sur lesquels j'avois cru ma force & ma conſtance établies. Telles avoient été les prémières leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les inſtructions de ma mère, avoient roulé continuellement sur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels, à force de les avoir entendus, & de m'être efforcé moi-même à les tenir sans ceſſe préſens à ma mémoire. En effet, leur impreſſion s'étoit fait sentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obſtacle qui pût les empêcher de se faire sentir

tir librement. Ils avoient servi de règle à ma vie, pendant qu'elle étoit tranquile. Je m'étois cru Philosophe, & peut-être l'étois je véritablement, avant que d'être arrivé à un certain degré de misère & d'infortune. Mais c'étoit cette pensée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philosophie suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle, lorsqu'elle m'étoit devenue le plus nécessaire? Quelle idée devois-je prendre d'un remède, dont l'utilité disparoissoit au moment de la maladie? Cependant, je ne pouvois disconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'eussent toujours la même solidité. Il n'y a rien de certain dans le Monde, disois-je, rien sur quoi l'on puisse compter, si ce qui me paroit invinciblement établi par des raisonnemens si clairs, n'est qu'un sophisme & une malheureuse illusion. Si c'est à la vraie Sagesse que je me suis attaché constamment, que ne me fait-elle donc recueillir les fruits qu'elle promet? Et si c'est l'Erreur que j'ai pris pour

la Vérité, que je ſuis à plaindre d'être tout à la fois tourmenté par la Douleur, & abandonné par la Raiſon!

Il me vient à l'eſprit, qu'il y avoit peut-être auſſi de l'injuſtice dans mes plaintes, parce qu'il me ſembla que ce n'étoit pas aſſez de connoître l'excellence d'une ſage application, il faloit connoître en même tems la nature du mal. J'examinai là-deſſus avec ſoin en quoi conſiſtoit proprement la Douleur. Je reconnus bientôt, qu'étant un pur ſentiment de l'ame, & ne pouvant ſe repréſenter par des idées, elle ne ſauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur* qui ſert à l'exprimer; car c'eſt la définir d'une manière bien obſcure & bien imparfaite, que de l'appeller ſimplement une averſion de l'ame, comme font quelques Philoſophes. En général, puiſque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'eſt pas raiſonnable de prétendre expliquer ce que c'eſt qu'un Sentiment. Or s'il eſt impoſſible de connoître en quoi conſiſte la Douleur,

leur, il eſt clair que ce n'eſt pas directement ſur elle que ſe doit faire l'application du remède. Cette méthode bleſſeroit la Raiſon. Delà il me fut aiſé de conclure, que c'étoit à ſa cauſe qu'il faloit néceſſairement remonter.

Je n'entrai pas dans la diſcuſſion de toutes les voies différentes par leſquelles le ſentiment de la Douleur peut être communiqué à l'ame: toutes mes réflexions ſe rapportoient à mes ſeuls beſoins. Il étoit conſtant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonſtances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cauſe de la maladie de mon ame. Je me demandai alors, s'il étoit vraiſemblable que la Philoſophie pût couper cette ſource de mes maux? En la ſuppoſant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois manières. L'une étoit d'ôter au ſpectacle de mes infortunes, qui m'étoit ſans ceſſe préſent, cette

te force dominante avec laquelle il agiſſoit ſur moi, qui ne ſe bornant point à me pénétrer du plus vif ſentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pouſſer des cris involotaires, dont je ne m'appercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi, & qui paroiſſoient effrayés de les entendre. Quelle apparence que la Philoſophie pût produire un effet ſi merveilleux? Le Ciel même l'auroit-il pu, ſans changer la nature des choſes? Il y a de la contradiction, qu'on puiſſe perdre ſans regret ce que l'on aime. Mais ſi l'on aime avec la paſſion la plus tendre & la plus parfaite; ſi ce qu'on aime ſi parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie; quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent néceſſairement exciter? L'action d'un feu dévorant n'eſt pas plus promte ni plus infaillible. Je comprenois bien, que par le ſecours de la Philoſophie j'euſſe pu réuſſir peut-être à

me garantir des excès de l'amour & de l'amitié ; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement, que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leur force de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voie qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour soutenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour se faire sentir. Belle & flateuse idée! Hélas! puisqu'elle plaît à la Raison, que n'agit-elle donc aussi sur le cœur? L'expérience, plus puissante que tous les raisonnemens, m'apprenoit sans cesse, que ce n'est pas de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentimens. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame, dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvât plus tranquile. Un accroissement de force & de lu-

lumières ne pouvoit être qu'une augmentation de mes peines, parce que c'eût été un nouveau degré de capacité pour les sentir.

Enfin, le troisième moyen étoit de détourner insensiblement mon attention des principales causes de ma douleur, & de faire prendre, pour ainsi dire, le change à mon ame, en l'accoutumant peu à peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voie de guérison me parut d'abord badine & frivole, & je la rejettai plus promtement encore que je n'avois fait les deux prémières. Cependant j'y revins à la fin, comme à la plus solide, lorsque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la seule possible. Il est certain, disois-je, que mes malheurs sont d'une nature à se faire sentir nécessairement à mon ame, aussi longtems qu'elle s'attachera à les considérer. Il ne l'est pas moins, qu'elle ne peut tirer, ni d'elle-même, ni de la Philosophie, assez de force pour résister à ce sentiment; & qu'elle doit renoncer par conséquent à toute espérance de repos & de bonheur,

tant

tant qu'elle le conservera. Mais qui m'empêche d'espérer que son attention pourra prendre un autre objet, qui la fera passer peu à peu à un autre sentiment? Ce grand changement ne sauroit être sans doute l'ouvrage d'un moment, mais il est clair qu'il peut arriver par degrés. Oui, ajoutai-je, c'est un service que la Philosophie est capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être sur le point de la condamner injustement. Ce que je demandois d'elle est effectivement impossible, parce qu'il est contraire à la Nature; mais ce qu'elle m'offre ici, est infiniment raisonnable. Elle peut se rendre maîtresse de mon esprit, en le remplissant peu à peu des vérités sublimes qu'elle proposera à sa considération. Le cœur, qui n'a que des mouvemens aveugles, se tourne infailliblement vers les objets de l'esprit. Le mien deviendra donc tranquile, lorsque je serai occupé d'un méditation paisible; & je retrouverai ainsi le repos, le bonheur & la sagesse.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philosophie. Je me flatai qu'elle produiroit son effet sur moi, du moins à l'avenir; & je passai, de cette espérance, à la pensée que c'étoit dans ce sens sans doute, qu'il faloit expliquer les éloges qu'on lui a donnés dans tous les tems, & le pouvoir qu'on lui attribue de guérir les maladies de l'ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remèdes plus certains, & plus convenables à mes maux, permit que cette pensée fût suivie d'une nouvelle réflexion, qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une aussi mauvaise opinion que jamais. Elle me guérira donc, disois-je en détournant mon attention de mes peines. Mais si c'est-là tout le pouvoir qu'elle a sur nos ames, repris-je tout d'un coup, quel est son avantage particulier? Je ne vois dans cet effet rien qui lui soit propre, & que je ne puisse attendre également des Sciences les plus communes. Que dis-je! il n'y a pas d'occupation vaine & mé-

mépriſable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement; car la repréſentation d'une comédie, par exemple, un concert harmonieux d'inſtrumens de muſique, une partie de chaſſe ou de bonne-chère, en un mot tout ce qui ſera capable de faire une forte impreſſion ſur mes ſens, le ſera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon eſprit, que de ſèches & ingrates ſpéculations, qui n'ont pas le pouvoir de ſe faire ſentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuai-je avec une eſpèce de courroux, à quoi ſe réduit cette vertu tant vantée de la Philoſophie, & ce ſouverain empire qu'elle s'attribue ſur les paſſions! Impuiſſant fantôme, que j'ai révéré trop longtems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance! Non, non, ajoutai-je, je ne ſerai plus le jouet d'une fauſſe & inutile Sageſſe! Si je me ſuis perſuadé avec raiſon, que la bonté du Ciel doit un remède aux maladies de l'ame, j'ai dû penſer auſſi, que ce ne ſauroit être un remède vague & ſans

force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guériſſe à coup ſûr, puisque la Philoſophie n'en eſt pas capable; je me défie d'elle, & je rejette deſormais ſon ſecours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainſi l'impuiſſance de toutes les ſpéculations philoſophiques, ſi j'euſſe découvert en même tems quelque reſſource ſolide ſur laquelle j'euſſe pu fonder de plus ſures eſpérances. Mais en rejettant un infidèle appui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître au contraire, parce que n'ayant rien à ſubſtituer au fantôme que j'avois détruit, je demeurois en quelque ſorte plus deſarmé & moins défendu. Auſſi paſſai-je les jours ſuivans dans un abattement qu'il m'eſt impoſſible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout ſembloit conſpirer à augmenter mon ennui. Les livres, que j'avois aimés juſqu'alors avec idolatrie, me devinrent odieux & inſupportables. Je les regardois comme autant d'impoſteurs, qui m'avoient ſé-

séduit par de fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur présence, me figurant lorsque je me trouvois au milieu de ma bibliothèque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Senèque*, & je formai plus d'une fois la pensée de bruler leurs Ouvrages. Mon unique occupation, pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand jardin qui appartenoit à ma maison, & de m'y ensévelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé, & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis connoître que leurs soins me gênoient, & j'exigeai absolument qu'elles n'interrompissent point mes profondes rêveries & ma solitude.

Il y a peu de personnes qui, dans

le récit d'une avanturre telle que je vai la rapporter, ne se cruſſent obligés par amour pour leur réputation, d'en déguiſer quelques circonſtances. Pour moi, qui ai toujours fait profeſſion de croire que le bien ou le mal d'une action doit ſe tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par conſéquent que le motif qui deshonore, je n'ai pas honte de me laiſſer voir tel que je ſuis au public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'eſt aſſez que je puiſſe me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours ſuivi par inclination la Vertu & la Sageſſe; que s'il s'eſt trompé quelquefois dans ſon objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ſes intentions.

Loin de trouver dans la ſolitude de mon jardin le ſoulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par mes triſtes réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuſe & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître, qu'en la nommant *une horreur invincible pour*

pour la vie. C'eſt une eſpèce de délire phrénétique, qui eſt plus commun parmi les Anglois que parmi les autres Peuples de l'Europe. Mais quoique cette raiſon le faſſe regarder comme une maladie propre à notre nation, il n'eſt pas moins ſurprenant que j'en aye reſſenti des atteintes ſi preſſantes, moi qui avois paſſé pluſieurs années dans des climats éloignés, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air eſt ſi pur, que nos Anglois le vont prendre pour remède contre cette noire diſpoſition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrés je parvins au dernier excès de l'aveuglement: mais ce qui paroîtra incroyable à mes lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes tranſports furieux comme l'effet de la plus haute Sageſſe, & je ne crois pas que j'aye fait dans toute ma vie de raiſonnemens plus méthodiques, que ceux qui me conduiſirent juſqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troiſième jour après que j'eus fait divorce avec mes livres,

que je reſſentis le prémier accès de la maladie dont je parle. Il fut ſi vif & ſi preſſant, que ſi j'euſſe eu un poignard à la main, dans le prémier moment je me ſerois percé le cœur ſans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout d'un coup une grande révolution dans mes eſprits, je ne fus pas longtems à m'appercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette penſée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai auſſi-tôt ce qui ſe paſſoit dans mon ame, quoique ce ne fût encore qu'une impreſſion aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cette découverte ne m'allarma point. Le desordre de mes humeurs avoit déja corrompu ma raiſon. Je me familiariſai en un moment avec l'image de la mort; & ſi j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu ſi tard à prendre le parti de mourir, qui me ſembloit auſſi doux que néceſſaire. Je cherchois le remède des maladies de l'ame, diſois-je. Le voilà découvert. Il eſt ſimple, il eſt court, il eſt tel que

mes

mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt? Oui, reprenois-je, il a tous les caractères qui peuvent prouver son excellence. Il est facile, il est présent à tous les malheureux, son effet est certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer & de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort? Il ne me reste qu'à choisir le plus sûr & le plus abrégé.

Ma mémoire ne manqua pas de me fournir quantité d'exemples, qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voie pour se délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c'étoit défaut de sagesse & de vertu dans *Caton*, défaut d'esprit dans *Démosthène*, ou de courage dans *Mithridate* & dans *Marc-Antoine*? Il est donc certain, concluois-je, que le courage, l'esprit, la vertu & la sagesse, ne se trouvent point blessés par une mort volontaire. Or ce qui s'accorde si bien avec

les plus belles qualités de l'ame qui ſont des préſens du Ciel, ne ſauroit être un mal, ce doit même être une vertu. En effet, les lumières de la Raiſon ne nous portent-elles pas à deſirer la mort? L'ame la plus tranquile & la plus heureuſe doit gémir dans l'eſclavage du corps. C'eſt un état violent de peſanteur & d'obſcurité, qu'elle doit ſouhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive ſont durs, humilians, injuſtes, & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle deſirer de les rompre!

Quoique la réſolution que je pris de mourir, ne fît que s'affermir à chaque inſtant, & que je ne trouvaſſe rien qui s'y oppoſât dans ma raiſon, j'eus aſſez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon deſſein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois pas d'autre vue que de juſtifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réflexions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne

la condamneroit point. Je me fis une violence infinie, pour obtenir ce retardement de moi-même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une espèce de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut pas qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque tems, fut celle-ci: Mon ame se trouve renfermée dans un corps, par la volonté du souverain Auteur de mon être. Il ne la retient pas sans raison dans cette captivité. Je ne puis comprendre le secret de ses vues impénétrables; mais je suis sûr qu'il ne sauroit se conduire par d'autres règles que celle d'une justice & d'une sagesse infinies. Je dois donc les respecter, même sans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours; je viole ses ordres, si j'en précipite la fin. Oui, répondis-je après une longue méditation, je les viole sans doute, si

je suis persuadé qu'ils subsistent, autant que je le suis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même, ou du moins s'il les interprète autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de respect à ses dernières volontés, que je n'en devois aux prémières ? En permettant que je sois tombé dans l'extrémité de l'infortune & de la douleur, il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre longtems. Il est impossible qu'étant infiniment bon par essence, il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable. L'excès même de mes peines, est un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me restoit, après cette conclusion, que de choisir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me causérent peu d'embarras. Je résolus de me servir de mon épée pour me percer le cœur, & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin que l'aprés-midi du même jour. Il y avoit

avoit dans le jardin plusieurs allées profondes, & écartées du corps de la maison. Je choisis celle qui me parut la plus favorable à mon dessein. Un cabinet de verdure, qui étoit dans le plus obscur enfoncement, devoit être le théatre de mon action sanglante. J'examinai avec soin, si je pouvois m'assurer de n'y être apperçu de personne. Au reste, je pris ce petit nombre de mesures avec une tranquilité surprenante. Je ne me sentois ni trouble, ni empressement. Mes grandes douleurs étoient comme suspendues par un effet anticipé de ma résolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus la peine qu'elles se fissent sentir. Quand on est prêt à sortir d'un rigoureux esclavage, on n'arrête guères les yeux sur les maux qu'on a soufferts, ou sur les chaînes qu'on va quiter; on n'est plus sensible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paisiblement le chemin de la maison; & comme l'heure du diner aprochoit, je crus que pour éviter toute affectation,

il falloit encore une fois prendre place à table avec ma famille. Les deux Dames remarquérent que je paroiſſois plus tranquile que je ne l'avois été depuis longtems. Elles m'en témoignérent quelque choſe ; ma réponſe les confirma dans leur opinion. Je les quitai à l'ordinaire, & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée, je me rendis auſſi-tôt au jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une profonde paix. Je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me ſentois coupable de rien à l'égard du Ciel ; & quelque obſcur que fût mon ſort après la vie que j'allois perdre, je tirois, des idées générales de la juſtice & de la bonté de mon Créateur, une eſpèce d'aſſurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au cabinet de verdure. Je m'aſſis tranquilement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau, & j'en conſidérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que

je

je sentis un léger frémissement, qui se répandit dans tous mes membres : mais loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon ame, qui touchoit au moment de sa liberté. Je souris même de la foiblesse de mon corps, & le regardant avec dédain : Ton règne est passé, lui dis-je, rentre dans la poussière dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton secours, c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai-je en fermant les yeux, & en faisant comme un effort pour me replier sur moi-même, prens pitié de ta créature, & dirige mes prémiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout, mon ame ne sauroit manquer de tomber dans ton sein.

J'avois le bras levé. Il est certain qu'il n'y avoit plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie & ma mort. Ciel ! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui devoit déja être dans le milieu de mon cœur ?

cœur? Un bruit, que j'entendis à quelques pas du cabinet, me fit baiſſer la main tout d'un coup, & cacher derrière moi mon épée, de peur d'être apperçu. C'étoient mes enfans. Madame Lallin & ma belle-ſœur, qui avoient cru me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire en dinant, les avoient envoyés après moi, pour contribuer par leurs careſſes & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquilité. Ils s'aprochérent, & m'embraſſant l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faiſant quelques queſtions puériles & innocentes, ſuivant la portée de leur âge. Je les laiſſai faire d'abord, & je demeurai dans une eſpèce d'inaction, cauſée par mon incertitude & ma ſurpriſe. Cependant, comme ils continuoient à me careſſer & à m'interroger, mon attention ſe tourna ſur eux. Je les regardai pendant quelque tems, avec cette tendre complaiſance que la nature réveille aiſément dans le cœur d'un père. Le plus âgé ne paſſoit pas huit ans, & ils avoient

tous

tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, disois-je en moi-même; ils demeureront après moi sans protection & sans support, abandonnés par une mère dénaturée, & privés de leur malheureux père. Que deviendront-ils? Ma belle-sœur & Madame Lallin ont marqué jusqu'à présent de la tendresse pour eux; mais qui me répondra qu'elles la conserveront lorsque je ne serai plus? Un simple mouvement d'amitié fera-t-il en elles, ce que la nature n'a pu faire dans leur mère? O Dieu! pourquoi permettiez-vous que je les misse au monde? Un homme aussi infortuné que moi, n'est-il pas une espèce de monstre dans la société des autres hommes? Comment votre sagesse & votre bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpétue?

Ces réflexions venant à se joindre avec le noir poison qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame, me conduisirent peu à peu à une des plus affreuses pensées qui soient jamais tombées dans l'esprit hu-

humain; &, ce qui paroîtra sans doute incroyable, c'est qu'avançant toujours de raisonnement en raisonnement, je ne tirai point de conclusions qui ne me parussent tenir manifestement aux principes les plus justes & les mieux établis. J'ai résolu de mourir, disois-je, pour finir une vie qui est trop malheureuse pour être supportée avec patience. Je suis convaincu non seulement que le Ciel aprouve ma résolution, mais que c'est lui-même qui me l'inspire. Or s'il m'est permis de me donner la mort pour mettre fin à des maux incurables, ne me le seroit-il pas de-même de me la donner pour prévenir des maux inévitables? Supposons un moment que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'est-à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles, il est évident que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal présent, je le pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas est précisément celui de mes enfans. Ils ne sont pas nés pour être plus heureux que moi, leur

leur deſtinée eſt trop claire. N'euſſent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triſte & miſérable. Quel meilleur office puis-je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carrière de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort ? Ils paſſeront avec moi à une condition plus heureuſe, ils mourront avec leur père. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de le partager avec mes chers enfans ?

En finiſſant ce funeſte raiſonnement, je les pris tous deux dans mes bras, aſſis encore comme j'étois ; & panchant la tête entre leurs viſages, je les ſerrai chacun de leur côté contre le mien. J'agiſſois ſans réflexion, & par le ſeul inſtinct de la nature. Je demeurai quelque tems dans cette ſituation, ſans que mon eſprit fût arrêté à rien de certain, & ſans oſer faire le moindre mouvement pour exécuter la ſanglante réſolution que je venois de prendre. Mon cœur, que je ſentois ſi libre & ſi tranquile un moment

auparavant, s'étoit appesanti tout d'un coup ; &, par un effet de ce changement dont je ne m'apercevois pas encore, il sortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant, lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une foiblesse. Je me levai tout d'un coup. C'en est fait, m'écriai-je ; je mourrai, & ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur père, le soin de leur bonheur me regarde, une vaine pitié ne m'empêchera pas de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit pas de faire attention qu'ils avoient assez de raison pour en comprendre le sens ; desorte que me voyant à la main mon épée nue, que je leur avois cachée jusqu'alors, ils sortirent tout effrayés du cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel est le plus admirable, de ma folle & opiniâtre cruauté, ou du respect & de la soumission de mes pauvres enfans. Irrité de les voir fuir, je les rappellai d'un ton me-

naçant; & ces timides & innocentes victimes, qui étoient accoutumées à reſpecter mes moindres ordres, ne balancérent point à retourner ſur leurs pas. Ils vinrent en pleurant juſqu'au cabinet; & s'arrêtant ſeulement à la porte, ils ſe mirent tous deux à genoux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyoient trop clairement que j'avois deſſein de leur ôter. Je ne réſiſtai point à ce ſpectacle. J'avoue qu'il m'émut juſqu'au fond du cœur. Il n'y a ni ſageſſe, ni folie, qui puiſſe endurcir contre les ſentimens de la nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains; &, loin de penſer plus longtems à égorger mes chers enfans, je ſentis que j'aurois ſacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunés, leur dis-je en ouvrant tendrement les bras, venez embraſſer votre malheureux père; venez, ne craignez rien. Le deſordre de mes ſens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement à retenir mes larmes. Ils vin-

vinrent à moi. Je les tins longtems ſerrés, avec un tranſport de tendreſſe paternelle. Ils ſe raſſurérent. Le plus jeune, que j'appellois *Thoms*, & pour lequel j'avois toujours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuïté de ſon âge, pourquoi je l'avois voulu tuer? Cette queſtion, prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embraſſant de nouveau; & je ne fus capable, pendant quelques momens, que de verſer des pleurs & de pouſſer des ſoupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant pluſieurs jours, du deſſein & des préparatifs de ma mort, quelque changement que je vinſſe d'éprouver, il étoit difficile que ces horribles idées puſſent s'effacer tout d'un coup, & m'abandonner entièrement. J'en ſentis le péril, ſi elles venoient à ſe renouveller dans toute leur force; & voulant mettre du moins mes enfans en ſureté, je leur ordonnai de ſe retirer & de retourner au logis. Ils me quitérent, ſans oſer ajouter un ſeul mot. Etant

Etant demeuré seul, je rappellai tout ce qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain si je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foiblesse. En supposant que ce fussent des raisonnemens solides qui avoient produit ma résolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le sentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, aussi-bien par rapport à mes enfans qu'à moi-même, ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais si l'ancien principe de la Philosophie de ma mère, que tous les mouvemens de la nature sont droits, & appartiennent à l'ordre; si ce principe, dis-je, cher & sacré à ma mémoire, qui m'avoit servi si souvent de règle de conduite, étoit aussi juste qu'il me l'avoit toujours paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raisonnemens, lorsqu'ils se trouvoient directement opposés aux plus nécessaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la nature? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives: il fa-

faloit reconnoître nécessairement, ou que ma raison m'avoit trompé, en me faisant prendre un parti qui blessoit la nature; ou que les inspirations de la nature étoient injustes, & contraires à l'ordre, si elles l'étoient à la raison, qui est elle-même l'exemplaire & la règle de l'ordre. De quelque côté que je fisse pancher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen; & cette discussion étoit trop importante & trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer de nouveau sur cet obscur problême, dont la décision devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fût de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la Sagesse, il me fut aisé de sentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes dispositions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été possédé commençât à se dissiper d'elle-même, soit que la tendresse paternelle eût causé une forte révolution dans mes humeurs, je m'apperçus que s'il me re-

reſtoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus ſi impétueuſe & ſi difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus preſſante, il m'eût été impoſſible de la ſatisfaire le même jour. Mes enfans étoient retournés au logis, ſuivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit ſi bien peinte ſur leur viſage, que les deux Dames en avoient apperçu les marques. Elles les avoient interrogés; & quoiqu'elles n'euſſent pu tirer d'eux la vérité de l'avanture, qu'ils eurent la diſcrétion de cacher, je ne ſai par quel motif elles en avoient aſſez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée; & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinſſent ſur le rapport de mes enfans, qui avoient pu les inſtruire de tout ce qu'ils avoient vu, je penſai avec quelque confuſion au perſonnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher mon épée. Elles entrérent dans le cabinet. J'attendis qu'elles commençaſſent à

s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'assurer qu'elles ignoroient le desordre où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de manière à leur en ôter le soupçon. Il n'a jamais été connu que de mes enfans, qui en ont toujours conservé le souvenir, & de Mylord Comte de *Clarendon*, à qui j'ai fait ensuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié, desorte que c'est un de mes plus intimes secrets que je révèle ici au public.

Cependant Madame Lallin & ma belle-sœur, auxquelles il n'échappoit pas une seule de mes démarches, & qui avoient trop d'esprit pour se payer d'apparences, ne s'en rapportérent pas tout-à-fait à la contenance tranquile que j'avois su prendre en leur présence. Sans pénétrer dans le fond du mystère, elles jugérent avec raison, qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire ; & voulant prévenir tout ce que leur amitié leur faisoit craindre, elles prirent ensemble des mesures

fort adroites pour me procurer malgré moi des divertiſſemens qu'elles m'avoient propoſés juſqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de perſonnes de mérite & de gens-de-lettres. Elles s'adreſſérent aux plus célèbres; & leur ayant fait entendre le beſoin que j'avois d'être conſolé, elles les engagérent à me rendre de fréquentes viſites. Mais comme elles craignoient que je ne fuſſe pas diſpoſé à recevoir ce remède, ſi je venois à ſavoir que c'étoit à leur ſollicitation qu'il m'étoit offert, elles convinrent avec les perſonnes qui devoient me viſiter, de la manière dont ils s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs viſites.

Le prémier qui me fit cet honneur, fut un des principaux Miniſtres des Egliſes Proteſtantes de France. Mon valet, qui avoit reçu les inſtructions des deux Dames, vint me l'annoncer comme une perſonne de la plus haute diſtinction, qui demandoit avec empreſſement à me parler, pour des affaires de la dernière importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de ſon importu-

nité. Cependant, je ne crus pas pouvoir me dispenser de le recevoir. Il fut introduit. Son air étoit grave. Il m'expliqua le dessein qui l'amenoit. Ayant apris, me dit-il, le séjour que je faisois depuis quelque tems à Saumur, & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adresser à moi avec confiance, pour m'intéresser au soutien de la Religion Réformée, qui avoit besoin plus que jamais de protections puissantes. Elle est menacée en France, continua-t-il, d'un coup si terrible, qu'elle y est à la veille de sa ruïne. La haine du Clergé contre nous éclate en mille manières. Nous sommes informés de bonne part, qu'on ne se propose rien moins que l'abolition de tous nos privilèges ; & connoissant le caractère de nos Persécuteurs, nous nous attendons tous les jours aux dernières violences. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire ; mais il est incertain même si l'on nous laisseroit la liberté de fuir. Cependant, comme nous serons forcés tôt ou

tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penser de bonne heure à nous ménager un asyle. Il nous en faudroit un sur-tout pour cette Académie, qui est regardée parmi nous comme le Centre des Sciences & le Sanctuaire de la Religion.

Alors le Ministre m'expliqua plus particulièrement, quelles étoient ses vues du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné pour être né sur le champ; & n'ayant pu prévoir, vingt-quatre heures auparavant, l'occasion qu'il auroit de m'entretenir, il est indubitable que son projet avoit précédé la prière des deux Dames & l'envie de me consoler. Son principal desir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ses Etats pour l'Académie de Saumur. *Winchester* ou *Southampton* eussent été les deux villes qu'il eût choisies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir, me dit-il, la Religion & les Sciences. Le passage de tant de François, qui ne manqueroient pas de quiter leur patrie pour nous suivre, feroit un accroissement de force &

de richeſſes pour l'Angleterre; ſans compter la bénédiction du Ciel, qui ſe répandroit ſans doute ſur un établiſſement que le ſeul zèle de la Piété & de la Religion auroit fait naître.

Après l'avoir écouté aſſez long-tems pour être inſtruit de tout ſon deſſein, je lui répondis avec ſincérité, que quoique je n'euſſe jamais fait profeſſion d'être attaché particuliè-rement à la Religion Proteſtante, & que je me fuſſe borné juſqu'alors à celle de la Nature, qui enſeigne à honorer Dieu comme le ſeul Maître, & à aimer les Créatures parce qu'elles ſont ſon ouvrage; ces deux principes ſuffiſoient pour me porter à rendre ſervice de bon cœur à tout le monde: Que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui perſécutoient ſa Religion, étant perſuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur cœur, & qu'il y a de l'injuſtice à contraindre tyranniquement les conſciences. J'ajoutai que c'étoit cette dernière raiſon qui m'avoit fait choiſir en France

ce Saumur pour mon séjour, parce que, sans connoître particulièrement tous les principes de la Religion Protestante, j'avois apris que c'en étoit un de ne contraindre personne, & de regarder comme le meilleur culte celui qui est le plus sincère. Mais le service que vous demandez de moi, ajoutai-je, surpasse mes forces, & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponse donna deux avantages sur moi au Ministre, pour le dessein qu'il avoit de contribuer à ma consolation par ses visites & par ses discours. Il en profita sur le champ avec tant d'esprit & de civilité, que je n'en eus pas la moindre défiance. Pour ce qui regarde vos forces, reprit-il, je sai, Monsieur, ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas être ici tout-à-fait inconnu. Nous savons dans quel degré de faveur vous étiez auprès du Roi à Rouen & à Bayonne, les services que vous avez tâché de lui rendre en Amérique ne la diminueront point. Si vous me permettiez de

douter de quelque chose, ce seroit plutôt de votre bonne volonté ; car après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois pas par quel intérêt ou par quel motif vous seriez porté à la favoriser. Il me pria là-dessus de trouver bon qu'il me vît quelquefois, pour m'expliquer en quoi consistoit la Religion Protestante, & m'intéresser ainsi à sa défense par d'autres motifs que les raisons générales d'équité naturelle & d'aversion pour la violence.

Cette proposition m'embarrassa. On a déja vu dans cette Histoire, de quelle manière j'étois disposé en matière de Religion. Ma mère ayant pris à tâche de ne m'inspirer aucuns préjugés dans mon enfance, je m'étois trouvé, comme j'ai déja dit, toute la liberté qu'il faloit pour faire un choix desintéressé, lorsque j'avois eu le parfait usage de ma raison. Mais c'étoit cette liberté même de choisir, qui m'avoit alors empêché d'en embrasser une. J'avois été frappé de cette diversité de sentimens qui forme les Sectes différé-

férentes ; & les considérant avec le sang froid qu'on a lorsqu'on est exemt de préjugés, je n'avois rien découvert, à la prémière vue, qui m'eût paru assez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raisonné. Supposons, avois-je dit, que le nombre de toutes les Sectes se réduise à cinquante, il n'y en a pas une seule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne se croie seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres qui s'attribuent le même avantage, la condamnent aussi. Si je les interroge, séparément ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui sont contraires à chacune, & une seule voix qui lui est favorable, encore n'est-ce que sa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs contre un, pour les rejetter toutes, & les croire fausses sans exception. Je veux néanmoins supposer encore, qu'il n'y ait que quarante-neuf Sectes dans l'erreur, ce qui est absolument nécessaire, s'il est vrai qu'il y en ait une qui n'y soit point.

Suis-je plus avancé après cette supposition ? Où trouverai-je assez de lumières pour démêler celle qui possède le précieux trésor de la Vérité ? Et si je parviens par mes efforts à me figurer que j'apperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fond sur mon propre jugement qui sera mon seul guide, que sur quarante-neuf témoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me suis trompé ? Il ne sert de rien de répondre, que dans une matière aussi importante que la Religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes, doit nous être suspect; & par conséquent, qu'un degré de certitude propre & intérieure est équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponse, dis-je, est sans force ; car l'importance de la Religion est la même à l'égard de tous les hommes, dans toutes les Sectes ; & je ne saurois penser raisonnablement, que je sois le seul qui ait à cœur l'intérêt de son ame & l'amour de la Vérité.

Ce raisonnement m'avoit tenu en gar-

garde contre toutes les Sectes particulières, soit en France, pendant le séjour que j'y avois fait en sortant d'Angleterre ; soit en Amérique, dans le rapport que j'avois eu avec les Espagnols & même avec mes compatriotes. Je n'étois nullement disposé à croire sur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu non plus le tems, ni les commodités nécessaires pour m'instruire par ma propre étude : desorte que j'avois toujours remis à prendre un parti là-dessus, lorsque j'en trouverois des occasions & des moyens, qui ne s'étoient pas encore présentés. Je dois ajouter, que j'avois tiré assez de lumières de la Philosophie, pour me composer une Religion dont ma raison étoit satisfaite. C'est ce que j'ai déja fait remarquer dans le récit de mon Gouvernement d'Amérique, & dans le Plan de Cérémonies Religieuses que j'y traçai à mes Sauvages. Enfin, un respect infini pour la puissance & la majesté du Souverain Etre ; un grand fond de reconnoissance pour ses faveurs & de soumission à ses volontés ; beau-

coup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'essence de ma Religion jusqu'au tems de mon arrivée à Saumur.

La proposition du Ministre me causa donc d'abord quelque embarras. Je demeurai un moment en silence, avant que de lui répondre. Qu'ai-je à faire, dis-je en moi-même, d'acquérir de nouvelles connoissances, qui ne me rendront ni plus sage, ni plus tranquile ? J'adore sincèrement mon Créateur. Que manque-t-il à l'amour & au respect que je lui porte, & pourquoi m'embarrasser dans des questions qui ne me regardent point? Cependant une courte réflexion, que je fis sur l'impuissance de la Philosophie, dont je m'étois plaint avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit souhaiter d'entendre raisonner le Ministre sur sa Religion. Je le trouvois homme d'esprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me serviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voie qui m'étoit inconnue. Je repris la parole, dans le tems

tems qu'il commençoit à s'étonner de mon silence; & je lui fis connoître honnêtement, que je serois toujours disposé à l'écouter avec plaisir.

Je ne sai si ce fut zèle pour ma conversion, ou simple compassion pour ma tristesse, qui lui inspira toute l'ardeur avec laquelle il parut se porter à mon instruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la prémière, il me fit un plan général de sa Religion, pour me faire appercevoir d'un coup d'œil, me dit-il, l'enchaînement de toutes ses parties. Je n'ai pas dessein de répéter ici ses discours, qui ne seroient pas sans doute aussi nouveaux pour mes lecteurs, qu'ils le furent alors pour moi; mais je confesse que je trouvai de la satisfaction à l'entendre, & que son Systême me parut assez raisonnable pour me faire souhaiter qu'il pût l'appuyer dans la suite par des preuves solides. Il eut beaucoup de joie de me laisser dans cette disposition, & il m'assura qu'elle augmenteroit à chaque visite.

Je ne cachai point le soir à ma belle-sœur & à Madame Lallin, que j'étois content de mon entretien avec le Ministre, & que j'avois goûté ses idées de Religion. Ma belle-sœur, qui ne pouvoit manquer d'être zèlée Protestante, ayant été élevée dans la Colonie de St. Hélène, marqua une extrême satisfaction de ce qu'elle apprenoit. Madame Lallin étoit attachée à la Religion Romaine, elle m'écouta avec plus de froideur. Mais si elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour ne pas marquer autrement que par son silence, ce qui se passoit dans son esprit, elle s'occupoit pendant que j'entretenois ma sœur, des moyens d'arrêter l'effet du zèle du Ministre. Elle avoit ignoré jusqu'alors que je fusse encore à prendre un parti sur la Religion; & lorsqu'elle s'étoit accordée avec ma belle-sœur pour m'attirer les visites du Ministre, elle n'avoit eu en vue que de procurer un remède à ma tristesse. Mais s'appercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occasion de prendre de l'estime pour la Religion Protestante,

tante, & craignant qu'il ne me prît envie de l'embarasser, elle s'en fit un reproche, & elle résolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très criminelle. A peine attendit-elle jusqu'au lendemain matin, pour me chercher des préservatifs contre le poison qu'elle s'imaginoit que j'avois avalé. Elle alla chez les PP. de l'Oratoire; elle demanda à parler au Supérieur, qui s'appelloit le Père *le Bane*; & lui ayant exposé son embarras & ses scrupules, elle lui demanda conseil sur sa conduite. Ce Père s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, sentit lui-même enflammer son zèle. Il ne crut pas devoir encore desespérer de m'amener à la Religion Romaine, lorsqu'il eut appris que je n'avois eu que deux entretiens avec le Ministre. Il en fit concevoir aussi l'espérance à Madame Lallin, & il lui promit de me rendre visite incessamment, sous quelque prétexte qu'il sauroit faire naître.

En effet on me l'annonça quelques heures avant le tems du diner. Je le reçus honnêtement. Il avoit l'air

l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une manière de se présenter qui m'enchanta. Le prétexte qu'il employa pour justifier sa visite, fut assez froid & assez éloigné; mais n'ayant nul soupçon de son dessein, je crus son premier compliment sincère, & je lui témoignai que j'étois bien-aise de devoir sa connoissance aux raisons qu'il m'apportoit. Jamais on ne s'insinua avec plus d'adresse & de subtilité, que le Père *le Bane*. En un moment il fit tourner notre entretien sur le sujet de la Religion, & sans marquer la moindre affectation, ni s'informer à quel parti j'étois attaché, il me fit un tableau racourci des principaux Dogmes de la Religion Catholique, en suivant à peu près la même méthode que le Ministre. Je fus si surpris de la ressemblance que je trouvai entre les deux Doctrines, qu'étant encore mal instruit du fond des choses, je crus le Père de l'Oratoire Protestant. Je lui dis que j'avois entendu la veille de Mr. C. la plupart des principes qu'il venoit d'exposer, & qu'étant fort satisfait de

de ces deux expoſitions qui me ſembloient s'accorder, je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu! s'écria le Père *le Bane*, vous me faites le tort, Monſieur, de croire que je puiſſe jamais m'accorder avec Mr. C.! J'abandonnerois donc la Vérité, pour prendre le parti de l'Erreur? Que le juſte Ciel m'en préſerve! Il m'a donné trop de lumières & de droiture pour cela. Cette vive exclamation me frappa étrangement. Figurez-vous, continua le Père *le Bane* ſans me laiſſer le tems de répondre, qu'un Roi légitime, & juſtement reſpecté, porte des loix qui doivent faire le bonheur de ſes Etats; qu'elles ſoient reçues & pratiquées pendant longtems par ſes Parlemens & par ſes Peuples, à l'avantage & au bonheur réel de toute la Nation. Il s'élève néanmoins, après un certain tems, quelques perſonnes obſcures, de la foule du Peuple, qui, pouſſées par des reſſentimens particuliers, ou par l'amour de la nouveauté, entreprennent de ruïner la paix de l'Etat, en renverſant ces loix juſtes

& salutaires. Mais voulant garder des mesures, parce qu'ils ont besoin d'artifice pour se faire des compagnons de fureur & de malignité, ils n'entreprennent pas de les renverser toutes à la fois ; ils attaquent celles qui paroissent les plus gênantes, dans l'espérance de se faire des partisans de tous ceux qui sont ennemis du joug & de la dépendance. Ils réussissent en effet à s'en faire un assez grand nombre. Enfin, pour colorer mieux leur insolence & leur révolte, ils affectent d'être extrêmement attachés à quelques-unes de ces loix, & de les respecter autant que les Sujets qui y demeurent les plus fidèles. Croyez-vous, reprit le Père après m'avoir regardé un moment, qu'on pût penser que tout ce Peuple s'accorde ? Non assurément, lui dis-je. Lequel des deux Partis divisés, reprit-il encore, appelleriez-vous le bon Parti, le Parti des bons & des fidèles Sujets ? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté, répondis-je : c'est celui qui s'en tient à toutes ces loix que vous supposez justes & utiles.

Et

Et comment croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on en dût user à l'égard de l'autre? Mais, repartis-je, il me semble que la justice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fussent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'application, me dit alors le Père *le Bane*. Le bon, l'ancien Parti, est l'Eglise Romaine. Toutes les Sectes particulières sont venues après elle, les Protestans sont les derniers. Ce sont autant de Partis rebelles, qui ont attaqué diversement nos loix les plus saintes, & qui n'en ont conservé quelques-unes que pour détruire plus surement les autres. Nous ne voulons point d'accord avec eux, même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les retranchons de notre corps, & nous les dévouons à la Justice Divine, qui les punira encore plus sévèrement au jour marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal instruit de ces matières, pour faire au Père des objections bien embarrassantes. Je me contentai de lui dire, que si sa com-

pa-

paraiſon étoit juſte, les Adverſaires de l'Egliſe Romaine devoient être accuſés de folie, autant que de malignité & de fureur. Auſſi ne trouve-t-on, me répondit-il, ni ſolidité, ni bon-ſens dans leurs Ouvrages.

Dans le fond, ſon diſcours, & l'air de confiance avec lequel il l'avoit prononcé, firent quelque impreſſion ſur moi. Cependant, comme je n'étois pas diſpoſé à croire ſans preuves, je lui fis connoître qu'il faloit quelque choſe de moins général pour me perſuader. Il ſe retira, fort content de mes diſpoſitions, en m'aſſurant qu'il ne m'entretiendroit pas deux fois ſans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque tems ſeul après ſon départ, plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conſéquences que le P. *le Bane* m'avoit fait tirer de ſa comparaiſon, me paroiſſoient ſans replique. Si ſes ſuppoſitions ſont vraies, diſois-je, il eſt clair que l'Egliſe Romaine eſt la ſeule qui enſeigne la Vérité. Il m'aſſure que toutes les autres Sectes ſont

sont sorties de son sein, & n'ont rien de bon qu'elles n'ayent tiré d'elle. C'est l'amour de la nouveauté, ou quelque ressentiment particulier, qui les a portées à cette séparation. En la quitant, elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop sévère & de trop onéreux dans ses Dogmes, pour s'en former de moins gênans, par le même esprit qui leur a fait haïr ceux qu'elles ont rejettés. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caractères d'une révolte injuste & criminelle? Ces réflexions ne me prévinrent pas favorablement pour le Ministre, que je m'attendois de recevoir l'après-midi.

Il vint en effet. Dès les prémiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'appercevoir que je n'étois pas aussi bien disposé qu'il m'avoit cru la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai pas à lui rapporter presque mot pour mot la comparaison du P. *le Bane*. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras, mais il ne tarda pas à reprendre un visage riant; & lorsque

je

je lui demandai dans les mêmes termes que le P. *le Bane*, quelle opinion il avoit de ces Sujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette queſtion la même réponſe que j'y avois fait moi-même. J'avoue que je fus frappé à l'excès de cette concluſion, à laquelle je ne m'attendois pas. Mais Monſieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahiſſez donc vos intérêts; ou du moins, vous avez eu d'abord deſſein de me tromper par des fables dont vous connoiſſiez la fauſſeté?

Permettez Monſieur, me répondit-il, que je prenne le droit à mon tour de me ſervir d'une comparaiſon. Je veux même employer une partie de la vôtre. Suppoſez donc un Roi tel que vous l'avez repréſenté, & des loix auſſi ſages & auſſi néceſſaires que vous convenez qu'il doit les avoir établies. Elles ſubſiſtent quelque tems après ſa mort, & elles font le bonheur du Peuple qui les obſerve. Un Uſurpateur s'élève ſur le trône, par la fraude & par l'injuſtice. Il s'apperçoit que ſa conduite eſt condamnée par les loix qu'il trouve

en

en usage; que fait-il? Il prétend d'abord les expliquer, mais c'est pour en pervertir le sens & le tourner à ses intérêts. Peu à peu il y en substitue d'autres. Comme son unique vue est de se soutenir dans son usurpation, il laisse à part le Bien public, pour former tous les jours de nouveaux établissemens qui flatent son orgueil & son avarice. Avec quelque adresse qu'il ait déguisé les anciennes loix, il sent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent sur tous ses attentats un jour qui lui fait honte: il prend le parti d'en interdire la lecture, pour en ôter tout-à-fait la connoissance.

Cependant la face de l'Etat se trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le dessus. Le goût du bien, & celui du vrai bonheur, s'éteignent par degrés. Tout tombe à la fin dans le desordre & dans la confusion. En vain se trouve-t-il quelqu'un qui s'apperçoive du malheur de la patrie, & qui ose lever la voix pour se plaindre: l'Usurpateur emploie le fer & le feu pour le forcer au silence.

Qui

Qui ne s'imagineroit que le mal eſt ſans remède? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de Sujets, infiniment ſenſibles aux miſères publiques, entreprennent de déſiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voie qu'ils prennent eſt courte & aiſée. Ils ne font que tirer les anciennes loix de l'oubli, & les expoſer au public dans leur pureté primitive. En effet, le ſentiment du bonheur paſſé ſe réveille auſſi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on eſt tombé, & l'on ne peut le voir ſans ſoupirer après l'heureuſe condition qu'on a perdue. L'Uſurpateur s'allarme, il tonne, il foudroie. Mais s'il réuſſit par la violence, autant que par l'artifice, à retenir une infinité d'eſclaves ſous le joug, il ne ſauroit empêcher que ceux qui ont ſenti ſa tyrannie ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux, en ſuivant ces loix ſages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que penſez-vous à préſent, continua le Miniſtre, de cette partie du Peuple qui a eu le courage de ſe ſouſtraire à la tyrannie?

nie? Qu'ils ont satisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'application, reprit-il, n'est pas difficile à faire, & il la fit aussi-tôt dans le sens de l'Eglise Protestante.

J'avoue que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant, après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponse. Il est clair, lui dis-je, que dans les suppositions que vous venez de faire, la justice & la vérité sont du côté de votre Eglise. Mais vous conviendrez que la conséquence opposée ne suit pas moins clairement des principes de votre adversaire. Si vous prouvez l'usurpation du Chef de l'Eglise Romaine, & ses altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puisse balancer un moment à prendre parti pour vous: mais je croirai devoir la même justice aux Catholiques, s'ils me font voir que c'est vous, comme ils le prétendent, qu'il faut accuser d'innovation. La difficulté est donc de répandre assez de lumière dans vos preuves, pour me convaincre

parfaitement de vos assertions. Or je ne me sens ni la tranquilité, ni la liberté d'esprit dont j'aurois besoin pour vous entendre. Ma réponse ne le rebuta pas. Il m'assura que rien n'étant plus clair & plus décisif que les preuves qu'il avoit à m'apporter, je ne pouvois, sans marquer une indifférence criminelle pour le Salut, lui refuser une attention si aisée. Il n'est question, me dit-il, à proprement parler, que de vous servir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez, je n'employerai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe, & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ses instances, & nous règlâmes le tems que nous employerions ensemble à cette lecture.

Le P. *le Bane* ne manqua pas de revenir le jour d'après. Je lui declarai, que n'ayant encore ni préjugés ni motifs solides qui pussent me faire pancher de son côté, plus que de celui de son adversaire, j'étois résolu d'écouter d'abord le Ministre, par cette seule raison, qu'il étoit le prémier qui m'eût parlé de Religion.

Ainsi

Ainſi mon père, ajoutai-je, je vous prie de me laiſſer la liberté de l'entendre, ſans me troubler par vos objections; elles diminueroient l'attention dont j'ai beſoin pour ſentir la force de ſes preuves. Mais auſſitôt qu'il m'aura communiqué toutes ſes lumières, j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fut pas ſatisfait de cette réſolution. Prenez-y garde, me dit-il; le poiſon de l'erreur eſt ſubtil, vous ſerez ſéduit. Je lui témoignai que ce ſoupçon m'offenſoit, & qu'il me feroit plaiſir de modérer ſon zèle, dont il m'avoit déja donné quelques marques importunes. Il ſortit mécontent. Ce fut ſans doute à cette occaſion, qu'il trama le deſſein qui fut exécuté quatre jours après, & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs, ſi quelque choſe l'eût été de produire ce changement.

Je vis le Miniſtre régulièrement pendant quelques jours. Le quatrième, à ſix heures du ſoir, on m'avertit qu'un Officier de l'Intendant de la Province demandoit avec

empreſſement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduiſe. Il me préſente une *Lettre de cachet*, qui contenoit un ordre du Roi de m'enlever avec ma famille pour me conduire à Angers. Moi? lui dis-je avec étonnement. Eh! quel intérêt le Roi prend-il à ce qui me regarde? Comment peut-il être informé ſeulement que je ſuis dans ſes Etats? En France Monſieur, me répondit-il, le Roi n'ignore rien; & je vous avertis qu'on ne doit pas balancer à lui obéir. Il me déclara enſuite qu'il faloit me diſpoſer à partir le ſoir même, & qu'il avoit amené deux caroſſes qui me ſerviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut pas ſans murmurer, que je me préparai au départ. Je demandai s'il y avoit apparence qu'on me laiſſât bientôt la liberté de revenir. On me répondit que cela étoit incertain, & que le mien étoit de prendre mes meſures, comme ſi je ne comptois nullement ſur mon retour. Je mis ordre à mes affaires, autant qu'un ſi court eſpace me le permettoit; & laiſſant Drink pour finir ce qui de-

man-

mandoit la préſence de quelqu'un de mes gens, je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames, nos enfans, & tous nos domeſtiques.

Ce myſtérieux voyage ne laiſſoit pas de me cauſer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai en-vain pour trouver une cauſe raiſonnable à laquelle je puſſe l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi, ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France, & il n'y avoit rien dans la manière dont j'avois vécu à Saumur, qui dût me rendre ſuſpect. Cependant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie & les uſages de ſa patrie, s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur ſombre qui m'avoient fait obſerver. Soyez aſſuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec perſonne, on vous a pris pour un eſpion. On nous fit avancer fort vite, de ſorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieues de Saumur, nous y fûmes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que pour finir cette ſcène à peu près comme elle avoit commencé, nous ſerions reſſer-

rés, en arrivant, dans quelque étroite prison. On nous fit néanmoins descendre à la porte d'une fort belle maison. Quelques laquais, qui se présentérent avec des flambeaux, nous conduisirent dans un appartement bien meublé. On nous y servit quelques rafraîchissemens; & comme notre tristesse ne nous permit pas de demeurer longtems à table, on nous avertit en levant les couverts, que nous allions voir paroître *Monseigneur*.

Quoique je ne compriſſe point qui l'on désignoit par un nom si fastueux, je n'eus pas la curiosité de le demander. Dans l'instant nous vîmes une porte s'ouvrir. Deux hommes vêtus de blanc, & que je crus d'abord en chemise, s'avancérent vers nous, une bougie à la main. Ils servoient à éclairer une troisième personne, qui marchoit après eux d'un pas grave, & dont toute la figure me parut fort extraordinaire. Il étoit de haute taille, vêtu d'une robe de drap violet qui couvroit jusqu'à ses pieds, & dont la queue traînoit fort loin par derrière. Une croix d'or, longue comme le doigt, pen-

pendoit de ſon cou ſur ſa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir, dont le bas étoit quarré, quoique le ſommet fût triangulaire. Enfin, tout ſon ajuſtement fut fort nouveau & fort ſurprenant pour moi. Madame Lallin s'approcha pour me dire à l'oreille, qu'elle ſe figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes à ſon entrée. Il nous fit un ſalut fort honnête, mais ſans rompre le ſilence ; & ſe mettant à genoux, il nous invita d'un ſigne de main à faire la même choſe. Il fit une courte prière en Latin, après laquelle il ſe leva pour s'aſſeoir dans un fauteuil, en nous priant encore par un ſigne honnête de reprendre les places où nous avions été aſſis.

J'attendois avec impatience à quoi cette comédie devoit aboutir. Il ouvrit enfin la bouche, & s'adreſſant à moi, il me dit qu'une entrepriſe auſſi importante que la ſienne, avoit dû commencer avec raiſon par la prière : qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon inſtruction & à celle de ma famille, il ſe portoit du fond du cœur à ſeconder les in-

tentions de ce pieux Monarque : qu'il me félicitoit du deſſein que j'avois formé de m'appliquer ſérieuſement aux choſes de la Religion, & de penſer aux intérêts de mon ame ; mais que je devois me féliciter moi-même, de ce que le zèle de Sa Majeſté me ſauvoit du péril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur : qu'en me livrant au Miniſtre C..., le plus dangereux Hérétique du Royaume, je m'étois expoſé à une ſéduction preſque inévitable : qu'on n'épargneroit rien pour me faire connoître paiſiblement la vérité à Angers ; qu'on y prendroit les mêmes ſoins pour l'inſtruction de mes enfans ; enfin, que je n'y recevrois que des marques d'attention & de charité, qui me donneroient lieu de me louer éternellement d'avoir choiſi la France pour mon ſéjour.

Cette explication étoit trop claire pour me laiſſer quelque obſcurité. J'avois d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France ſollicitoit la ruïne des Proteſtans, & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des pro-

prosélytes. Du caractère dont j'étois, la violence étoit une mauvaise voie pour me conduire à la vérité. Je ne tardai pas un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge Monsieur, lui dis-je, que vous êtes l'Evêque de cette ville, & que j'ai l'honneur d'être dans votre maison. Je ne sai si votre dessein est de m'y retenir, mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je suis né libre. Quoique j'aye choisi la France pour mon séjour pendant quelques années, je n'y ai point pris d'engagemens qui doivent me faire regarder comme un Sujet du Roi. Ainsi j'attens de sa justice qu'il m'y laissera vivre en liberté, aussi longtems du moins que je ne commettrai rien qui puisse l'offenser. S'il me refuse cette faveur, je suis prêt à quiter le Royaume pour retourner dans ma patrie. Je fis cette réponse d'un ton civil, mais si ferme, que le Prélat parut embarrassé. Il continua néanmoins à me représenter honnêtement, qu'on n'avoit pas dessein d'user de contrainte; que je ne trouverois

que de la douceur & de la civilité dans ſes manières ; que j'en devois juger par la reception qu'on me faiſoit à mon arrivée, & par la peine qu'il avoit priſe lui-même de paſſer toute la nuit à m'attendre ; que le reſte de ſa conduite répondroit à ce prélude ; qu'il ſavoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette conſidération ; qu'il alloit me faire conduire dans un appartement où je pouvois me regarder comme le maître abſolu ; que j'avois beſoin ſans doute d'un peu de repos, après la fatigue de mon voyage ; que d'un autre côté on prendroit ſoin de mes enfans ; & que je pouvois compter entièrement ſur ſes bons offices, & ſur le zèle de toute ſa maiſon à me reſpecter & à m'obéir.

Je conſentis à me retirer, pour prendre quelques heures de ſommeil. Il me quita, en ſe promettant le lendemain, me dit-il, beaucoup de ſatisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire ſervir par mes propres domeſtiques. J'étois fort réſolu en me mettant au lit, à ne pas faire un

long

long séjour dans cette maison; car j'avois lieu de croire du moins, qu'on ne m'y retiendroit pas malgré moi. Mon valet de chambre étant venu m'éveiller à l'heure que je lui avois marquée, je lui donnai ordre aussi-tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes enfans avoient passé la nuit. Il tarda peu à revenir, & son rapport fut pour moi une source de trouble & d'embarras. Il me dit que s'étant fait montrer l'appartement où l'on avoit mis les Dames, il n'avoit osé interrompre leur sommeil, lorsqu'il s'étoit apperçu qu'elles étoient encore endormies; qu'il avoit prié ensuite un domestique de l'Evêque de le conduire auprès de mes enfans, & qu'il avoit reçu pour réponse qu'ils n'étoient plus dans sa maison. Je l'ai pressé de m'apprendre où ils sont, ajouta mon valet; il m'a assuré qu'il l'ignore; mais que quelque part qu'ils soient, ils ne sauroient être mal.

J'avoue que je ne pus entendre ce récit sans émotion. Je me fis habiller promtement, & je fis demander aussi-tôt un moment d'en-

tretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon appartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient justes. Il est vrai, me dit-il, que suivant l'ordre du Roi on a transporté vos enfans dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux fils sont dans un Collège, & votre nièce dans un Couvent de Religieuses. Mais vous êtes trop raisonnable, pour vous plaindre ou pour vous allarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi ! répondis-je, on m'enlève mes enfans sans ma participation & sans mon consentement, & c'est par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence ! Il voulut entrer dans une longue justification de la conduite de la Cour. Je l'interrompis avec chaleur, pour lui demander si je devois me regarder aussi comme prisonnier dans sa maison. Non, me dit-il, on n'a nul droit sur votre liberté. Ce n'est que par l'honnêteté & la raison, que j'espère vous y retenir. Vous avez marqué du desir d'être instruit de la Religion, &

nous

nous croyons vous rendre un service pour lequel vous nous devez quelque reconnoissance. En vérité Monsieur, repris-je, voilà une conduite si extraordinaire, qu'elle confond toutes mes idées. J'admire votre zèle, mais je n'admire pas moins la manière dont il s'exerce. Si vous m'aviez du moins consulté! Mais non, ajoutai-je, il n'y a rien que je déteste tant que la violence. Rendez-moi, s'il vous plaît, mes enfans; après quoi je vous déclare que je quite non seulement votre maison, mais même le Royaume, où je n'ai nulle raison qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave, pour me faire entendre qu'il ne dépendoit pas de lui de me les rendre, & que la volonté du Roi étoit qu'ils fussent élevés dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement, que je résolus de sortir à l'heure même de la maison Episcopale. Adieu Monsieur, dis-je à l'Evêque; je me retire, puisque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle Religion mes enfans soient élevés: leur choix

dépendra d'eux lorsqu'ils auront atteint l'âge d'uſer de leur raiſon. Mais ce qui m'importe, c'eſt qu'eux & moi ne ſoyons pas traités en eſclaves, dans un pays où l'on n'a ſur nous nulle autorité. Je le quitai, malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une hôtellerie, & j'envoyai avertir ma belle-ſœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre. Mr. l'Evêque fit quelque difficulté de les laiſſer ſortir, mais elles s'obſtinérent à le vouloir. Il me fit amener par ſon Gentilhomme, qui me preſſa de ſa part de retourner du moins chez lui pour y diner. J'étois trop occupé de la réſolution que j'avois à prendre dans une conjoncture ſi importante, pour me rendre à ſon invitation. Je tins conſeil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des uſages du Royaume, me fit écouter le ſentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je priſſe la poſte pour Verſailles, & que je m'adreſſaſſe à la perſonne même du Roi pour lui demander juſtice. Ce parti me ſembla

bla effectivement le plus fûr. Comme le bruit de mon avanture s'étoit déja répandu dans toute la ville, il s'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval, lorsqu'ils se présentérent pour me saluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'apprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orléans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse & de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrace du Roi Charles, après l'avoir servi fidèlement pendant plusieurs années dans le prémier Emploi de la Cour. Il avoit quité l'Angleterre pour se retirer en France; & avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce Royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me fit de son esprit & de sa vertu, me fit naître l'envie de former quelque liaison

aiſon avec lui ; ſans compter que n'étant connu de perſonne à la Cour de France, j'eſpérai qu'il auroit la généroſité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongeois pas ma route en prenant par Orléans, j'y arrivai ſans peine en deux jours. Quoique la triſte ſituation de mon ame ne me permît guères de penſer au faſte & à l'éclat, j'en crus Madame Lallin, qui me conſeilla de paroître à la Cour avec quelque diſtinction. J'avois pris quatre domeſtiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée.

J'étois deſcendu à la même hôtellerie où le Comte de Clarendon étoit logé. Je lui fis demander auſſi-tôt la liberté de le ſaluer. Il me reçut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre aſſez bien dans ſon eſprit, pour m'attirer d'abord de lui des offres de ſervice & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Mylord

lord Axminister. Je lui racontai une partie de son histoire & de la mienne. Ce récit acheva de me le concilier tout-à-fait. Il parut s'intéresser très sensiblement à mes infortunes, & je puis regarder cette prémière conversation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a jamais cessé de m'honorer. Si nous ne parvinmes pas dès le prémier jour au dernier degré de la confiance, ce fut moins par un défaut d'estime & de mutuelle inclination, que par un juste effet de prudence, qui ne permet pas de se livrer tout d'un coup sans réserve.

Il ne laissa pas de me donner deux conseils, qui marquoient déja combien sa générosité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un touchant l'affaire qui me conduisoit à Versailles. Avant que de me présenter au Roi, il me conseilla de m'adresser à Madame la Duchesse d'Orléans, qui étoit la Sœur du Roi Charles. Cette Princesse, me dit-il, est la bonté même; elle vous aidera de tout son pouvoir; & vous n'avez pas besoin auprès d'elle d'une autre

autre recommandation que le nom Anglois. Il ajouta qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle assez particulièrement, pour se flater qu'elle ne recevroit pas mal une lettre qu'il lui écriroit en ma faveur; mais qu'étant disgracié du Roi tout récemment, il ne croyoit pas que la bienséance lui permît de prendre si-tôt cette liberté. La mémoire de votre père, me dit-il, est devenue l'exécration de tous les gens de bien. Il ne sauroit être avantageux pour vous, en France non plus qu'en Angleterre, de passer pour son fils. Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le gendre de Mylord Axminster suffit pour vous attirer par-tout une juste considération. Il m'apprit, pour confirmer son discous, à quelles extrémités on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conseils, & je lui promis de les suivre. Ainsi dans vingt-quatre heures que je

passai

passai à Orléans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des siècles entiers, un ami vertueux & fidèle. Il me dit en nous quitant, qu'après avoir voyagé quelques mois en France, son dessein étoit de se retirer à Rouen pour y passer le reste de sa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ses nouvelles.

Je repris la poste, & lorsque je me trouvai seul, mon triste cœur se soulagea par un profond soupir. O Dieu! m'écriai-je, seroit-il possible qu'il y eût encore pour moi quelque retour de plaisir & de tranquilité à espérer? Après avoir tout perdu par l'infidélité & par la mort, votre bonté me réserveroit-elle une consolation aussi douce que celle de l'amitié? Je passai ainsi une partie du voyage à examiner si mon cœur étoit encore capable de quelque autre sentiment que celui de la douleur, & je trouvai qu'il m'étoit également impossible de cesser d'être tendre, & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'at-

m'attendoient. Je ne perdis pas un moment pour me rendre à St. Cloud, où j'appris que Madame la Ducheſſe d'Orléans faiſoit ſa réſidence ordinaire. Cette bonne Princeſſe étoit d'un accès ſi facile, que je n'eus pas de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui expoſai le ſujet de mon voyage, & le beſoin que j'avois de ſa protection. Elle me la promit ſans balancer. Le ſoir du même jour, elle devoit aller à Verſailles. Je lui demandai la permiſſion de la ſuivre, & ſes ordres ſur la conduite que je devois tenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'appartement que j'ai à la Cour, & nous prendrons enſemble les meſures qui conviendront aux circonſtances. Je me mis en chemin pour Verſailles, avec beaucoup d'eſpérance.

La Cour de France étoit alors ſi nombreuſe & ſi brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Verſailles. Le Roi venoit de faire avèc les Eſpagnols une paix extrèmement glorieuſe par le Traité d'Aix-la-Chapelle; &

& vivant en bonne intelligence avec ſes autres Voiſins, une tranquilité ſi générale avoit amené en France quantité d'Etrangers, qui venoient s'aſſurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La Cérémonie du Baptême de Mr. le Dauphin, qui devoit bientôt ſe célébrer à St. Germain en Laye, & pour laquelle on faiſoit déja de magnifiques préparatifs, attiroit auſſi toute la Nobleſſe du Royaume, qui ne manque pas dans ces occaſions de contribuer de tout ſon pouvoir à relever l'éclat de la Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magnificence dans les habits, que faſte dans les équipages; & à juger par les apparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut degré de gloire où l'ambition puiſſe s'élever. J'eus peine, le lendemain de mon arrivée, à percer la foule des Courtiſans qui inondoient tous les appartemens du château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ſes Officiers, qui m'avoit vu la veille

veille à St. Cloud. Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda presque aussitôt la liberté d'entrer dans son cabinet. Les choses, me dit-elle, tournent heureusement pour vous. Le Roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrois ce matin sa visite. Recommencez à m'instruire de votre affaire, afin que je l'aye présente lorsqu'il me fera l'honneur de venir. Je repris alors toute mon histoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déja racontée. Comme il étoit impossible que je fisse ce récit sans lui laisser connoître quelque chose de mes tristes dispositions, elle eut la curiosité d'apprendre la cause de mes peines. Je lui donnai cette satisfaction, en lui racontant une partie des avantures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de mon épouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorsque j'eus cessé de parler, je fus étrangement surpris de sa réponse.

Je

Je crois connoître votre épouse, me dit-elle. Oui, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, je suis fort trompée si je ne la connois.

Mon épouse! Ah Madame, lui dis-je, il est impossible! Cette perfide créature n'aura jamais eu la hardiesse de se présenter devant vous. Elle n'est pas effrontée. Plût au Ciel qu'elle ne fût pas plus lâche & plus inconstante! Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur, pour oser paroître à vos yeux avec le fardeau de ses crimes. Vous avez raison de croire, interrompit la Princesse, qu'elle ne m'en a pas fait confidence; mais je me persuade plus que jamais que c'est elle-même que j'ai vue. Il y a six semaines, continua-t-elle, qu'elle se fit annoncer à moi sous le simple titre d'une Dame Angloise qui avoit besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pria de ne la pas presser de m'apprendre son nom. Mais après m'avoir dit avec beaucoup de larmes, qu'elle ve-

venoit d'Amérique, & qu'elle avoit ſouffert mille infortunes qui méritoient toute ma compaſſion, elle me conjura de lui procurer un aſyle où elle pût paſſer le reſte de ſes jours. Je me ſentis tant d'inclination pour elle, que ſi elle eût voulu s'expliquer davantage ſur ſes affaires, je l'euſſe arrêtée infailliblement auprès de moi : mais elle s'obſtina à me les cacher, & à continuer ſeulement de me demander un aſyle. Je lui conſeillai de ſe retirer au Couvent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbeſſe. En comparant ce que vous me racontez avec le peu d'éclairciſſemens que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne ſoit votre épouſe. N'êtes-vous pas curieux de la voir ?

La voir ! répondis-je avec un profond ſoupir : Hélas ! je dois la fuir au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laiſſe pas Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoiſſance infinie. Elle eſt, par votre bonté, dans

dans un lieu où je n'ai pas à craindre du moins qu'elle continue de me deshonorer. L'infidèle! voilà donc le fruit de son crime! Elle destine sans doute le reste de sa vie à pleurer son amant! Je vous plains, & elle aussi, reprit la Princesse; car dans le fond, je ne saurois vous exhorter à la revoir; & je sens néanmoins que la pitié m'intéresse pour elle, presque autant que pour vous. Au moment qu'elle finissoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'appartement. Elle me dit de me retirer, & d'attendre ses ordres. Je me promenai quelque tems dans une antichambre, occupé de mes tourmens ordinaires, que cette conversation venoit de renouveller. Je ne pouvois douter, non plus que Madame, que ce ne fût mon épouse qui étoit à Chaillot. Quoique ce fût une douleur de moins pour moi, que de la savoir dans un lieu qui me répondoit de sa conduite, je me trouvai presque aussi ému que je l'avois été à la prémière nouvelle de son infidélité. Ce qui me tourmentoit le plus, étoit

de ne pouvoir distinguer comment j'étois disposé pour elle, & si l'amour avoir encore quelque part à mes agitations. J'en faisois sincèrement l'examen; car je ne cherchois pas à me faire illusion, & j'étois assez fort pour me rendre ce témoignage, que quels que pussent être mes sentimens, il n'y en avoit point qui fussent capables de me faire souhaiter de la voir. Moi! disois-je, je verrois une infame qui m'a couvert de honte, une perfide qui a trahi tous ses sermens, une cruelle qui m'a percé le cœur! Je verrois une lâche & une hypocrite, qui m'en a imposé pendant plusieurs années par les apparences de l'honneur & de la vertu, & qui rioit sans doute intérieurement de ma tendresse & de ma crédulité! Ah! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi son souvenir me cause-t-il tant d'émotion? D'où viennent ces larmes que je suis prêt à répandre, & ce desespoir qui vit toujours & qui me ronge sans cesse le cœur? N'ai-je pas voulu mourir, pour abréger des peines que je n'avois plus la force

de

de supporter. A présent que je crois ma raison tout-à-fait revenue, ne m'arracherois-je pas les cheveux, & ne pousserois-je pas les cris les plus douloureux, si je suivois le transport qui possède encore tous mes sens?

Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus & involontaires, & j'en revenois à gémir & à m'affliger sans faire de réflexion distincte sur la cause de mes peines. Un Page de Madame me fit sortir de cette violente rêverie, en m'apportant l'ordre de rentrer dans le cabinet. La tristesse étoit peinte si visiblement sur mon visage, que Madame en prit occasion de le faire remarquer au Roi: Vous le voyez, Sire, lui dit-elle, il me fait compassion; je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'exemple d'un vie si malheureuse. Ce grand Prince m'adressa quelques paroles, qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité & de bon naturel; puis se tournant vers Madame: Pour ce qui regarde son histoire d'Angers, continua-t-il, je vous ai déja dit que je n'en ai eu nulle connoissance. Je

laiſſe toutes les affaires de Religion à mon Conſeil de Conſcience, & je ſuis perſuadé qu'il abuſe quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétens point que les Etrangers ſoient chagrinés dans mes Etats, & je me ferai rendre compte de cette injuſtice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame, qui n'ignoroit pas que ces promeſſes générales s'oublient facilement, & qui vouloit en aſſurer l'exécution, répondit agréablement, que je diſpenſois volontiers la juſtice de Sa Majeſté de punir ceux qui m'avoient offenſé; mais que je mourois d'envie de revoir mes enfans, & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promtement. Le Roi comprit le ſens de ce badinage; il fit appeller un Exemt de ſes Gardes, qu'il envoya ſur le champ chez Mr. de Louvois, lui porter des ordres auſſi favorables que je pouvois les deſirer. Je ſortis avec l'Exemt. Nous nous reverrons, me dit Madame avec beaucoup de bonté; ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'antichambre juſ-

jusqu'au départ du Roi. J'y entendis raisonner diversement sur l'assiduïté avec laquelle il rendoit ses visites à la Princesse, soit qu'elle fût à Versailles ou à St. Cloud. Sans me mêler parmi les Courtisans, dont je n'étois pas connu, je recueillis, en me promenant seul au milieu d'eux, le sens d'une grande partie de leurs discours. Les uns croyoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eût que de la politique dans leurs entrevues, & prédisoient déjà fort juste le Traité qui fut conclu peu après entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis personne qui parût avoir le moindre soupçon de la véritable cause des visites du Roi, telle qu'on la vit bientôt éclater. Je parle de son inclination secrette pour une des Filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas néanmoins une seule fois dans l'appartement, sans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiselle. Je la vis avec quelques-unes de ses compagnes; & quoiqu'elle n'eût rien d'extraordi-

naire, & que j'ignoraſſe alors avec tout le monde la paſſion du Roi, je crus remarquer, à quelques regards que ce grand Monarque jetta ſur elle en ſortant du cabinet de Madame, qu'il ne la voyoit pas avec indifférence. Il faloit que le langage de ſes yeux exprimât beaucoup, pour me faire faire cette attention, à moi qui ne l'avois jamais vu que ce jour-là.

Madame m'ayant fait appeller auſſi-tôt qu'elle fut libre, je retournai dans le cabinet. Vous devez être content, me dit-elle, de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés, vos affaires ne tarderont point à ſe terminer. Mais je ſuis curieuſe de ſavoir comment vous en uſerez à l'égard de votre épouſe. Je lui répondis que je ne croyois pas qu'il y eût deux partis à prendre pour moi, & que mon deſſein étoit de la laiſſer dans la retraite qu'elle avoit choiſie ſous la protection de S. A. R. Pourquoi? reprit cette Princeſſe. Elle eſt aimable, vous êtes jeune, on ne ſe paſſe pas aiſément d'une femme à votre

âge:

âge: je vous conseillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne-t-on rien à une personne qu'on a aimée passionnément, surtout lorsqu'elle marque un repentir qui paroit sincère? Je comprens d'ailleurs, par le récit que vous m'avez fait, que sa mauvaise conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez pas craindre que je manque au secret. Ainsi votre honneur ne court aucun risque, & vous pouvez recommencer à vivre avec elle aussi tranquilement que jamais.

Ce discours, où il entroit plus de bonté que de justice & de raison, ne laissa pas de faire une forte impression sur moi. Je demeurai quelque tems à réfléchir, incertain de la manière dont j'y devois répondre. La Princesse me pressa de parler. Je confesse Madame, lui dis-je enfin, que votre proposition m'éclaircit un doute, dont je ne croyois pas qu'il me fût possible de sortir aisément. Je ne pouvois démêler s'il me restoit encore de la tendresse pour mon infidèle;

& je ne sens que trop à ce moment, par l'avidité avec laquelle mon cœur se prête à votre conseil, que je me flaterois envain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en suis pas plus disposé à oublier le crime de mon épouse. Quand je me suis livré au panchant que j'avois pour elle, je ne me suis pas plus proposé de satisfaire mon cœur, que ma raison. Je voulois me rendre heureux des deux manières dont je me croyois capable de l'être, par l'amour & par la sagesse. Je me suis longtems aveuglé, jusqu'à me persuader que j'y avois réussi, ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelques circonstances de fortune, que j'avois lieu d'espérer qui n'y manqueroient pas toujours.. Cependant j'étois trahi par une perfide, qui ne m'a sans doute jamais aimé sincèrement, puisqu'elle a été capable de m'abandonner; & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par ses deux fondemens. Mon discours, continuai-je, vous paroit peut-être obscur; il faut, Madame, que j'aye l'honneur de vous ex-

expliquer le fond de mes sentimens, pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une rélation exacte de la manière dont j'avois été élevé, & des principes par lesquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon nom, ni ma naissance; je me contentai de lui apprendre en même tems le conseil que m'avoit donné Mylord Clarendon, & la résolution où j'étois de le suivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin, après m'être montré à elle à découvert, tel que j'étois avant l'infidélité de mon épouse & les malheurs qui l'avoient suivie, je me représentai avec la même ouverture, tel que j'étois devenu à Ste. Hélène, à la Corogne & à Saumur. Voilà Madame, ajoutai-je, l'abîme où m'a jetté mon épouse. Non seulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle par l'amour, mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois si bien établi du côté de la sagesse. Soit vérité, soit illusion, j'avois regardé

jusqu'alors ma philosophie comme une source de lumière & de force; je l'ai trouvée impuissante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Supposez qu'elle ne fût qu'un fantôme, elle suffisoit du moins pour me rendre tranquile, & elle m'avoit consolé de mille maux qui ne passoient pas son pouvoir. Mais elle est trop foible pour me faire supporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi mon cœur & mon esprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ses joies & tous ses plaisirs, l'autre toute sa force & tout son appui. J'en ai ressenti le dernier desespoir, j'ai voulu mourir; & vous me conseillez, Madame, de revoir celle qui m'a rendu si malheureux, & de me réconcilier même avec elle?

La Princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé, Madame, repris-je aussi-tôt, si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes sentimens & dans le tour de mes expres-

preſſions, & ſi ce n'eſt pas-là ce qui cauſe la ſurpriſe que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler ſincèrement, me répondit-elle, vous me paroiſſez un homme fort extraordinaire, & je vous avoue que ce que je viens d'entendre eſt tout-à-fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'eſtime pour vous, de voir que vous vous conduiſez par d'autres principes que tous les autres hommes. Plus j'avance en âge & en expérience du Monde, plus je reconnois qu'il ne ſont tous que des méchans & des trompeurs. Je veux me familiariſer avec votre morale, & je vous aſſure que je ſerai bien aiſe de voir quelquefois auprès de moi une eſpèce de monſtre comme vous. Au reſte, ajouta-t-elle, il me ſemble que vous ne raiſonnez pas juſte. De ce que votre épouſe vous a fait perdre les douceurs de l'amour, & qu'elle vous a rendu la philoſophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la voir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande que vous vous remet-

tiez bien avec elle, pour retrouver au plus vite les plaisirs de l'amour & de la philosophie. Ah! Madame, repartis-je, que me dites-vous? Quels plaisirs ai-je à attendre de l'amour, après la manière cruelle dont il m'a traité? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon épouse, étoit ce que je puis y trouver encore, c'est-à-dire les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agrémens dans la taille & dans le visage? J'étois ravi sans doute d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître; mais comptez qu'ils ne m'eussent point fait passer les bornes de l'admiration, si je n'eusse cru remarquer avec eux quelque chose de bien plus propre à inspirer de l'amour. La droiture & la bonté d'ame, la modestie, la douceur, enfin cent qualités que je m'imaginois avoir apperçu dans son ame, n'y sont plus, ou n'y ont peut-être jamais été. Mettons l'honneur à part: que ferois-je à présent auprès d'elle? J'y gémirois de son inconstance & de sa lâcheté. Tous mes regards seroient des plaintes ou des reproches. Mon silence même

même ſeroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence juſqu'au point de reprendre un viſage tranquile, en ſeroit-elle moins coupable, & moi plus heureux? Mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, interrompit la Princeſſe. L'amour ferme toutes les plaies, & fait tout oublier. Il eſt vrai, repris-je, je ſens que je l'aime encore; mais je ne ſens pas moins que c'eſt une foibleſſe. Vous ne la ſurmonterez pas, me dit-elle en riant; & puiſqu'il eſt preſque impoſſible que vous n'y ſuccombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes inſtances pour prétexte; vous ſauveriez par-là l'honneur & la philoſophie.

Cette converſation, qui dura beaucoup plus longtems, eut des ſuites extrêmement avantageuſes pour moi. Elle inſpira à la Princeſſe tant de bonté pour ma famille, & d'affection pour mes intérêts, qu'elle tint lieu de Mère à mes enfans pendant le reſte de ſa vie, & à moi de Protectrice dans une

Cour où je n'étois connu de perſonne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de louer une maiſon dans le voiſinage de St. Cloud, pour y être à portée de la voir ſouvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode avant que de retourner en Anjou, & je laiſſai une partie de mes gens pour prendre ſoin de la meubler pendant mon voyage. Ayant repris le chemin d'Angers je paſſai par Orléans, mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti, trois ou quatre jours auparavant, pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & de ma belle-ſœur. Les ordres du Roi étoient non ſeulement arrivés, mais déja mis en exécution. Je trouvai mes enfans & la petite Bridge avec les deux Dames, qui d'ailleurs ſe louérent beaucoup des civilités qu'elles avoient reçues de l'Evêque pendant mon abſence. Je me crus obligé d'en marquer ma reconnoiſſance à ce Prélat. Je ne ſai par quelle voie il étoit déja informé de la puiſſante protection que j'avois trouvée à la

Cour;

Cour; mais, avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans sa maison, je remarquai dans ses manières & dans ses offres de services quelque chose de plus civil encore, que j'attribuai aux lumières qu'il avoit reçues de Versailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire sentir agréablement, que le Roi n'approuvoit pas toujours qu'on fît servir son nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire; & pour se justifier, il me rapporta l'origine de mon avanture. Le P. *le Bane*, me dit-il, Supérieur de l'Oratoire, écrivit à Mr. l'Intendant, qu'il connoissoit à Saumur un Etranger nouvellement établi, qui paroissoit disposé à s'éclaircir sur les matières de Religion; mais qui étoit tombé malheureusement entre les mains du Ministre C., & qui, suivant les apparences, avaleroit le poison de l'Hérésie avec toute sa famille. Mr. l'Intendant m'envoya aussi-tôt cette lettre. Je vous avoue, continua l'Evêque, que je lui conseillai par le seul zèle de votre salut, de vous faire amener dans cette

te ville, & qu'ayant appris que vous étiez une perſonne de diſtinction, j'offris de vous recevoir dans ma propre maiſon, & de m'employer moi-même à vous inſtruire. Peut-être l'Intendant s'y eſt-il pris un peu trop bruſquement; mais c'eſt l'uſage de ces Meſſieurs-là, de ſe faire obéir avec une autorité preſqu'abſolue dans les provinces. Ils ont des Lettres de cachet de réſerve, qu'ils rempliſſent à leur gré ſuivant les occaſions; deſorte que tout ce qu'ils entreprennent, paroit toujours ſe faire ſous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette juſtification, qui faiſoit retomber ſur l'Intendant toute l'injuſtice de la conduite qu'on avoit tenue à mon égard.

Je ne ſongeai qu'à me rendre promtement à St. Cloud, avec ma famille & tout ce qui m'appartenoit. Dois-je le dire? malgré le mépris dont je me croyois juſtement animé pour mon épouſe, je ſentois quelque douceur à penſer que j'allois me trouver près d'elle, car Chaillot n'eſt guères qu'à une lieue de St. Cloud; & c'étoit envain que pour

pour rejetter cette idée, je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foibleſſe. J'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient ſi viſibles, que mes deux compagnes marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le tems eût ſi peu de pouvoir ſur ma triſteſſe. Nous arrivâmes à ma maiſon, que nous trouvâmes entièrement préparée. Les Dames en furent très ſatisfaites. Il y avoit un jardin ſpacieux, un bois, & toutes les commodités qui peuvent former une ſolitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit pas que je lui demandaſſe la liberté de lui préſenter mes enfans. Vous me les amènerez ce ſoir, me dit-elle; je veux qu'ils ſachent promtement le chemin de ma maiſon. Après l'avoir remerciée vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma belle-ſœur, qui pouvoit paſſer pour une Angloiſe, puiſque ſon époux l'étoit, & qu'elle ſavoit parfaitement

ment la langue du Pays. Cette excellente Princeſſe m'ordonna de la lui amener auſſi. J'aurois appréhendé de cauſer quelque peine à Madame Lallin, ſi j'euſſe troublé la ſolitude où elle m'avoit témoigné pluſieurs fois qu'elle vouloit paſſer toute ſa vie. Ses avantures ſembloient demander effectivement qu'elle vécût dans la retraite; & j'avois loué moi-même ſa ſageſſe, qui lui faiſoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raiſon qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En ſortant du château, j'apperçus un caroſſe qui entroit dans les cours, avec les marques d'un équipage de diſtinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mylord Terwill. Quoique je ne connuſſe pas perſonnellement ce Seigneur, je ne pouvois avoir oublié que c'étoit un ancien ami de Mylord Axminſter, & celui qu'il avoit fait le dépoſitaire d'une partie de ſes biens. Mon prémier mouvement me porta à le ſaluer; mais une réflexion amère que je fis ſur mon ſort, & ſur celui de la

mal-

malheureuse fille de son ami, m'obligea de me retirer sans me faire connoître. Il me vint même à l'esprit, qu'il n'étoit pas à propos qu'il fût si-tôt instruit de mes affaires; & la crainte qu'il n'en échappât quelque chose à Madame dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer aussi-tôt dans son appartement, pour la supplier de lui laisser ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon trouble, que j'étois tout-à-fait hors de moi-même en retournant à ma maison. Ciel! quel opprobre, disois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminster! Comment me présenter à ses amis sans leur parler de sa fille, & sans leur révéler par conséquent sa honte, celle de son père, & la mienne? Quelle espérance de leur cacher ce qu'ils liroient sur mon visage & dans mes yeux, quand je pourrois réussir à le déguiser par mes discours? Hélas! Mylord Terwill fut témoin autrefois du malheur de la mère, il faut donc qu'il apprenne à présent l'infamie de la fille. Il l'apprendra, lui,

lui, tous ſes amis, & toute l'Angleterre. Ainſi le ſort implacable perſécutera l'infortuné Vicomte juſqu'après le trépas. Il n'eut pas un moment de bonheur & de repos pendant ſa vie, & il ſera deshonoré à préſent dans le tombeau. En effet, je ne voyois pas de quelle manière je pouvois éviter de découvrir l'avanture de mon épouſe à Mylord Terwill, ſi je me faiſois connoître à lui pour le gendre du Vicomte d'Axminſter; & je ne pouvois me diſpenſer néanmoins de lui donner cette connoiſſance pour l'intérêt de mes enfans, auxquels je ne pouvois faire perdre ſans injuſtice le bien qui devoit leur revenir de leur grand-père. Pour confeſſer la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'eſpérance que ma malheureuſe affaire pourroit s'y enſevelir tout-à-fait avant que je priſſe le chemin de l'Angleterre. C'étoit auſſi la même raiſon qui m'avoit fait congédier mes matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la diſcré-

crétion ne m'étoit pas assurée; ne voulant être suivi de personne qui pût découvrir, lorsque je retournerois à Londres, ce que j'avois dessein d'y cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait réflexion que Mylord Terwill devant être avancé en âge, j'exposois mes enfans au risque de perdre leur héritage, si je différois trop longtems à les lui faire connoître. Je n'avois pas pensé non plus que j'aurois peut-être quelque embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naissance, & par la dernière disposition du Vicomte. Il est vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Pensacola, m'avoit reconnu par un billet de sa main pour son gendre & pour son héritier : mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit pas revétu des formes légales, pouvoit être éludé; & quoique je n'eusse aucune raison de me défier de la bonne-foi de Mylord Terwill, je ne doutois pas qu'il ne desirât quelque autre preuve qu'un simple écrit, & la parole d'un inconnu. La présence de mon

mon épouse suffisoit pour lever tout d'un coup les difficultés: par quel prétexte pouvois-je déguiser la véritable cause de son absence?

Ces réflexions ne servant qu'à redoubler ma tristesse & mon embarras, je résolus de les communiquer le soir à Madame, & d'intéresser ainsi sa bonté à prendre quelque connoissance de mes affaires domestiques. Je retournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée. J'eus l'honneur de lui présenter ma belle-sœur & nos enfans. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de la Cour de France. Ma nièce étoit extrêmement aimable, elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princesse lui fit mille caresses, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorsqu'elle auroit atteint sa quinzième année. L'entretien ayant été général pendant quelque tems, je le fis tomber sur la rencontre que j'avois faite de Mylord Terwill en sortant du château avant midi. Ensuite je raconrai naturellement à Madame, l'em-

barras que sa vue m'avoit causé, & celui que j'appréhendois encore dans l'éclaircissement que je serois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes enfans. Elle n'eut pas besoin de m'entendre tout-à-fait, pour concevoir ce qui faisoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empressement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laisser ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque chose à démêler avec lui. Mais je le connois honnête-homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminster a eue dans son amitié. Il est en France pour fort peu de tems. Il y est pour mes affaires. Quoique je n'aye point d'autorité sur lui, je vous répons qu'il se hâtera, à ma prière, de vous restituer tout ce qui appartient à vos enfans. Il n'est pas besoin même que vous le voyiez pour cela. Je suis sure qu'il le fera sur ma seule parole. N'est-ce pas-là, ajouta-t-elle, ce que vous souhaitez, & ce que vous n'osez peut-être me demander? Je répondis que c'étoit beaucoup plus

que

que je ne desirois, & que je n'eusse dû espérer de toute autre Princesse qui eût été aussi grande qu'elle, sans être aussi bonne; mais qu'il y auroit peut-être quelque chose d'étrange à presser Mylord Terwill à rendre ce qu'il avoit entre les mains, sans savoir à qui; que je ne me ferois pas une peine de le voir; que je me croyois même obligé de lui marquer mon estime & ma reconnoissance; que toutes mes difficultés consistoient donc à lui cacher la mauvaise conduite de mon épouse, ce qui me paroissoit impossible s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit pas avec moi après avoir appris son retour en Europe. J'entens, me dit-elle. La difficulté n'est pas si grande, qu'elle ne puisse être surmontée. Votre épouse a pris sagement le parti de la retraite, & il y a peu d'apparence qu'elle la quite jamais. Qui vous empêche de dire à Mylord Terwill que vous l'avez perdu par la mort? Ne craignez pas qu'elle se croie jamais intéressée à démentir ce bruit, quand il parviendroit jusqu'à elle. Ce conseil

seil me parut sage. Je suis persuadé, répondis-je, que c'est la seule voie que j'aye à prendre; & je ne doute nullement, Madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwill, ne fasse le même effet que celui de mon épouse. Mais fut-il jamais rien de si déplorable que mon sort! Pardonnez Madame, ajoutai-je, avec un profond soupir, pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devroit faire ma gloire, & qui ne fera plus desormais que mon infamie. O Dieu! je n'ose donc dire que j'aye encore une épouse! Elle est morte pour moi, plus encore que le reste du monde, qui va la croire dans le tombeau!

Le sentiment de cœur qui accompagna ces paroles fut si vif & si amer, que je sentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, & je les essuyai promtement. Madame en fut touchée, car les expressions naturelles d'une violente douleur ne

s'entendent guères sans émotion : je vis même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupières. Cependant elle prit un visage riant, pour me reprocher ma foiblesse, & railler ma philosophie. Je lui répondis : Ah ! Madame, votre bonté me manque où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécessaire. Je vous abandonne la Philosophie : c'est une maîtresse ingrate, que j'ai servie inutilement, & qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler, je sens que c'est votre compassion, & je vous conjure de ne m'en pas refuser les marques. Laissez-moi faire, reprit-elle ; je vous destine un remède, qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison. J'aurai soin de l'envoyer chez vous. Nous la quitâmes, après qu'elle eut ordonné à ma belle-sœur de venir souvent la voir avec sa fille & mes enfans.

En prenant une maison proche de St. Cloud, j'avois eu soin, comme j'ai dit, de la choisir solitaire, & propre au dessein que j'avois toujours

jours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & assez grand pour porter le nom de parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, composé seulement de deux chambres & d'un cabinet, qui ne servoient que pour se délasser quand on étoit fatigué de la promenade. Je choisis ce lieu pour ma retraite ordinaire, je le fis meubler proprement; & quoique je n'eusse plus de fonds à faire sur le secours que je pouvois tirer de l'étude, j'y amassai assez de livres pour me composer une petite bibliothèque. Ce fut-là que je me proposai de passer la plus grande partie de mon tems, c'est-à-dire tout celui que je n'employerois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en sortir qu'aux heures du repas; encore m'arrivoit-il souvent de m'y faire apporter ma nourriture, & de la prendre seul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur; réfléchir presque incessamment sur les tristes avantures de ma vie; demander au Ciel la paix du cœur, que je

ne pouvois plus attendre du secours des hommes; prendre quelquefois un livre & le feuilleter, mais avec mille distractions cruelles, qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures ; m'assoupir, à force de trouble & d'agitations ; & me jetter sur un lit, où je trouvois moins de repos dans le sommeil, qu'une nouvelle source d'inquiétude & de douleur, par les songes funestes & effrayans dont mon imagination étoit aussi-tôt assiégée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Eglise demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces momens de pesanteur, où ma tristesse sembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un J . . . Je ne connoissois cet Ordre que de nom, ou s'il m'étoit arrivé quelquefois d'en entendre parler plus particulièrement, ce n'avoit point été d'une manière qui m'en eût fait prendre une idée avantageuse. Prévenu donc, comme je l'étois déja, contre les Ecclésiastiques de France, depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur, je

je ne me déterminai à recevoir cette visite que par le respect que je crus devoir au nom de Madame. Il me vint même à l'esprit que le J... m'apportoit peut-être ce que cette Princesse m'avoit promis sous le nom de remède, & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Ministre de Saumur & du P. *le Bane*, c'est-à-dire propre à me causer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre, où j'étois au milieu de mes livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ses manières toute la politesse du P. *le Bane*, avec quelque chose de plus naturel & de moins affecté. De plusieurs commissions, me dit-il, dont il étoit chargé par Madame, il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante, quoiqu'elle ne laissât pas de l'être aussi infiniment; mais il en parloit de cette manière, ajouta-t-il, parce qu'il savoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer n'étoient pas ceux pour lesquels j'avois le plus d'estime. Il me présenta ensuite un

Ecrit, qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois. J'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Mylord Terwill, par lequel il reconnoissoit que Mylord Axminster avoit laissé entre ses mains, en quitant l'Angleterre, certains biens dont il faisoit le dénombrement, & qu'il confessoit que lui & les siens étoient obligés de remettre aux héritiers de ce Seigneur, aussi-tôt qu'ils se présenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit, que ne connoissant point les héritiers du Vicomte, il s'étoit cru engagé par l'honneur & la conscience à faire cette déclaration, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient naître après sa mort; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans, pour être employée comme il sembleroit bon à cette Princesse, dont il connoissoit également la bonté & la justice.

J'admirai particulièrement dans cette grande Princesse, la prémière de ces deux vertus, qui lui avoit fait prendre, avec tant de soin & d'a-

d'adresse, la voie la plus conforme aux desirs que j'avois pris la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit tel qu'il falloit, non seulement pour assurer à mes enfans leur héritage, mais pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois appréhendées. Il n'étoit même plus nécessaire d'employer l'artifice, pour tromper Mylord Terwill par la fausse supposition de la mort de mon épouse. Nous pouvions, elle & moi, nous dispenser de paroître, lorsque Madame prenoit ainsi sur elle-même le témoignage de nos droits, & en quelque sorte toute la conduite de cette affaire. Pour la satisfaction que j'avois souhaitée, de voir Mylord Terwill, rien ne m'obligeoit à me la procurer si-tôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aisément l'occasion. La faveur que je recevois de Madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, soit que j'en considérasse les circonstances, ou les fruits.

Je priai le J. , s'il retournoit à St. Cloud, d'y témoigner d'avance une

partie de ma vive & respectueuse reconnoissance. J'étois résolu à ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquiter de ce devoir. Mais le Père, à qui je marquai ce dessein, m'arrêta au moment que je me disposois à me lever. Ma plus importante commission n'est pas remplie, me dit-il; il faut, Monsieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, si nous le pouvons, à votre repos; & je suis trompé par le récit de Madame, ajouta-t-il, si ce n'est pas ce que vous avez le plus à cœur. J'appréhendai beaucoup, en l'entendant parler de cette manière, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le sujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai sans répondre. Mais la suite de son discours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement où j'étois réduit par la Fortune & par l'Amour. Je sai, reprit-il, que vous avez essuyé des malheurs sans nombre & sans exemple; que vous y cherchez depuis longtems du remède; que vous n'en

avez trouvé ni dans la Philosophie, ni dans les consolations du Ministre de Saumur, du Père de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monsieur, à qui vous adressiez-vous? A la Philosophie? Une vieille décrépite, qui dans ses jeunes ans même n'eut jamais rien d'aimable que son nom; qui fut peut-être capable de faire alors des foux, mais qui ne le fut jamais de faire des heureux; & qui n'est bonne aujourd'hui qu'à amuser les enfans dans la poussière des Ecoles. A qui vous adressiez-vous? A un Protestant, & à deux Jansénistes! Bon Dieu! dans quelles mains vous étiez-vous livré? & comment pouviez-vous espérer du remède, où vous deviez craindre les plus grands de tous vos maux? Bénissez Dieu, ajouta-t-il d'un air de triomphe, bénissez-le de vous avoir fait éviter le poison de ces Charlatans, & de vous avoir conservé pour recevoir les secours qu'il va vous offrir par mes mains. Il se leva en finissant ces paroles; & jettant les yeux sur mes livres, où il n'apperçut que des Philosophes,

anciens & modernes : Que vois-je ? continua-t-il du même ton ; des foux ? des frénétiques ? des furieux ? O ! Monsieur, Monsieur, comment n'êtes-vous pas desabusé des sophismes & des illusions de ces imposteurs ? Comment retournez-vous à une source, dont vous avez senti la vanité & la corruption ? Vous les mettrez au feu, si vous m'en croyez ; & lorsque vous commencerez à vouloir écouter mes conseils, vous me laisserez le soin de vous composer une bibliothèque.

Je réussirois mal à représenter le feu, la facilité, l'air de politesse & d'enjoument avec lequel ce discours fut prononcé. La prémière idée qu'il me fit naître, fut que j'avois à faire à un petit-maître de l'Eglise Catholique ; & l'ayant communiqué le soir à Madame, elle m'apprit que ce nom convenoit non seulement à celui qu'elle m'avoit envoyé, mais à la plupart de ceux qui composent le même corps. Je ne sai si c'est faire leur éloge, ajouta-t-elle, mais ils me plaisent de cette façon-là ; & parmi toute cette espèce

pèce d'hommes qu'on appelle M.... je n'en trouve point de si divertissans qu'eux. Ces gens-là prennent toutes sortes de formes, Vous appercevez dans tout ce qu'ils font un air du monde, & quelque chose de si galant, qu'on est charmé quand on a un peu de goût pour le plaisir, de les avoir sans cesse auprès de soi. Leur présence & leur habit justifie mille choses, & l'on se livre sans remords à ce qui plaît. Pour moi, ajouta la Princesse, je vous avoue qu'ils me font aimer la Religion; & je ne vois pas pourquoi on lui trouve tant de sévérité, si elle est telle qu'ils la représentent. Ce jugement me parut d'autant plus juste, que j'avois déja remarqué la même chose dans le reste de l'entretien que j'avois eu avec le J... Quoique je fusse d'abord un peu surpris de ses manières, je lui confessai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philosophie, & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma consolation. J'ajoutai que les fausses démarches qu'on m'avoit fait faire, avoient produit un effet qui la

rendoit encore plus difficile ; c'étoit de me disposer fort mal pour toutes les nouvelles voies qu'on pouvoit me proposer. J'ai perdu l'espérance, lui dis-je, depuis que j'ai reconnu l'impuissance de la Philosophie, & que je n'ai pas trouvé plus de secours dans la Religion. Il me répondit que je l'avois perdu trop tôt, & qu'il ne tarderoit guères à la faire renaître : qu'il voyoit avec plaisir, que je n'étois pas disposé à me laisser conduire en aveugle ; qu'il aimoit qu'on fît usage de sa raison ; que n'ayant rien que de raisonnable & de solide à me proposer, il ne craignoit pas de me faire entrevoir quelle sorte de remèdes il avoit à m'offrir ; & qu'il étoit assuré que je les goûterois à la prémière vue. Permettez, me dit-il, que je vous les explique en deux mots. Nous commencerons par rejetter entièrement la Philosophie, à moins qu'il ne vous plaîse encore de donner le même nom au nouveau système que je vai vous proposer. Pour la Religion, elle nous sera d'un grand usage ; mais ce ne sera pas pour

vous

vous engager dans des questions obscures & épineuses, comme il vous est peut-être arrivé à Angers & à Saumur : c'est en prenant d'elle ce qu'elle a tout à la fois de plus doux & de plus nécessaire.

Il faut d'abord établir, continua-t-il, que dans la triste situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison : l'une est de vous faire perdre le sentiment de vos peines : l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaisir. Quoique ces deux objets paroissent d'abord se ressembler, vous les trouverez fort différens, si vous y faites attention. Je n'entre pas tout d'un coup dans le détail des moyens que j'ai dessein d'employer. Il suffit de vous dire aujourd'hui, que la Religion nous servira pour atteindre au prémier de ces deux buts. Hélas! ajouta-t-il en levant les yeux vers le Ciel, il seroit bien à souhaiter qu'elle pût aussi nous conduire seule au second ! Mais nous sommes composés de chair & de sang, c'est à-dire, que les plaisirs spirituels ne sont pas ceux qui nous flatent le

plus. Cependant ce cœur triste & abattu demande quelque chose qui le flate. Je l'entens qui soupire. Je n'ai pas de peine à comprendre ce qui lui manque. Mon Dieu! laissez-moi faire. Je sai ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquile lorsqu'il l'aura obtenu. Ainsi je vai vous conduire par deux voies, dont le terme sera votre bonheur. Par l'une vous serez délivré de cette tristesse importune qui vous dévore, & vous parviendrez au repos de l'esprit. Mais comme il faut quelque chose de plus qu'une simple exemtion de peines pour être heureux, sur-tout après les longues & douloureuses souffrances que vous avez essuyées; je veux que votre cœur revienne à sentir les douces émotions du plaisir, & je le mènerai à ce point sans qu'il s'en apperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monsieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laisser faire.

Des promesses si vagues ne pouvoient m'inspirer aisément la confiance que le Père me demandoit.

Ce-

Cependant mon respect pour la Princesse, qui me procuroit ce nouveau Consolateur, m'obligea de lui répondre avec quelques marques d'estime & d'approbation. Il en devint plus pressant; & prenant même les civilités que je continuai de lui faire pour un consentement absolu, il me dit en me quitant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit servir à son entreprise, & qu'il reviendroit le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage.

J'eus l'honneur de voir Madame avant la nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois reçues d'elle ce jour-là. Je lui racontai, dans toutes ses circonstances, l'entretien que j'avois eu avec le J... Elle en fit le jugement que j'ai déja rapporté; & malgré le peu de disposition que je me sentois à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez-vous? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion considérable que vous ferez

à vos chagrins. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont comiques. J'y consentis. Si ce ne fut pas tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que Madame voulût me le conseiller, ce ne fut pas non plus dans l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recueillis de ma complaisance que de la honte & du trouble, dans une avanture où j'eus à rougir mille fois de ma foiblesse.

Le P. J. fut exact à me tenir le lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de livres, qu'il avoit ramassés avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du diner. Comme je lui avois marqué qu'il me feroit plaisir de venir à cette heure, j'avois donné ordre que ma table fût bien servie. Il fit honneur à la bonne-chère, en mangeant de tous les mets avec un extrême appétit. Cependant, lorsque nous eûmes fini de diner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table qu'il commença son Traité

de

de Morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il; mais à quoi bon cette abondance, ou plutôt cette profusion de mets? Je lui répondis naturellement, que ce n'étoit que par considération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne-chère. Non, reprit-il, vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétens pas condamner un goût modéré pour les plaisirs de la table, & je crois même que cette sorte de plaisir doit entrer pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse: mais je voudrois qu'un homme d'esprit le fît moins consister dans la multitude des viandes, que dans la propreté & la délicatesse. Par exemple, vous ne sauriez avoir un trop bon cuisinier. Vous ne sauriez prendre non plus trop de soins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats & dans les liqueurs? Croyez-moi, le goût en souffre tôt ou tard, il ne sait plus s'en tenir à l'excellent; & vous ne sauriez croire

re quelle perte c'eſt pour le bonheur. Hélas ! lui répondis-je, je ne m'occupe guères à faire la diſtinction des mets qui me ſont préſentés: la triſteſſe me rend tout amèr, & change pour moi la meilleure nourriture en poiſon. Laiſſez-moi faire, repliqua-t-il, je ſai le moyen de vous rappeller le goût, commençons par l'eſprit & le cœur, vous verrez comment tout le reſte ſuivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'appartement du jardin, où j'avois fait transporter la caiſſe de livres. Il l'ouvrit en ma préſence, & tirant lui-même les livres, il me préſentoit chaque volume à meſure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchiſme en François, compoſé par un Jéſuite nomme *Caniſius*. Voilà, me dit-il, un petit livre d'or. C'eſt l'eſſence & l'élixir de la Religion. Avec ce livret, qui n'eſt pas ſi gros que le petit doigt, vous en ſaurez, en moins d'une heure, autant que tous les Docteurs & tous les Evêques; autant même que le Pape, ajouta-t-il avec un ſouris, & en me re-

regardant du coin de l'œil. Bornez-vous-là, n'y changez rien, & vous pourrez vous vanter d'être aussi ferme sur la Religion qu'un Concile. Il me présenta ensuite un ouvrage dont le titre étoit, *La Dévotion aisée*, & l'Auteur encore un Jésuite. Voici pour les Mœurs, reprit-il; l'autre étoit pour la Doctrine. Le prémier contient la Loi, & celui-ci la manière de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui est nécessaire à un honnête-homme pour le Salut; & vous serez surpris de voir de quelle façon tout cela est adouci. C'est un livre avec lequel vous pouvez vous passer des autres. Nous le parcourrons ensemble. C'est-là que je vous ferai trouver dequoi éteindre le sentiment de vos peines, ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelques livres de Dévotion du même goût, dont il me fit successivement l'éloge. Mettez cela, me dit-il, à la place de votre Platon & de votre Senèque, & faites-en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Com-

Comme il restoit dans la caisse un bien grand nombre de volumes, j'attendois avec impatience qu'il me les fît connoître par leurs noms. Il n'en vint-là qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'usage. Il me dit que n'étant pas possible à l'esprit de s'entretenir toujours dans le même goût pour les choses sérieuses, il faloit s'accommoder à cette foiblesse de la nature; mais qu'il y avoit des amusemens utiles, dont une ame bien disposée savoit tirer parti; que j'étois plus que personne, dans le cas de faire cette expérience par besoin; que je trouverois dans les livres qu'il alloit m'offrir, dequoi m'amuser tout à la fois l'esprit & le cœur; & que rien n'étoit plus propre par conséquent à contribuer au succès du dessein qu'il m'avoit expliqué. Là-dessus il me lut le titre de quantité de Poësies, de Nouvelles Galantes, & de Romans, qu'il me donna pour les Ouvrages des plus célèbres Auteurs du tems; & il me recommanda avec beaucoup de soin de me tenir occupé de cette lectu-

re

re auſſi continuellement qu'il me ſeroit poſſible, pour éviter la rêverie & la méditation, qui étoient, dit-il, une occupation mortelle pour moi & pour toutes les perſonnes affligées. Non ſeulement j'ignorois le nom de tous ces ouvrages d'amuſement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les reçus de la main du J., & quoique j'eſpéraſſe ſur ſa parole d'en tirer quelque avantage, je remis à juger de leur mérite après l'examen.

Ce que je vous donne ici, réprit-il, n'eſt que pour éviter l'oiſiveté de la ſolitude. Je compte d'être ici ſouvent, pour vous aider plus ſolidement par mes entretiens. Je vous exhorte auſſi à vous répandre un peu plus au dehors. Madame vous verra toujours de bon œil à St. Cloud. Et comme ce n'eſt pas toujours à la Cour & ſous les toits dorés d'un Palais qu'on trouve les amuſemens les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoiſſance, qui, de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous.

vous. C'eſt dans le voiſinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déja fait l'éloge de votre mérite, & vous y êtes attendu avec impatience. Vous allez bien vite, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous eſpérez de me délivrer de ma triſteſſe. Il eſt certain qu'une vie auſſi diſſipée que vous me la propoſez produiroit à la fin cet effet, ſi j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'eſt la difficulté, ou plutôt, c'eſt ce qui m'eſt abſolument impoſſible. Vous ne ſavez pas, que dans la ſituation même la plus tranquile, rien n'eſt plus oppoſé à mon caractère que ce continuel oubli de ſoi-même; & qu'il n'y a rien à quoi je renonçaſſe plus volontiers, qu'au recueillement & à la méditation. Le remède que vous m'offrez me ſeroit donc preſque auſſi difficile à ſouffrir, que mes maux mêmes. Il me répondit que mon intérêt m'obligeoit du moins à le tenter; que je ne prenois point d'engagement que je ne puſſe rompre; & qu'il me ſeroit toujous libre de revenir à ma

ſoli-

solitude, si je ne trouvois rien qui me satisfît au dehors. Je consentis enfin à l'accompagner, sur-tout après le portrait qu'il me fit des personnes avec lesquelles il vouloit me mettre en liaison. C'est, me dit-il, un Gentilhomme Protestant, dont je travaille à faire un Catholique. J'ai entrepris sa conversion par l'ordre du Roi. Vous serez charmé de son esprit & de sa sagesse. Il est, comme vous, dans une campagne, sans autre compagnie que son épouse & sa fille. Vous avez le goût trop bon, ajouta-t-il avec un souris mystérieux, pour ne pas souhaiter de les revoir lorsque vous aurez commencé à les connoître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon carosse. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les prémiers complimens me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la physionomie & dans la conversation du Gentilhomme tout ce que mon guide m'avoit promis; de l'esprit, de la politesse, du goût pour les Sciences, avec les plus nobles sentimens de l'hon-

l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque tems, ſans que les Dames euſſent encore paru. Le J., comme impatient de me les faire voir, pria Mr. de R. (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette ſatisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la mère une Dame de quarante ans, dont la figure & le prémier abord annonçoient une perſonne de condition; mais tous mes regards lui furent dérobés auſſi-tôt par ſa fille, que je pris moins pour une créature mortelle, que pour une divinité. Jamais la nature ne communiqua ſes préſens avec plus de profuſion. Je m'attachai d'abord à l'admirer, comme la plus belle choſe qui ſe fût jamais offerte à mes yeux. L'éclat de ſon teint, la régularité de ſes traits, la vivacité éblouïſſante de ſes yeux, mille charmes répandus ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne, me compoſérent pendant quelques momens un ſpectacle dont je ne pouvois me raſſaſier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ſes paroles & dans le

ſon de ſa voix; & pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modeſtie, qui ſembloient répondre que ce n'étoit pas une ame ordinaire qui habitoit un ſi beau corps. A quelque excès que fût montée tout d'un coup mon admiration, j'avois aſſez d'empire ſur moi-même pour n'en laiſſer paroître que des marques modérées. Le reſte de cette viſite ſe paſſa en civilités mutuelles, & nous nous quitâmes aſſez ſatisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec ſoin ce commencement de connoiſſance.

Le J. m'avoit obſervé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour, & il me demanda en ſouriant, ce que je penſois du Gentilhomme & de ſa famille. Je lui répondis que je n'y avois rien apperçu qui ne méritât mon eſtime & mes éloges. Et la Demoiſelle, ajouta-t-il, ne l'avez-vous pas trouvée fort aimable? Infiniment, lui dis-je, & je doute qu'il y ait au monde quelque choſe qui lui reſſemble. Il

prit un air plus sérieux. J'avois prévu, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, & je vous avoue que ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit dans cette maison. Vous cherchez des remèdes contre la tristesse, en trouverez-vous jamais un plus charmant? Je le regardai avec surprise. Ah! m'écriai-je, vous me connoissez mal: j'entens quel remède vous me proposez; mais vous ne savez pas que c'est l'amour qui a causé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'assurer qu'il le savoit, & que c'étoit cette raison même qui le portoit à me donner ce conseil. J'ignore, continua-t-il, le détail de vos avantures: mais je juge ici de vous, sur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractère. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre remède que l'amour même. Croyez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajouta que desormais je devois comprendre facilement le système qu'il avoit formé

mé pour ma guériſon; qu'il le réduiſoit à quatre points principaux; à la Religion, dont les motifs & les conſidérations ſublimes commenceroient à affoiblir le ſentiment de mes peines; aux lectures agréables, qui en écarteroient le ſouvenir; à la diſſipation extérieure des compagnies, qui me le feroit perdre tout-à-fait; enfin aux douceurs de l'amour, qui s'inſinueroient dans mon cœur comme un baume ſalutaire, & qui feroient renaître toute ma ſenſibilité pour le plaiſir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & ſans doute de plus impoſſible, que cet aſſortiment de plaiſirs ſenſuels & de Religion, ce ne fut pas de ce côté-là que j'enviſageai ſon ſyſtême pour m'en dégoûter. Je ne le conſidérai que dans ſes dernières parties, & me croyant auſſi peu capable de me livrer à la diſſipation qu'à l'amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ſes conſeils. Il ne ſe rebuta point. Comme j'étois réſolu de ne lui rien découvrir qui eût rapport à mon épouſe, & qu'il me prenoit appa-

remment pour un homme veuf, qui étois devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé, il s'obſtina à ſoutenir que j'éprouverois bientôt l'efficacité de ſa méthode. Je veux croire qu'en me propoſant un engagement de tendreſſe avec Mademoiſelle de R. il n'avoit en vue qu'un mariage honnête & légitime. Mais ſi ſon projet ne put réuſſir, il ne parvint que trop à me faire confeſſer que j'avois mal connu mon propre cœur, lorſque je l'avois cru à couvert des ſurpriſes de l'amour.

Il me quita en arrivant à ma maiſon. Je n'avois rien de ſi important à faire, que de jetter promtement les yeux ſur les livres qu'il m'avoit donnés. J'ouvris d'abord ce divin Catéchiſme, dans lequel il m'avoit aſſuré que toute la ſcience de la Religion étoit contenue. N'ayant encore qu'une légère idée des vérités du Chriſtianiſme, on concevra ſans peine que je fus très peu ſatisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choſes obſcures. Et quand je les euſſe trouvé plus claires, une Doctrine expoſée ſans preuves

ves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon esprit. Ce fut la prémière réflexion que je fis, après l'avoir lu attentivement. Quelle raison cet homme a-t-il de prétendre que je me soumette en aveugle à son autorité, ou à celle de son livre? Il n'y a point sans doute de Religion dans l'Univers qui n'ait ses principes, & qui ne puisse me les offrir ainsi rédigés. Il n'y en a point par conséquent qui n'ait le même droit, ou plutôt qui n'en ait aussi peu, d'exiger ma foi sans preuves & sans examen. Je conclus qu'il faloit attendre les explications du J., avant que de penser à recueillir les fruits qu'il m'avoit fait espérer de son Catéchisme, & de ses autres Livres de Religion. Je pris ensuite quelques-uns de ces Ouvrages d'amusement & de galanterie, qu'il avoit mis au second rang parmi ses remèdes. J'en parcourus quelque chose. De plusieurs Pièces qui tombérent sous mes yeux, à peine en trouvai-je deux ou trois dont ma raison fût satisfaite. Quelques pensées ingénieuses, un tour heureux dans l'expression,

quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes que le J. m'offroit pour écarter le ſouvenir toujours préſent de mes peines. Je ne pus ſoutenir cette lecture un quart-d'heure. Je jettai les livres avec indignation. O Dieu ! m'écriai-je, ſe joue-t-on de mes douleurs ? Eſt-ce pour m'inſulter, qu'on me croit capable d'être conſolé par des amuſemens ſi frivoles ?

Je revins ainſi plus que jamais, des légères eſpérances que les promeſſes du J. m'avoient fait concevoir. Son troiſième moyen de guériſon me paroiſſoit moins vraiſemblable encore que les deux prémiers; & le quatrième étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je réſolus de me défaire abſolument de ce Médecin importun, &. de faire mes excuſes à Madame, de ce que je ne pouvois goûter les conſolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain : je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le deſſein que j'avois pris de me priver de ſon ſecours. Cependant,

dant, je trouvai pendant le reste du jour beaucoup de douceur à rappeller les momens qu'il m'avoit fait passer chez Mr. de R. Je me sentois une vive estime pour cette aimable famille, & je comptois d'entretenir une étroite liaison avec elle. Le caractère du père revenoit beaucoup au mien, je ne doutois pas que je ne pusse parvenir à m'en faire un véritable ami. Les charmes de la fille se représentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y pensois pas, sans ressentir quelque chose de moins amer que mes agitations ordinaires. Je m'apperçus même que cette pensée se renouvelloit trop souvent, & je fus obligé plus d'une fois de recueillir mon attention pour l'écarter. Je retombois aussi-tôt sur le perpétuel sujet de mes peines; mais dans mes malheurs même il se trouvoit toujours quelque circonstance qui me ramenoit comme naturellement l'image de Mademoiselle de R. Si je gémissois un moment de l'infidélité de mon épouse, c'étoit pour faire ensuite la comparaison de ses charmes avec ceux que

je venois d'admirer. Telle étoit, disois-je, l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins paroissoit-elle à mes yeux, lorsqu'elle faisoit tout le bonheur de ma vie.

Je passai le soir, & une partie de la nuit, dans cette espèce d'inquiétude. Cependant le Ciel m'est trop témoin, que loin de me défier de ce qui naissoit insensiblement dans mon cœur, il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse la moindre trahison à craindre du côté de mes passions. On sait de quelle manière je les avois règlé jusqu'alors. Je n'avois eu proprement que la douleur à combattre, l'amour ne m'avoit jamais rien inspiré que d'innocent. Je dois le confesser; j'étois sans crainte & sans précaution, parce que j'ignorois ce que c'étoit que le péril. Aussi m'arriva-t-il d'y succomber presque sans défense; & ce qu'il y a d'étrange, c'est que ma raison fut séduite aussi-tôt que mes sens. Je déroberois sans doute à mes lecteurs cette honteuse partie de mon histoire, si j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'est pas

pas mon éloge que j'ai promis; c'eſt le récit ſincère de mes malheurs & de mes foibleſſes.

En m'éveillant, je me trouvai l'imagination ſi remplie de Mademoiſelle de R., que je ne fus plus capable de m'occuper d'autre choſe. L'amour, car c'étoit lui-même, me fit ſentir les plus charmantes émotions; & ſoit par un effet des ſonges qui m'avoient fait illuſion pendant le ſommeil, ſoit par la nature même de cette paſſion, je me levai avec un mouvement de joie que je n'avois connu que dans les plus heureux momens de ma vie. Je ne laiſſai pas de faire quelques réflexions ſur ce changement. Comme je ne cherchois pas à me tromper, il me fut aiſé d'en découvrir la cauſe. J'aime, cela eſt ſûr. Mais, ajoutai-je auſſi-tôt pour prévenir le reproche que j'appréhendois de ma raiſon, eſt-ce un crime que d'aimer? J'ai reconnu mille fois, que l'amour eſt une paſſion innocente. Je l'ai cru non ſeulement légitime, mais néceſſaire à mon bonheur, dans le tems où je faiſois mon étude de la Vertu & de la Sageſſe. Com-

ment cesseroit-elle de l'être, lorsqu'elle peut servir à rendre la joie & la paix à mon ame? Non, le remède de mes douleurs est trouvé. Le voilà, c'est l'amour. J'en ressens déja l'effet. Le bon J. pensoit plus juste que je ne me l'étois imaginé. Il connoissoit mieux que moi mon propre cœur.

Ce raisonnement me paroissoit si solide & si clair, qu'il ne se présentoit rien que j'y pusse opposer. J'oubliai même pendant quelque tems que je fusse engagé par des liens qui ne me permettoient pas d'en former d'autres; & lorsque cette pensée vint s'offrir à mon esprit, je la regardai comme une foible & légère objection. Je la détruisis si facilement, qu'il sembloit que mon cœur eût déja préparé sa réponse. Oui, disois-je, je suis lié par les sermens du mariage; mais il n'est question ici que de l'amour. Mon épouse m'a trahi, il est certain que je ne lui dois plus rien. L'ingrate! Ne l'adorois-je pas? Ne l'aurois-je pas aimée constamment? Hélas! je la préférerois encore à l'Empire du Mon-

Monde, s'il étoit poſſible qu'elle retrouvât ſon innocence. Mais ma honte & ſa perfidie ſont certaines. Condamnera-t-on les efforts que je veux faire pour l'oublier ?

Voyons, continuai-je, c'eſt une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagemens que j'ai avec mon épouſe, & je n'en ai pas même le deſſein. C'eſt une chaîne fatale qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriſer ; c'eſt une foibleſſe honteuſe, d'avoir douté longtems ſi je l'aimois encore. Cependant il faut que mon cœur aime quelque choſe. Le Ciel ne m'avertit pas inutilement, que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc ſuivre le panchant qui m'entraîne vers Mademoiſelle de R. Il eſt vrai que je n'ai rien à me propoſer au-delà du ſimple plaiſir que je puis trouver à le ſuivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour? Eſt-ce le plaiſir des ſens ? Il abaiſſe l'homme au rang des bêtes. Non ; c'eſt la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs ſen-

timens ; c'eſt le goût du mérite ; c'eſt le charme inexprimable de la tendreſſe ; c'eſt tout ce qu'il ne m'eſt plus permis d'attendre de mon infidèle épouſe, & que je puis chercher dans une autre, ſans me rendre coupable d'infidélité comme elle ; car cette eſpèce de lien ſe peut rompre. Ce n'eſt pas ſur cette délicate partie de l'amour que tombent les ſermens du mariage. Le cœur devient libre, quand on lui manque de foi. Le corps ſeul demeure lié par les promeſſes de la bouche. Or ſi je n'ai plus d'autre chaîne, je conſens volontiers à ne la briſer jamais.

Je m'agitai beaucoup tout le matin, par quantité d'autres réflexions. Mais il paroîtra ſurprenant qu'elles tendiſſent toutes à juſtifier ma nouvelle paſſion. Je n'en fis pas une ſeule pour la combattre : c'étoit un torrent qui m'entraînoit, & qui forçoit toutes mes idées à ſuivre ſon cours. Après midi, l'on vint m'annoncer la viſite de Mr. de R. J'allai le recevoir avec empreſſement. On ne m'avoit pas dit qu'il fût accom-

compagné de son épouse & de sa fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joie, lorsque je vis paroître celle qui s'en étoit rendue la maîtresse. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n'avions fait la prémière fois. Mr. de R. me demanda mon amitié, avec autant d'ardeur que je desirois la sienne. Je la lui promis; & pour la serrer davantage, j'engageai ma belle-sœur & ma nièce à former aussi quelque liaison avec son épouse & sa fille. Nous parlâmes beaucoup du J. & du zèle avec lequel il s'employoit à la conversion des Hérétiques. Mr. de R. qui commençoit à me connoître assez pour s'assurer qu'il ne risquoit rien à me faire une confidence, me confessa naturellement, qu'il étoit fort importuné de ses visites & de ses instructions. Je ne sai, me dit-il, à quoi toute cette scène aboutira. La prudence m'oblige à le souffrir chez moi, parce que j'en ai reçu l'ordre du Roi, qui veut absolument que je l'écoute.

Je lui prête mon attention à regret, car je suis attaché sincèrement à ma Religion; mais il se rend si incommode & si pressant, que j'ignore jusqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté j'ai mille ménagemens à garder. Mes emplois, & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroit moins bien intentionné que jamais pour les Protestans. On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être supprimée à Rouen, & l'on ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos privilèges. Pour combler nos maux, ajouta-t-il, on assure que Mr. de Turenne pense à se faire Catholique. Il ne faut pas douter que le zèle du Roi ne s'anime par un si grand exemple, & qu'il ne s'en autorise à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Mon embarras est extrême. J'aurai peine à ménaget ensemble les intérêts de ma fortune, & ceux de ma conscience. Je lui répondis que je con-

ce-

cevois tout le péril de ſa ſituation; & pour lui confirmer que ſes craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines, je lui fis l'hiſtoire de mon avanture d'Angers. Si l'on garde ſi peu de meſures avec un étranger, il y a apparence, lui dis-je, qu'on ménagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'aurois pas tardé longtems à quiter le Royaume après une ſcène ſi deſagréable, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontés de Madame, & par des aſſurances de protection de la bouche même de Sa Majeſté. Mais vous, qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence, en paſſant dans quelque Etat voiſin? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un aſyle? Cela eſt moins aiſé, repartit-il, que vous ne vous l'imaginez. Le chemin n'eſt pas libre. D'ailleurs, puis-je quiter le Royaume ſans un ſou, & m'aller expoſer avec ma famille à toutes les extrémités de la miſère? Je ſuis ici trop obſervé, pour vendre mon bien ſecrettement. J'ai autant d'eſpions de ma conduite, que j'ai d'amis & de domeſtiques. Nous entrâmes ainſi

ainſi dans mille détails de confidence & d'amitié: ce qui n'empêcha pas que je n'euſſe un œil toujours ouvert pour obſerver juſqu'aux moindres mouvemens de ſa fille, & pour achever de me perdre par cette dangereuſe vue.

On ſait quelle différence un peu de familiarité met dans les manières, & dans le tour d'une converſation. Nous arrivâmes à ce degré, presque tout d'un coup. Les quatre Dames, paroiſſant ſe régler ſur l'air ouvert qu'elles voyoient ſur le viſage de Mr. de R. & ſur le mien, ne tardérent pas à prendre entre elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce fût-là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cécile: tel étoit le nom que je lui entendis donner par ſa mère. Quoique ſa douceur & ſa modeſtie ne l'abandonnaſſent pas, je reconnus ſans peine que le fond de ſon humeur étoit la gaieté & l'enjouement; & par un effet qui n'eſt propre qu'à l'amour, je ne trouvai plus rien de ſi charmant que ce caractère, moi qui n'avois eu de

goût

goût jusqu'alors que pour les manières graves & sérieuses. Un sourire, un mot badin qui partoit d'elle, m'excitoit moi-même à la joie. Il me sembloit en la voyant que mon sang circulât avec plus de liberté, que ma respiration fût plus facile, & qu'il y eût dans toutes les parties de mon corps une légèreté que je n'avois pas même sentie dans ma prémière jeunesse.

Avec cela, je ne sentis nul desir de lui exprimer ce que je pensois d'elle, autrement que par des civilités générales. Je ne sai si elle avoit assez d'expérience pour entrer dans le sens de mes regards & de mon admiration. Pour moi, je n'en avois pas assez dans ce qu'on appelle galanterie, pour former méthodiquement le dessein de lui plaire. J'aimois, je le sentois avec complaisance : tel étoit peut-être le seul fruit que j'eusse pensé à retirer de ma passion. J'eusse cherché sans doute le plaisir de la voir & de l'entretenir souvent ; mais il n'est pas certain que j'eusse jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche pour pronon-

noncer devant elle le nom d'amour. Ce que je dis eſt ſi ſincère, que malgré l'eſpèce d'approbation que j'avois déja donnée à mes ſentimens, je ne laiſſai pas d'en faire un nouvel examen après ſon départ. Je calculai, en quelque ſorte, ce que j'étois reſolu d'accorder à mon cœur. J'irai, diſois-je, de deux jours l'un chez Mr. de R. J'y paſſerai une partie de l'après-midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cécile, d'y être auprès d'elle, & de l'entendre. Je recueillerai de ſa vue & de ſon entretien dequoi m'occuper agréablement, le jour que je paſſerai ſans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vues. En un mot, je ne me livrois ſi volontairement à l'amour, que pour le nourrir au fond de mon cœur, & lui faire prendre la place de ma triſteſſe. Mais comme il y étoit entré ſans mon aveu, & que je n'avois commencé à raiſonner ſi favorablement pour lui que depuis qu'il en étoit le maître, j'aurois dû reconnoître au changement de mes idées, que j'étois déja ſa dupe, & qu'il ne manque-

queroit pas de me causer encore plus d'une illusion. Quoi qu'il en soit, j'ignore de quoi il m'eût rendu capable, si je n'eusse suivi que ses impressions, ou mes propres mouvemens; & j'ai cette consolation dans ma honte, qu'il en retombe une partie sur les conseils d'un autre.

Le J. revint le soir, dans le dessein de passer la nuit chez moi. J'étois si content des évènemeus du jour, & mon humeur se trouvoit si changée, que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement, & je le vis entrer avec plaisir. Vous me trouverez, lui dis-je, tout différent de ce que j'étois hièr. La joie qu'il en eut, fit qu'il m'interrompit aussi-tôt. Je le vois à votre visage, me répondit-il, & j'en bénis le Ciel. Je me flate que mes livres & mes conseils y ont contribué de quelque chose. Vos livres? repris-je naturellement; point du tout; ils m'ont si peu satisfait, que j'en ai abandonné la lecture. Mais si vous appellez l'inclination, que

que j'ai pour Cécile de R. un effet de vos conseils, j'avoue que je vous ai obligation, & que j'en ai déja tiré beaucoup de fruit. Je m'étendis alors sur les belles qualités de cette jeune personne, avec le plaisir qu'on sent à parler de ce qu'on aime; & regardant le J. comme une espèce de confident, je lui laissai voir à découvert tout ce qui se passoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit sa satisfaction, il me dit qu'il croyoit desormais ma guérison certaine; qu'il n'avoit jamais douté du succès de la méthode qu'il m'avoit proposée; qu'il eût été à desirer que je l'eusse exécutée dans toutes ses parties, que les fruits en eussent été plus parfaits; que la Religion surtout m'eût été d'un usage qui eût passé mes espérances & mon imagination. . . . Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, si je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert sous le nom de Religion; que j'en avois lu quelque chose, & que je n'y avois rien trouvé dont mon esprit eût été satis-

atisfait. Il me fit là-dessus une ré-
ponse, qui ne me parut pas alors si
plaisante qu'elle me l'a semblé de-
puis. Je conçois, me dit-il, ce qui
vous rebute dans le petit ouvrage
que je vous ai mis entre les mains.
Vous vous plaisez à raisonner. Il
vous faut des preuves & des démon-
strations. Mais savez-vous que c'est
prendre une mauvaise voie pour
arriver à quelque chose de certain
en matière de Religion? Les plus
grands esprits ne sont pas commu-
nément les meilleurs Chrétiens. La
Foi demande de la simplicité & de
la soumission. Ecoutez, ajouta-t-il,
je veux vous communiquer une ré-
flexion que j'ai faite mille fois. Loin
qu'un homme d'esprit doive se plain-
dre de ce que nous ne lui deman-
dons que de la docilité, & que nous
ne laissons rien à faire à sa raison,
il devroit regarder notre méthode
comme un avantage infini. En le
délivrant de l'embarras de l'examen,
elle lui laisse tout son loisir & toute
sa liberté pour s'appliquer à des ob-
jets agréables. Si la connoissance
de la Religion ne pouvoit s'acquérir
qu'à

qu'à force de raisonner, l'importance de la matière demanderoit qu'on fût occupé de ce soin pendant toute la vie. Et quelle triste occupation ne seroit-ce pas, que de pâlir continuellement sur la Bible & sur quantité de livres obscurs? Voyez; tout ce qui est nécessaire pour le Salut est renfermé dans le livre que je vous ai donné, un quart-d'heure de lecture en fait l'affaire. Avec cela vous entrez dans tous les droits de la Religion; vous en avez les grandes espérances, les motifs, les consolations; & vous avez ensuite tout votre tems de reste, pour vous livrer aux occupations les plus charmantes, & pour jouïr honnêtement des plaisirs de la vie. Que pensez-vous de ma réflexion? Je me contentai de lui dire, qu'il seroit trop long de l'examiner; mais que de la manière dont j'étois fait, il ne dépendoit pas de moi de croire ou de ne pas croire, & qu'il faloit que le consentement de ma raison fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n'est pas ce qui nous manque, je vous en promets

mets qui vous satisferont. Mais cela ne presse pas. Le principal étoit de guérir votre tristesse, & je suis ravi du moins que vous vous trouviez bien d'un des quatre moyens que je vous avois proposés. Il me demanda ensuite, si je ne lui permettois pas d'apprendre à Madame le succès de ses soins. Je n'eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit plus de vanité, que de véritable zèle, dans l'entreprise qu'il avoit formée de me guérir, & que son but étoit de s'en faire un mérite auprès de Madame. Je consens, lui dis-je, que vous appreniez à la Princesse que je me trouve beaucoup plus tranquile, & que je dois, si vous voulez, ce changement à vos bons offices. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point absolument qu'elle sache que l'amour y entre pour quelque chose. Il me promit une parfaite discrétion. Et comme je ne lui apportai point d'autre raison pour l'engager au silence, que l'incertitude où j'étois encore si le changement que j'éprouvois seroit de longue durée, il me donna agréa-

agréablement sa parole qu'il le feroit, & qu'il sauroit perfectionner son ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur; & ce qu'il se proposoit comme la perfection de son entreprise, devint bien funeste à l'aimable Cécile & à moi-même. Dans la satisfaction qu'il eut de voir les commencemens répondre si bien à ses espérances, il ne se donna pas la patience de demeurer la nuit chez moi, selon le dessein qu'il avoit en arrivant. Il me quita pour l'aller passer chez Mr. de R., & sans s'expliquer sur les raisons de son départ, il m'assura seulement qu'il continueroit de travailler plus efficacement que je ne pensois à me rendre service. Je le pressai envain de m'en apprendre davantage. Comptez, me dit-il en me quitant, sur mon zèle & sur ma discrétion. Le voyant partir avec cet air d'empressement, je me souvins de ce que j'avois entendu dire à Madame, que tous les gens de son espèce étoient un peu comédiens. Il alla effectivement chez Mr. de R. Son pro-

projet, comme je le sus peu après, étoit de me servir de Mercure, & de disposer le cœur de Cécile à m'aimer. Il s'y prit avec une adresse merveilleuse; car il étoit bien plus entendu à conduire une intrigue, qu'à traiter solidement un point de Religion. On sait avec quelle facilité une fille de seize ans se laisse séduire, lorsqu'on lui fait envisager les douceurs de l'amour; sur-tout si c'est une personne qu'elle respecte, & dont les conseils lui font faire la moitié du chemin: la nature ne tarde guères à faire le reste. Je fus surpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cécile, des dispositions que mes soins n'avoient pas fait naître, & qui prévenoient même mes desirs. Je ne manquai pas d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenues de sa maison, où elle se promenoit seule avec le J. Il est vrai que c'étoit vis-à-vis les fenêtres du logis; mais je ne laissai pas d'admirer l'empire que cet étrange homme avoit pris sur Mr. & Madame de R.; car je ne pouvois douter qu'ils ne vis-

sent à regret leur fille entre ses mains, & que ce ne fût la crainte qui les forçât à cette complaisance politique.

Aussi-tôt que j'eus apperçu Mademoiselle Cécile, je descendis de mon carosse pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le sens des dernières promesses du J., j'étois fort éloigné d'avoir le moindre soupçon du sujet de leur entretien. Cependant, la rougeur dont je remarquai que le visage de cette belle personne se couvrit à mon approche, & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baissés, me firent juger qu'elle étoit occupée du moins de quelque chose d'intéressant. J'allois lui faire des excuses de la liberté que je prenois d'interrompre sa conversation par ma présence. Le J. me prévint. C'est de vous Monsieur, me dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiselle Cécile. J'ai cru lui rendre service en lui faisant connoître votre mérite, & une partie des sentimens que vous avez pour elle. Je vous assure que son cœur n'est pas capable d'ingratitude. Quoique

que je n'eusse pas entendu ce compliment sans trouble, je me hâtai de répondre, que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiselle les plus parfaits sentimens de d'estime & d'admiration, & que je me croirois trop heureux de pouvoir lui en marquer la sincérité par mes services. Je suis allé plus loin que vous, reprit le J. ; j'ai trahi votre secret, & je lui ai promis de votre part quelque chose de plus que de l'estime. Une déclaration si nette augmenta la rougeur de Cécile, & me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponses furent néanmoins aussi tendres que respectueuses. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire; & n'ayant pu prévoir l'occasion que j'en avois, mon esprit & ma raison eurent moins de part que mon cœur à ce court entretien. L'arrivée de Mr. de R., qui étoit sorti pour me joindre aussi-tôt qu'il avoit vu paroître mon carosse, ne laissa pas à sa fille le tems de s'expliquer. Elle se remit de sa rougeur en voyant son père, & nous

entrâmes enſemble dans la maiſon.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne ſai ſi j'euſſe penſé à le chercher, dans l'émotion où je continuai d'être pendant tout l'après-midi. A peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre Mr. de R. & pour lui répondre. Le J. me regardoit quelquefois en ſouriant, comme s'il ſe fût applaudi du ſervice qu'il venoit de me rendre. Pour Cécile, je jugeois par ſon ſilence & ſa timidité, que ſon embarras étoit à peu près égal au mien. Elle paroiſſoit rêveuſe. Je remarquai qu'elle portoit ſouvent la main au front, comme pour cacher ſes yeux; mais ſes doigts s'entr'ouvroient, & laiſſoient paſſer ſes regards. Elle les fixoit ſur moi avec langueur; & lorſqu'elle appercevoit que les miens ſe tournoient ſur elle, je voyois ſes doigts ſe fermer auſſi-tôt pour me dérober un ſpectacle ſi charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois ſimple & naturel dans tous mes mouvemens,

mens, plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage, qui étoit dicté par la nature même; & plus je devois par conséquent y être sensible.

Cependant, le plaisir que j'avois goûté ce jour-là chez Mr. de R. n'empêcha pas que la démarche du J. ne me parût fort extraordinaire. Je le priai en sortant de venir passer la nuit chez moi, & je lui demandai quelque explication sur sa conduite. Il ne m'en donna pas d'autre, que le desir qu'il avoit de me rendre tranquile & heureux. Il ajouta, que me connoissant plein d'honneur & de raison, il n'appréhendoit pas que j'usasse mal de la victoire qu'il m'avoit fait obtenir sur le cœur de Mademoiselle Cécile: car elle vous aime déja, me dit-il; je lui ai fait de vous un portrait si aimable, & je vous ai représenté si tendre & si passionné pour elle, que j'ai vu son petit cœur s'enflammer peu à peu en m'écoutant. Je crois, ajouta-t-il en me serrant la main, que c'est un petit trésor que ce cœur-là. Je me contentai de

lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d'obligation de son zèle. Quelque vive que fût ma passion, elle ne m'avoit pas encore fait oublier mon devoir; & quoique je n'osasse lui découvrir les raisons que j'avois de me contenir dans certaines bornes, je me sentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques-unes que je ne voulois point passer. Peut-être fus-je le jouet de mon cœur, & ne m'expliquai-je pas assez fortement: mais il est certain que ses officieuses inclinations n'en furent pas plus refroidies, & qu'il continua dans la suite à me servir avec le même soin auprès de Mademoiselle de R.

Je vécus pendant quelques mois dans cette douce ivresse qu'inspire l'amour. J'étois d'autant plus satisfait de moi-même, qu'en faisant un examen presque continuel de toutes mes dispositions, je n'en découvrois pas une qui me parût blesser le devoir. Soit illusion, soit certitude, cette pensée même servoit presque autant que l'amour à me-

me rendre tranquile. Il se passoit peu de jours sans que j'eusse le plaisir de voir Cécile. Tout ce qu'il y a d'empressé dans les services, de tendre dans les manières, de délicat dans les soins & dans les petites préférences, je l'employois sans cesse, autant pour suivre le panchant de mon cœur, que pour nourrir dans le sien les sentimens favorables que je lui connoissois pour moi. Mais ce qu'on aura peine à croire, & ce qui me semble surprenant à moi-même, il ne m'échappa pas dans un si long espace, une seule parole qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes sentimens. Je laissois tout faire à mes yeux & à mes soins extérieurs. C'étoit sans doute un effet de ces principes inviolables de Vertu, qui avoient jetté dès mon enfance des racines si profondes dans mon ame, qu'ils y agissoient comme naturellement, & sans avoir besoin même du secours de mes réflexions. Il ne m'en coutoit rien pour demeurer dans cette réserve. Peut-être fus-je alors infiniment tendre, sans être accompagné

de desirs ni d'espérance. Je ne doute point que Cécile ne fût étonnée de me voir garder un silence si respectueux, après l'explication que le J. m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne m'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenue d'une violente inclination pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très embarrassante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ses yeux languissamment attachés sur moi, comme si elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, & ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à sentir.

Je continuois aussi de faire assidûment ma cour à Madame. Elle ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais si je lui confessai que je me trouvois l'esprit plus libre & plus tranquile, je lui en cachai la cause avec beaucoup de soin. J'abandonnai volontiers au J. la gloire de m'avoir guéri par ses conseils. Cette Princesse

n'étoit

n'étoit pas tellement maîtresse de son visage, qu'on ne pût voir aisément qu'elle avoit besoin elle-même de consolation. Elle maigrissoit à vue d'œil, & l'on remarquoit depuis quelque tems qu'elle avoit perdu une partie de ses charmes & de son enjoûment. On se disoit à l'oreille, que c'étoit le dépit & la jalousie qui causoit cette altération. Il est certain qu'elle s'étoit crue aimée du Roi, & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en persuader. Il l'avoit vue pendant longtems avec l'assiduïté la plus constante. Leurs entretiens se faisoient toujours tête-à-tête. La médisance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevues secrettes. Peut-être que la Princesse eût compté le bruit pour rien, si l'effet eût répondu à l'opinion du Public: mais la vérité s'étoit éclaircie tout d'un coup, par l'évènement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait servir d'ombre, pour cacher un autre amour. Il étoit passionné pour une de ses Filles d'honneur, qui se nommoit *La Valière*.

Cette passion s'étoit nourrie longtems en secret. Mais, soit par la foiblesse de l'amant, soit par la vanité & l'ambition de la maîtresse, elle avoit percé à la fin les voiles du mystère; & l'on avoit été surpris de voir une petite fille qui étoit à peine née *Demoiselle*, placée en un moment à deux doigts du trône. Une scène si éclatante, & dont le ridicule sembloit tomber en partie sur Madame, avoit piqué son ressentiment, jusqu'à déranger son humeur & sa santé. D'autres prétendoient néanmoins, que sa profonde tristesse venoit des sujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monsieur. Ce Prince vivoit très mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement plusieurs maîtresses, & il étoit jaloux en même tems de la fidélité de son épouse. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle, & souvent il en venoit à des reproches si amers & si outrageans, qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces sortes de démêlés n'éclа-

clatoient guères au dehors, parce que le respect & l'affection de tous les domestiques les engageoit à la discrétion ; mais je ne pouvois les ignorer, moi qui étois presque tous les jours à St. Cloud, & qui y étois moins regardé comme un Etranger, que comme un Officier de la Maison. Je me souviens d'une avanture des plus extraordinaires en ce genre, & des plus chagrinantes pour cette malheureuse Princesse. Il arrivoit souvent à Monsieur de marcher à pied dans les rues de Paris, pour aller au logis de quelqu'une de ses maîtresses, en sortant de celui d'une autre. Il se déguisoit dans ces occasions sous un habit simple. A peine se faisoit-il suivre quelquefois d'un seul Valet de pied. Un jour qu'il passoit ainsi sur le pont-neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq bourgeois qui étoient à demi ivres, & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaisant. En buvant ensemble, ils étoient venus à parler de manières extérieures, & de physionomie; & l'un d'eux s'étoit fait fort de con-

noître à la prémière vue, & sur les seules apparences du visage & de la démarche, de quelle profession seroit le prémier passant qui s'offriroit dans la rue. Cette proposition avoit paru si singulière aux autres, qu'ils avoient résolu d'en faire l'épreuve; & pour en tirer plus de plaisir en y mêlant l'intérêt, ils étoient convenus entre eux d'une gageure de quelques pistoles. Au-lieu de s'arrêter dans la rue voisine, ils choisirent le pont-neuf, comme le théatre le plus brillant. Malheureusement pour Madame, ils y arrivérent au même moment que Monsieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de mesures. Ils l'arrêtérent sans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant considéré un instant, & trouvant sans doute que les traits du visage, que Monsieur avoit assez délicats, ne convenoient à aucune profession méchanique, s'écria pour sortir d'embarras, que ce n'étoit pas un homme de métier, mais que c'étoit surement un cocu. Les autres trouvérent cette idée divertissante; &

com-

comme la décision dépendoit du passant, ils le pressèrent avec mille railleries d'avouer nettement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût cocu. Monsieur eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains. S'étant enfin sauvé, il fit sur cette avanture des réflexions plus sérieuses qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; & se persuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une manière d'avis qu'on lui avoit donné sur la conduite de Madame, il prit aussitôt le chemin de St. Cloud. J'étois au château lorsqu'il arriva, je ne faisois même que sortir du cabinet de la Princesse, que j'avois eu l'honneur d'entretenir fort longtems. L'air furieux avec lequel il entra dans les appartemens, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans une mortelle colère. On se retira par respect, mais on ne laissa pas d'entendre une partie de ses emportemens & de ses injures. Les Femmes de la Princesse la trouvérent toute en larmes après cette violente conversation, qui avoit duré plus

d'une heure. Toute la maison apprit du Valet même, le détail de ce qui s'étoit passé au pont-neuf; mais on promit unanimement de l'ensévelir dans le silence. J'en omets quelques circonstances comiques, qui ne conviennent pas à ma triste histoire.

Quelle que fût la cause du chagrin qui dévoroit secrettement Madame, il n'eut pas le pouvoir de diminuer sa douceur & sa bonté. Il lui inspira seulement plus d'amour pour sa solitude de St. Cloud, & plus d'indifférence pour les plaisirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Versailles, à moins que le devoir ou la bienséance ne l'y obligeât indispensablement. Elle n'y demeuroit pas plus longtems que ne le demandoit le motif qui l'y avoit conduit. Sa tendresse sembloit s'être augmentée pour ses domestiques, & pour toutes les personnes qu'elle honoroit de son affection. J'en reçus alors mille témoignages, dont le souvenir fait revivre tous les jours ma reconnoissance. Le sensible intérêt que je prenois à sa santé & à son bon-

bonheur, m'inſpira pluſieurs fois la hardieſſe de lui faire connoître que je m'appercevois de ſa triſteſſe. Elle ne me répondoit que par quelques ſoupirs, qui marquoient un cœur malade & des plaies profondes. Mon reſpect arrêta toujours le deſir que je ſentois de la preſſer davantage. Mais ne pouvant me rendre auſſi utile que je l'euſſe ſouhaité à la conſolation d'une ſi grande Princeſſe, je tâchois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces & de ma condition. J'étois auprès d'elle auſſi longtems que je croyois le pouvoir ſans me rendre inportun. J'allois preſque tous les jours deux fois au château; & j'y euſſe paſſé les jours tout entiers, ſi je n'euſſe été appellé par un intérêt encore plus preſſant à la terre de Mr. de R., pour me ſoutenir moi-même par la vue de la charmante Cécile.

Un jour que j'étois à St. Cloud, un domeſtique de Mr. de R. m'apporta un billet de ſon Maître, par lequel cette honnête Gentilhomme me preſſoit de la manière

la

la plus vive, & au nom de l'amitié, de me rendre incessamment chez lui. Surpris de ce stile extraordinaire qui sembloit marquer un péril pressant, je ne perdis pas un moment pour le satisfaire. Je le trouvai dans son cabinet, le visage consterné, & une lettre à la main, qui paroissoit contenir la cause de sa douleur. Ah! Monsieur, me dit-il en m'apercevant, tout est perdu sans ressource. Voyez ce qu'on m'écrit, & aidez-moi, s'il se peut, à sortir d'embarras. Je lus sa lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Protestant de ses amis, qui lui faisoit la rélation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans sa province contre les Réformés. Il se plaignoit en particulier dans les termes les plus touchans, de ce qu'on lui avoit enlevé son fils & deux de ses filles, pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoutoit, que les malheurs qu'on éprouvoit dans les provinces, se feroient bientôt sentir aux environs mêmes de la Cour & de Paris ; & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit

doit que l'abjuration de Mr. de Turenne, pour employer sans distinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuseroient de suivre son exemple; que cette cérémonie se devoit faire dans quelques semaines; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choisir pour ceux qui vouloient demeurer fidèles à leur Religion, que d'abandonner promtement le Royaume; qu'il lui conseilloit de prendre des mesures, comme il faisoit lui-même, pour tirer secrettement tout ce qu'il pourroit de son bien; & qu'il l'exhortoit sur-tout à mettre de bonne heure sa fille en sureté, s'il ne vouloit être exposé comme lui au chagrin de la voir arracher d'entre ses bras.

Lorsque j'eus fini cette lecture, Mr. de R. me dit, ce n'est pas tout. Voici une lettre de Mr. de Turenne, qui m'est venue par le même Ordinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai consulté naturellement sur ma situation, sans craindre que cette grande ame prît droit de son changement pour user mal de ma confiance. Li-

ſez la réponſe qu'il me fait. Je la lus. Mr. de Turenne lui marquoit, avec beaucoup de franchiſe & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit ſa converſion. Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'intérêt de ſon ſalut, encore plus que pour celui de ſa fortune. Mais s'il s'obſtinoit à demeurer ferme dans ſa Religion, il lui conſeilloit de paſſer promtement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ſes biens, parce qu'il prévoyoit le tems, diſoit il, où quantité de gens le voudroient ſans le pouvoir. Je ſuis dans un trouble incroyable, reprit Mr. de R. Je ne connois perſonne dans les pays voiſins, à qui je puiſſe m'adreſſer pour obtenir un aſyle. Je ne ſai de quelle façon m'y prendre pour me défaire ſecrettement de mon bien. Je crains à tous momens qu'on ne m'enlève ma fille. Le péril eſt preſſant, & je ne vois point de remède qui puiſſe être aſſez promt, à moins que votre amitié, ajouta-t-il, ne m'ouvre quelque voie qui m'eſt encore inconnue.

Je

Je méditai un moment sur tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être aussi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'est le principal service que vous attendez de moi. Tout Anglois que je suis, je n'ai pas plus d'habitudes que vous dans ma patrie. Mais ce que je ne puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le secours de mes amis. Il ne faut rien espérer du côté de St. Cloud, pour une entreprise où la Religion est mêlée: les Courtisans sont de la Religion du Prince. Mais j'ai un ami qui pourra vous servir s'il le veut, & je compte qu'il le voudra. C'est Mylord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes graces du Roi, il a ses parens & ses liaisons en Angleterre. D'ailleurs étant à Rouen, comme je le sai de lui-même par une lettre que j'en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de passer la mer sur le prémier vaisseau qui partira pour Londres.

Je

Je lui écrirai par le prémier Ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit Mr. de R. Mais pendant que vous lui écrirez & que vous attendrez sa réponse, on m'enlèvera ma fille. Eh bien, repris-je, si vous craignez quelque chose pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Rouen. Mylord Clarendon la recevra volontiers, j'en suis sûr; elle y sera agréablement avec son épouse, jusqu'à ce que vous puissiez la rejoindre après avoir mis ordre à vos affaires.

Cette ouverture plut extrêmement à Mr. de R. Il en examina de nouveau toutes les circonstances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Observé comme je suis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Rouen à ma fille, sans qu'on s'apperçoive de son départ, & qu'on m'accuse par conséquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à sa fuite un tour propre à me justifier, & à écarter tous les soupçons. Vous pourriez, continua-t-il, la venir prendre la nuit dans votre carosse, & la conduire droit à Rouen. Vous profiteriez

teriez de l'obscurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour, desorte qu'on ignoreroit absolument quelle route elle auroit prise. Je ferai semblant le lendemain d'apprendre son évasion avec surprise & avec douleur, & je paroîtrai même persuadé qu'elle s'est laissée enlever par quelque amant. Si mes surveillans se défient de la vérité, ils n'en auront du moins nulle preuve, & ils auront encore moins de lumières sur la retraite que vous voulez bien lui procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet, ajouta-t-il; c'est pour vous-même, qui vous exposerez peut-être à quelque chose de fâcheux en me rendant service avec tant de zèle. Je l'assurai que cette crainte ne m'arrêtoit point. Mon dessein, lui dis-je, n'est pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'appellent nécessairement en Angleterre, & je ne me propose pas de demeurer ici longtems après vous. Ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux, si l'on venoit à découvrir la part que j'aurai à l'évasion de votre famil-

famille, ſeroit d'être obligé de précipiter auſſi mon départ.

Tout étoit ſincère dans le diſcours que je tenois à Mr. de R., & j'étois ſi occupé de l'envie de finir ſon embarras, que je ne fis pas même d'abord attention à la peine que j'allois me préparer en contribuant à l'éloignement de Mademoiſelle. Cécile. Cette réflexion me vint enſuite à l'eſprit: mais je trouvai dequoi la ſupporter patiemment, dans la penſée que je ne tarderois pas moi-même à paſſer en Angleterre. Mylord Terwill étoit retourné à Londres. J'étois réſolu depuis quelque tems de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la ſucceſſion de mes enfans. Je conçus en général, dans le moment même que je parlois à Mr. de R., qu'il pourroit m'arriver de prendre cette occaſion pour quiter entièrement la France, & que je n'en aurois par conſéquent que plus de ſatisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois, lorſque nous ſerions tous enſemble dans ma patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d'ardeur

& de sincérité d'être chez lui avec mon carosse & un petit nombre de gens de confiance, vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m'approcher de sa maison sans être entendu.

Je le quitai, pour lui laisser le tems de prendre les mesures nécessaires avec son épouse & sa fille, & pour aller prendre aussi les miennes. Madame Lallin, & ma belle-sœur même, ne furent pas informées de mon dessein. Elles étoient accoutumées à me voir partir souvent sans les avertir, pour aller soit à St. Cloud, soit à Paris où il m'étoit arrivé quelquefois de passer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drink qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires, mon cocher, & deux laquais. J'ordonnai secrettement à Drink de partir à cheval avant la nuit sous le prétexte qu'il lui plaîroit d'inventer, & de se trouver vers minuit auprès de la maison de Mr. de R. Pour moi j'attendis que l'obscurité fût venue, pour prendre le chemin de Paris. Je ne suivis cette route qu'autant qu'il

qu'il faloit pour donner le change aux habitans de quelques cabanes voiſines ; & lorſque je crus n'être apperçu de perſonne, je donnai ordre à mon cocher de s'arrêter dans quelque endroit écarté, juſqu'au tems dont j'étois convenu avec Mr. de R.

Je ſens trembler ma main, en commençant le récit d'une des plus funeſtes avantures de ma vie. Funeſte, je ne dis pas par ſes circonſtances tragiques, puiſque la violence n'y eut point de part, & que le triſte accident qui vint à ſa ſuite, ne peut être rapporté qu'au cours de la Nature, ou à des cauſes qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher ; mais par le naufrage preſque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel, qui pût me ſauver ſi près du précipice. En vain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma raiſon : un lecteur éclairé ſentira bien que je méritois de périr ; & que ſans un ſecours ſurnaturel, la foibleſſe qui m'avoit conduit au danger, ne ſe ſeroit point changée

en

en force, pour empêcher du moins la consommation de ma ruïne.

L'heure de m'approcher de la maison de Mr. de R. étant arrivée, je gagnai aussi-tôt son avenue, & je trouvai Drink qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas longtems sans voir paroître trois personnes qui sortoient sans bruit de la maison à la lumière d'une petite lanterne, & qui furent à nous en un instant. C'étoit Mr. & Madame de R. avec leur fille. Ils me la mirent entre les mains, après l'avoir embrassée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous serions à Rouen, ce qui ne pouvoit guères tarder plus longtems que deux jours, suivant le dessein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être apperçus par quelque domestique, rendit nos adieux très courts. Je ne fis que renouveller à Mr. de R. les assurances de la bonté & de la générosité de Mylord Clarendon; & pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui protestai que ma vie même ne se-

roit point épargnée pour la sureté de son aimable fille, & que par conséquent il devoit être de tout côté sans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin aussi-tôt. J'avois eu soin de prendre une bougie allumée dans le carosse. Cécile gardoit le silence, & paroissoit rêveuse auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches; mais malgré tous les tendres sentimens qui s'élevoient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que de choses communes & indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J'affectois de ne la pas regarder fixement; ce qui n'empêchoit pas que je n'observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux, & que je ne sentisse une émotion extraordinaire lorsqu'il m'arrivoit de rencontrer ses regards. Je baissois la vue aussi-tôt, & je faisois un effort pour me remettre; mais j'étois trop proche d'elle, pour résister longtems au subtil poison qu'elle lançoit par mille endroits à la fois dans mon ame. Le son seul de sa voix m'at-

m'attendrissoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher, comme je faisois dans le mouvement continuel du carosse, de respirer le même air dans le petit espace où nous étions; hélas! de ne voir & de ne sentir qu'elle? Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au-lieu de sang. L'agitation qu'ils me causoient me rendit capable encore quelque tems de soutenir la conversation; mais se consumant, si j'ose parler ainsi, par leur propre ardeur, ils se changérent peu à peu dans une langueur pesante & mélancolique, qui fut suivie d'une profonde rêverie. Je commençai à considérer tout autrement que je n'avois fait jusqu'alors, que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir, je la conduisois à Rouen, pour l'y laisser, & peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines, & pour me faire passer les plus doux momens de ma vie! Toutes mes douleurs vont renaître, car c'est elle qui les a fait finir. S'il m'est per-

mis de l'aimer, dois-je consentir à la perdre? O Dieu! comment vivrai-je sans elle, & que vai-je devenir quand je ne l'aurai plus? En faisant ces réflexions, dans lesquelles j'étois comme entièrement absorbé, il m'échappoit des soupirs dont je ne m'appercevois pas. Cécile les entendoit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fût elle qui causât le desordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma tristesse. Mais enfin son inclination l'emporta. Je ne sai, Monsieur, me dit-elle, ce qui vous a rendu tout d'un coup si mélancolique. Aurois-je le malheur d'en être cause? Cette question, & le ton de sa voix, me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ses yeux, où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude, qu'elles achevérent de me perdre. Je pris une de ses mains, sans faire attention que je la prenois, & la serrant entre les miennes: Ah! Cécile, lui

lui dis-je, quel reproche me faites-vous? Votre présence ne me causera jamais que du bonheur & de la joie. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence! Je ne la supporterai pas longtems sans mourir.

Elle étoit jeune, & sans expérience. L'amour dans le même moment lui faisoit sentir, comme à moi, tout ce qu'il a de plus doux & de plus séduisant. D'où eût-elle pu tirer des armes pour se défendre, tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur, ni dans ma raison, & que je ne pensois pas même à les y chercher? Elle fut charmée de m'entendre parler pour la prémière fois sur un ton qui flatoit tous ses desirs; & soit par un mouvement libre, soit par un transport involontaire, elle me fit une réponse qui ne marquoit pas moins de passion que de simplicité & d'innocence. Si vous regardez, me dit-elle, mon absence comme un si grand mal, pourquoi voulez-vous me quiter? Quand on aime quelque chose, il me semble qu'il y a

tant de plaisir à être auprès de ce que l'on aime ! Mais je ne suis pas sûre que vous m'aimiez, ajouta-t-elle en me regardant timidement; car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je fasse l'aveu de toute ma foiblesse ; cette courte réponse me fit éprouver ce que je n'avois point encore senti ; un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaisirs que j'avois reçus de l'amour dans l'espace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce souvenir me fait honte, je cherche en vain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me causer tant d'émotion. Etoit-ce leur ingénuité, qui ne pouvoit marquer qu'une tendresse extrême dans une jeune personne que je connoissois d'ailleurs pleine d'esprit & de vivacité? Etoit-ce le son d'une voix charmante, dont l'impression se joignoit à celle qui étoit déja répandue dans tous mes sens ? Ou plutôt n'étoit-ce pas uniquement la disposition de mon cœur, qui se trouvoit flaté au dernier point par l'assurance d'être aimé, & qui triomphoit en quelque sorte de se voir of-

offrir un bonheur qu'il n'eût peut-être osé desirer ?

Quoi qu'il en soit, je ne consultai plus que lui, pour adresser à Cécile mille expressions tendres & passionnées. Elle paroissoit charmée de les entendre. Bientôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être aussi sensible que moi aux peines de l'absence. Je lui dis que mon dessein n'étoit pas qu'elles fussent éternelles, ni même aussi longues qu'elle sembloit le craindre ; en un mot, que j'étois résolu de quiter la France avec son père, & que nous passerions tous ensemble en Angleterre. Elle fut fort satisfaite de cette résolution. Cependant, en examinant le tems à peu près où je pourrois la rejoindre, il ne paroissoit pas vraisemblable que Mr. de R. pût terminer ses affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de siècles pour la belle Cécile, & pour moi-même. Ce fut-elle qui m'ouvrit, la première, une voie qu'elle crut propre à les abréger. Il me semble, me dit-elle, que vous eussiez pu me faire éviter le voyage

de Rouen, si vous eussiez proposé à mon père de me prendre chez vous, pour y être avec vos Dames jusqu'à ce que ses affaires fussent terminées. Je pouvois y vivre avec autant de secret & de sureté qu'à Rouen, & nous serions partis tous en même tems pour l'Angleterre. Quoique cette pensée ne me fût pas nouvelle, & que je l'eusse même rejettée lorsqu'elle m'étoit venue à l'esprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cécile pût être mieux cachée que chez son père, je la trouvai néanmoins toute différente lorsqu'elle me fut ainsi proposée par elle-même. J'y fis réflexion de nouveau, & si je ne me persuadai pas plus qu'auparavant que ma maison fût pour elle un asyle assuré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le bâtiment qui étoit au milieu de mon parc, & dans lequel il me seroit facile de la tenir aussi cachée que je le souhaiterois. Je n'ose dire que ce fut la sagesse qui m'inspira cette idée. L'amour, le desir d'être sans cesse auprès de Cécile, furent sans

ſans doute les ſeuls guides de qui je pris conſeil. Après avoir eu le pouvoir de ſe faire écouter, ils eurent bientôt celui de ſe faire ſuivre. Je fis part à Cécile de ma réflexion, elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n'ayez point eu cette penſée plutôt! Mais eſt-il trop tard, reprit-elle? Qui nous empêche de retourner? Mon père ſera charmé de m'avoir ſi proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours, je ne ſerai connue que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le ſecret. Elle ajouta pluſieurs choſes que je n'écoutai point, tant j'étois occupé moi-même de cette nouvelle ouverture. J'y trouvois quelque choſe de ſi doux & de ſi flateur pour mes inclinations, que j'étois ſurpris effectivement d'y avoir penſé ſi tard. Tous les mouvemens de mon cœur me portoient à prendre ce parti, ſans délibérer davantage. Cependant, lorſqu'il étoit queſtion de me déterminer, je me ſentois comme arrêté par une eſpèce de crainte dont je ne découvrois

pas la cauſe, & c'étoit ce qui produiſoit ma rêverie. Notre caroſſe avançoit toujours avec diligence. Cécile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire qu'il étoit inutile d'aller plus loin, ſi ce que je lui avois propoſé pouvoit s'exécuter. Je fus embarraſſé à lui répondre, & ſans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres deſirs. Elle les combattit; & réfléchiſſant ſur le deſagrément qu'elle alloit avoir de ſe trouver ſeule à Rouen parmi des étrangers, elle ſe plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendreſſe pour elle, qui devoit me faire ſouhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaiſance, que de balancer à lui accorder ce qu'elle deſiroit.

Je cédai à ſes inſtances, ou plutôt à mon aveugle panchant. Je donnai ordre au cocher de retourner ſur ſes pas, & de nous conduire à la petite porte de mon parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au bâtiment ſolitaire, ſans être

être apperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cécile de la manière la plus tendre. Elle y répondit de-même. Cependant, j'étois troublé en même tems par un sentiment secret, qui sembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me persuadai, pour me rendre tranquile, qu'il ne venoit que du péril où Cécile seroit peut-être encore exposée, quelques précautions que je pusse prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour suivre cette pensée, que je résolus de ne faire connoître le lieu de sa retraite qu'à son père, & de le laisser même ignorer à ma belle-sœur & à ma nièce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être apprendre que j'étois sorti de ma maison la nuit même que Mademoiselle R. passeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la résolution d'envoyer mon équipage à Paris aussi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au soir. De cette manière, dis-je à Cécile,

quand on me soupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maison. Elle approuva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne sai si parmi mes lecteurs, il s'en trouvera quelqu'un d'assez clairvoyant pour pénétrer ici dans les motifs secrets qui me faisoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moi-même, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale passion m'ôtoit la volonté d'appercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confusion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me sens porté à le confesser ici par une espèce de justice, qui me fait regarder cette confession comme un châtiment. Sagesse, Etude, Vertu, hélas! de quoi servez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même, & qui perd le soin de règler ses desirs? Ma vue secrette dans toutes les précautions mystérieuses que je prenois pour cacher Cécile, cette vue criminel-

minelle que l'amour me déguiſoit, n'étoit que de m'aſſurer le plaiſir d'être ſeul avec elle, & peut-être de profiter de ſa foibleſſe pour lui ravir ſon innocence. J'étois éloigné de le reconnoître; on trouvera même, ſi l'on y fait attention, que la prudence eût dû m'inſpirer bien d'autres meſures, ſi j'en euſſe voulu de deſſein formé à l'innocence de Cécile: car quelle apparence de pouvoir dérober longtems un tel déſordre, je ne dis pas ſeulement à ma famille, mais à Mr. de R. lui-même & à ſon épouſe? Je venois me placer ſous leurs yeux. Mais c'eſt ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des paſſions. Mon cœur tendoit ſourdement à ſatisfaire tous ſes deſirs: arrêté néanmoins, & comme effrayé par un reſte de vertu & d'honneur, il eût desavoué cette coupable intention, ſi je lui euſſe demandé compte de ſes ſentimens; & dans une diſpoſition ſi obſcure & ſi équivoque, il arrivoit que je n'étois capable de prendre, ni de juſtes meſures pour me conduite avec ſages-

se, ni des mesures claires & assurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Aussi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon parc, je fis partir sur le champ l'équipage pour Paris; & comme j'avois dessein de rentrer chez moi, dans mon carosse, par la porte ordinaire, je donnai ordre au cocher de m'attendre, à son retour de Paris, dans un endroit écarté où je me proposois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink pour me servir. Je le fis marcher avant moi vers le bâtiment du parc, pour y préparer de la lumière. Il est certain que s'il ne se fût rien glissé de criminel dans mes desirs, mon prémier soin auroit dû être de faire avertir Mr. de R. de notre retour, & du changement de nos résolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'esprit en arrivant au parc. L'obscurité étoit encore fort épaisse. Mes gens étant partis avec le carosse, & Drink en chemin vers le bâtiment, je me trouvai seul à marcher doucement avec la maîtresse

de

de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux sa tendresse pour moi, & la certitude qu'elle avoit de la mienne, que la tranquilité & la satisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s'appuyant sur mon bras. L'amour n'a point d'expressions passionnées, que je ne lui adressasse, & qu'elle ne parût écouter avec plaisir. Nous gagnâmes ainsi le bâtiment. Drink avoit déja préparé ce qui étoit nécessaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y eût point de grosses provisions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout tems dequoi servir une légère collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis-je à la belle Cécile, j'asyle que vous vous êtes choisi. L'empire du monde, si j'en étois le maître, seroit bientôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit appartement; & vous savez bien, ajoutai-je en lui montrant mon cœur, où vous règnez encore plus souverainement. En effet, j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche & les avantures de la nuit lui don-

donnoient un air si fin & si brillant, que je me rassasiois aussi peu d'admiration que d'amour. Elle s'appercevoit avec plaisir de cet effet de ses charmes ; & ses yeux me disoient qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui apprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drink, afin qu'il ne fût apperçu de personne lorsqu'il sortiroit du parc à cheval. Etant parti seul de la maison, il pouvoit y reparoître sans moi. Je lui recommandai de faire semblant d'ignorer si j'étois à Paris ou à St. Cloud ; & je lui donnai ordre d'apporter le matin, au lieu où nous étions, les commodités qui pouvoient être nécessaires à Cécile. Il se retira. Je demeurai seul avec cette aimable fille.

Je le répète ; ce n'étoit point par un dessein clair & réfléchi de me trouver avec elle, que je m'étois défait ainsi successivement de tous mes domestiques. On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait sans raison, & que jusques-là tout avoit été

été conduit fort naturellement. Cependant il n'eſt que trop vrai que mon cœur ſe promettoit quelque choſe, à meſure que les témoins de mes actions s'écartoient. Drink n'eut pas plutôt tourné le dos pour ſortir de l'appartement, que je me ſentis extraordinairement ému. Les regards de Cécile que je rencontrai, & qui s'attachérent un moment ſur les miens, achevérent de mettre tout mon ſang en mouvement. Je baiſſai les yeux, & demeurai quelque tems ſans parler, comme ſi je me fuſſe occupé à admirer ſes mains. Mais au fond, je me ſentois ſi troublé, qu'étant dans une eſpèce de contrainte, & ne pouvant retrouver aſſez de force pour lever la vue, je n'eus point d'autre parti à prendre pour me remettre, que de quiter la table où nous étions encore aſſis, & de faire quelques tours dans la ſalle. Cécile gardoit le ſilence, & ſembloit attendre comment j'ouvrirois la converſation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux ſur moi, & qu'elle les baiſſoit auſſi-tôt. Mon embarras ne faiſoit

faisoit qu'augmenter. Mon cœur sembloit se détacher pour aller à elle. J'aurois souhaité d'être à ses genoux, cependant je n'osois m'y mettre, à peine osois-je m'approcher du côté où elle étoit assise.

A la fin, craignant qu'elle ne fût inquiète de me voir dans cet état, je fis un effort pour m'asseoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi; & souriant d'un air un peu forcé, elle me demanda doucement si j'avois quelque sujet de chagrin. Je ne pus me défendre de saisir une de ses mains. Du chagrin ! lui dis-je ; ah Dieux ! du chagrin, lorsque je vous vois, que je vous adore, que j'ai la douceur de vous le dire, & de croire que vous voulez bien l'entendre! J'oublierois donc auprès de qui j'ai le bonheur d'être, & de qui est cette belle main que je tiens; j'oublierois tout ce que j'ai desiré & tout ce que j'ai obtenu! Votre cœur, chère Cécile, n'est-il pas à moi? Ne me l'avez-vous pas donné? Si je le possède, puis-je être chagrin ou malheureux, tant que vous ne

me

me le ravirez pas ? Je continuai de lui adreſſer ainſi mille choſes, avec la même ardeur & le même air de paſſion. L'amour avoit pris le deſſus ſur ma raiſon & ſur tous mes ſens.

Elle m'écoutoit. Je liſois ſur ſon viſage, qu'elle étoit pénétrée de tendreſſe & de joie. Je jouïſſois en quelque ſorte de ſes plaiſirs & des miens. Dans un moment ſi tendre, que pouvoit-elle me refuſer ? Nos deſirs étoient les mêmes : le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus aſſez fort pour ſe faire entendre. J'imprimois mille baiſers ardens ſur ſa main, & je ne ſentois pas qu'ils fuſſent repouſſés. Qui pourra ſe le perſuader ? ce fut dans cet inſtant même, où ſon innocence & la mienne étoient comme expirantes, que j'apperçus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber ; & j'ignore encore ſi ce fut en faveur de Cécile, ou de moi, qu'il plut au Ciel de me ſecourir par le plus ineſpéré de tous les miracles.

Cécile étoit aſſez paſſionnée pour aller bien loin au-delà de ſon de-

devoir : mais comme elle avoit reçu une éducation des plus sages, & qu'il étoit impossible, même à l'amour, d'en effacer tout d'un coup les traces, elle eut sans doute besoin, comme moi, de se faire un peu d'illusion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ses plaisirs. Elle comprit qu'étant seule avec moi, il n'y avoit plus de bornes où notre tendresse pût s'arrêter. Elle-même peut-être ne s'en proposoit plus. Cependant un reste de modestie, qui demandoit à se couvrir d'un prétexte, fit qu'elle retira tout d'un coup ses mains d'entre les miennes. Ciel ! que fais-je, me dit-elle, & comment suis-je foible jusqu'à ce point ? Me promettez-vous du moins de m'épouser ? Cette question, quoique prononcée d'un air tendre & languissant, me fit frémir avant même que d'avoir pensé à ma réponse. Je demeurai en silence. Elle s'apperçut de mon embarras. O Dieu ! s'écria-t-elle en soupirant, vous balancez ! Mon trouble augmentoit tellement, que ne pouvant ni la regar-

regarder ni lui répondre, je repris une de ſes mains, que je tâchai de retenir & de ſerrer malgré elle. Elle la retira, & voyant que je continuois de me taire, quoiqu'elle eût renouvellé ſa demande, elle ceſſa auſſi de parler.

Nous demeurâmes ainſi l'un & l'autre dans la ſituation la plus étrange qui fut jamais. Mille penſées ſe préſentérent à mon eſprit en un moment, mais avec tant de confuſion, que je n'en pouvois démêler aucune. Je n'oſois même lever les yeux pour les porter ſur ceux de Cécile, & pour règler ce que j'avois à lui dire ſur ce qu'elle m'y laiſſeroit appercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçue des mains de ſon père, ſembloit ſe rompre. Sans ſentir la moindre diminution d'amour, je ſentis mourir tous mes deſirs. L'honneur & le reſpect reprirent tout leur empire ſur ma paſſion; & ce changement m'ayant rendu l'eſprit beaucoup plus libre, je fus ſaiſi d'un véritable effroi en me repréſentant tout ce qui venoit d'arriver,

river. Ce fut alors que songeant bien moins aux raisons que j'avois de compter sur la tendresse de Cécile, qu'à la crainte que je conçus tout d'un coup de perdre son estime, je me hazardai à tourner la vue sur elle, pour découvrir quelque chose de ses sentimens. Elle me parut d'une tristesse extrême; & quoiqu'elle eût les yeux fermés, & qu'elle tînt la tête panchée sur le dos de sa chaise, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Je ne résistai point à ce spectacle. Mon prémier mouvement fut de me jetter à ses genoux. J'ignore quel tour l'amour eût fait prendre à mes expressions, mais la triste Cécile me prévint. Ah! laissez-moi, s'écria-t-elle en tournant la tête pour éviter mes regards; je ne dois plus vous voir ni vous entendre, vous m'avez trompée. Hélas! il ne vous en coutoit guères, ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs: je suis une malheureuse qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra jusqu'au fond du cœur. Je lui jurai

rai avec les sermens les plus saints, que rien n'étoit si tendre & si sincère que mon amour, & je priai le Ciel de me punir si j'avois jamais eu dessein de la tromper. Ces assurances parurent la rendre plus tranquile. Elle me demanda avec beaucoup de douceur, pourquoi je refusois donc de l'épouser, & si j'avois eu quelque autre vue lorsque je lui avois fait entendre que je l'aimois. Elle me dit que son père même, qui s'étoit apperçu depuis longtems que j'avois de l'inclination pour elle, étoit persuadé que je la lui demanderois pour épouse; qu'il s'y attendoit; que le J. l'en avoit assuré plus d'une fois; que c'étoit cette raison, autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & dans ma probité, qui l'avoit porté à la remettre avec tant de confiance entre mes mains; qu'il lui avoit recommandé avant son départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour son époux, & de se conduire avec moi d'une manière qui pût lui attirer de plus en plus mon estime; qu'elle reconnoissoit à-

la-vérité, qu'elle avoit mal suivi ce conseil ; que s'étant laissée persuader trop malheureusement de ma tendresse, elle n'avoit point eu la force de me cacher la sienne, & qu'elle avoit manqué à son devoir en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle sentoit pour moi ; mais qu'après avoir entendu parler si avantageusement de mon caractère par son père & par le J., & après m'avoir étudié elle-même assez longtems pour se croire assurée de la bonté & de la droiture de mon cœur, elle n'auroit jamais cru que je pusse lui faire un crime de m'aimer trop, & de me le laisser voir peut-être avec trop de franchise & de simplicité. Elle ajouta, en versant encore quelques larmes, que toute jeune qu'elle étoit, elle ne pouvoit s'y tromper ; & qu'il auroit falu que je fusse le plus méchant de tous les hommes, si quelque autre raison avoit pu m'arrêter, après avoir commencé d'agir comme j'avois fait avec elle.

Ce discours, qu'elle prononça avec

avec une grace admirable, &, ce qui me touchoit encore plus, avec un air d'ingénuïté qui me faiſoit aſſez connoître que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux, venoit du fond naturel de ſon eſprit, beaucoup plus que de ſon expérience & de ſon adreſſe, fit ſur moi une impreſſion qu'il me ſeroit impoſſible de repréſenter. Soit deſeſpoir de me voir exclu pour jamais de prétendre à la poſſeſſion d'une perſonne ſi charmante; ſoit honte de l'avoir trompée en effet, par la fauſſe idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions; ſoit raiſon, ſoit tranſport, je ne pus m'empêcher de lui faire le ſeul aveu par lequel je crus pouvoir me juſtifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cécile, lui dis-je en embraſſant ſes genoux, le Ciel eſt témoin qu'il n'y eut jamais de paſſion ſi ſincère & ſi parfaite que la mienne. Mon cœur eſt trop pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh! que ne peut-il s'ouvrir devant vous? O charmante Cé-

cile, que vous y verriez d'amour! Non, non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il sent que le bonheur d'être à vous est le bien suprême. Il me feroit préférer la qualité de votre époux à toutes les fortunes du Monde .... Elle m'interrompit, & prenant ces dernières paroles dans le sens favorable à ses desirs, elle me dit en me tendant la main avec un souris tendre & un air déja consolé: Que vous êtes cruel, de m'avoir fait payer cette explication si cher! Sa réponse ne fit qu'augmenter mon transport. Je refusai sa main, & je l'interrompis à mon tour. Haïssez-moi, lui dis-je; ne me regardez plus qu'avec horreur.... ou plutôt plaignez mon malheureux sort. Hélas! chere Cécile, je ne puis être à vous, je suis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta, peut mieux s'imaginer que se décrire. Je la crus prête à tomber évanouïe entre mes bras. Elle fut quelque tems à me regarder, avec des yeux si égarés qu'ils ne signifioient rien; & quelque at-

ten-

tention que j'apportaſſe à l'obſerver, je ne pus rien conclure de ſes mouvemens ni de ſes regards. Enfin elle ſortit de cette funeſte rêverie; mais ce fut pour verſer des ruiſſeaux de larmes, & pour proférer les plaintes les plus touchantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toujours à genoux auprès d'elle; & ſa douleur ſe tournant ſur elle-même, elle ſe reprocha amèrement l'imprudence de ſa conduite. Je ſuis perdue, s'écria-t-elle mille fois, je ſuis deshonorée ſans retour. Ses pleurs & ſes ſoupirs l'empêchoient pour un moment de parler; puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence, qu'elle étoit une miſérable, & qu'elle alloit être la honte de ſa famille, & le jouet de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage, preſque ſans réflexion, & que j'étois moi-même dans un trouble extraordinaire, je ne ſavois de quelle manière je devois me conduire pour calmer cette prémière furie. Je ne me ferois point at-

tendu d'ailleurs au cours que je voyois prendre à ſon reſſentiment; & ſi j'euſſe cru devoir appréhender quelque éclat après la confeſſion que je venois de lui faire, je me ſerois imaginé que c'eût été ſur moi que ſes prémiers tranſports ſeroient tombés. Je la regardois d'un air ſi conſterné, qu'elle y eût lu ma juſtification, ſi elle eût été capable de faire attention à quelque choſe. Mais de quelque motif que vînt l'affectation avec laquelle elle évitoit de me voir, elle perſiſtoit conſtamment à ne pas tourner les yeux ſur moi. Je pris néanmoins la hardieſſe d'ouvrir la bouche, pour lui repréſenter que ſes plaintes étoient ſans fondement, & qu'il ne lui étoit rien arrivé dont elle eût quelque reproche ou quelque deshonneur à craindre. Elle ne me laiſſa point le tems d'achever. Elle ſe leva avec plus de promtitude que je n'en eus pour l'arrêter, & elle s'éloigna de moi avec une eſpèce d'horreur, en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement ſi vif me faiſant comprendre qu'elle étoit furieuſement

ment irritée, je craignis qu'elle ne sortît malgré moi de l'appartement, & qu'elle ne s'égarât dans le parc, où elle pourroit être apperçue de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'eusse été au desespoir qu'une scène si fâcheuse eût été connue de quelqu'un. J'avois à ménager tout à la fois son honneur & le mien. Cette pensée servit à me faire faire un effort pour rappeller toute la liberté de ma raison. Je courus à la porte du bâtiment, avant qu'elle eût pensé à sortir. Je la fermai avec soin. Je retournai ensuite vers elle, & quoique je la visse affecter de se cacher entièrement le visage lorsque j'approchai, je m'assis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler; mais elle gardoit un si profond silence, que j'en étois allarmé, après l'avoir vue dans une si violente agitation. Cependant lorsque je l'eus conjurée dans les termes les plus respectueux de se donner un moment la peine de m'entendre, elle consentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la rassurer sur son honneur, auquel elle

m'avoit paru si sensible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma maison. Aussi-tôt que Drink sera de retour, nous pourrons, lui dis-je, faire avertir Mr. votre père que vous êtes ici; & votre réputation sera à couvert, dès que vous y serez avec sa connoissance & son aveu. Bien plus, continuai-je, je ne veux point qu'il sache lui-même que j'ai passé une partie de la nuit seul avec vous. Mon dessein n'étoit pas de mettre ma belle-sœur & ma nièce dans notre confidence, mais je change de sentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de se rendre ici, avant même que Mr. de R. soit averti. S'il vient ce matin pour vous voir, il vous trouvera avec elles; & ni lui ni personne n'aura jamais le moindre soupçon de ce qui s'est passé ici entre nous. Vous devez donc être tranquile, ajoutai-je avec un profond soupir. Hélas! Mademoiselle, vous devez l'être: votre honneur & votre repos sont ici en sureté. Comptez même que vous y aurez un troi-

sième avantage, pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empressement; c'est d'être délivrée de ma présence, qui vous est devenue tout d'un coup si odieuse, que vous m'avez cru digne des noms de scélérat & de perfide. Le Ciel, qui connoit mon cœur, sait bien que je ne les méritai jamais. Ce que je mérite effectivement, c'est le nom du plus malheureux de tous les hommes; mais il ne vous a pas plu de faire la moindre distinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus après avoir prononcé ces dernières paroles du ton le plus triste & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire passage à quelques soupirs. Je vis seulement ses yeux s'attacher deux ou trois fois sur moi, & se fermer presque aussi-tôt. Ce silence m'étoit mille fois plus pernicieux, que ne l'eussent pu être ses injures & ses outrages. Je la considérois avec une attention qui renouvelloit toutes les plaies de mon cœur, & qui

détruisoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raison. Loin d'altérer ses charmes, il sembloit que la douleur & les larmes n'eussent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me consumois en la regardant; & ma passion, qui s'étoit accrue à l'excès par tous les incidens de cette nuit, ne me paroissoit plus capable ni de bornes ni de mesures. Je ne fus plus le maître d'un mouvement qui me fit écrier: O Dieu! faut-il que je sois haï de Cécile! Méritois-je sa haine, par la plus forte preuve que j'aye pu lui donner de mon estime & de mon amour! Cette courte exclamation parut faire plus d'impression sur elle, que n'avoit fait un plus long discours. Elle se tourna tout d'un coup vers moi; & soit qu'elle eût médité en silence ce qu'elle alloit me dire, soit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échappés, elle me tint ce discours, qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualités de son cœur & de son esprit. Voilà une exclamation bien obscu-

re,

re, me dit-elle, & qui ne laisse pas de piquer beaucoup ma curiosité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard au moment que vous l'avez faite. Je rappellois, Monsieur, tout ce que j'ai vu de vous, depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon père; je le rapprochois de ce qui est arrivé cette nuit. Il me semble que j'apperçois dans votre personne & dans votre conduite les plus étranges contrariétés; vous me feriez plaisir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherai pas, continua-t-elle avec une apparence de tranquilité dont je la croyois fort éloignée; j'ai pris mon parti par rapport à vous. S'il est vrai que vous ayez eu dessein de tromper mon père par les apparences de l'honneur & de la probité, & moi par celles de la sincérité & de la tendresse, je vois en vous non seulement un perfide & un scélérat, mais un monstre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous l'avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorsque vous me confessez

vous-même que vous êtes marié, & que je vous ai vu néanmoins employer les sermens & les protestations les plus saintes pour me persuader de votre amour, c'est-à dire pour séduire mon innocence & me faire oublier mon devoir? Hélas! je l'avoue à ma honte, je me livrois au panchant de mon cœur, & je m'applaudissois d'avoir un amant tel que vous. Est il possible que vous soyez un perfide? Vous paroissez si aimable & si tendre, ajouta-t-elle en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïsse, après vous avoir aimé si longtems? Dites-moi donc ce qu'il faut que je pense de vous; car il est impossible que je vive, si vous m'avez voulu tromper J'ouvrois la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit, pour me dire que je ne devois point espérer de lui en imposer par des fables; que si elle avoit été assez simple pour se flater d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu jusqu'alors nulle raison d'en douter, elle me défioit desormais de lui en faire accroire; & que mes artifices ne serviroient qu'à redoubler

doubler son mépris & sa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de conversation assez sérieuse, pour connoître tout le fond de son esprit; desorte que le fruit de cette malheureuse avanture ne pouvoit être que d'augmenter mon desespoir en me faisant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'espérance d'en recueillir même le plaisir innocent de les admirer, qui étoit le seul que je m'étois d'abord proposé. Je ne voyois que trop, que de quelque manière que je pusse répondre à des interrogations si précises, il ne m'étoit pas possible de me justifier assez pour la satisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours spécieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma justification, qu'elle eût pu lire dans mon cœur. Elle y eût vu que s'il m'étoit échappé quelque foiblesse, le fond du moins en étoit droit, & tel sans doute qu'elle sembloit le desirer pour me rendre son estime. Peut-être l'eût-elle compris sans ce-

la, si elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui eusse point fait cet aveu, si j'eusse été aussi méchant qu'elle paroissoit le croire. J'allois la prier de faire cette réflexion, ne voyant rien de plus solide à lui apporter pour ma défense. Mais comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit, & que j'avois médité pendant quelques momens ma réponse, elle prit mon silence pour l'embarras d'un homme qui se sent coupable, & qui est confondu par les justes reproches qu'il mérite. Elle se leva dans cette pensée. Je la priai en vain d'arrêter. Son indignation paroissoit dans tous ses mouvemens. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni asyle dans ma maison, & qu'elle alloit apprendre à son père mes noirceurs & mes infamies.

Je ne m'arrête à ce détail, que pour montrer par mon exemple à quel excès de trouble les passions peuvent nous conduire. Je fus si ému

ému de son action, que la voyant déja proche de la porte, & moi trop éloigné pour l'empêcher de sortir, je tirai mon épée avec un transport que toutes mes expressions ne représenteroient jamais ; & déchiré encore plus par la crainte de la perdre que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit, je m'écriai que j'allois me percer le cœur si elle sortoit sans m'entendre. Le ton funeste dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut si effrayée de ma posture, qu'elle demeura comme immobile à me regarder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois, & tendant les bras vers elle, O Cécile ! lui dis-je, écoutez-moi, je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fut jamais. Je suis coupable, je ne prétens point me justifier, mais je veux exciter votre compassion. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, & je meurs si vous me le refusez. Elle étoit trop sensible, pour n'être

pas touchée du tour naturel de mes prieres. Après avoir balancé quelque tems, elle repoussa doucement la porte, & elle s'assit sur la chaise la plus voisine. Vous voulez m'effrayer, me dit-elle, & je devrois ne l'être guères après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de si important à m'apprendre. Je me rapprochai d'elle; & l'amour, qui venoit de me rendre comme furieux & insensé, me rendit alors indiscret, en me faisant révéler ce que j'avois résolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas! lui dis-je, daignez donc m'écouter, & voyez si c'est votre haine que je mérite!

Je commençai par lui apprendre qui j'étois, avec une partie des tristes circonstances de ma prémière jeunesse. Je lui racontai ensuite ce qu'on a vu de plus attendrissant jusqu'ici dans mon histoire, pour la conduire au malheureux dénouement de l'infidélité de mon épouse. Quand le sujet eût été moins triste, la disposition où j'étois n'eût pu manquer de rendre ma narration infiniment tou-

touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curiosité que d'émotion; mais à mesure que les évènemens se développoient, je remarquai qu'elle paroissoit s'intéresser & s'attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent elle se remuoit sur sa chaise, comme si elle eût cherché une posture nouvelle où elle pût trouver encore plus de satisfaction à m'entendre. Je voyois par le mouvement de son sein, que sa respiration étoit agitée, & qu'elle se changeoit quelquefois en soupirs. Ce n'étoit rien néanmoins, en comparaison de ce qu'elle paroissoit sentir, lorsque je lui représentois mes agitations intérieures, & mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors sur moi; tous les mouvemens de son ame se peignoient sur son visage; il sembloit qu'elle éprouvât tout ce que je lui racontois. Enfin j'arrivai à cette malheureuse partie de mes avantures, à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguisé les excellentes qualités

de

de mon épouſe, ni la tendreſſe infinie que j'avois eue pour elle. Ainſi je lui confeſſai que j'avois reſſenti en la perdant, tout ce que la douleur & le deſeſpoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture ſi vive de l'excès de mes peines, que je vis ſes yeux ſe couvrir de larmes; & quoiqu'elle tâchât de me les cacher en les eſſuyant avec ſoin, il en retomboit preſque auſſi-tôt malgré elle. Je finis mon récit. Voilà, lui dis-je, quel a toujours été ce cœur que vous accuſez d'artifice & de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour, & en proie pour jamais à la triſteſſe. Mais de-même qu'il n'a pu ceſſer d'être droit & ſincère, il ne ſauroit ceſſer non plus d'être tendre. Je vous ai vu, belle Cécile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais ſenti. Le charme de votre préſence a diſſipé toutes mes douleurs. Délicieuſe paſſion! Hélas! elle eût ſuffi pour rendre le reſte de ma vie heureux & tranquile. Mes deſirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vue l'obſtacle invincible qui doit

les

les arrêter. Vous savez dans quelle retenue je les ai toujours conservé. Mais est-il étonnant que j'aye marqué un peu moins de modération, lorsque j'ai pu joindre au plaisir de vous adorer, celui d'être aimé de vous, de l'apprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres assurances? Ah! trouverez-vous des hommes qui soient capables de la perfection de la sagesse, dans l'excès de bonheur? D'ailleurs, souvenez-vous-en, ai-je abusé de vos bontés jusqu'à mériter les noms de scélérat & de perfide? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous? Vous ai-je laissé dans une erreur qui puisse m'être reprochée? Non, non, j'ai suivi les rigoureuses loix de l'honneur & de la vertu. Je me suis fait une violence qui mérite bien moins votre haine, que votre estime & votre compassion.

Ma narration avoit duré presque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avois sentie dans un discours si long & si passionné, me jettèrent dans

dans le dernier épuiſement. Cécile s'en apperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude; ce fut la prémière marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions. Je ſuivis auſſitôt le conſeil qu'elle me donna, de prendre quelque choſe pour me remettre. Je revins auprès d'elle, mais le cœur ſi triſte & l'air ſi conſterné, que je n'avois peut-être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je ſentiſſe le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoignée, je n'oſois encore lever les yeux ſur les ſiens. J'étois timide & tremblant aux piés d'une fille de ſeize ans, comme ſi j'euſſe attendu d'elle l'arrêt qui devoit décider de ma deſtinée. Elle avoit trop de pénétration, pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Rien ne ſe démêle ſi facilement que les allures de la ſincérité, même ſans le ſecours de l'expérience. Ma paix étoit déja faite avec elle; & s'il lui reſtoit quelque autre ſentiment que celui de

de la joie, je n'en étois pas plus l'objet qu'elle-même ; c'eſt-à-dire qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impoſſibilité qu'il y avoit pour tous deux d'être jamais l'un à l'autre. Cependant elle ne me fit point connoître ce qu'elle penſoit là-deſſus. Elle ſe contenta de prendre un viſage plus ſérieux, & de recommencer à m'entretenir avec ſa douceur ordinaire. Elle me fit diverſes queſtions ſur les qualités de mon épouſe, ſur la cauſe de ſon inconſtance, ſur le lieu de ſa retraite, & ſur les ſentimens que je conſervois pour elle. Toutes mes réponſes furent ſincères. Notre converſation ne roula ſur autre choſe, juſqu'à l'heure que j'avois marqué à Drink de revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en ſecret ma belle-ſœur & ma nièce qu'elle étoit au parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le ſilence à l'égard de toutes les autres perſonnes de ma maiſon. Vous reviendrez auſſitôt,

tôt, ajouta-t-elle, j'ai quelque chose de plus à vous ordonner. Drink se tourna vers moi pour me demander aussi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il sortit d'abord pour exécuter ceux de Cécile. Il dut être surpris de mon silence, car je ne prononçai pas un seul mot devant lui. Il sembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelque autorité sur moi à Cécile, & qu'elle en prît l'air aussi naturellement, que je prenois celui de la soumission & de l'obéissance. J'étois debout. Elle me dit de m'asseoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre ; elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma sœur ne pût se défier de rien. Il est vrai qu'il n'y avoit ni fierté, ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faisoit exécuter ainsi ses volontés. C'étoit le ton d'une personne qui est sure d'être aimée, qui aime encore, & qui n'ose le dire ; mais qui souhaite qu'on le pense, & qui n'est pas fâchée qu'on l'apperçoive. Pour moi, j'obéissois par honte, si j'ose parler ainsi,

ainſi, autant que par ardeur & par ſimplicité d'amour. Ma condition d'homme marié me paroiſſoit ſi humiliante, que je croyois Cécile en droit de me faire acheter à tout prix le bonheur d'être ſouffert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me paruſſent trop peſantes. Tel étoit l'excès de ma foibleſſe. J'étois le jouet de l'amour, & de mon propre cœur.

Ma belle-ſœur & ma nièce étant arrivées, elles furent fort ſurpriſes d'apprendre de Cécile les raiſons qui l'obligeoient à ſe venir cacher pour quelque tems dans mon parc. Elles lui promirent de lui tenir ſans ceſſe compagnie, & de ne rien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous règlâmes que pour tromper mes domeſtiques, ma belle-ſœur & ſa fille feindroient d'avoir beſoin pendant quelque tems de l'air du parc, & qu'elles feroient tranſporter un lit dans le bâtiment; ce qui ſuffiroit avec celui qui y étoit déja. Il leur étoit facile de s'y faire apporter leur nourriture, ſans donner

lieu

lieu aux soupçons. Drink, & les deux laquais qui étoient à Paris avec mon équipage, pouvoient être employés seuls à cet office; & j'étois si accoutumé moi même à me faire servir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit pas paroître extraordinaire. Toutes les autres commodités pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le seul embarras étoit de déguiser longtems ce mystère à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte qui pût dispenser ma belle-sœur de la recevoir lorsqu'elle viendroit la visiter. Nous conclûmes qu'il faloit absolument lui communiquer notre secret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le scrupule qu'elle pourroit se faire de contribuer à receler une Hérétique. Mais je lui crus assez de raison pour prendre la chose dans le meilleur sens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fût nécessaire de lui apprendre le véritable motif qui faisoit cacher Cécile. Nous résolûmes de lui dire seulement que Mr. de R. m'avoit

m'avoit prié de la tenir en secret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée; & de lui faire entendre que la cause de cette crainte, n'étoit qu'une intrigue d'amour. On se perd quelquefois à force de précautions. Un aveu sincère nous eût mieux réussi avec une femme du caractère de Madame Lallin, que le détour & l'artifice, il l'eût engagée à la discrétion par honneur: au-lieu que n'étant point sur ses gardes, parce qu'on ne lui avoit rien confié sous le secret, elle fit imprudemment à Cécile plus de mal, que nous n'en eussions pu craindre en la mettant tout-à-fait dans notre confidence.

Nous la fîmes venir sur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque mystère. Elle n'apprit de nous, que ce que nous étions convenus de lui dire. Cécile fit ensuite partir Drink, pour aller informer son père qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne se l'imaginoit. Nous attendîmes son retour, avant que de prendre un peu de sommeil. J'en avois besoin plus

que

que perſonne, dans le deſordre où étoient encore tous mes ſens. Drink revint. Il nous rapporta que Mr. de R. ſuivant la réſolution que nous avions priſe enſemble, publioit qu'on lui avoit enlevé ſa fille, & qu'il affectoit même de la faire chercher de tous côtés. Il ajouta qu'il avoit fort approuvé le changement de notre projet, & qu'il viendroit me remercier auſſi-tôt qu'il le pourroit, de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cécile. Cette aimable fille rougit à ce diſcours, & je fus encore plus déconcerté qu'elle. Heureuſement je m'étois retiré à part avec elle, pour entendre le rapport de Drink. Mais prévoyant que dans la ſuite j'aurois rarement le bonheur de l'entretenir en particulier, je me ſentis animé par ſa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardieſſe que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour, je la conjurai de ſe ſouvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit bien moins horrible pour moi que

sa haine. Le ton de ma voix étoit aussi triste que mon visage. Elle me regarda quelques momens sans répondre, comme si elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant je vis tout d'un coup ses yeux s'attendrir, & je fus surpris que baissant la tête vers moi elle me dit, Pauvre infortuné, que je vous plains! Elle s'arrêta ensuite un moment: mais je veux vous dire, reprit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous pouviez encore être heureux. Elle me quita aussi-tôt, pour rejoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai pas assez tranquile pour la suivre. Mon trouble eût éclaté trop visiblement aux yeux des autres; je voulois du moins le tenir caché. Je sortis du bâtiment, comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui laisser la liberté de se reposer; & ne me souciant point d'être apperçu de mes domestiques depuis que ma belle-sœur & Madame Lallin savoient mon retour, je m'enfonçai dans le parc pour m'y livrer à mes rêveries. Mes prémières réflexions ne

tombérent point, comme autrefois, sur les maladies de mon cœur, ni sur le desordre de ma raison. Quoique je ne pusse me dérober la vue & le sentiment du triste état où j'étois réduit, j'affectois d'en éloigner mon attention. Je me défendois même de cette pensée avec une espèce de crainte. Il sembloit que le remords & la honte tournassent autour de moi pour chercher l'entrée dans mon ame, & que je fisse des efforts continuels pour les repousser. Que dirai-je? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement, où l'on craint moins le poison que le remède.

Ce qui m'occupa donc uniquement, fut l'obscurité des dernières paroles de Cécile, & le sens de cette tendre marque de compassion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en-vain d'y démêler quelque chose. Qu'elle eût encore de l'inclination pour moi, je ne pouvois en douter. J'en étois sûr. L'amour ne se trompe jamais. Mais après ce qui s'étoit passé la nuit,

nuit, je ne trouvai pas la moindre vraiſemblance dans cet eſpoir de bonheur qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Si je l'aimois, je pouvois encore être heureux! Ah! c'eſt peu que de l'aimer, diſois-je; elle ſait bien que je l'adore. Mais ſi nous avons reconnu qu'il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu & de l'honneur, quelle voie m'ouvrira-t-elle pour le devenir? Il n'y en a point. C'eſt un eſpoir impoſſible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle, ce ne peut être que celui de la voir & de l'aimer, Bornons-nous-y, je ne m'en ſuis pas propoſé d'autre. Hélas! ajoutai-je, il eſt vrai que je devois me tenir dans ces bornes: mais y ſuis-je encore? & ſi je ne m'en ſuis que trop écarté, me ſera-t-il facile à préſent d'y revenir? En effet, cette malheureuſe nuit avoit cauſé une révolution preſque incroyable dans le fond même de mon caractère. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir ſur nos ames! Depuis que j'avois touché les mains de Cécile

que j'avois été seul avec elle, que je m'étois enivré, pour ainsi dire, de son haleine, & qu'elle m'avoit pénétré de ses regards, je sentois hors de sa présence une vive inquiétude, comme il arrive lorsqu'on se trouve dans un état violent. Je croyois m'appercevoir à tous momens, qu'il me manquoit une partie nécessaire de moi-même. J'étois porté vers elle par quelque chose de plus fort que les mouvemens de la sympatie, & d'aussi invincible que tout ce qu'on raconte des enchantemens. Sa vue ne pouvoit donc plus être qu'un foible soulagement pour ma passion. Il me faloit, pour être heureux, la posséder comme mon bien & mon trésor. Je ne pouvois l'espérer; & par conséquent l'amour, sur lequel j'avois formé de si douces espérances de consolation & de bonheur, ne pouvoit servir desormais qu'à me rendre encore plus misérable.

Je pris quelques heures de sommeil, après cette inutile méditation. Le soir je me rendis à St. Cloud, pour souhaiter un heureux voyage

à

à Madame, qui devoit partir le lendemain avec le Roi & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter les villes frontières de Flandre ; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands desseins, & que la résolution de porter la guerre en Hollande étoit déja formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle, ou du moins qu'elle demeurât tranquile, pendant que l'Armée Françoise seroit occupée contre les Hollandois. Madame, qui étoit tendrement aimée du Roi Charles, pouvoit réussir mieux que personne à le mettre dans ces dispositions ; & l'on sut bientôt que Louis XIV. n'avoit pas eu d'autre vue, en la pressant de l'accompagner en Flandre. Elle avoit même promis à ce Prince de passer en Angleterre, pour y conférer plus facilement avec son frère. Sans me découvrir le fond de ce projet, elle me fit entendre qu'elle souhaitoit beaucoup que le Roi lui permît de passer la mer, & qu'elle en avoit l'espérance. Elle me demanda ensuite si je voulois être du voyage.

Je me trouvai dans l'embarras. Je l'eusse souhaité pour l'intérêt de mes enfans, ne pouvant guères espérer d'occasion plus favorable pour lever toutes les difficultés qu'ils pourroient trouver un jour à rentrer dans leur héritage. Mais l'on sait par quelle raison j'étois retenu. Je fus obligé d'apporter à Madame quelques excuses vagues, qu'elle eut la bonté d'accepter.

En sortant de chez elle, je rendis une visite à Mr. de R. Je le trouvai chez lui, & je fus très fâché d'y trouver aussi le J. qui étoit venu sur le bruit de l'enlèvement de sa fille pour le consoler de sa perte. Ce zèle consolateur, qui connoissoit une partie de mes sentimens pour Cécile, me dit d'abord à l'oreille, qu'il me croyoit aussi affligé que Mr. de R. & qu'il se proposoit de me rendre le même office qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fût du moins un autre jour. Loin de se rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette prière, il me répondit qu'il étoit venu de Paris dans le dessein d'aller

passer

passer la nuit chez moi, & qu'il s'assuroit que je ne refuserois point de l'y recevoir. Son obstination me chagrina. N'étant nullement disposé à m'ennuyer une partie de la nuit dans sa conversation, & comptant de trouver Cécile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur appartement à mon retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clairvoyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eût entrevu dès ce moment une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne soit sur ce fondement qu'il trama une détestable intrigue qui causa la perte de Cécile. Cependant il continua d'en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez Mr. de R. à qui je trouvai le moyen de rendre compte, dans un moment d'entretien particulier, de la manière dont sa fille étoit chez moi, & des mesures que j'avois prises pour l'y tenir secrettement.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE SEPTIEME.

JE passai quelques semaines dans une situation fort agitée d'esprit & de cœur, telle que je viens de la représenter. Je voyois Cécile plusieurs fois le jour, ou plutôt j'étois presque incessamment auprès d'elle.

d'elle. Mais je n'y étois jamais seul. Ses trois compagnes ne la quitoient pas; son père même & sa mère la venoient voir si souvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté. Si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penser à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impossible de me priver volontairement de sa présence, je n'en vivois pas plus tranquile. Mes aveugles desirs continuérent d'exercer leur tyrannie sur mon cœur & sur tous mes sens. Sa vue ne pouvoit que les augmenter. Les paroles mystérieuses par lesquelles elle avoit eu comme dessein de me consoler, me rouloient sans cesse dans l'esprit, & j'attendois avec une soumission impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le sens. Ma hardiesse n'alloit point jusqu'à lui faire cette question. Je n'aurois pu d'ailleurs en trouver l'occasion, puisque je n'avois jamais celle de lui parler sans témoin, & que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réflexion,

qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je considérois avec quelle douceur & quelle bonté elle me souffroit auprès d'elle, & je me confirmois de plus en plus dans l'assurance d'être aimé. Or si elle m'aime, disois-je, elle pense à moi, elle continue de me plaindre, elle souhaite que je sois heureux ; & s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même son bonheur à faire le mien. C'est donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce soin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voie elle croit que cela est possible. Ce raisonnement n'étoit pas de bon sens, il venoit de ma timidité plus que de mon amour ; car je devois concevoir qu'une fille de l'esprit de Cécile avoit fait beaucoup en me laissant quelque espérance, après avoir appris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de présumer qu'elle se voulût charger de tout le reste, sans que je parusse y prendre du moins quelque part par mon zèle & par mes instances. Mais il faut que je confesse tout,

&

& cet aveu servira peut-être à me rétablir un peu dans l'estime de mes lecteurs. Un reste d'honneur & de vertu se joignoit à ma timidité. Incertain du sens des offres que Cécile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parût raisonnable, je tremblois qu'elles ne renfermassent quelque chose de contraire aux loix du devoir. L'expérience de la prémière nuit m'avoit appris sa foiblesse & la mienne. Quoiqu'elle fût sortie victorieuse de cette dangereuse espèce de combat, il est constant que sa vertu avoit été exposée au dernier péril. Il pouvoit se renouveller. Peut-être le souhaitois-je moi-même; mais ce desir étoit un monstre qui n'osoit se produire, qui ne se nourrissoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur, & que ma raison eût encore suffi pour étouffer, s'il eût parlé assez haut pour se faire entendre. De toutes ces réflexions on peut conclure, que sans être tout-à-fait criminel, j'étois extrêmement malheureux. Cependant je ne l'étois pas tant,

que je ne fusse à la veille de l'être infiniment davantage. Mes lecteurs peuvent se préparer ici à une nouvelle scène d'infortunes, & à de nouveaux sentimens de douleur.

Cécile, en me donnant les espérances obscures qui me causoient un si cruel embarras, n'avoit rien avancé qu'elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit besoin pour cela de mon secours, & elle étoit surprise de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la manière dont elle s'étoit expliquée. Dans le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au silence, elle ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'elle bruloit d'envie de me dire. Elle se fût même défiée de la constance de ma tendresse en me voyant cette espèce de froideur, si elle n'en eût eu un témoignage continuel dans l'assiduïté de mes soins, & dans l'air passionné qui les accompagnoient toujours.

Pendant ce tems-là, le J. m'avoit rendu de fréquentes visites. Il n'avoit

voit jamais manqué de me parler de Cécile, & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître persuadé de la vérité de cette avanture, & il s'employoit sérieusement à me consoler, comme s'il m'eût cru pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu'il avoit déja formées chez Mr. de R. il étoit facile à un homme aussi adroit que lui, de démêler dans mes réponses, que je n'étois pas aussi touché de la perte de ma maîtresse, qu'il lui sembloit que j'eusse dû l'être avec la tendresse qu'il me connoissoit pour elle. Il se confirmoit ainsi de plus en plus dans la pensée qu'il avoit eue d'abord, que cet enlèvement n'étoit qu'une chimère, inventée pour tromper le public, & pour cacher quelque dessein qu'il ne pénétroit pas encore. Comme sa curiosité & son zèle toujours actif le portoit, quand il étoit chez moi, à observer soigneusement tout ce qui se passoit dans ma maison, il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre manière de

vivre ordinaire. Quoiqu'il apprît en arrivant que j'étois dans le bâtiment du parc, je ne l'y recevois plus comme autrefois: on venoit m'avertir de son arrivée, & je l'allois joindre à la maison. Les Dames ne paroissoient plus devant lui, sur-tout ma belle-sœur & ma nièce, qui étoient continuellement avec Cécile. Il ne voyoit que Madame Lallin, & il ne la voyoit même que le soir, lorsqu'elle revenoit du parc; desorte que dans toutes ses visites il se trouvoit ordinairement seul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution, acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus, non seulement que je n'eusse part à l'enlèvement prétendu de Mademoiselle de R. mais qu'elle ne fût chez moi, & que toute cette intrigue ne renfermât un mystère important.

Il ne lui restoit que de l'approfondir. Peut-être eut-il d'abord quelque soupçon de la vérité; mais n'osant rien entreprendre sans certitude, il prit, pour s'éclaircir, une voie

voie qui ne pouvoit manquer de succès. Madame Lallin l'avoit choisi pour son Confesseur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumières qu'il desiroit. Effectivement, après l'avoir ménagée de la manière la plus adroite, en lui faisant entendre qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire où le salut éternel de son ame étoit intéressé, il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mademoiselle de R. étoit cachée chez moi, & si la Religion n'étoit pas mêlée dans la comédie que je jouois avec Mr. de R.? Madame Lallin, qui ne croyoit pouvoir déguiser la vérité sans crime à son Père Confesseur, demeura fort embarrassée. J'ai su depuis d'elle-même, que la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre, il leva tous ses scrupules par ce dilemme. Ce que vous craignez de me dire blesse la Religion, ou ne la blesse point. S'il la blesse, vous ne pouvez me le cacher sans vous rendre digne de l'Enfer. S'il ne la blesse pas, vous assurez la paix de votre conscience, en vous ouvrant à votre Confesseur; & vous

savez

ſavez que vous ne courez aucun risque, puiſque cela demeure caché ſous le ſecret de la Confeſſion. Elle répondit après cela ſans balancer, à toutes les queſtions qu'il lui fit. Quoiqu'elle ne pût lui apprendre la véritable cauſe qui retenoit Cécile chez moi, c'étoit la dire aſſez clairement pour lui, que d'en apporter une auſſi peu vraiſemblable que la crainte où ſon père étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un amant. Il connoiſſoit trop bien l'intérieur de cette famille, pour ignorer que Cécile avoit été élevée dans la retraite, & qu'elle n'avoit point d'autre amant que moi. Mais il comprit que l'enlèvement que ſon père craignoit, étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & inſtruire dans un Couvent. Il en fut plus ſûr encore, lorſque de queſtion en queſtion il eut engagé Madame Lallin à confeſſer que j'avois deſſein de retourner bientôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaiſon de notre ſyſtême. Cécile étoit cachée chez moi; c'étoit pour ſe conſerver la liberté de quiter le

Ro-

Royaume. Je devois le quiter auſſi; c'étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé pour quelque tems; nous attendions que Mr. de R. eût mis ordre à ſes affaires, & ſe fût défait de ſon bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former de conjectures plus juſtes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas ſurprenante, ſi l'on conſidère qu'en France, dans ce tems-là, on n'entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples, & qu'il ſe paſſoit peu de jours où l'on ne vît quelques Familles Proteſtantes prendre le parti de la fuite, pour éviter la Perſécution qui les menaçoit.

Si le J. avoit déja formé quelque projet digne de ſon zèle, ſur les prémières lumières qu'il avoit pu tirer de ma froideur & de mon embarras lorſque je m'étois rencontré avec lui chez Mr. de R. l'éclairciſſement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelque affection pour moi juſqu'alors; mais il crut trouver quelque choſe de ſi offen-

offenſant pour lui dans ma conduite, qu'il n'écouta plus que le reſſentiment de la haine & le deſir de ſe venger. Je ne puis attribuer à une autre cauſe les excès auxquels il ſe porta auſſi-tôt. Les ménagemens que Mr. de R. gardoit en recevant ſes inſtructions, lui avoient toujours fait eſpérer qu'il viendroit à bout de le convertir. Il ſe flatoit encore plus de vaincre Cécile. Le ſervice qu'il m'avoit rendu, lui faiſoit compter auſſi que j'en ſerois plus diſpoſé à l'écouter, & qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette importance euſſent flaté extrêmement ſa vanité; car rien n'étoit alors plus à la mode parmi les Gens d'Egliſe, que la charité, & le zèle pour la converſion de leurs *Frères Errans*: c'eſt le nom qu'ils donnoient aux Proteſtans. Deſorte que n'accuſant que moi de lui enlever ſes eſpérances & le fruit de ſes peines, en inſpirant à Mr. de R. le deſſein de paſſer en Angleterre avec ſa famille, il réſolut de me faire ſentir qu'on ne le jouoit pas

pas impunément. Il ne communiqua pas ſes intentions à Madame Lallin ; mais en ſortant de chez moi il ſe rendit chez Mr. l'Archevêque de Paris, à qui le Roi avoit accordé une autorité preſque abſolue ſur toutes les Affaires Eccléſiaſtiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux; il me repréſenta comme un émiſſaire de l'Egliſe Anglicane, qui n'étois en France que pour rendre ſervice aux Proteſtans, & pour favoriſer leur paſſage en Angleterre. L'Archevêque, qui ſe nommoit Mr. de Perefixe, avoit trop de prudence pour ſe liver aveuglément aux impulſions du zèlé J. Cependant cette affaire lui parut aſſez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois, & ce qui me retenoit en France. Il apprit de quelqu'un de mes voiſins, qu'à-la-vérité je ne faiſois profeſſion d'aucune Religion, mais que je vivois d'une manière paiſible & règlée, & que Madame me faiſoit l'honneur de me traiter avec une conſidération particulière. Ce témoignage lui fit ſuſpendre ſes réſo-

réſolutions juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il ſe contenta de me faire obſerver par quelques Eccléſiaſtiques de St. Cloud, auxquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant le J. continua de venir chez moi régulièrement; & dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſa vengeance. Il n'avoit rien moins propoſé à Mr. l'Archevêque, que de me faire renfermer à la Baſtille, & de mettre Cécile dans un Couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat, qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire en m'ôtant la liberté, ce ſeroit peut-être un excellent moyen de procurer ma converſion; parce qu'étant paſſionnément amoureux de Mademoiſelle de R. j'aurois alors deux motifs pour embraſſer la Religion Romaine; l'envie de ſortir des chaînes de la priſon, & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il ſe croyoit aſſez aſſuré de Ma-

dame

dame Lallin pour la faire entrer dans ſes vues lorſqu'elles ſeroient colorées du prétexte de la Religion, il lui communiqua ce dernier projet. Il entroit pourtant bien moins de confiance, que de politique, dans cette ouverture. Mr. de Perefixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi, juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitaſſe mon voyage d'Angleterre; & en s'ouvrant comme il faiſoit à Madame Lallin, il avoit en vue de l'engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adreſſe qu'il eût déguiſé ſes intentions, il n'obtint point ce qu'il eſpéroit. Cet excès de zèle allarma à la fin ſa confidente. Elle ne put ſans trembler l'entendre parler de Couvent & de Baſtille; & ſon attachement pour moi l'emportant ſur toutes ſortes de conſidérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & ſon Confeſſeur.

Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Vous nous perdez, lui dis-je, par votre indiſcrétion.

Aviez-

Aviez-vous oublié de quelle manière on m'a traité à Angers & à Saumur ? Je cours cent fois plus de risque à Paris, Madame est absente, je suis sans protection. Mes reproches firent verser des larmes à Madame Lallin; mais c'étoit un remède inutile. Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit apris, jusqu'aux moindres circonstances; & n'y voyant que des sujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promtement Mr. de R. que j'avois des choses de la dernière importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes longtems sur le péril commun de sa famille & de la mienne. Dans tout autre tems, me dit-il, je vous conseillerois de mépriser les desseins du J. Le Roi est un Prince juste, qui ne souffriroit point qu'on chagrinât un étranger. Mais je vous avoue que dans les circonstances où nous sommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de la violence. Je suis plus touché de votre embarras que du mien, ajouta-t-elle; car il est clair que c'est votre amitié pour moi, &

& votre bonté pour ma fille, qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, si ce n'est de tenir ma fille cachée chez vous, & de penser à nous procurer une retraite en Angleterre? C'est ce qui cause ma peine, & je donnerois de bon cœur la moitié de mon sang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché jusqu'aux larmes, en me tenant ce discours. Je le priai de croire que loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour sa fille, je serois toujours trop content de lui rendre service aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne sai si ce fut le tour passionné de mes paroles, ou sa seule amitié qui le porta à s'expliquer davantage, mais après avoir rêvé un moment. Parlons en amis, reprit-il. Vous aimez Cécile. Je n'ai qu'elle. Vous savez qu'elle aura du bien. Epousez-la. C'est le seul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace. On ne vous fera pas un crime d'avoir pris quelque intérêt à

la ſureté d'une fille, dont vous aurez voulu faire votre épouſe.

Je l'embraſſai avec tranſport, ſans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroiſſoit ſurpris de mon ſilence. O cher ami ! lui dis-je enfin, ſi vous ſavez que j'aime Cécile, comment oſerai-je vous dire que je ſuis marié ? Une déclaration à laquelle il s'attendoit ſi peu, le déconcerta extrêmement. Je jugeai qu'il avoit compté juſqu'alors que j'épouſerois ſa fille, & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avoit confiée à mes ſoins avec ſi peu de réſerve; je me ſouviens qu'elle me l'avoit dit elle-même. Tout mon amour & tout mon malheur ſe firent ſentir à mon cœur dans le même inſtant. Je ne fus point le maître de retenir mille plaintes, qui m'échappérent ſans ordre & ſans attention. Mr. de R. comprit aiſément qu'il y avoit quelque choſe de bien extraordinaire dans cette avanture. Quelque idée qu'il eût de ma probité & de ma ſageſſe, il commença peut-être à prendre quelque défiance de ma paſſion; & craignant

gnant pour la vertu de sa fille, de qui il n'ignoroit pas que j'étois aimé, il me quita après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eûmes point d'autre explication. Nous étions dans une allée du parc. Il prit le chemin du bâtiment. Je demeurai seul, enséveli dans mes tristes réflexions. Comme nous vivions ensemble avec beaucop de familiarité, je ne pensai pas même à le suivre, parce qu'il me dit en me quitant, que son dessein étoit de passer la nuit chez moi.

Je le vis revenir au bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir si brusquement, n'étoit que son inquiétude pour Cécile. Il étoit allé la trouver, pour savoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, & pour l'avertir qu'étant marié, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclaircissement produisit un effet qui le combla de joie. Je le remarquai sur son visage, en le voyant approcher. Il vint à moi les bras ouverts, & m'embrassant tendrement, je ne vous cacherai pas,

me dit-il, que je n'étois pas tranquile en vous quitant. Vous êtes marié, vous me l'avez appris sans explication; je savois que vous aimez ma fille, & qu'elle vous aime: la tendresse paternelle a prévalu peut-être un moment sur l'amitié. Mais pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cécile? J'aurois pu dire tout d'un coup, que votre peine n'est pas sans remède. Je suis même surpris que vous paroissiez ignorer ce qui se pratique communément dans la situation où vous êtes. Ma fille, qui n'est qu'un enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'apprendre, & qu'elle est étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mêlange de crainte & de joie, que loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obscurs que j'avois entendu prononcer à Cécile, ils avoient servi de matière continuelle à mon inquiétude & à mes réflexions; que

je

je ne m'étois pas occupé d'autre chose depuis que je les avois entendus, mais que n'y comprenant rien, le desespoir m'avoit rendu timide, & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moi-même, reprit-il, mais elle suppose deux choses nécessaires; l'une, que vous souhaitez véritablement d'épouser ma fille; l'autre, que l'infidélité de votre épouse & sa fuite avec un amant sont avérées. Dans le cas où vous êtes, continua-t-il, vous pouvez obtenir facilement la dissolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre. La même chose est arrivée à mon frère, & c'est là-dessus que Cécile s'est fondée pour vous parler comme elle a fait. Il est vrai que le Droit François & les Loix Romaines ne vous accorderoient point le droit de passer à de secondes nôces, même en vous séparant de votre prémière épouse; mais nos Loix sont différentes. Vous n'avez qu'à vous adresser au Consistoire de Charenton. D'ailleurs, étant né Anglois, vous n'êtes point

ſujet du Roi, & le pis-aller ſeroit de remettre à faire caſſer votre mariage en Angleterre, où cette coutume eſt généralement établie. Il ajouta, que la difficulté ne conſiſtoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon épouſe.

Ici j'aurois beſoin de quelque tour nouveau, pour expliquer une des plus étranges ſituations où le cœur d'un homme ſe ſoit jamais trouvé. J'entre dans le récit d'un évènement ſans exemple, & qui fera juger avec raiſon que mon caractère eſt unique. S'imaginera-t-on qu'avec une paſſion telle que je la ſentois pour Cécile, après tous les deſirs que j'ai repréſentés, après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle, je fuſſe capable de recevoir autrement l'ouverture de Mr. de R. qu'avec des tranſports de reconnoiſſance, & les plus doux mouvemens de la joie & de l'amour? Que manquoit-il à mon cœur, lorſqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit ſouhaité pour être heureux? N'avois-je pas oublié mon épouſe? Ne la haïſſois-je pas? N'étoit-ce

pas

pas toujours cette perfide & cette infame, qui m'avoit comblé de honte & de douleur, & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine? Cependant dès le prémier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit proposé par Mr. de R. je sentis un frémissement douloureux qui se répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer, *rompre mon mariage*, il me sembloit qu'il me déchiroit le cœur. C'étoit un pur sentiment, qui n'étoit accompagné d'aucune idée. Je demeurai comme interdit après l'avoir entendu, & je ne lui fis point de réponse.

Il me demanda ce que je pensois de sa proposition. Cette question me réveilla. Je pris sa main, que je serrai sans parler. Il crut que mon silence étoit l'effet de ma joie, & il continua de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultés, s'il en naissoit quelqu'une. J'eus le tems de faire plusieurs réflexions pendant son discours. J'admirai ce que je venois d'éprouver. Mais, quelque impres-

sion qu'il m'en restât encore, je m'efforçai de la bannir entièrement, en m'excitant à la juste horreur que méritoit la conduite de mon épouse. Et puis je n'eus besoin que de rappeller un moment les charmes de Cécile, pour être aussi-tôt rempli tout entier de cette délicieuse image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. Mr. de R. m'ayant répété que le principal embarras seroit à vérifier les motifs que j'avois de souhaiter le divorce, il me demanda si je savois ce qu'étoit devenue mon infidèle, & quelles preuves je pourrois apporter de son crime? Je lui découvris naturellement, qu'elle s'étoit retirée à Chaillot sous la protection de Madame, & que toute ma famille pourroit rendre témoignage de sa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'est un bien, me dit-il, qu'elle soit si proche de nous. Il faut que vous lui fassiez proposer à elle-même votre séparation. Elle y donnera sans doute les mains, & l'affaire s'en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême

trême agitation dans mon cœur. Je priai Mr. de R. de faire lui-même tout ce qu'il jugeroit nécessaire, sous prétexte que je n'avois nulle connoissance des Loix & des Procédures ordinaires de la Justice.

Je le pressai de retourner avec moi au bâtiment, moins par la nécessité de me reposer d'une trop longue promenade, quoique ce fût la raison que je lui apportai, que pour éviter un entretien dont chaque mot sembloit renouveller mon trouble. Je me repose sur vous, lui dis-je en allant, je compte sur votre amitié: faites, je vous prie, vos intérêts des miens. Je tâchois ainsi d'arrêter par des idées générales, la naissance de mille sentimens douloureux qui me sembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cécile, & je fus me placer à son côté. Je poussai un soupir, en m'asséyant, comme si j'eusse échappé à quelque péril, & que j'eusse commencé à respirer tranquilement dans un lieu où ma crainte devoit cesser. En effet, la joie rentra dans

mon cœur auprès d'elle. Son visage marquoit une ame satisfaite. Elle ne douta point en me voyant revenir avec son père, que je n'eusse reçu enfin l'éclaircissement qu'elle avoit souhaité si longtems de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit aussi. Peut être étoit-ce la même raison qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer si librement auprès d'elle.

Mr. de R. ne croyant point qu'il y eût de mesures à garder devant ma belle-sœur & Madame Lallin, reprit la conversation où elle avoit fini dans le parc. Après avoir déclaré à sa fille, en leur présence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je pensois à rompre mon prémier mariage pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba sur les moyens de hâter l'affaire de mon divorce. J'étois plus fort auprès de Cécile. Je l'écoutai avec plus de tranquilité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de proposer de sa propre bouche à mon épouse de m'accorder le consentement volontaire que je desi-

desirois d'elle. J'approuvai tout ce qu'il parut souhaiter. Il se disposa aussi-tôt à partir. Madame Lallin & ma sœur furent d'abord étrangement surprises d'une avanture qu'elles avoient si peu prévue Je remarquai qu'elles me regardoient avec admiration. Elles s'étoient peut-être apperçues de ma tendresse pour Cécile ; mais elles n'eussent jamais pensé que le dénouement en fût si proche, ni tel qu'elles venoient de l'apprendre. Cependant elles en marquérent une vive satisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue tristesse dont elles avoient desespéré de me voir jamais revenir; & elles firent mille caresses à Cécile, à qui elles attribuérent tout l'honneur de ce changement. Nous passâmes agréablement l'après-midi jusqu'au retour de Mr. de R. J'avois le cœur si occupé du plaisir d'être avec Cécile, que je pensai peu au succès de la commission dont s'étoit chargé son père. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & satisfait. Le mien continua de l'être aussi pendant quelques momens.

Tout le monde s'empreſſa beaucoup pour entendre ſon rapport, ſur-tout ma ſœur & Madame Lallin, qui avoient ignoré juſqu'à ce jour que mon épouſe fût dans le voiſinage, & que je connuſſe le lieu de ſa demeure. Il nous raconta auſſi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandée d'abord à la porte du Couvent, ſous le nom de Madame Cléveland. Je lui avois appris pour la prémière fois au moment de ſon départ, que c'étoit ainſi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu'il n'y avoit perſonne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout-à-fait inconnue; & il ſe trouva par le hazard le plus ſingulier, que celui qu'elle avoit pris étoit preſque le même que le mien, c'eſt-à-dire que celui ſous lequel j'étois connu à St. Cloud. Elle ſe faiſoit nommer Ringsby, & moi Kingsby. Mr. de R. avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il ſouhaitoit de voir, dans une maiſon où il y a toujours quantité de penſionaires; & il n'avoit

réuſſi

réussi à se faire entendre, qu'en demandant à la fin une Dame Angloise qui y étoit à la recommandation de Madame la Duchesse d'Orléans. On l'avoit reconnue à cette marque. Mais lorsqu'on étoit allé l'avertir qu'on souhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit absolument personne. Mr. de R. avoit eu besoin de lui faire dire plus d'une fois, qu'il étoit amené par des affaires de la dernière importance, & qu'il faloit nécessairement qu'elle parût.

Quoique ce préambule n'eût rien de fort intéressant, je ne pus l'entendre sans me sentir ému. Peut-être l'aurois-je été moins, si Mr. de R. en étoit venu tout d'un coup au principal de sa commission. Cependant un regard que je jettai sur Cécile, me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'est laissée persuader à la fin de venir, nous dit Mr. de R. On m'a fait entrer dans un cabinet, où je l'ai vu paroître un moment après à la grille. Elle étoit vétue de noir, en grand deuil. Son air m'a

paru ſi doux & ſi modeſte, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réflexion ſur l'injuſtice & la trahiſon de la Nature, qui cache ſouvent une ame vitieuſe, ſous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle m'a demandé d'un ton timide, ce que je ſouhaitois d'elle. Je lui ai dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le tems de ſe remettre, & je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteté ce que je m'étois propoſé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel; elle les a tenus enſuite longtems fermés; elle a pouſſé des ſoupirs & verſé des larmes; enfin, lorſque je commençois à m'ennuyer de ſon ſilence, elle m'a demandé ſi je connoiſſois celle que vous aviez deſſein d'épouſer. Je lui ai répondu que je la connoiſſois. Et moi auſſi, m'a-t-elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs, & moi auſſi, Monſieur, je la connois. Dites donc à Mr. Cléveland, qu'il vive plus heureuſement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites-lui que je demanderai pour

pour lui cette grace au Ciel par mes plus inſtantes prières. Et puiſqu'il ne lui manque que mon conſentement pour être heureux, aſſurez-le que je le donne tel qu'il le deſire ; & faites-le ſouvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obſtacle à ſes volontés & à ſon bonheur. Je lui ai répondu, continua Mr. de R. que vous apprendriez ſans doute avec plaiſir qu'elle fût entrée dans de ſi bons ſentimens ; & que connoiſſant la bonté de votre caractère, je ne craignois point de l'aſſurer en votre nom, que vous lui pardonniez le paſſé. Elle paroiſſoit prête à me quiter. Je lui ai fait entendre que vous ſouhaitiez qu'elle confirmât par écrit le conſentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point réſiſté. Elle s'eſt fait apporter ſur le champ une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici ſon billet, ajouta-t-il en me le préſentant ; elle l'a ſigné de ſon nom ; & nous nous ſommes ſéparés honnêtement, ſans prononcer un ſeul mot davantage.

Je reçus le billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le ſentiment qui m'agitoit; car j'avois à peine la liberté de ma raiſon, & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux ſur Cécile. Je la diſtinguai encore; mais comme ſi mon cœur ſe fût ſerré tout d'un coup, je ne ſentis point ce charme ſecret que le moindre de ſes regards avoit toujours eu la force d'y répandre. Un rocher m'eût paru moins peſant ſur ma poitrine, que l'humeur qui me la tenoit oppreſſée. Je ne pouvois reſpirer; je ne ſai ce que j'ai, dis-je en me tournant languiſſamment vers ma belle-ſœur, j'ai beſoin de quelque ſecours. On ſe hâta de m'en apporter. Cécile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ſes mains, ſur laquelle j'imprimai mes lèvres. Ah chère Fanny! m'écriai-je avec un profond ſoupir. Je voulois dire ſans doute, Ah chère Cécile! mais mon imagination troublée ne me repréſentoit plus rien que confuſément. Je n'avois ni idées, ni ſentimens diſtincts. Je demeurai pendant

dant quelques momens dans cet état, & je n'en revins qu'à force de soins & d'assistance.

Toute la compagnie gardoit le silence, & sembloit me regarder avec étonnement. Mr. de R. paroissoit le plus surpris. Je le fus infiniment moi-même, lorsqu'étant revenu tout-à-fait à moi, je me rappellai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai sortir d'un songe; & réfléchissant encore un moment sur ce qui m'avoit pu causer une si étrange altération, je fus obligé de confesser intérieurement, que je ne connoissois rien dans mon propre cœur. Quoique je fusse sorti de l'espèce d'évanouissement où j'avois été, il ne laissoit pas de me rester encore une partie du poids qui m'oppressoit la poitrine. Cependant je fis un effort de raison, en considérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. Mr. de R. continuoit de se taire & de me regarder. Cécile n'étoit pas moins inquiète. J'ouvris la bouche avec quelque honte, & ne suivant que ma franchise naturelle, je leur

dis

dis en pouſſant un ſoupir. Je ne vois pas plus clair que vous dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé paſſionnément mon infidèle. C'eſt ſans doute un reſte de douleur & d'affection, que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais, mon cher ami, & vous belle Cécile, continuai-je en m'adreſſant au père & à la fille, vous n'en connoîtrez que mieux le cœur le plus tendre & le plus ſenſible que la Nature ait formé. Vous ſavez tous deux l'empire que vous avez ſur lui. Voilà comme je hais, vous venez de le voir. Jugez comment je ſuis capable d'aimer.

Ils reçurent mes excuſes avec bonté, & je ne m'apperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes manières ordinaires. Je careſſai Cécile, & ſes beaux yeux ranimérent bientôt toute ma tendreſſe. Je lus en ſa préſence le billet de mon épouſe. Si la vue de ſon écriture & de ſon nom cauſa encore une révolution extraordinaire dans mes eſprits, je me rendis maître du moins des apparences.

rences. Nous prîmes de nouvelles mesures pour l'exécution de notre projet. Mr. de R. se chargea de présenter ma requête au Consistoire de Charenton. Il me dit qu'à juger par l'exemple de son frère, je trouverois si peu de difficultés dans mon entreprise, qu'il comptoit de se voir mon beaupère en moins de quinze jours; & si les conjonctures du tems y faisoient naître quelque obstacle, nous renouvellâmes la résolution de passer promtement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre que la malignité du prémier ne nous en ôtât le tems & les moyens; mais c'est ce que tous les efforts de notre prudence ne pouvoient empêcher. On ne quite point un grand Royaume dans une nuit avec toute une famille & un équipage considérable. C'étoit assez pour la nécessité présente, d'avoir ôté à mes ennemis le seul prétexte raisonnable qu'ils pussent faire valoir pour m'ôter la liberté. Mon dessein étoit d'épouser Mademoiselle de R. La preuve en étoit aisée. On ne pouvoit plus m'ac-

m'accuſer de ne lui avoir accordé une retraite chez moi que pour favoriſer l'Héréſie, contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois ſatisfait de cet arrangement. Je paſſai même le reſte du jour avec beaucoup de tranquilité auprès de Cécile. Cependant il y avoit dans mon cœur des obſcurités que je n'oſois démêler. J'y ſentis renaître le trouble, lorſque je me fus retiré à l'heure du ſommeil. L'image de Fanny, & toutes les circonſtances de ſon entretien avec Mr. de R. ſe repréſentérent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repouſſer ces idées fâcheuſes, qui n'étoient propres qu'à ruïner mon repos. J'évitai même de porter la vue ſur le fond de mes ſentimens, de peur d'y trouver quelque choſe que ma raiſon fût obligée de condamner. J'étois ſi différent de ce que j'avois été, qu'au-lieu de chercher à me connoître dans le tems que tout me paroiſſoit obſcur au dedans & autour de moi, je ne craignois

craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumières de Philoſophie, je les écartois, par cette ſeule raiſon, que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon épouſe, j'étois ſurpris que ſon nom & ſon ſouvenir fuſſent capables de me cauſer tant d'inquiétude; mais je m'obſtinois auſſi à rejetter tout ce qui pouvoit encore m'intéreſſer pour elle. Quoi! une infame! une perfide! une ingrate! Non, non, qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'eſt à l'aimable Cécile que tous ma tendreſſe eſt réſervée. Elle a guéri mon cœur, elle a rendu la paix à mon ame, je me dois tout entier à ſes charmes. Je m'endormis ainſi dans l'idée de cette fauſſe paix, que je ne poſſédois pas. Auſſi mon ſommeil n'en fut-il pas plus tranquile. J'eus un ſonge qui demeurera gravé éternellement dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny & Cécile. Fanny, dans cet habit lu-

lugubre que Mr. de R. m'avoit représenté; mais plus belle, & plus charmante que je ne l'avois jamais vue; avec cet air de triſteſſe qu'on m'avoit aſſuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté, Cécile paroiſſoit avec toutes ſes graces & tout ſon enjouement. Je m'imaginois être aſſis, tandis que je les voyois debout vis-à-vis de moi. Leurs regards étoient attachés ſur moi, & me tenoient comme fixé ſur ma chaiſe, malgré l'envie que je ſentois de me lever. Mes yeux ſe promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême, comme attirés par deux objets que mon cœur eût ſouhaité de réunir. Chaque coup d'œil me faiſoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languiſſant de Fanny m'inſpiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cécile avoit preſqu'en même tems la force de me faire ſourire; mais quoiqu'on ne ſourie point ſans un ſentiment de joie, je ſentois que le mien n'étoit que ſuperficiel, & que le fond de mon cœur étoit occupé par la triſteſſe. Je ſouffrois vio-

violemment dans cette ſituation. Mes deſirs me portoient des deux côtés tout à la fois. L'infidélité de mon épouſe ne ſe préſentoit pas à mon ſouvenir; il eût fait ſans doute emporter la balance à Cécile. Je ne voyois que deux objets aimables, qui s'attiroient une égale portion de ma tendreſſe, & qui me cauſoient tous deux la plus vive émotion. Enfin je crus appercevoir mes deux enfans qui m'amenoient leur mère; & à meſure qu'elle s'approchoit de moi, il me ſembloit qu'elle s'étendoit dans la partie de mon cœur que Cécile occupoit. Il y avoit néanmoins quelque choſe d'amèr dans le plaiſir que j'avois de la voir ſi proche. Au moment même que j'allois l'embraſſer, je crus lui voir verſer des larmes, & ſentir que j'en verſois auſſi. Je m'éveillai. Je ne ſentis point en m'éveillant, cette douce ſatisfaction qui reſte dans le cœur après un ſonge où l'on a vu ce qu'on aime. Au contraire, je ne ſortis jamais du lit ſi triſte. Je m'habillai à la hâte, & évitant même de rappeller ce jeu importun de

mon imagination, j'allai chercher de l'amuſement & de la joie auprès de Cécile.

Mais ces momens de trouble & de triſteſſe n'étoient rien, au prix de ce que je devois éprouver bientôt. Ma belle-ſœur & Madame Lallin avoient coutume de ſortir en caroſſe avec ma nièce & mes enfans, pour ſe promener l'après-midi dans les belles campagnes qui ſont aux environs de St. Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude depuis que Cécile étoit chez moi, parce qu'elles lui tenoient fidèlement compagnie. Cependant il leur prit envie de la renouveller le lendemain même du jour que Mr. de R. avoit vu mon épouſe. Elles ne m'apprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la ſolitude. Elles laiſſérent ma nièce avec Cécile; & prenant mes deux fils, elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de ſatisfaire leur curioſité, & de ſe procurer la vue de mon épouſe à Chaillot. Elles n'avoient pas deſſein de la demander

mander à la porte, ni de lui faire une visite; mais Madame Lallin, qui connoissoit les usages du Cloître, avoit assuré ma belle-sœur qu'elles ne manqueroient point de la voir à l'Eglise, à l'heure que les Religieuses chantent Vêpres; & elles se proposoient seulement d'observer un moment sa contenance.

Il étoit assez tard lorsqu'elles revinrent au logis. Quoique les personnes de leur sexe réussissent mieux que les hommes à déguiser leurs sentimens, je remarquai en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur situation naturelle. Je leur demandai s'il leur étoit arrivé quelque chose de desagréable. Elles me répondirent froidement, qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant ayant continué de les observer, je m'apperçus clairement qu'elles étoient toutes deux fort affligées. Je ne poussai pas la curiosité plus loin; mais le hazard me fit rencontrer mes enfans, & je fus extrêmement surpris de les voir tout en larmes. Je les interrogeai ensemble & séparément; ils

s'ob-

s'obſtinérent à ne rien confeſſer. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit paſſé quelque ſcène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma belle-ſœur en particulier. Je m'étonne, lui dis-je, que vous me faſſiez myſtère de ce qui eſt arrivé. Vous ne me perſuaderez pas que mes enfans pleurent ſans ſujet, ni même que je me ſois trompé en remarquant quelque altération ſur votre viſage & ſur celui de Madame Lallin. Je veux ſavoir abſolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment. Je la preſſai. Voici l'aveu qu'elle me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne ſauriez entendre ſans être auſſi touché que nous. Hélas ! ce que j'ai vu me ſera préſent toute ma vie. Je vous dirai donc, qu'au-lieu de nous promener dans la campagne, notre curioſité nous conduiſit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous ſommes entrés dans l'Egliſe, eſpérant que nous y pourrions voir votre épouſe. Nous l'avons vue. Elle étoit à genoux ſur un

Prie-

Prie-Dieu, vétue de noir, comme Mr. de R. nous la dépeignit hièr. Je l'ai remis auſſi-tôt, quoique nous ne l'ayons vue d'abord que par derrière. Mon deſſein n'étoit pas qu'elle pût nous appercevoir. Je ſouhaitois encore moins que vos enfans puſſent la reconnoître. Cependant, je n'ai pu réſiſter à l'envie de demeurer juſqu'à ce qu'elle tournât la tête, pour voir ſeulement ſon viſage, & nous retirer auſſi-tôt. Nous étions à la grille qui ſépare le chœur de la nef, & par conſéquent aſſez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du chœur. Elle s'eſt enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait diſtingué tout d'un coup; car quoique j'aye remarqué quelque émotion ſur ſon viſage, elle paroiſſoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux fils par la main & me retirer promtement; mais ces pauvres enfans reconnurent auſſi-tôt leur malheureuſe mère. Je ne puis vous repréſenter avec quelle ardeur ils ſe ſont élancés pour aller à elle, ſans conſidérer que la grille les em-

pêchoit. Leurs cris, ou plutôt leurs gémiſſemens ont fait retentir toute l'Egliſe. Ils paſſoient leurs bras au-travers de la grille, ils vouloient prononcer le nom de leur mère, ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étoit que le commencement de la ſcène. Vous jugez bien que leur mère n'a point tardé à les appercevoir. Il eſt impoſſible que vous vous figuriez l'impétuoſité avec laquelle elle s'eſt précipitée pour venir à eux, cela paſſe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, ſans faire attention au lieu ni aux perſonnes; & dans le tranſport où elle étoit, je craignis qu'elle ne ſe tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuiſé ſes eſprits en un moment, elle eſt tombée ſans connoiſſance au milieu du chœur. Ce ſpectacle a troublé toutes les Religieuſes. Elles ſont venues à elle, pour lui donner du ſecours. Je voulois faire ſortir pendant ce tems-là vos deux fils de l'Egliſe.

l'Egliſe. Je n'ai pu en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoubloient en voyant leur mère étendue par terre, & ils continuoient de tendre les bras, & de ſe preſſer de toutes leurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune eſt tombé auſſi à mes pieds, ſans le moindre ſentiment.

Ce récit m'émut juſqu'au fond du cœur. J'étois debout. Je ſuppliai ma belle-ſœur de me laiſſer reſpirer un moment, & de me permettre de m'aſſeoir. Elle reprit ainſi ſon diſcours. Madame Lallin s'eſt chargée auſſi-tôt de porter cet enfant à l'air, pour le faire revenir plus aiſément. Je n'ai point quité votre ainé, à qui je craignois qu'il n'arrivât bientôt la même choſe. Il s'eſt ſoutenu néanmoins avec plus de force. Le ſecours des Religieuſes ayant rappellé votre épouſe à elle-même, elle s'eſt fait amener à la grille. Ceſt-là que vous euſſiez été attendri juſqu'à l'excès, de voir & d'entendre le fils & la mère. Ne pouvant s'embraſſer, ils tenoient la bouche collée ſur la

grille qui les séparoit, & on les entendoit prononcer d'une manière toute passionnée les tendres noms de mère & de fils. Votre épouse a pris ensuite les mains de son enfant, & les a baisé mille fois en les arrosant de ses larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empressement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponse lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah! ma sœur, s'est-elle écriée, est-il vrai que je vous revois? Que je vous ai d'obligation, de m'amener mes chers enfans! Est-ce l'amitié qui vous inspire encore cette compassion pour une misérable? Voyant toutes les Religieuses autour d'elle, son trouble ne l'a pas empêchée de faire réflexion, qu'il pouvoit m'échapper quelque chose dont son intérêt demandoit qu'elles ne fussent pas informées; desorte que sans me laisser le tems de répondre, elle m'a prié de me laisser conduire avec ses enfans dans une chambre, où

elle

elle alloit se rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé, continua ma belle-sœur, si je devois lui accorder cette légère faveur : non que je ne fusse effectivement fort touchée de l'état où je la voyois, mais il m'est venu à l'esprit que j'étois dans un Couvent ; que c'est une espèce de prison, où l'on pouvoit retenir vos deux fils ; enfin, que j'avois quelque chose à craindre, & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligée de partir promtement, que je n'osois m'arrêter à Chaillot sans votre permission, & que je vous demanderois celle de la venir voir une autre fois. Quoi! a-t-elle repris avec un ruisseau de larmes, vous refusez de me parler un moment ? vous ne m'accorderez pas la satisfaction d'embrasser mes enfans ? C'est lui-même sans doute qui vous force à cette cruauté ; car hélas! que vous ai-je fait, & pourquoi me haïriez-vous ? Votre fils d'un autre côté me conjuroit si instamment de consentir à ce qu'elle desiroit, que j'étois à moitié

ébranlée. Madame Lallin eſt rentrée pendant ce tems-là avec le petit *Thomas*. A peine votre épouſe a-t-elle apperçu cette Dame, qu'elle a pouſſé un cri douloureux, & qu'elle eſt retombée dans ſon évanouïſſement. Les Religieuſes, conſidérant le deſordre que cela cauſoit dans l'Egliſe, l'ont emportée ſur le champ pour la ſecourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a propoſé d'entrer dans une chambre, où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'expoſer à l'inconvénient que je vous ai dit, m'a fait prendre le parti de remonter auſſi-tôt en caroſſe, & de revenir droit à la maiſon. J'ai eu beaucoup de peine à me faire obéir de vos enfans, qui vouloient demeurer abſolument avec leur mère. Il a falu les menacer de votre colère, & les faire emporter de force par vos laquais. Je leur ai promis, pour les conſoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner enſemble à Chaillot, & je leur ai défendu de vous parler de tout ce qui s'étoit paſſé. Je ne

sai, ajouta-t-elle, ce que c'eſt qu'un homme que vos laquais ont vu courir après nous. Ils l'ont apperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorſqu'il a été aſſez proche pour reconnoître le caroſſe, il nous a ſuivi doucement juſqu'ici, & il eſt retourné ſur ſes pas après nous avoir vu entrer dans la maiſon.

Ma belle-ſœur me regarda en finiſſant, pour ſavoir ce que je penſois de ce qu'elle venoit de m'apprendre. Je vous avoue, lui dis-je, que votre récit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne ſai ſi c'eſt amour, ou compaſſion; mais il eſt certain que je ſens quelque choſe au fond de mon cœur, qui combat encore en faveur de ma criminelle épouſe. Hélas! quel eſt mon ſort! ajoutai-je avec un profond ſoupir. Le commun des hommes a beſoin d'efforts, dit-on, pour s'exciter à l'amour & à la conſtance après quelques mois d'un mariage heureux & paiſible; & moi j'ai des violences continuelles à me faire pour oublier une infame qui m'a couvert de honte, & que toutes

sortes de raisons me devroient faire haïr! Je ne vous croyois pas si à plaindre, me répondit ma sœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cécile, & que ses charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime, interrompis-je; & vous ne sauriez en douter, puisque je pense sérieusement à l'épouser. Elle m'a fait même sentir pendant quelque tems des transports, qui m'ont semblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confesse que je ne connois plus rien à ce que je sens, & que le desordre est égal dans mon cœur & dans ma raison. Figurez-vous un homme déplacé & comme perdu, qui cherche à se retrouver, mais qui s'attache par desespoir à tout ce qui amuse son inquiétude & qui flate sa douleur, voilà ma triste image. Je vous parle, ma sœur, avec une ouverture que je n'ai encore eue pour personne. La nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui pussent m'arriver, étoient

étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-être m'en ferois-je consolé par la même raison qui me l'a fait perdre, si j'eusse été capable d'éteindre en même tems mon amour. Mais il m'est resté tout entier, avec le cruel tourment de n'en avoir plus l'objet. J'ai langui longtems dans les plus violentes agitations de la tristesse. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès. Elle devoit durer naturellement jusqu'à la fin de ma vie. Cependant elle a diminué aussi-tôt que j'ai aimé Cécile. Vous savez qu'elle est charmante, je l'ai reconnue tout d'un coup. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, étoit plein de sentimens; ils ont pris leur cours vers elle; & le retour que j'ai trouvé dans son affection, les a augmenté autant qu'ils pouvoient l'être. Mais si je juge de tout ce que j'ai senti jusqu'à-présent pour elle, par ce que j'éprouve au moment que e vous parle, & par le trouble où vous me vîtes hier, je dois avouer qu'elle ne m'a presque rien nspiré, & que cette passion qui me

porte à l'épouſer eſt l'ouvrage d'une autre. Oui, je n'ai fait que lui transporter tous les ſentimens que j'avois déja : ce n'eſt pas elle qui les a fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroiſſe obſcur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage, je ne le pourrois ſans honte. J'évite moi-même avec ſoin de tourner mes propres yeux ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma belle-ſœur avoit beaucoup d'eſprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. C'eſt ce qui lui fit donner à ſa réponſe un tour auquel je ne m'attendois pas, après la manière dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit, qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obſcurité ; mais que dans quelque diſpoſition que je puſſe être encore à l'égard de mon épouſe, ſa faute étant d'une nature à m'interdire tout eſpoir de réconcilia-

tion,

tion, elle étoit d'avis, si je lui demandois son conseil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cécile, & continuer de laisser suivre à mes sentimens le cours que je leur avois fait prendre; qu'il importoit peu quelle fût leur source, lorsque l'objet en étoit digne, & l'exercice agréable; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis longtems, de rafiner trop sur la nature & le principe de mes affections; qu'il faloit un peu plus de simplicité, & moins de raisonnement, pour se rendre heureux; que de tout ce qu'elle venoit d'entendre de ma bouche, elle n'approuvoit rien tant que la résolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de soin à me connoître; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions, plutôt que de la situation naturelle de mon cœur; qu'elle ne voyoit rien après tout de si triste & de si fâcheux dans le train que prenoit ma fortune; qu'à la vérité j'avois perdu une épouse que j'aimois; mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puisqu'elle ne méritoit

pas mon affection ; que j'en retrouvois une aimable dans Cécile ; que je ne devois plus penſer qu'à elle, & compter que les ſouvenirs les plus amers du paſſé ſe diſſiperoient bientôt dans ſes bras, ſurtout lorſque nous ſerions paſſés en Angleterre. Quoique je goûtaſſe une partie de ces conſeils, & que je fuſſe réſolu de les ſuivre, ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquile ni l'eſprit plus libre. Elle me demanda en me quitant, ſi je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laiſſai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi on m'annonça un Eccléſiaſtique, qui m'avoit demandé à la porte ſous le nom de Cléveland. Quoique je fuſſe ſurpris de me voir connu de quelqu'un ſous ce nom, je le fis introduire. Il m'apprit d'abord, qu'il étoit Chapelain du Couvent de Chaillot, & que mon épouſe lui ayant reconnu de la probité & de la diſcrétion, n'avoit pas fait difficulté de lui confier toutes ſes

avan-

avantures & les miennes : qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au nom de Dieu, & de tout ce que j'avois de plus cher, de lui accorder la satisfaction de voir & d'embrasser ses enfans : que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon épouse, mais que je ne pouvois lui ôter celle de mère : qu'elle languissoit dans l'attente de cette faveur ; & que depuis qu'elle les avoit vu la veille, elle avoit souffert mortellement de l'impatience de les revoir : qu'elle me souhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois, & qu'elle donneroit encore la meilleure partie de son sang pour y contribuer : qu'elle ne me troubleroit jamais par sa présence, ni par ses reproches ; mais que pour prix de cette soumission aveugle qu'elle avoit toujours eue pour toutes mes volontés, elle me supplioit à genoux de ne lui pas refuser la vue de ses deux fils : qu'au reste, je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé sous le nom de Mr. Cléveland ; que mon épouse

ayant fait suivre mon carosse après être revenue la veille d'un fort dangereux évanouïssement qui l'avoit empêché d'apprendre de Madame Bridge le lieu de ma demeure, elle l'avoit su du domestique qu'elle avoit envoyé après elle; mais que ne sachant pas que j'eusse changé de nom, elle n'avoit pu le deviner; & qu'il n'avoit appris qu'à ma porte que je ne voulois pas être connu pour le fils de Cromwell, ce qu'il me promettoit de ne révéler à personne.

Lorsqu'il eut fini ce discours avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, il prit un air plus grave; & comme j'avois été assez frappé de l'entendre pour avoir besoin de méditer un moment ma réponse, il eut le tems de la prévenir. Voilà Monsieur, reprit-il, ce que Madame votre épouse m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai rapporté mot pour mot, suivant les ordres pressans qu'elle m'en a donnés. C'est elle qui vous a parlé jusqu'à présent par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un mo-

moment, avec la liberté que me donne mon Miniſtère. Eſt-il croyable, Monſieur, qu'avec autant de bonté & de ſageſſe que vous en avez toujours marqué dans votre conduite, & que votre épouſe elle-même vous en attribue, vous ayez pu prendre une réſolution auſſi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter? Je conçois qu'un homme raiſonnable ſe laiſſe quelquefois ſurprendre par une paſſion dérèglée, & qu'il peut oublier pendant quelque tems ſon devoir. Mais paſſer toutes les bornes, rompre les nœuds les plus ſacrés, renoncer à toute vertu & à toute juſtice, c'eſt ce qui n'arrive pas ſans une prodigieuſe corruption de cœur, & ce qui eſt par conſéquent tout-à-fait incompréhenſible dans une perſonne de votre caractère. Je ne vous connois que ſur le rapport de votre épouſe. Je vois qu'avec les juſtes ſujets que vous lui donnez de ſe plaindre de vous, elle rend juſtice à votre mérite. Je me perſuade avec raiſon, que vous en avez infiniment: le témoignage qu'elle vous rend,

fait votre éloge & le sien. Mais quel usage en faites-vous ? Où est la bonté de votre cœur, lorsque vous abandonnez une épouse qui vous adore, & dont l'esprit, la vertu, la douceur, joints à mille charmes naturels, auroient dû fixer éternellement votre tendresse ? Où est votre esprit & votre jugement, lorsque vous lui préférez une femme qui n'a guères d'autre mérite que celui que votre passion lui prête ? C'est par mes propres yeux que j'en juge. Je la vis hier à Chaillot. Dieu ! quelle différence entre elle & ce que vous lui sacrifiez ! Enfin où est le soin de votre honneur, lorsqu'avec tant de lumières vous vous rendez l'esclave d'une passion honteuse, & que vous vous exposez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre avanture ?

Je voulois interrompre cette injurieuse harangue, où le bon-sens me paroissoit aussi peu ménagé que l'honnêteté. Il continua avec le même feu. Un moment Monsieur, me dit-il, un moment, je n'ai que deux mots à ajouter ; & comme il n'y

n'y a pas d'apparence que j'aye l'honneur de vous revoir souvent, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir, & de laisser peut-être une matière utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore envisager dans votre conduite, que ce qui blesse la Raison & l'Honnêteté morale; mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la Conscience & de la Religion? De quel droit & sur quel prétexte pensez-vous à rompre les saints engagemens du mariage? J'ignore quelles sont les Loix de la Religion que vous professez: mais en est-il d'assez détestables pour autoriser la violation de vos sermens, lorsque votre épouse est fidèle à observer les siens? Je sai qu'elle a eu la foiblesse d'y prêter son consentement, je lui en ai fait un juste scrupule. Elle ne se défend que par la résolution où elle est, dit-elle, de vous prouver jusqu'à la fin de sa vie par son obéissance & sa soumission, qu'elle ne mérite pas le tort que vous lui faites. Il est clair que cet excès de bonté ne la justifie pas.

Mais

Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez au crime ſans prétexte & ſans raiſon, qui n'en ſauriez apporter d'autre qu'une paſſion déréglée, qui en eſt elle-même un très énorme. Voilà Monſieur, ajouta-t-il, ce que mon Miniſtère, & l'intérêt que tous les honnêtes-gens doivent prendre à la cauſe de Madame votre épouſe, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici ſans témoins. Je l'ai fait ſans ménagement. Je ſouhaite que mon zèle produiſe quelque effet ſur vous. Il me reſte d'apprendre vos volontés par rapport à la commiſſion principale, qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fuſſe extraordinairement choqué de ce diſcours, & que dans les idées où j'étois je duſſe y trouver preſqu'autant d'injures & d'abſurdités que de paroles, il y avoit néanmoins quantité de choſes ſur leſquelles je n'euſſe pas refuſé de m'expliquer, s'il m'eût été adreſſé par tout autre qu'un Eccléſiaſtique. Mais le ſouvenir récent de

la malignité du J. m'inſpira de la défiance. Malgré le trouble où j'étois, j'eus aſſez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain, que je lui pardonnois ſes invectives; que s'il étoit auſſi-bien qu'il me l'aſſuroit avec mon épouſe, il devoit ſe plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit aſſurément peu d'eſtime & de confiance; qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui apprendre quantité de choſes qui diminueroient peut-être ce qu'il appelloit ſon zèle, & qui ſerviroient à lui faire appercevoir plus de raiſon, d'honneur, & de religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes enfans, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant pas aſſez injuſte pour les priver toujours du plaiſir de voir leur mère. Il me demanda la permiſſion de les voir, & de les embraſſer de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impoſſible d'écarter les ré-

réflexions qui m'assaillirent après son départ. Je me rappellai, comme malgré moi, jusqu'aux moindres expressions de son discours & de ma réponse. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obscurs qu'il m'avoit faits, fut le caractère de ma nouvelle épouse. Je ne doutai pas que cette femme d'un mérite si inférieur à celui de Fanny, & dont il avoit jugé lui-même à Chaillot par ses propres yeux, ne fût Madame Lallin, que mon épouse se figuroit apparemment que je devois épouser. Je souris de cette erreur. Mais ne comprenant rien à tout ce qu'il avoit ajouté, je conclus seulement que c'étoit un effet de l'adresse de Fanny, qui pour conserver sa réputation dans le Couvent, tâchoit de déguiser son infamie, & de faire retomber sur moi tout le blâme de notre séparation. Quoique cette conduite fût assez naturelle, après celle que j'étois toujours persuadé qu'elle avoit tenue, j'en ressentis une vive indignation. Ce sentiment servit même à diminuer le trouble qui

qui ne me quitoit point, & qui accompagnoit toujours son idée. Voyez, disois-je, de quoi devient capable une femme qui a une fois oublié son devoir! Un crime entraîne presque tous les autres. Fanny étoit droite, sincère, incapable de dissimuler. La voilà fourbe & artificieuse. Elle s'est deshonorée par le plus honteux desordre, & elle veut conserver toute la gloire de l'innocence. Ah perfide, qui t'eût jamais soupçonnée de porter un cœur si lâche, & d'y renfermer le germe de tant d'horreurs & d'infamie! A quels signes s'assurera-t-on jamais d'avoir bien connu dans une femme, la modestie, la pudeur, la sincérité, la tendresse conjugale, & toutes les autres vertus? J'allai au parc après ces réflexions, pour chercher ma consolation ordinaire dans la vue & l'entretien de Cécile. L'impression qui me restoit de ce qui venoit d'arriver, me fit pousser encore un profond soupir en entrant dans sa chambre. Cette aimable fille s'appercevoit fort bien de la mauvaise assiette de mon ame: sans

ſans doute même, qu'elle en devinoit la cauſe. Mais elle étoit convaincue que je l'aimois, & elle avoit elle-même une tendreſſe infinie pour moi. Elle me recevoit comme un amant chéri, mais malade, qui avoit beſoin d'être ſoulagé par ſa bonté & ſon indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur & inquiétude. Je remarquois alors dans ſes yeux tous les tendres mouvemens de ſon ame; &, fortifié en quelque ſorte par le témoignage de ſa compaſſion, je le remerciois de ce ſentiment qui convenoit ſi bien à mes maux.

Mr. de R. s'employoit pendant ce tems-là ſans relâche à preſſer l'affaire de mon divorce. Il l'avoit propoſé au Conſiſtoire de Charenton; & quoique les Proteſtans fuſſent ſi maltraités en France qu'ils ſe voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs privilèges, il avoit eu aſſez de crédit pour faire paſſer les Anciens ſur leurs craintes, & les faire conſentir à recevoir ma requête. Le jour étoit déja marqué pour la dépoſition des Témoins.

moins. Ma belle-sœur, sa fille, Madame Lallin, & mes principaux domestiques devoient être entendus par les Commissaires ; & la conclusion ne pouvoit traîner longtems, après des rapports si unanimes & si positifs. Ce fut sans doute le Ciel qui prit soin d'arrêter cet aveugle projet, dans un tems où il ne paroissoit plus que rien pût s'opposer à l'exécution. Je souhaitois moi-même d'en voir bientôt la fin : non que je ne fusse toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes, qu'un esprit plus timide eût regardé peut-être comme autant de malheureux présages: mais je m'étois persuadé, suivant la réflexion de ma belle-sœur, que mon mariage étoit l'unique moyen de les dissiper. D'ailleurs, les charmes de Cécile agissoient sur moi avec leur empire ordinaire; ou s'il étoit vrai, comme je l'avois dit à ma sœur, que cette belle personne ne m'eût rien inspiré, le transport que je lui avois fait de mes sentimens étoit si parfait & si sincère, qu'il produi-

duisoit tous les effets d'une véritable passion.

Quelques jours s'écoulérent, jusqu'à celui qui étoit marqué par le Consistoire pour entendre les dépositions de ma famille. Le matin même de ce jour fatal, on vint m'avertir qu'un Chanoine de St. Cloud, nommé Mr. Audiger, avec qui j'avois lié quelque connoissance, demandoit avec empressement à m'entretenir, & qu'il avoit avec lui un inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois seul dans ma chambre, assis sur un lit de repos, où je m'entretenois tristement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi; & cette pensée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle, j'avois déclaré à mes gens que je ne serois visible ce jour-là pour personne. Cependant, ayant quelque considération pour Mr. Audiger, qui étoit un homme d'esprit & de mérite, je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avec l'inconnu qui l'accompagnoit. Pardonnez mon impor-

portunité, me dit-il; je n'aurois pas insisté après avoir appris de vos domestiques que vous étiez dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui; mais je me suis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme, qui m'est recommandé par un ami, & qui a des affaires pressantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'asseoir. L'étranger étoit un homme dont je reconnoissois l'air & la taille. Mais son mouchoir qu'il tenoit devant sa bouche, comme si ses dents lui eussent causé quelque douleur, & une grande perruque qui lui cachoit une partie du visage, ne me permirent pas d'abord de le remettre entièrement. D'ailleurs, j'aurois eu le même embarras quand il auroit paru dans son état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me serois pas persuadé aisément, qu'un malheureux que je croyois mort, & à qui toutes sortes de raisons devoient faire craindre ma présence s'il étoit vivant, pût se trouver tranquilement dans ma propre

maison au moment que je m'y attendois le moins.

Aussi-tôt qu'il fut assis, il me laissa voir son visage à découvert. Je me remis alors clairement ses traits. Cependant, le peu de vraisemblance que je trouvois dans mes idées, & la surprise extrême que me causoit cette avanture, me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvemens tumultueux s'élevoient dans mon ame, lorsqu'il se hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne se trompent pas, me dit-il en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine; je suis Gelin. J'ai eu recours à ce déguisement, pour m'introduire chez vous sans être reconnu de votre famille. Parlons donc sans bruit; & si vous êtes homme d'honneur, ne permettez pas que je reçoive ici d'insulte. Vous me haïssez, continua-t-il avec beaucoup d'assurance; je ne m'en plains pas, je vous ai fait assez de mal pour mériter votre haine. Aussi ne suis-je pas ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la mesure de

mes

mes crimes. J'ai séduit votre épouse, j'ai massacré votre frère & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même, ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyions l'épée à la main. Convenons du tems & du lieu.

Ce discours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois sans doute laissé paroître en le reconnoissant. Dans la prémière indignation que je ressentis, il ne s'en falut rien, que me levant avec fureur, je ne m'efforçasse de le punir par mes mains de toutes ses perfidies. Cependant, un moment de réflexion me fit comprendre qu'étant seul & sans armes, la violence me réussiroit peut-être mal avec un homme de ce caractère. Il n'y avoit pas à délibérer non plus sur le duel qu'il me proposoit. L'honneur & la raison me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Justice publique que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté consistoit à me saisir d'un scélérat si effronté,

qui ſans doute ne s'étoit pas introduit chez moi ſans précautions, & que je jugeois muni de quelques piſtolets, outre une longue épée dont il ſembloit affecter de faire parade. Je demeurai quelque tems en ſilence, à chercher le moyen de m'aſſurer de lui, & à réfléchir ſur les raiſons qui pouvoient lui faire deſirer ma mort. Son impatiente fureur paroiſſoit dans tous ſes mouvemens. Il me preſſa de répondre, en me conſeillant, avec quelques railleries amères, de ne pas refuſer le combat, autant pour ma ſureté, ajouta-t-il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, & quelque averſion que j'aye toujours eue pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occaſion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de ſa haine, & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occaſion qu'il m'offroit de punir tous ſes crimes,

& que je ne la laisserois pas échapper. Mais que pour ôter à mes domestiques toute défiance de son projet & du mien, il faloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma maison, & prendre uu air qui sentît moins la colère & la haine. Je lui demandai si Mr. Audiger savoit quelque chose de son dessein. Il m'assura qu'il n'en savoit rien. Je les invitai là-dessus l'un & l'autre à déjeuner avec moi. Ils y consentirent.

Je me levai aussi-tôt pour appeller quelque domestique. Il en vint un, à qui je donnai ordre de faire préparer promtement ce qui étoit nécessaire pour déjeuner. Je m'étois avancé exprès vers la porte de ma chambre, desorte qu'il me fut aisé de dire secrettement à mon laquais que j'avois besoin de secours, & que ma vie étoit en danger s'il ne se hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peut-être avec un air de trouble & de précipitation, ne pouvoit manquer de répandre en un moment

l'allarme dans toute ma maiſon. Mes domeſtiques étoient diſperſés. Le mouvement qu'on ſe donna pour les raſſembler, fit que le bruit alla juſqu'au parc. Les Dames apprirent le danger où j'étois, & l'amitié augmentant leur frayeur, elles s'imaginérent que j'étois déja aſſaſſiné. Cécile fut la plus vive à s'allarmer pour ma vie. Elle oublia les raiſons qui l'obligeoient à ſe tenir cachée. Elle devança ſes compagnes, qui accoururent auſſi après elle, & elle fut au pied de mon eſcalier avant même que mes gens y fuſſent avec leurs armes. Gelin s'étoit peut-être déja défié de quelque choſe, lorsqu'il m'avoit vu parler ſecrettement au laquais; mais entendant quelque tumulte, & la voix de Cécile qui demandoit à grands cris où j'étois, il ne douta pas que mon deſſein ne fût de le faire arrêter. La rage le ſaiſit auſſitôt. Il tire ſon épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, & ſe jette ſur moi pour me percer. J'eus aſſez de bonheur pour écarter le prémier coup: mais comme je me

me levois de ma chaise en m'efforçant de le saisir, il me fit tomber sur le lit de repos qui étoit à côté de moi, & me plongea deux fois son épée au travers du corps. Je demeurai étendu & sans force, en versant deux ruisseaux de sang. Le Chanoine, qui n'avoit pu être assez promt pour arrêter mon assassin, se jetta sur lui au moment qu'il me portoit un troisième coup, & lui saisit heureusement le poignet. L'épée tomba par terre, & roula même à quelques pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s'approchoient, ne s'arrêta pas à la prendre. Il tira de ses poches deux pistolets, & les tenant au poing il entreprit de se sauver par l'escalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cécile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut poussée si rudement par Gelin, qu'elle ne put l'arrêter; mais laissant ce soin à mes gens qui la suivoient, elle entra toute éperdue dans ma chambre. La prémière chose qui

qui s'offrit à ſes yeux, fut l'épée ſanglante de Gelin. Elle s'en ſaiſit, & ne doutant pas que le Chanoine, qui étoit auprès du lit à me donner du ſecours, n'eût contribué à ma mort, ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me reſtoit de vie, elle fondit ſur lui la pointe baiſſée, pour le percer de mille coups. Je ne ſai par quel hazard il put éviter ſa furie. Il ſe tourna ſi à propos, que le prémier coup ne porta que dans ſa robe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conſervois toute ma connoiſſance, je la priai d'une voix foible de l'épargner. Ma prière ne parut ſervir qu'à l'animer davantage. Il ſembloit que m'entendant parler, ce témoignage qu'elle avoit de ma vie lui fît trouver de la joie dans les efforts qu'elle faiſoit pour me venger. Heureuſement pour le Chanoine, une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré ſa hardieſſe & ſa réſiſtance. Ce perfide, voyant neuf ou dix hommes armés

au

au bas de l'escalier, avoit d'abord menacé de casser la tête au prémier qui s'opposeroit à son passage. Mais Drink, qui étoit plein de résolution, ne lui avoit répondu qu'en s'approchant de lui le pistolet à la main, & en lui ordonnant fièrement de mettre bas les siens. Cette vigueur l'avoit tellement déconcerté, qu'il s'étoit laissé saisir au collet. Il avoit été facile ensuite de le desarmer, & quatre de mes laquais étoient demeurés à le garder.

Drink fut surpris en entrant dans ma chambre, de trouver Mr. Audiger aux mains avec Cécile. Me voyant blessé & étendu sur mon lit, il s'imagina comme elle que cet honnête Chanoine étoit un de mes assassins; & loin de courir à son secours, je crus remarquer à son incertitude, qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une fille. En effet, s'il eût été criminel, il n'y avoit guères de châtiment plus convenable à sa qualité d'Ecclésiastique. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cécile. Elle la céda alors volontairement, & s'approchant

chant de moi, elle me donna les plus tendres marques de son inquiétude & de sa douleur. Ma belle-sœur arriva en même tems, avec Madame Lallin & ma nièce. Elles s'employérent ensemble à visiter mes plaies. On se hâta de faire venir un chirurgien de St. Cloud: il les trouva toutes deux dangereuses, mais il ne put décider tout d'un coup si elles étoient mortelles. Son principal motif d'espérance fut de me voir conserver toute ma liberté d'esprit dans une si grande émotion, & malgré la perte d'une partie de mon sang.

Le voyage qu'on fit à St. Cloud pour avertir le chirurgien, produisit un effet fâcheux pour mon assassin. J'avois ordonné qu'on le gardât soigneusement, dans le dessein de me le faire amener à ma chambre lorsque le prémier appareil seroit mis à mes plaies, & de l'interroger sur les raisons qui l'avoient porté à son horrible entreprise. Mais le laquais qui fut envoyé à St. Cloud n'ayant pas reçu ordre de se taire, avoit publié tout ce qui s'étoit passé chez

chez moi. L'avanture fut rapportée aux Chefs de la Justice du Lieu, qui se crurent en droit de faire amener le criminel dans leurs prisons. Ils l'envoyérent prendre chez moi par quelques archers. J'étois alors occupé avec le chirurgien; & la crainte de me causer un nouveau trouble dans le danger où j'étois, empêcha mes gens de me le faire savoir. Je n'approuvai pas leur discrétion, lorsqu'ayant demandé des nouvelles du prisonnier, on me répondit que la Justice de St. Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me sentois assez de générosité pour lui pardonner, je perdois l'espérance d'apprendre ce qui m'avoit attiré sa haine. Mr. Audiger, qui s'étoit réconcilié avec Cécile, & que j'avois prié de me donner quelques lumières sur ce triste accident, m'avoit protesté qu'il ne connoissoit Gelin que de ce jour, & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la prière du Chapelain de Chaillot, qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du Chapelain me faisoit

bien comprendre que mon épouſe n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin: mais quoique je ne puſſe attribuer la profeſſion qu'elle faiſoit avec cela de mener une vie dévote & ſalutaire, qu'à une damnable hypocriſie, je n'oſai porter mes ſoupçons juſqu'à me défier qu'elle eût quelque part au deſſein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Ce ne ſeroit plus une femme, diſois-je, ce ſeroit un monſtre, une furie déteſtable. Je tâchois d'écarter cette penſée, comme ſi j'euſſe appréhendé de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même cauſé une eſpèce de frémiſſement, en ſe préſentant à mon eſprit la prémière fois. Cependant elle y revenoit toujours, malgré les efforts que je faiſois pour la rejetter, & elle n'y revenoit pas ſans me cauſer un des plus triſtes ſentimens que j'euſſe encore éprouvés. Ma belle-ſœur s'apperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occupoit. Mais que penſez-vous,

vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot? Seroit-il poſſible que la miſérable Fanny.... Je n'oſai achever. Ma ſœur comprit fort bien le reſte. Elle baiſſa les yeux, & demeura ſans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine; mais elle me confeſſa à la fin, que Madame Lallin, Cécile & elle-même, avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de Mr. Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit ſur mon cœur une mortelle impreſſion. Je ſentis couler des larmes amères de mes yeux. O Dieu! m'écriai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny! hélas! que t'ai-je fait? Il ne manque donc plus à ton plaiſir & à tes crimes, que de me percer le cœur? Cécile étoit préſente. Loin de s'offenſer de mes plaintes, je voyois dans ſes yeux qu'elle y étoit ſenſible. Ah Cécile, Cécile! lui dis-je en la regardant triſte-

triſtement, il n'y a plus que votre bonté qui puiſſe me conſoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin, & une épouſe encore plus cruelle, n'ont pu m'ôter, ſi je n'avois la douce aſſurance d'en paſſer une toute heureuſe avec vous.

Son père, qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'aſſemblée des Commiſſaires & pour la dépoſition des Témoins, s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort ſurpris de n'y pas voir ma famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le ſoir, & il trouva une trop juſte excuſe dans les funeſtes nouvelles qu'il apprit en arrivant. Son prémier ſentiment fut de pourſuivre avec chaleur le procès de Gelin, & de remonter juſqu'à la ſource de ſon attentat, pour en découvrir tous les complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois trop d'apprendre ce que je veux toujours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y eſt intéreſſé. Voulez-vous que j'aille informer le public de ma honte, & m'expoſer

peut-

peut-être à voir mon infame épouse finir sa vie sur un échaffaut ? Elle n'est pas digne d'un autre sort. Mais je dois le sacrifice de mon ressentiment à la mémoire de son père, à mon propre honneur, & même au vôtre, puisque vous m'avez accordé votre fille. J'approuve donc si peu votre avis, ajoutai-je, que je vous prie au contraire d'employer votre crédit & celui de vos amis pour arrêter le cours de la Justice & pour sauver Gelin. Je vous desirois avec impatience pour vous faire cette prière. On attend Madame au prémier jour. Gagnez seulement sur les Juges de surseoir les procédures jusqu'à son retour. Je compte d'obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raisons, & s'étant rendu aussi-tôt à St. Cloud, il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès jusqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permission de voir Gelin dans sa prison. Je l'avois prié de la demande-

mander aux Juges, & de faire ſes efforts pour tirer de lui quelque éclairciſſement. Il lui fut impoſſible de ſe procurer cette faveur. Je fus aſſez ſatisfait de celle qu'il avoit obtenue, & d'apprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée longtems, puiſque la meilleure partie de ſes équipages étoit déja au château.

En effet, elle arriva deux jours après avec toute la Cour. Nous en fûmes avertis par le bruit des cloches & les autres témoignages de la joie publique; car cette excellente Princeſſe étoit ſi tendrement aimée, que ſes moindres abſences étoient ſupportées avec peine. Les plaiſirs ne renaiſſoient qu'en ſa préſence. Il lui reſtoit alors bien peu de tems pour en goûter & pour en faire naître. Le cours de ſa belle vie approchoit de ſa fin. Fragilité des Grandeurs Humaines! Dans la fleur de ſa jeuneſſe, ſi proche du trône, au milieu des délices, & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent ren-

rendre la vie chère & précieuſe, elle devoit peu de jours après ſe la voir ravir tout d'un coup, & ſervir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fond ſur les avantages de la naiſſance & de la fortune. Ce ne fut pas à elle ſeulement que ſon retour devint funeſte. Cécile étoit compriſe dans le même arrêt du Ciel qui la condamnoit à mourir; & ſi cette grande Princeſſe ſervit de leçon aux amateurs du monde & des plaiſirs, la charmante Cécile en fut une auſſi terrible pour tous ceux qui eſtiment trop les agrémens de la Nature & les charmes de la Beauté. Moi ſeul, miſérable rebut de la Fortune, j'étois deſtiné, après tant de malheurs & d'agitations douloureuſes, deſtiné ſans le prévoir & ſans l'eſpérer, à des retours de joie & de félicité, dont je ne me croyois plus capable en idée même & en imagination. Mais il devoit encore en couter extrêmement à mon cœur, avant que de les obtenir; & par la diſpoſition ordinaire de

mon sort, je devois les payer bien cher, après les avoir possédé quelques momens.

FIN DU TOME IV.

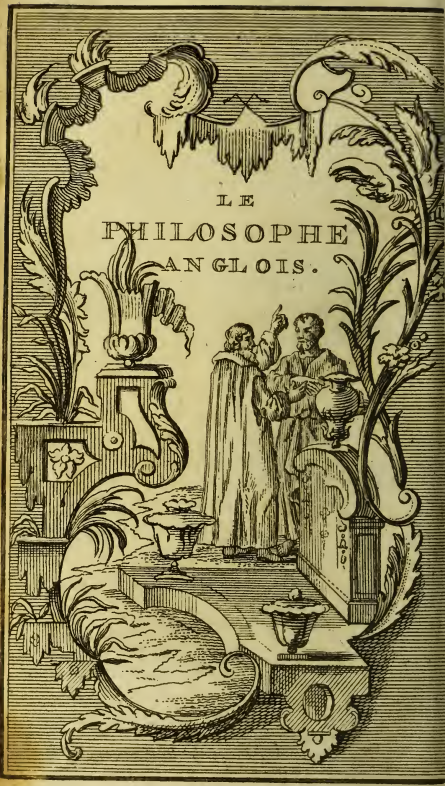
AVIS AU RELIEUR.

AAN DEN BOEKBINDER.

Fig. 1. Tom. I. . . . Pag. 12
Fig. 2. Tom. I. 131
Fig. 3. Tom. II. 52
Fig. 4. Tom. II. 172
Fig. 5. Tom. III. 1. Partie. 81
Fig. 6. Tom. III. 2. Partie. 255
Fig. 7. Tom. IV. 69
Fig. 8. Tom. IV. 344

AVIS AU RELIEUR.

TAB DES SOUSCRIPTEURS.


LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM & A LEIPZIC,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.

AVERTISSEMENT

DE JEAN NEAULME AUX LIBRAIRES.

VOici, MESSIEURS, le *V. Tome* du *Philosophe Anglois ou Histoire de Mr. Cleveland*, écrite par l'Auteur même des *quatre prémiers Volumes*. Je viens de l'imprimer, parce que le *Droit de Copie* de cet Ouvrage m'appartient incontestablement, l'ayant acheté publiquement en vente entre les Libraires le 27. d'Août 1736. d'*Etienne Néaulme* Libraire d'Utrecht. Il l'avoit inséré dans mon Catalogue *avec le Droit de Copie de cette Suite*, qu'il a soutenu lui appartenir aussi-bien que des quatre prémiers Volumes, l'ayant payée d'avance à l'Auteur, avec lequel il avoit contracté pour un Ouvrage complet; ce qui a été su de tous les Libraires, puisqu'il les en a instruits dans le tems même par un Imprimé, & ensuite par les Gazettes. On pourroit juger par l'Exemplaire de ce V. Tome que j'ai reçu de Paris, que l'Auteur l'a fait imprimer à ses dépens *. Mais ce qu'il y a de plus re-

* Voyez le *Supplément à la Gazette d'Utrecht* du 22 Avril 1738, Article de *Paris*. Il y est dit, que *l'Auteur vient d'obtenir la per-*

remarquable, c'est que le Titre de ce Volume porte, *à Utrecht, chez Etienne Néaulme*, 1738; & que l'Avertissement dit que *c'est une Suite aux quatre premiers Volumes de la prémière Edition qui s'est faite à Utrecht chez le même.* C'est précisément aussi ce que j'imprime, & qui m'appartient. Je vous en ai donné connoissance, MESSIEURS, en vous faisant présenter ma Liste pour y signer le nombre que vous en souhaiteriez; & j'ai eu la satisfaction de voir par le nombre qui a été mis à côté de chaque nom, le jugement favorable que vous portez tous sur la justice de mon Droit. Aussi n'ai-je rien tant desiré, que de m'en rapporter à votre décision. J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

JEAN NEAULME.

La Haye, ce 13. Mai 1738.

permission d'achever son HISTOIRE DE CLEVELAND *qu'il avoit commencée en Hollande; qu'il vient d'en donner le* V. TOME, *& qu'il le distribue lui-même à* L'HÔTEL DE CONTY.

AVERTISSEMENT.

DAns quelque tems qu'on se détermine à mettre au jour la suite du Philosophe Anglois, & soit qu'on fasse paroître ensemble ou successivement les trois Volumes qui restent à publier, j'exige de l'Imprimeur qu'il y joigne cette courte Préface.

De quantité d'Editions des prémières Parties, qui ont paru en France & dans les Pays étrangers, il ne s'en est pas fait une sous mes yeux ; & n'aiant pas même été consulté, j'ai eu le chagrin de ne pouvoir suivre le conseil de mes Amis, ni ma propre inclination, qui me portoient à retoucher quelques endroits dont j'ai su que di-

verſes perſonnes ont fait des plaintes. Un Ecrivain abandonne ſon Manuſcrit à la preſſe ; il n'eſt pas ſurprenant que la foibleſſe naturelle l'ait entrainé dans quelque erreur : & la même raiſon empêchant preſque toujours qu'il ne s'en apperçoive, il attend, s'il eſt de bonne foi, que la cenſure du Public vienne l'éclairer, diſpoſé à réparer ſes fautes dans les éditions ſuivantes. Mais que lui ſert cette diſpoſition, ſi ceux qui s'attribuent le droit de réimprimer ſon Ouvrage, lui ôtent la liberté de le corriger?

Il paroîtra juſqu'ici que je ne penſe point à me défendre contre de juſtes reproches. Avec une manière de penſer ſi raiſonnable, ne me ſera-t-il pas permis de repouſſer auſſi ceux qu'on m'a faits injuſtement? Je me ſuis purgé tant de fois du plus odieux, qu'il me paroîtroit inutile d'y revenir, ſi

si l'importance du sujet n'étoit capable de justifier mes répétitions. On n'a pas eu honte de m'accuser d'avoir donné quelque atteinte à la Religion. Ma réponse est dans vingt endroits de mes Ecrits ; & si elle n'a pas forcé mes accusateurs à changer d'opinion, je les accuse à mon tour d'aveuglement ou de malignité. En effet, pour me servir des termes que j'ai déja employés, comment pourroit-on méconnoître un but aussi marqué & un enchaînement aussi clair que celui des Avantures du Philosophe Anglois? On a dû voir dans Mr. Cléveland, un homme qui n'a point reçu pendant sa jeunesse d'autres principes de Religion que les connoissances naturelles; qui pendant une grande partie de sa vie n'a point eu l'occasion d'en acquerir d'autres; qui a cru devoir s'y borner, tant qu'elles ont suffi pour servir de règle à ses mœurs, &

pour entretenir la paix dans son cœur, ce qu'il appelle le bonheur & la ſageſſe ; mais qui reconnoit enfin leur impuiſſance dans l'excès de ſes infortunes, lorſqu'il ſent qu'elles ne peuvent ſervir de remède à ſes douleurs, & qui les abandonne par deſeſpoir. Il s'eſt convaincu néanmoins par le raiſonnement, que la juſtice du Ciel doit un remède à tous nos maux, ſurtout lorſqu'ils ne ſont pas volontaires. Il le deſire, mais ſans ſavoir où le chercher. S'il reçoit par intervalles quelques idées de Religion, c'eſt au hazard qu'il les doit, & ſes malheurs continuels ne lui permettent pas de les approfondir. Elles ne ſe préſentent point d'ailleurs de cette façon, qui porte la lumière dans l'eſprit, & qui eſt capable d'inſtruire & de perſuader. Auſſi demeure-t-il ſi deſtitué d'appui, qu'il eſt prêt de tomber dans les dernières foibleſſes.

Il

Il n'a plus les ſecours de la Philoſophie, auxquels il a renoncé; & il manque de ceux de la Religion, qu'il ne connoit point encore. Il n'eſt ſoutenu que par un reſte de ſageſſe, qui ne mérite point ce nom, puiſqu'elle eſt ſans principe, & qu'elle n'eſt plus qu'un effet de l'habitude.

Cependant un homme d'un caractère tel que le ſien, ne peut demeurer longtems dans un état ſi triſte. Le ſentiment de ſa miſère devient ſi vif, que toute ſon ardeur ſe réveille pour en chercher le remède. Il fait de nouveaux efforts. Le hazard, ou plutôt la Providence le met en liaiſon à Rouen avec le Comte de Clarendon; & c'eſt dans les entretiens de cet illuſtre ami, qu'il trouve la paix du cœur & la véritable ſageſſe, avec la parfaite connoiſſance de la Religion.

Tel eſt le plan du Philoſophe Anglois.

glois. Si mes accusateurs l'ont compris, comment m'ont-ils accusé de favoriser le Déisme, dans un Ouvrage, dont le but au contraire est de montrer qu'il n'y a ni paix du cœur ni véritable sagesse sans la connoissance & la pratique de la Religion ? En-vain prétendront-ils qu'on peut tirer de quelques raisonnemens particuliers de M. Cléveland, les conséquences qu'ils leur attribuent. C'est entrer mal dans la situation d'un homme d'esprit, qui cherche, qui délibère, qui raisonne sur ses lumières présentes, & qui a toujours soin d'ailleurs de faire entendre qu'il est arrivé dans la suite à des connoissances plus parfaites.

Cette dernière remarque devoit servir aussi à prévenir une autre objection. Les derniers Tomes, a-t-on dit, n'ont point encore paru. On ne sauroit deviner que Cléveland deviendra un jour bon Chrétien.

Je

Je réponds qu'on pouvoit le deviner, si l'on eût fait attention que cela étoit annoncé dans la Préface, & dans cent endroits de l'Ouvrage, surtout au Tome IV. où M. Cléveland l'apprend lui-même à ses Lecteurs, & où il parle avec douleur de ses foiblesses; ce qui suppose qu'en les écrivant, il est dans un état de lumière qui les lui fait condamner.

Que manque-t-il à cette justification? Et s'il est étrange que mes accusateurs aient si mal conçu le dessein d'un Ouvrage où l'on ne me reproche point d'être obscur; ne le seroit-il pas encore plus, qu'il leur restât quelque défiance de mes sentimens après cette explication?

Plût à Dieu qu'il me fût aussi aisé de satisfaire à d'autres plaintes, que je n'ai pas même attendues pour en sentir la justice, & pour lesquelles je n'ai point de réponse plus simple que l'aveu que

je fais de les avoir méritées. On m'attendoit sans doute à ce détroit, mais je ne cherche point à l'éviter : & je suis persuadé qu'après une erreur, le prémier degré de réparation, & la meilleure marque de repentir, c'est de se reconnoître coupable par une confession libre & sincère. J'avoue donc que le cours de mon Ouvrage demandant l'intervention d'un Ecclésiastique vicieux, je me suis figuré que rien n'étoit plus capable d'en faire un personnage intéressant, que de le prendre dans une Compagnie célèbre, dont le mérite même & la réputation donnassent plus d'éclat au contraste, & de lui attirer ainsi l'attention de mes Lecteurs, par l'étonnement même de le voir dans un Corps où l'on n'est point accoutumé à trouver des gens qui lui ressemblent. C'est-à-dire, que ma faute consiste à l'avoir fait Jésuite, par les raisons qui devoient

voient m'en empêcher ; & qu'en croyant attacher mes Lecteurs par le merveilleux, je ne me ſuis pas moins écarté de la vraiſemblance que de la juſtice. Mais je puis proteſter du moins que je ſuis de bonne foi dans mes excuſes ; & de quelque manière qu'elles ſoient reçues, c'eſt un ſentiment que je ne veux jamais perdre.

Ainſi dans quelque main que mon Manuſcrit puiſſe tomber, j'exige qu'on en retranche juſqu'à la lettre initiale J... qui pourroit rappeller les traces du paſſé, & qu'il ne reſte de cette chimère, que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour ſervir de paſſage à des caractères & à des deſcriptions plus juſtes. Le Tableau que j'ai fait du Collège de Louis le Grand, dans le Livre XII. ne paroîtra flaté ou incertain qu'à ceux qui n'ont jamais viſité cette célèbre Ecole de Science & de Vertu.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai point d'explication à donner sur le reste de l'Ouvrage. L'impatience avec laquelle on m'a fait l'honneur de le desirer, me rassureroit peut-être contre bien des craintes, si ce n'étoit d'ailleurs une raison d'attendre moins d'indulgence de la Critique. Quoi qu'il en soit, je me flate que Cléveland, Fanny, & Cécile, ne perdront pas aisément la faveur qu'ils ont trouvée aux yeux du Public; pour peu, du moins, que j'aye réussi à leur conserver le caractère qui leur a fait obtenir tant de glorieux suffrages.

LE

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE HUITIEME.

RECommencerai-je sans cesse à m'affliger, & l'image de mes anciens malheurs me sera-t-elle toujours présente ! Quelle étrange

familiarité ai-je contractée avec la douleur? Dans la situation tranquille dont le Ciel me permet de jouïr depuis quelques années, à couvert du moins de ce déluge d'infortunes, qui ont ruïné ma conſtance & mes forces dans la plus belle ſaiſon de ma vie, la paix ne devroit-elle pas rentrer dans mon cœur? N'eſt-il pas tems que j'oublie mes peines; & lorſque la fortune m'accorde un peu de repos, aurai-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle? Mais par quel charme ſe fait-il que le mal qu'elle me cauſe, & les tourmens même dont je me plains, ſont devenus ma plus douce & ma plus chère occupation? Un malade peut-il chérir le poiſon qui le tue? J'aime, je crains, j'eſpère, je m'afflige & je me trouble encore, dans un tems où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles ſentimens. Toute la douceur de ma vie eſt de les entretenir, comme le précieux reſte de ce qui les a cauſés. Je ne me laſſe donc pas de répéter mon

des-

deſſein : je continue d'écrire pour nourrir ma triſteſſe, & pour en inſpirer à tous les cœurs ſenſibles qui ſont capables de s'attendrir & de s'affliger avec moi.

L'impatience que j'avois d'apprendre le retour de Madame, ceſſa deux jours après, par l'arrivée d'un de ſes Gentilshommes, qui demanda d'une manière preſſante à m'entretenir un moment. Quoique les Chirurgiens m'euſſent recommandé la ſolitude & le ſilence, ma ſœur qui ſavoit que mes bleſſures n'étoient pas le plus dangereux de mes maux, crut que cette marque de bonté & d'attention, de la part d'une Princeſſe pour qui j'avois le dernier attachement, contribueroit plus à ma guériſon que tous les remèdes. Le Gentilhomme étoit d'ailleurs un de mes amis, que la bonté de Madame lui avoit fait choiſir exprès pour cette commiſſion. Après quelques marques de l'intérêt qu'il prenoit lui-même à ma ſituation, il me dit en peu de mots, que me trouvant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'étoit figuré,

il

il se croyoit obligé de changer quelque chose aux ordres dont il étoit chargé ; mais qu'il ne doutoit pas que sur le rapport de ce qu'il avoit vu, Madame ne le renvoyât chez moi, le jour même, avec d'autres explications ; qu'elle devoit arriver le soir à Saint-Cloud, où elle avoit espéré que je pourrois me faire transporter, pour apprendre d'elle-même mille choses qu'il m'importoit de savoir, & dont elle croyoit ne pouvoir trop tôt m'informer ; qu'il ignoroit les raisons secrettes de son empressement ; mais qu'elle lui avoit recommandé plusieurs fois de me répéter que j'étois plus heureux que je ne le pensois, & qu'elle faisoit son propre soin de mon bonheur. Il ajouta que mes blessures lui paroissant trop dangereuses pour me permettre de quitter ma maison, il alloit attendre la Princesse à Saint-Cloud, où elle seroit surprise en arrivant de ne me pas trouver moi-même.

Le soin de ma vie ne me touchoit point assez pour me la faire ménager beaucoup. Cependant comme

me je ne voyois dans le compliment que je venois de recevoir, qu'une marque ordinaire de l'affection dont Madame m'honoroit, je crus que le bruit de mon avanture étant allé juſqu'à elle dans le lieu où elle avoit paſſé la nuit, ſon deſſein étoit de me conſoler par de nouvelles aſſurances de ſa protection. Ma réponſe fut conforme à cette penſée; & ſans porter mes vues plus loin, je priai ma ſœur de ſe rendre ſur le champ Saint-Cloud, pour lui marquer ma vive reconnoiſſance à ſon arrivée. Je la chargeai auſſi de lui expliquer les circonſtances de l'entrepriſe de Gelin, & de la conjurer au nom de ſa généroſité d'employer ſon pouvoir en faveur de ce miſérable, autant pour lui ſauver la vie, qu'il devoit perdre infailliblement par le dernier ſupplice, que pour mettre à couvert l'honneur de Mylord Axminſter & le mien. Ma ſœur partit. Je demeurai avec M. de R.... & ſa fille, qui avoient été préſens à ce court entretien, & qui avoient pris dans un autre ſens que moi les ordres de Madame. Ils

me proposérent leurs conjectures. Vous verrez, me dit M. de R... que Madame est informée de votre inclination pour Cécile, & que le desir qu'elle a de contribuer à votre repos, l'aura portée à lever une partie des obstacles par une recommandation aussi puissante que la sienne. Cécile pensoit de même, sans oser s'expliquer. Je me rappellai alors tout ce que je venois d'entendre, & je trouvai en effet quelque chose d'obscur dans les dernières expressions du Gentilhomme. Cette assurance répétée d'un bonheur que j'ignorois, avoit une apparence de mystère, dont il sembloit que Madame voulût se réserver l'explication. Mais à quel bonheur pouvois-je prétendre, dans l'excès d'abbattement où la tristesse me réduisoit encore plus que la douleur de mes blessures ? Je répondis à M. de R... avec un profond soupir, que si son amitié ne se trompoit pas en ma faveur, c'étoit effectivement ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

La nuit étoit fort avancée, lorsque

que ma sœur revint de Saint-Cloud ; mais n'ayant pu prendre encore que peu de momens d'un sommeil tranquille, je souffrois volontiers que M. de R... vînt dans ma chambre à toutes les heures, & qu'il me tirât par sa présence, ou par quelques mots d'entretien, d'un abîme de réflexions trop sombres. Son zèle l'auroit empêché d'en sortir, si les Chirurgiens n'eussent donné d'autres ordres. Il y étoit à l'arrivée de ma sœur ; & l'impatience d'entendre ce qu'elle avoit à me raconter, le fit approcher de mon lit avec elle. Je remarquai que cette curiosité la chagrina. Au lieu de commencer le récit que j'attendois, elle me fit un éloge si vague de la bonté de Madame & de l'intérêt qu'elle prenoit à ma santé, que M. de R... s'apperçut lui-même qu'elle usoit de quelque déguisement. Il s'imagina que c'étoit par ménagement pour l'état où j'étois ; & me voyant en effet quelques marques d'agitation, il proposa à ma sœur de se retirer. Elle le suivit sans affectation ; mais à peine l'eut-elle vu tourner vers son ap-

appartement, que revenant sur ses pas, elle s'assit auprès de mon lit, & elle me prit la main, qu'elle serra avec un mouvement passionné. Je la regardai fixement. Je vis de l'émotion sur son visage, & je la priai de parler. Mon Dieu! me dit-elle, par où dois-je commencer, & de quels termes me servirai-je pour vous apprendre ce que vous ne devez pas ignorer un moment! La présence de M. de R... m'a gênée. Je crois que vous m'approuverez d'avoir attendu que je fusse seule avec vous. Ah mon frère, ajouta-t-elle en me serrant de nouveau les mains, quel récit ai-je à vous faire!

Je confesse que cette préparation m'altéra le sang, jusqu'à me causer une sueur froide, dont je me sentis les mains & le front tout humides. Ce n'est pas que l'air & le ton de ma sœur eussent rien de funeste; mais je la voyois comme pénétrée d'étonnement & de tristesse, dans un tems où je n'attendois que de la consolation, par l'arrivée & les dernières promesses de Madame. Hélas! lui dis-je, à quoi dois-je m'attendre

tendre encore? Achevez donc promptement, si c'est quelque nouveau malheur. Elle se hâta de me répondre que c'en étoit un, mais un malheur passé, & qu'elle avoit regret que la manière dont elle s'étoit expliquée, parût me causer quelque allarme; qu'il lui étoit impossible néanmoins de me raconter avec plus d'ordre des choses qui n'en pouvoient recevoir; qu'elle étoit encore embarrassée où prendre le commencement de sa narration; qu'elle ne pouvoit venir au nœud tout d'un coup, parce qu'il dépendoit de tant de circonstances délicates, qu'elle ne se croyoit point capable d'en juger; qu'il falloit qu'elle les reprît l'une après l'autre, & que j'eusse la patience de les entendre, en me persuadant seulement d'avance que j'avois plus à espérer qu'à craindre, & que Madame elle-même en portoit un jugement tout-à-fait favorable.

L'ardeur avec laquelle je l'écoutois ne me permettant point de l'interrompre, elle continua de me dire que Madame avoit couché à Chantilly

tilly la nuit précédente, qu'elle y avoit reçu le matin du même jour la visite de Fanny, & que c'étoit d'elle-même qu'elle avoit appris mon dernier malheur; qu'ayant été d'autant plus surprise de la voir, qu'elle s'étoit fait annoncer sous un nom supposé, elle lui avoit fait connoître d'abord qu'elle étoit informée de la vérité de ses avantures; que Fanny, dont le dessein étoit d'en venir elle-même à cette explication, s'étoit jettée aussi-tôt à ses genoux, avec une abondance de larmes, & des sanglots si violens, que sa vie même avoit paru quelques momens en danger; qu'étant revenue à elle avec beaucoup de peine, elle avoit imploré de la manière la plus touchante le secours du Ciel & la compassion de Madame; que ses plaintes, ses agitations, & toutes les marques de son desespoir ne pouvoient être représentées, & que Madame confessoit elle-même qu'elle avoit peine à comprendre comment une femme d'une complexion si délicate avoit pu ressentir, sans mourir;

rir, les mouvemens d'une si impétueuse douleur.

Madame, qui ignoroit encore les nouvelles raisons qu'elle avoit de s'abandonner à cet excès d'affliction, avoit voulu d'abord la consoler avec sa bonté ordinaire, par tous les motifs qu'elle pouvoit tirer des dispositions de la Providence; & s'imaginant que c'étoit le repentir qui agissoit sur son cœur avec cette violence, elle avoit commencé à lui parler de la douceur de mon caractère, comme d'une raison d'espérer que je pourrois quelque jour oublier ses foiblesses passées. Mais c'étoit-là, me dit ma sœur, que ses larmes avoient recommencé avec une nouvelle abondance, & que dans la confusion de mille choses que son transport lui faisoit dire, tantôt me reprochant mon injustice, tantôt vantant son innocence, tantôt rappellant notre bonheur passé, & revenant toujours avec quelque exclamation douloureuse à mon nouveau mariage & à ma blessure, Madame qui étoit véritablement touchée de cette scène, & qui ne com-

comprenoit rien à une partie de ce qu'elle entendoit, l'avoit priée de lui expliquer plus nettement en quoi elle avoit besoin de ses bons offices, & de l'aider à comprendre ce que signifioient ma blessure, mon mariage, & l'injustice qu'elle me reprochoit. Elle avoit ainsi tiré d'elle quelques éclaircissemens interrompus, qui n'avoient fait qu'augmenter sa curiosité, parce que ne s'accordant point avec la plupart des idées que je lui avois fait prendre de ma conduite par des récits tout différens, elle se trouvoit obligée de nous soupçonner l'un ou l'autre de dissimulation & de mauvaise-foi: & peut-être que l'impression présente d'un desespoir aussi vif que celui de Fanny, avoit fait pancher de son côté la balance. Quoi qu'il en soit, elle s'étoit crue intéressée à lui donner toute l'attention nécessaire pour s'éclaircir, & c'étoit cet important entretien que ma sœur craignoit de ne pouvoir me rapporter assez fidèlement. Elle acheva néanmoins sa relation, dont je veux laisser le jugement à mes Lecteurs, avant que de

de représenter l'effet qu'elle produisit sur moi.

Fanny se prétendoit innocente, & loin de se reconnoître au portrait que j'avois fait à Madame de sa trahison & de son infidélité, elle avoit traité de calomnies infernales toutes les accusations qu'on avoit formées contre sa vertu. Ce n'étoit pas sur moi néanmoins qu'elle en faisoit tomber le reproche. Non : elle confessoit, disoit-elle, que le Ciel m'avoit donné un cœur droit; mais j'étois facile & crédule. Je m'étois laissé empoisonner par sa rivale; & c'étoit à cette femme détestée qu'elle attribuoit tous ses malheurs. Elle n'en avoit connu toute l'étendue que depuis deux jours. Accablée de douleurs dans sa retraite de Chaillot, surtout depuis le fatal consentement que je lui avois fait demander à notre séparation, elle y invoquoit la mort comme le seul remède d'une infortune qui ne pouvoit plus finir; lorsque Gelin, qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidèle, étoit venu l'avertir du noir complot qui se

tramoit à Charenton. Les liaisons qu'il y avoit en qualité de Protestant, lui avoient fait découvrir que je pensois à faire dissoudre mon mariage, & qu'ayant besoin de prétexte pour autoriser une entreprise qui blessoit toutes les loix, je me fondois sur les plus affreuses impostures. Il lui avoit exagéré cet outrage, & la prenant par un autre intérêt, qui étoit celui de sa sûreté même, dans le Couvent de Chaillot, où elle ne manqueroit point de passer bien-tôt pour une malheureuse adultère, & d'être exposée aux insultes, ou peut-être au châtiment, il l'avoit mise dans une situation de cœur & d'esprit si cruelle, qu'elle auroit préféré la mort à la sentence du Consistoire dont elle étoit menacée. Il avoit profité adroitement de sa consternation pour lui proposer de sortir du Monastère, & de se venger de moi en l'épousant; mais n'ayant pu se faire écouter, il l'avoit quittée en affectant plus de douleur que de colère, & en lui promettant de hazarder sa vie même pour mériter la faveur qu'il lui demandoit.

Elle

Elle n'avoit point donné d'autre sens à cette promesse, que celui qui devoit naturellement se présenter ; c'est-à-dire qu'elle attendoit des marques de zèle, des services, tels qu'elle en avoit reçus de lui dans mille occasions ; & ne prévoyant pas même qu'il fût capable de la secourir, elle n'avoit plus d'espoir que dans la bonté du Ciel ; lorsque le Chapelain de Chaillot, à qui elle avoit fait la confidence de ses peines, étoit venu lui donner avis que le misérable Gelin m'avoit assassiné dans ma propre maison, qu'il s'étoit même servi de son entremise pour s'y faire introduire par un Chanoine de Saint-Cloud. Une nouvelle si terrible & si imprévue l'avoit réduite au même moment à l'extrémité ; mon ingratitude, ma dureté, ma perfidie, n'avoient point empêché l'amour de lui faire sentir les plus mortels tourmens. C'étoit encore un de ses miracles, qu'elle eût retrouvé assez de force dans sa tendresse même & dans le doute cruel où elle étoit de ma vie, pour s'informer aussi-tôt de l'état

où mon assassin m'avoit laissé. Ayant appris que mes plaies n'étoient pas desespérées, mais n'osant présenter à mes yeux un objet aussi odieux qu'elle me l'étoit devenue, elle avoit pris le parti, sur le bruit qui s'étoit répandu de l'arrivée de Madame, & dans la confiance qu'elle avoit à sa bonté, de recueillir toutes ses forces pour aller au devant d'elle pour implorer sa pitié, pour lui redemander son époux, son honneur, tout ce qu'elle avoit de cher & de précieux aux yeux de Dieu & des hommes, & pour mourir à ses pieds, si elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Le caractère tendre & généreux de Madame l'avoit rendue extrêmement sensible à ce discours. Cependant comme elle n'avoit point oublié le détail de mes plaintes, qu'elle avoit pris plaisir à me faire répéter plusieurs fois, elle avoit demandé naturellement à Fanny, comment elle pouvoit être si touchée de mon accident, après m'avoir abandonné dans l'Ile de Sainte Hélène, après les complaisances qu'el-

le avoit eues pour un autre amant, après m'avoir livré sans pitié à tous les excès de la douleur & du desespoir ; car j'en suis témoin, lui avoit dit cette excellente Princesse, j'ai vu des larmes qui n'étoient pas feintes, j'ai entendu des regrets & des soupirs qui partoient d'un cœur malheureux, & qui se croyoit trahi par l'amour. Fanny avoit paru embarrassée de toutes ces questions, & passant sur ce qui me regardoit comme si le sens en eût été obscur pour elle, elle avoit fait des plaintes amères de l'opinion que Madame avoit de sa conduite. Tout ce qu'il y a de sacré au ciel & sur la terre, avoit été attesté en faveur de son innocence. Elle avoit confessé que sa fuite de Sainte Hélène pouvoit passer pour une démarche libre & imprudente dans l'esprit de ceux qui ignoroient le triste état où mon mépris l'avoit réduite ; mais n'ayant rien à se reprocher, & se sentant aussi sûre de son innocence que de sa misère, elle ne s'attendoit pas, avoit-elle répondu, qu'une Princesse toute généreuse dont elle ve-

noit solliciter la compassion & le secours, pût prendre plaisir à augmenter sa tristesse par des imputations si cruelles & si peu méritées. L'air consterné dont elle avoit accompagné cette courte justification, avoit tellement touché Madame, que ne se sentant point la force de l'affliger davantage, & par un effet peut-être du panchant qu'elle m'avoit toujours marqué pour elle, il n'avoit plus été question que de caresses, de consolations, & de tous les témoignages de bonté dont cette aimable Princesse assaisonnoit toujours ses faveurs. Elle avoit embrassé Fanny avec une vive tendresse ; elle avoit plaint ses peines, elle l'avoit flattée sur ses charmes, elle l'avoit exhortée à tout espérer de l'avenir; & formant à l'heure même un projet digne de sa générosité sur l'opinion qu'elle prenoit déja de son innocence, & sur la certitude qu'elle avoit de la mienne, elle avoit fait appeller un de ses Gentil-hommes, qu'elle avoit chargé de la commission que j'avois reçue avant midi, & de l'ordre de me faire transporter

ter le soir à S. Cloud, si mes blessures me le permettoient. Son premier soin avoit été de s'informer si j'y étois à son arrivée. Ma sœur ajouta que dans l'ardeur qu'elle lui avoit marquée pour me voir, & pour m'apprendre d'autres circonstances qu'elle se réservoit à me communiquer elle-même, elle la croyoit capable de me venir surprendre dans ma maison.

J'étois immobile pendant ce récit. Toute l'attention de mon ame étoit fixée par la nouveauté de tant d'objets qui se présentoient en foule à mon imagination. Il ne falloit rien craindre de l'agitation de mes esprits pour ma blessure. Jamais un calme si profond n'avoit regné dans tous mes sens. Fanny innocente! Fanny telle que je l'avois aimée! Un tel prodige étoit-il au pouvoir du Ciel? L'innocence peut-elle être rendue à une perfide? Je ne l'avois pas perdue de vue un moment pendant le discours de ma sœur; je l'avois suivie dans toutes ses attitudes & tous ses mouvemens; à genoux aux pieds de Madame,

pâle, prête à s'évanouïr, fondant en larmes & prononçant mille fois mon nom avec autant de soupirs. J'avois observé curieusement ses yeux, son visage, le son de sa voix. J'avois tiré des indices de ses moindres traits, & des conjectures du plus leger changement. Enfin revenant à moi-même après cette espèce de songe, je me tournai vers ma sœur qui attendoit impatiemment ma réponse. Non, lui dis-je avec une obstination qui la surprit, je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuses apparences. Puis sortant malgré moi de cette fausse tranquillité qui commençoit à me peser: Ah! m'écriai-je avec le plus amer sentiment du monde, ce n'est plus un bonheur auquel il me soit permis de penser, & j'ai honte de l'ardeur avec laquelle je le souhaite encore.

Mais si votre cœur le desire, reprit ma sœur, pourquoi vous refusez-vous la satisfaction de l'espérer, jusqu'au nouvel éclaircissement que Madame vous promet? C'est une douceur que vous devriez saisir

sir avidement dans l'état où vous êtes. Je ne me suis hâtée de vous voir que dans cette vue. Je vous demande à vous-même, lui répondis-je, ce que vous pensez de votre récit au fond du cœur. Etes-vous assez aveugle pour ne pas lire au travers de tous ces artifices? Faut-il ici des yeux si perçans? Il n'y a que la bonté extrême de Madame & sa prévention, qui puisse mettre un voile si épais sur les siens. Qu'aura-t-elle de plus à m'apprendre? Encore des larmes, des plaintes, des cris de douleur: c'est un langage aussi familier à l'imposture qu'à l'innocence. Ce qu'il falloit justifier, c'étoit la trahison d'une infame, qui a pris le tems de mon sommeil pour quitter mon lit, & se jetter entre les bras de l'indigne assassin qu'elle m'a préféré; c'étoit la lâcheté qu'elle a eue de l'aimer, le crime qu'elle a commis en m'ôtant son cœur, la honte ineffaçable dont elle s'est couverte en courant volontairement le monde avec son ravisseur, l'affreux état où elle m'a jetté, & peut-être le noir dessein de

ma mort, auquel elle s'efforce en vain de déguiſer la part que ſon amant lui a fait prendre. Cependant la perfide oſe encore atteſter le Ciel, qui ne doit plus lui réſerver que des châtimens. Elle a le front de m'accuſer d'injuſtice & de cruauté ! Moi, ma ſœur ! continuai-je avec un redoublement d'indignation, moi, qui n'en ai jamais eu que pour moi-même, par les triſtes effets d'une honteuſe conſtance & d'une douleur inſenſée, qui m'ont mis vingt fois au bord du tombeau. Elle ſe plaint que je me prépare à un nouveau mariage, lorſqu'avec un reſte d'honneur elle devroit le deſirer elle-même, pour enſevelir éternellement la mémoire du ſien ; elle crie impétueuſement, elle pleure avec éclat. Ne voyez-vous pas l'orgueil & l'hypocriſie qui ſe prêtent la main, & qui jouent habilement le rôle de la vertu ? Femme ſans pudeur ! Monſtre horrible ! L'ombre de ton père ne reviendra-t-elle pas pour t'épouvanter par ſes menaces, & pour t'inſpirer du moins quelque remords ?

L'agitation où je retombois inſenſible-

siblement, porta ma sœur à rompre cet entretien pour me parler de Gelin, & des mesures que Madame avoit déja prises avec les Juges de Saint-Cloud. Sans répondre directement aux instances que je lui avois fait faire d'employer son autorité pour le sauver du supplice, elle avoit fait appeller le Chef de la Justice, & lui avoit témoigné en présence de ma sœur qu'elle souhaitoit que les procédures fussent encore suspendues quelques jours. Après avoir tiré de lui cette assurance, elle l'avoit prié de lui envoyer le lendemain le Criminel sous une bonne garde, & d'avoir soin que ses mains fussent liées assez étroitement pour ne causer d'inquiétude à personne. Son dessein étoit, non seulement de le voir, par la curiosité que ses avantures devoient lui inspirer, mais de l'entretenir seul & de le faire raisonner sur une infinité de points qu'elle vouloit approfondir. Elle avoit particulièrement recommandé au Juge d'éviter l'éclat, & l'ordre étoit donné d'employer un carrosse du Château. Il ne faut pas

douter, me dit ma sœur, que la vue de Madame ne soit d'éclaircir bien des doutes, & que ce soin ne serve ensuite à nous procurer quelques lumières; car malgré la force de vos raisons, ajouta-t-elle, & la crainte de vous causer trop d'agitation qui m'empêchoit tout à l'heure d'y répondre, je ne puis m'empêcher de répéter encore, que j'ai le même panchant que Madame à croire aujourd'hui votre épouse moins coupable. Je laisse, continua-t-elle, sa fuite avec Gelin & sa longue absence, dont j'avoue que le nœud m'embarasse toujours : mais quand je me rappelle le fond de son caractère, sa douceur, sa haine pour l'artifice, & tant d'autres qualités excellentes que je lui ai connues dans une longue familiarité; quand je songe sur-tout à cette modestie scrupuleuse & timide que j'ai remarquée mille fois dans les moindres circonstances de sa conduite, & que je la compare à l'excès d'effronterie & d'impudence dont elle auroit eu besoin pour soutenir le rôle audacieux que vous lui attribuez

buez aujourd'hui ; je ne trouve rien dans mes idées qui m'aide à rapprocher des choſes ſi éloignées. D'ailleurs Madame n'eſt pas une Princeſſe, à qui l'on puiſſe reprocher de la légèreté & de la précipitation. Elle s'eſt entretenue longtems avec elle, elle l'a fait parler, elle l'a écoutée : comptez que, dans une ſcène de cette nature, les perſonnages contrefaits n'en impoſent pas longtems à un ſpectateur éclairé, qui connoit le vrai reſſort des paſſions par une continuelle expérience du monde Cependant Madame eſt tout-à-fait déclarée pour elle, & je ne vous ai pas dit qu'elle n'a même ſouffert qu'impatiemment mes objections. J'interrompis ma ſœur. Que voulez-vous conclure, lui dis-je ? que Fanny eſt innocente, & que c'eſt nous qui ſommes coupables ? qu'elle m'a quitté par tendreſſe ? qu'elle a ſuivi Gelin par un effort de fidélité conjugale ? Non, répondit ma ſœur ; mais je cherche quelque tempérament qui puiſſe concilier tant de contrariétés. Si vous ne pouvez la croire inno-

cente, croyez-la touchée d'un repentir qui surpasse peut-être ses fautes. J'allois l'interrompre encore pour lui faire sentir que c'étoit la défendre mal, lorsque tournant la tête vers la porte de ma chambre où j'entendois quelqu'un qui s'avançoit doucement, je reconnus le *** mon zélé Directeur. Il avoit empêché mes domestiques de m'annoncer son arrivée; & me faisant valoir cette attention, qui venoit de la crainte d'interrompre mon repos, il me protesta dans les termes les plus tendres, que personne n'avoit été si touché que lui de ma funeste avanture. Il en avoit appris la prémière nouvelle à Saint Cloud, me dit-il, de la bouche même de Madame, qui lui avoit fait un reproche d'être informé si tard de la triste situation d'un de ses meilleurs amis; & n'ayant pas besoin d'autre aiguillon que son zèle, il venoit me rendre aussi tôt les devoirs de l'amitié.

Quoique la sincérité de son compliment me fût aussi suspecte que sa présence m'étoit incommode, j'eus

la

la patience de l'entendre, & de vouloir éprouver jusqu'où il étoit capable de porter la dissimulation. Sa curiosité sur la cause & les circonstances de mes blessures n'avoit point été satisfaite à Saint-Cloud, parce que le secret étoit une des principales faveurs que j'avois pris la liberté de faire demander à Madame. Aussi n'avoit-il rien épargné, depuis un quart d'heure qu'il étoit chez moi, pour tirer la vérité de mes domestiques. Toute son adresse n'ayant pu leur faire oublier mes ordres, il avoit vu Madame Lallin, qui ne s'étoit pas laissé pénétrer plus facilement. On s'étoit contenté de lui dire, suivant le bruit que j'en avois fait répandre, qu'un furieux avec qui j'avois eu quelque démêlé dans une ville étrangère, m'avoit surpris dans ma chambre, & m'avoit assassiné lâchement pour se venger. Peut-être y trouva-t-il peu de vraisemblance; mais remettant à s'éclaircir par d'autres voies, il affecta de m'en parler dans le sens que je paroissois desirer, & il m'exhorta d'un ton fort chrétien à faire au Ciel

le sacrifice de mon ressentiment. Ma sœur, qui haïssoit jusqu'à son nom depuis l'aveu que M. Lallin nous avoit fait de sa malignité, prit occasion de quelque affaire domestique pour se retirer & me laisser seul avec lui.

A peine étoit-elle sortie, que paroissant se recueillir & méditer quelque chose d'importance, il cessa de m'entretenir pendant quelques momens. Dans la foiblesse où j'étois, & l'imagination remplie des dernières réflexions de ma sœur, je ne pouvois avoir beaucoup d'ardeur pour la conversation; ainsi j'attendois patiemment qu'il lui prît envie de parler. Enfin rompant le silence avec un air composé, il me dit que malgré la crainte de me causer un peu d'incommodité par un long discours, l'amitié dont il faisoit profession pour moi, ne lui permettoit pas de différer un moment quelques ouvertures qu'il croyoit nécessaires à ma sureté; que sans me recommander le secret, il se flattoit que j'allois sentir moi-même de quelle conséquence il étoit pour lui que

j'y fusse fidèle, & qu'il n'y avoit effectivement que la certitude de ma discrétion & le sincère attachement qu'il me portoit, qui pûssent faire passer un homme de sa profession sur les raisons qui l'obligeoient au silence. Vous êtes depuis quelques mois à S. Cloud, continuat-il en baissant la voix, & dans quelque solitude que vous y ayez vécu, vous ne devez pas douter que mille gens ne vous y aient observé. Ceux qui vous voient de loin, sans connoître aussi parfaitement que moi l'innocence de vos mœurs & la sagesse de vos principes, ont pris de vous une opinion si peu favorable, que l'ayant communiquée à quelques personnes d'autorité, elle vous expose à tout ce qu'un honnête homme peut appréhender de plus fâcheux. Figurez-vous, poursuivit-il, que les uns vous font passer non seulement pour un homme sans religion, mais pour le corrupteur de celle d'autrui; les autres plus particulièrement pour un Emissaire des Protestans voisins de la France, qui n'êtes ici que pour répandre ou confirmer l'er-

l'erreur, & pour faciliter l'évaſion des Déſerteurs du Royaume. Vos accuſateurs citent l'exemple de M. de R... qui ſe prépare, diſent-ils, par vos conſeils à ſe retirer en Angleterre. Ils citent ſa fille, qu'ils croient réfugiée chez vous, où l'on doute ſi ſon honneur eſt plus en ſureté que ſa religion. On s'efforce ainſi d'irriter contre vous l'autorité civile, & le zèle eccléſiaſtique. Les plus ardens ont propoſé de vous faire arrêter, pour éclaircir par le fond votre conduite & vos deſſeins. L'ordre en ſeroit déja porté, ſi je n'avois eu le bonheur de le faire ſuſpendre par le zèle avec lequel j'ai pris vos intérêts. Votre péril m'a touché juſqu'au fond du cœur, ajouta-t-il en me jettant un regard tendre, j'ai loué votre eſprit & votre ſavoir, j'ai parlé de vous comme d'un homme de diſtinction, que Madame honore de ſon amitié, & qui méritoit d'être reſpecté, ſurtout dans l'abſence de cette Princeſſe, qu'on riſqueroit d'offenſer en vous maltraitant. J'ai demandé du tems pour vous obſerver de plus près,

près, & j'ai promis un rapport exact & fidèle. Enfin je me suis rendu votre caution pendant quelques semaines, qui m'ont été accordées pour veiller sur vos démarches; j'aurois fait davantage, si je n'avois appréhendé de me rendre suspect par un excès de zèle.

Il ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, mais je l'interrompis. Le souvenir des aveux de M. Lallin m'étoit trop présent, pour ne pas démêler tout d'un coup que ces protestations de service & d'amitié étoient autant d'artifices. La persécution que j'avois à craindre étoit celle qu'il m'avoit suscitée, & tout ce détail n'étoit que l'histoire de sa propre haine, à laquelle il donnoit un autre nom. Il ne me restoit que ses motifs à pénétrer; mais je n'eus pas besoin non plus de me consulter longtems pour juger que ses prémières démarches ayant eu peu de succès, & le retour de Madame lui faisant prévoir que j'allois être plus à couvert que jamais sous une si puissante protection, il vouloit tirer avantage de sa malignité mê-

même, soit pour se rétablir dans ma confiance par de fausses marques d'attachement, soit pour faire renaître plus aisément l'occasion de me trahir à l'ombre de la familiarité & de l'amitié. Cette pensée me causoit assez d'indignation, pour me faire rompre toutes sortes de mesures: cependant forcé par mille raisons de garder des ménagemens, je me contentai d'interrompre un discours que je n'étois plus capable de supporter. Ma reconnoissance, lui dis-je, sera proportionnée à vos services. Je suis dans un état, ajoutai-je avec un soupir, où l'on ne peut me chagriner sans cruauté; mais j'ai une si juste confiance dans la justice du Roi, dans la bonté de Madame, & dans la droiture de mon propre cœur, que des craintes de cette nature ne peuvent me causer le moindre trouble. Je méprise ceux qui pensent à me persécuter, parce que je n'ai donné à personne aucun sujet de me haïr. Il vouloit repliquer. Je le priai civilement de considérer que le repos m'étoit nécessaire, & de remettre

le reſte de cet entretien après ma guériſon. Enfin s'étant levé, je me croyois délivré de ſa préſence; mais il s'arrêta encore, & ſe baiſſant vers moi: S'il eſt vrai que la belle Cécile ſoit chez vous, me dit-il affectueuſement, vous m'accorderez ſans doute la liberté de la voir. Quelque chagrin que cette propoſition me cauſât, comme j'y étois à demi préparé, je me hâtai de lui répondre ſans aucune marque d'embarras, que c'étoit de M. de R. . . qu'il devoit obtenir la permiſſion qu'il me demandoit; que Cécile étoit en effet chez moi, mais avec ſon père & ma belle-ſœur, & que l'innocence de mes ſentimens ne demandant aucun myſtère, je confeſſois volontiers qu'elle devoit être bientôt mon épouſe. Il me ſerra la main avec un air d'approbation, & il me fit entendre par un ſouris qu'il croyoit en lire beaucoup plus au fond de mon cœur.

L'indiſcrétion de M. Lallin m'avoit mis dans la néceſſité de m'expliquer avec cette ouverture; car je ne pouvois entreprendre de faire paſ-

passer ses aveux pour des imaginations, ni même de tenir plus longtems le dessein de mon mariage & mes autres desseins cachés. Cependant un pressentiment secret sembloit m'avertir que je commettois une imprudence. M. de R. . . à qui je communiquai aussi-tôt ce qui venoit de m'arriver, en eut la même opinion, quoiqu'il reconnût en même tems que si c'étoit une faute, elle avoit été indispensable. Sa qualité de Sujet du Roi rendant ses craintes beaucoup plus vives que les miennes, il me dit naturellement qu'il croyoit desormais sa fille aussi peu à couvert dans ma maison que dans la sienne, & que l'état de ma santé ne pouvant me permettre si-tôt de finir l'affaire de Charenton, il en revenoit au prémier conseil que je lui avois donné, de faire partir Cécile pour Rouen. Il avoit pris des mesures pour se défaire secrettement de son bien. Si elles réussissent, me dit-il, aussi promptement que je l'espère, je prévois que je me trouverai libre à peu près dans le même tems que vous commen-

mencerez à vous rétablir de vos bleſſures. Alors notre départ ne ſera pas différé d'un moment. Qui empêche même, ajouta-t-il, que vous ne faſſiez partir vos Dames avec ma fille, & que nous ne diſpoſions ainſi de longue main tout ce qui peut hâter notre voyage?

Je ne pouvois rien oppoſer de raiſonnable à ce projet. La peine que devoit me cauſer l'éloignement de Cécile étant balancée par la vue des dangers que ſon père me faiſoit appréhender pour elle, je me ſentis le cœur plus facile à gouverner qu'il ne l'eût été dans d'autres circonſtances; ou plutôt, pour ne rien laiſſer d'obſcur dans mes plus intimes ſentimens, le trouble qui me reſtoit du dernier entretien de ma ſœur, & l'abbattement inexprimable dans lequel j'étois tombé par tant de degrés, m'avoient preſque réduit à ne plus diſtinguer par quels mouvemens j'étois le plus agité. Dans cette confuſion de cœur & d'eſprit, que je ne me ſentois ni la force ni la volonté d'éclaircir, je réſolus d'abandonner à un homme dont la ſageſſe

& la discrétion m'étoient connues, des soins que je ne pouvois prendre moi-même. Oui, lui dis-je, faites-les partir si elles y consentent, je remets tout à votre amitié. Il se hâta plus que je ne pensois, d'exécuter cette résolution. A peine le *** fut-il retourné à S. Cloud pour se rendre au souper de Madame, qui lui avoit donné ordre de lui rapporter des nouvelles de ma santé, qu'il déclara à sa fille & à ma belle-sœur le parti que nous avions pris de concert. Il fallut se pourvoir sur le champ de tout ce qui étoit nécessaire pour la route. En moins d'une heure le carosse fut prêt & mes gens à cheval. Drink, que Mylord Clarendon avoit vu à ma suite à Orléans, fut chargé de lui expliquer les raisons de cette fuite précipitée, & de le prier de ma part, au nom de l'amitié qu'il m'avoit jurée, d'accorder un asyle auprès de son épouse à ce que j'avois de plus cher. Cécile partit au milieu de la nuit, avec ma belle-sœur, ma nièce & mes deux fils. Nous avions compris aussi Madame Lallin dans cette

cette disposition, mais elle demanda instamment la liberté de demeurer. Ses avantures passées, dont le souvenir ne pouvoit encore être effacé à Rouen, ne lui permettoient guères d'y reparoître avec bienséance; & ma sœur avoit d'autant plus goûté cette raison, que ne s'éloignant de Saint-Cloud qu'à regret dans l'incertitude de ma guérison, elle étoit bien-aise de laisser auprès de moi une personne dont le zèle pouvoit suppléer au sien.

Quoique le sommeil n'eût pas succédé un moment à toutes les agitations que j'avois essuyées, ce ne fut que le lendemain à l'heure du réveil que j'appris de M. de R. le départ de Cécile & de ma belle-sœur. Il ne me cacha point qu'outre l'inquiétude qui le tourmentoit pour sa fille, l'envie de m'épargner de nouvelles peines dans une séparation qui m'auroit été douloureuse, l'avoit porté à les faire partir sans me dire adieu. L'impatience de les revoir, me dit-il, sera un motif de plus pour vous faire hâter votre guérison. Comme il ne lais-

soit pas de remarquer que je recevois cette nouvelle avec de profonds soupirs, il ajouta que le dessein de ma sœur étoit de revenir dans peu de jours, ou du moins aussi-tôt qu'elle auroit pourvu à la sureté de nos enfans ; qu'elle nous apporteroit quelques lumières, qu'il l'avoit priée de se procurer secrettement sur les moyens de faciliter notre passage en Angleterre ; que nous ne perdrions pas ensuite un moment, dût-il abandonner tout son bien : que pour les démarches qu'il avoit faites au Consistoire, il étoit d'avis de les interrompre sans retour ; puisque l'état où j'étois ne permettoit point de les pousser avec une certaine ardeur, & que toute la diligence dont on pourroit user après mon rétablissement n'égaleroit point celle avec laquelle nous pourrions nous rendre à Londres, & terminer la difficulté par des voies beaucoup plus courtes. Ainsi, conclut-il, tout dépendra du soin que vous allez prendre d'entretenir le calme dans votre cœur & votre esprit, pour ne rien opposer à l'effet des remè-

des.

des. Je ne lui répondis point. Il n'en prit pas moins une plume, pour écrire de ma part à Mylord Clarendon; & m'ayant lu sa lettre, qui n'étoit qu'une confirmation des ordres qu'il avoit donnés à Drink, il me la présenta pour la signer. Je la signai avec le même silence. Il me quitta, pour faire partir un autre de mes gens qu'il avoit réservé pour la porter.

Mon dessein n'est pas de m'arrêter ici trop long-tems à faire observer ma situation; mais je dois confesser que j'étois peut-être au dernier état où la force & la constance ayent jamais été réduites. Ce n'étoit plus des mouvemens de douleur, ni des agitations violentes; le pouvoir de les sentir étoit comme éteint dans mon cœur. Ce que je voudrois représenter, n'a point de ressemblance avec les sentimens connus. C'étoit une langueur qui tenoit de l'insensibilité plutôt que du desespoir, mais dont l'effet étoit mille fois plus terrible que tout ce que j'avois jamais ressenti de plus funeste; puisqu'il sembloit tendre à

l'obſcurciſſement de toutes mes facultés naturelles, & me conduire par degrés à l'anéantiſſement. J'avois tous mes malheurs préſens, & cette vue ne me cauſoit plus d'émotion. Je n'étois plus capable ni de les diſtinguer, ni de les comparer, ni de faire deux réflexions ſuivies ſur leur nombre & leur force. Leur aſpect n'en étoit pas moins horrible, mais ils étoient vis-à-vis de moi comme une troupe d'aſſaſſins cruels, qui ſe repoſeroient tranquillement près d'un malheureux ſur lequel ils auroient exercé toute leur rage; & moi ſans épouvante & ſans mouvement près d'eux, comme ſi je n'euſſe plus rien eu à attendre de leur fureur après tout ce que j'en avois eſſuyé. Affreuſe extrémité, que je ne puis me rappeller encore ſans trouver un reſte de conſternation dans mon ame! Il eſt vrai que la perte de mon ſang, & l'épuiſement de mes eſprits cauſé par ma bleſſure, pouvoit contribuer beaucoup à cette eſpèce d'égarement. La nouvelle imprévue du départ de Cécile & de ma famille, avoit achevé

vé d'affoiblir ma raiſon en m'ôtant l'unique ſoutien qui me reſtoit. Je ne tenois plus à rien, tout ſembloit ſe dérober autour de moi. J'étendois la main par intervalles, comme pour ſaiſir les ſeules choſes auxquelles je croyois pouvoir m'attacher, & la tenant étendue ſans pouvoir même la ſerrer, il n'y avoit point d'inſtant où je ne me crûſſe prêt à tomber dans un vuide immenſe, qui me cauſoit, comme j'ai dit, la même horreur que l'approche du néant. Les Chirurgiens me rappellérent un peu à moi-même, par divers ſecours qu'ils me forcérent d'accepter avant que de viſiter mes plaies. Ils aſſurérent, après les avoir panſées, qu'elles étoient moins dangereuſes qu'ils ne l'avoient cru les deux jours précédens. Mais qu'auroit-ce été ſi la prudence & l'amitié de M. [de R. . . ne m'euſſent caché ce qu'il apprit avant la fin du jour?

Les Dames étoient parties ſous l'eſcorte de cinq hommes, aſſez réſolus, & aſſez bien armés pour les défendre contre toutes ſortes d'ac-

cidens, pendant une marche qui ne pouvoit durer plus de vingt-quatre heures. Cependant à la pointe du jour, qui commença à les éclairer vers Saint-Germain, l'équipage fut arrêté par une compagnie de Gardes à cheval, qui imposérent respect à mes gens en leur faisant voir un ordre du Roi. Drink ne manquoit pas plus d'esprit que de résolution. Il conçut que la résistance ne pouvoit être d'aucun avantage; & se persuadant d'abord qu'il étoit uniquement question de Cécile, il pria l'Officier de lui expliquer plus particulièrement ses intentions. Apprenant que l'ordre regardoit indifféremment les Dames & les Enfans qui étoient dans la voiture, il se réduisit à demander dans quel lieu on se proposoit de les conduire, & à obtenir la liberté de les suivre. On refusa de le satisfaire d'abord pour le lieu, mais le reste lui fut accordé; & l'Officier, qui paroissoit exécuter à regret sa commission, lui permit au même moment de détacher un homme de l'équipage, pour apporter cette

cette fâcheuse nouvelle à Saint-Cloud. Le Messager ne trouvant point chez moi M. de R. . . qui s'étoit rendu au Château pour recevoir les ordres de Madame, & s'informer de ce qui s'étoit passé au sujet de Gelin, eut la discrétion de passer sans s'ouvrir à personne; & n'ayant point tardé à le joindre, il eut encore la prudence de lui communiquer si secrettement le malheur qu'il venoit lui annoncer, qu'il le rendit absolument maître de le cacher ou de le découvrir à son gré. M. de R. .. étoit un homme d'esprit & d'expérience, que le ressentiment le plus vif & le plus imprévu n'étoit point capable d'engager dans une fausse démarche. Quoique les circonstances fussent si claires, qu'il ne pouvoit douter un moment du sort de sa fille, & qu'il ne fût pas moins aisé de juger de quelle main le coup étoit parti, il vit le *** qui étoit encore à Saint-Cloud, sans laisser paroître la moindre altération. Mais s'étant procuré l'honneur d'entretenir secrettement Madame, il lui ouvrit son

cœur en lui demandant sa protection. Ce n'étoit pas une chose extraordinaire qu'une Protestante de l'âge de Cécile fût enlevée à son père, pour être instruite dans un Couvent; & comme il n'étoit point à craindre qu'elle y fût maltraitée, Madame ne trouva point le mal aussi terrible que M. de R. se le figuroit. Cependant elle regarda d'un autre œil ce qui étoit arrivé à ma belle-sœur & à mes enfans, qui étant étrangers, & se disposant à quitter un Païs où ils ne s'étoient rendus coupables de rien, ne pouvoient être arrêtés avec aucune apparence de justice. Ce tour qu'elle donna d'abord à sa réponse, auroit moins chagriné M. de R. . . s'il eût conçu que c'étoit la seule envie de l'obliger, qui lui faisoit déguiser une partie de ses sentimens; car prévoyant bien qu'elle auroit peine à faire excepter Cécile d'un usage qui s'observoit dans toutes les parties du Royaume à l'égard des Protestans Sujets du Roi, elle pensoit à lui rendre service indirectement, en portant ses plaintes à la Cour au nom

nom de ma belle-sœur, & en demandant la liberté non seulement pour elle, mais pour toutes les personnes qui l'accompagnoient, & qu'il étoit aisé, avec un peu de faveur, de faire passer pour autant d'étrangères. Madame, qui forma sur le champ ce projet, ne s'expliqua point assez ouvertement pour calmer les allarmes de M. de R... Il crut remarquer de la froideur sur son visage; & n'insistant pas plus longtems, il se retira pour chercher quelque remède plus convenable à son impatience.

Il revint néanmoins chez moi; mais affectant de me cacher sa peine, il ne me parla que de Gelin, & de la curiosité que Madame avoit eue de l'entretenir. Elle avoit passé près d'une heure avec lui. On ignoroit encore le sujet d'une conversation si extraordinaire, & Gelin avoit été resserré ensuite dans la même prison; mais le Geolier avoit reçu ordre de le traiter avec plus de douceur, sans cesser de le garder étroitement. Avec quelques précautions qu'il eût été conduit au Château, il avoit été

difficile de le dérober aux yeux de tout le monde. Quelques femmes de Madame, qui s'étoient efforcées de prêter l'oreille à l'entretien secret, croyoient l'avoir entendu parler de repentir & d'espérance de grace. Ce qui augmentoit l'obscurité du mystère, c'est qu'immédiatement après l'avoir renvoyé, Madame avoit fait partir un Officier de confiance, pour une commission secrette.

On raisonnoit beaucoup sur cette démarche, dont personne ne pénétroit la cause. M. de R. . . lui-même, que j'avois prié de s'expliquer avec la Princesse sur le ton d'un homme qui avoit toute ma confiance, n'avoit reçu d'elle pour toute réponse que des souhaits ardens pour ma guérison, & de nouvelles assurances du soin qu'elle prenoit de mon bonheur. Il me dit après ce récit, que les Chirurgiens ayant meilleure opinion de mes blessures, & l'assurant que ma vie n'étoit point en danger, il alloit me quitter jusqu'au jour suivant, & me remettre au zèle de Madame Lallin. L'envie de disposer ses affaires pour

notre

notre départ, fut le seul motif qu'il m'apporta.

Son absence dura moins qu'il n'avoit pu se l'imaginer. En sortant de ma chambre, il trouva Drink qui arrivoit avec toute la vîtesse de son cheval, & qui lui épargna des soins qu'il alloit prendre inutilement. Pour suivre la loi que je me suis imposée jusqu'ici de m'attacher à l'ordre des événemens, je ne dois pas remettre plus loin des explications que je n'obtins moi-même qu'à la longue & par degrés Il étoit vrai, comme je me le figurois, que le * * * cherchoit aussi ardemment l'occasion de me chagriner, qu'il avoit desiré auparavant celle de me servir & de me plaire; mais beaucoup plus avancé que je ne m'en étois défié, la visite qu'il m'avoit rendue la veille, & que j'avois regardée comme un voile dont il vouloit couvrir ses desseins, en étoit déja l'exécution. Si l'espérance qu'il avoit eue de me perdre moi-même avoit été refroidie par le refus qu'on avoit fait de suivre ses instigations, & s'étoit peut-

être évanouïe tout à fait par le retour de Madame, il avoit réſolu de me cauſer du moins le plus mortel déplaiſir dont il me crût capable, en m'ôtant Cécile, & en me privant d'un bien que je ne voulois plus tenir de lui. Cette entrepriſe lui avoit peu couté. Rien ne paroiſſoit ſi louable dans un Etat Catholique que le ſoin de faire inſtruire les jeunes Proteſtans, & ce prétexte étoit employé à toute heure pour enlever du ſein de leur famille des enfans de toutes ſortes de conditions. C'étoit le coup que M. de R. . . avoit toujours appréhendé: mais il devint bien plus infaillible & plus facile, lorſque le *** ayant repréſenté que Cécile étoit perdue entre mes mains, parce que je me propoſois de l'épouſer & de la conduire en Angleterre, il eut fait voir en même tems que dans l'état où me réduiſoient mes bleſſûres, elle pouvoit m'être enlevée ſans bruit, & peut-être ſans que perſonne de ma maiſon s'en apperçût. Il ſe chargea lui-même de ſervir de guide aux Gardes, & de le-

ver

ver tous les obſtacles. C'étoit dans cette vue qu'il étoit venu chez moi. Les ouvertures qu'il m'avoit faites étoient moins pour ſe rétablir dans mon amitié, dont il ſentoit bien qu'il n'avoit plus rien à ſe promettre, que pour s'aſſurer par tant de civilités la permiſſion de voir Cécile, &, s'il eût été néceſſaire, celle de paſſer la nuit dans ma maiſon, que je ne pouvois lui refuſer avec bienſéance, même en le croyant perfide. Il avoit voulu reconnoître l'appartement qu'elle occupoit, & ſi c'étoit encore celui du Parc, où rien n'auroit été plus facile que de la ſurprendre.

En effet, après m'avoir demandé la liberté de la voir, & s'en être ſervi pour tirer adroitement d'elle & des autres Dames toutes les lumières qu'il deſiroit, il n'avoit plus penſé qu'à joindre les Gardes, avec leſquels il étoit convenu d'un rendez-vous. Mais avant que de ſortir, ſa curieuſe malignité avoit encore trouvé plus heureuſement dequoi ſe ſatisfaire. En quittant les Dames, il avoit vu rentrer dans

leur appartement M. de R. . . qui ſortoit du mien. Il avoit évité ſa rencontre, & ne doutant point qu'il ne dût leur parler de ſa viſite, il étoit retourné ſans bruit à leur porte, où il n'avoit pas perdu un ſeul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir, & des circonſtances de leur marche. C'en étoit plus qu'il n'eût oſé prétendre, s'il eût eu lui-même la diſpoſition des événemens. Il ſe hâta de paroître au ſouper de Madame, pour couvrir juſqu'au bout l'impoſture: ſes Gardes l'attendoient aux environs de Saint-Cloud, & la trahiſon pouvoit être exécutée à vingt pas de mes murs: mais un autre projet, que ſa haine lui inſpira dans cet intervalle, lui fit différer ſon deſſein de quelques heures. Il crut que le moyen de m'accabler encore plus cruellement, étoit de faire arrêter en même tems ma ſœur avec ſa fille & mes enfans. Comme il falloit un nouvel ordre, il dépêcha un de ſes Gardes avec quelques lignes de ſa main, par leſquelles il avertiſſoit M. D. L. que Cécile partoit cette même

même nuit pour l'Angleterre, accompagnée de plusieurs enfans de la Religion qui se sauvoient comme elle hors du Royaume, & qu'il étoit facile de se saisir d'une si belle proie. Le Garde revint avec l'Expédition, que le reste de l'Escouade attendoit; & faisant la dernière diligence, ils joignirent l'équipage près de Saint-Germain. L'ordre portoit que les filles fussent conduites au Couvent le plus proche du lieu où elles seroient arrêtées, & les garçons chez les PP. Jésuites au Collège de Louis le Grand.

L'Officier qui commandoit les Gardes n'avoit point eu d'autre raison pour refuser d'abord de s'expliquer sur le lieu, que la crainte de trouver quelque résistance; mais ne voyant que de la douceur & de la tristesse dans ses captifs, il confessa à ma sœur qu'il avoit la liberté du choix, & il fut assez civil pour le faire dépendre d'elle-même. Quoiqu'elle dût regarder du même œil toute demeure dont on prétendoit lui faire une prison, un mouvement d'inclination pour Fanny lui fit

fit demander Chaillot. Elle y fut menée à l'instant avec Cécile, & sa fille. Mes deux fils furent conduits le même jour au Collège des Jésuites. Drink ayant vu ses services inutiles, étoit revenu aussi-tôt avec le reste de mes gens, pour rendre compte de son malheur à M. de R.; & le prémier ordre qu'il reçut de lui & de Madame Lallin, fut de ne se pas présenter devant moi de quatre jours, qui étoient à peu près le tems qu'il auroit employé au voyage de Rouen.

Ce fut du moins un sujet de consolation pour M. de R... que de savoir sa fille si proche de lui. Il se flatta que la satisfaction de la voir ne lui seroit pas refusée, & cette espérance le fit rentrer dans ma chambre avec un air de contentement que je remarquai. Il n'y fut qu'un moment. La raison qu'il m'apporta de son retour, fut prononcée d'une manière si vague & si distraite, que j'y soupçonnai du déguisement. Cependant, comme elle n'en étoit pas moins accompagnée de cette effusion de joie qui m'a-

m'avoit frappé d'abord, & qu'un cœur ſatisfait n'a jamais l'art de déguiſer entièrement, je ne ſentis point naître de nouvelle inquiétude dans le mien. Il me dit que venant d'apprendre par un Exprès, que ſes affaires prenoient un cours aſſez favorable, il ne ſeroit pas ſi long-tems à me revoir qu'il l'avoit cru, & qu'il comptoit de venir paſſer la nuit chez moi. Il m'embraſſa avec une ardeur qui confirmoit encore ce que j'avois penſé. Mais quelque intérêt que je priſſe à tout ce qui le touchoit, je ne lui fis point de queſtion incommode, & j'attribuai ſa joie à la tranquillité d'eſprit où je le croyois deſormais pour ſa fille.

Il s'en falloit bien qu'il m'eût communiqué la moindre partie d'un ſentiment ſi doux. Je demeurai au contraire plus triſte & plus languiſſant que jamais après ſon départ, & la comparaiſon que je fis malgré moi de ſon état au mien, ſervit à me replonger tout d'un coup dans la plus ſombre & la plus mortelle mélancolie. Je me ſentis néanmoins

moins plus de force que je n'en avois eu depuis trois jours, pour réfléchir & pour raisonner ; soit que l'appareil qu'on venoit de renouveller sur mes blessures, eût un peu rafraîchi mon sang ; soit que la pitié du Ciel, qui prévoyoit la nouvelle scène de tourmens & de douleurs à laquelle je touchois, voulût ranimer ce qui me restoit de vie & de chaleur, pour me rendre capable de la supporter. Mais je ne me sentis pas plus porté à juger de mon sort, & à me servir de cette lueur de raison, pour pénétrer dans les obscurités qui m'environnoient. C'étoit desormais l'affaire du Ciel. J'écartois toutes les idées dont la présence pouvoit me forcer à l'examen de ma condition, & à celui même de mes desirs ou de mes craintes. A quoi m'eût-il servi de me fatiguer sans espérance? Je ne m'arrêtois qu'à des considérations générales, qui n'avoient aucun pouvoir pour me soutenir ; mais qui n'ajoutoient rien non plus au poids qui m'accabloit, & qui nourrissoient mes peines sans les aigrir.

J'é-

J'étois dans cet état lorſqu'on vint m'avertir que Madame étoit dans ſon caroſſe à la porte de ma maiſon, & qu'elle demandoit ſi ma ſanté me permettoit de la recevoir un moment. Madame Lallin n'ayant oſé ſe préſenter pour lui répondre, & mes domeſtiques Anglois ſe conformant à l'intention de M. de R.... qui leur avoit défendu de paroître devant moi juſqu'à ſon retour, c'étoit mon maître-d'hôtel qui s'étant trouvé heureuſement à la porte, avoit reçu ordre de m'annoncer cette honorable viſite. J'eſſayai mes forces. Le danger de ma vie ne m'auroit pas empêché de quitter mon lit pour courir moi-même au-devant d'une telle faveur, ſi mes jambes épuiſées ne ſe fuſſent refuſées à mes deſirs. Je répondis qu'autant qu'il étoit triſte pour moi de ne pouvoir marquer autrement mon reſpect à une ſi grande Princeſſe, autant je recevrois de joie & de conſolation de ſa préſence. Elle eut la bonté de ſe faire introduire. J'entendis qu'elle s'approchoit de mon appartement, & qu'elle n'étoit pas

seule. Mon cœur étoit extraordinairement agité, & j'attribuois ce mouvement à la surprise que devoit me causer une si rare condescendance. Mais pourquoi tant d'art pour conduire mes Lecteurs au récit que je leur prépare? Veux-je leur ménager le plaisir d'une situation imprévue, & faire un spectacle amusant de ma douleur? Ah! je brise ma plume, & j'ensevelis pour jamais au fond de mon cœur le souvenir de mes infortunes & de mes larmes, si j'ai besoin de secours & d'ornemens pour les retracer. Reprenons plutôt les choses dans leur simple origine, & laissons à démêler dans la suite de ma narration comment j'ai été informé de mille circonstances, que je place dans un tems où je les ignorois.

Le panchant que Madame avoit toujours eu pour Fanny, s'étoit tellement fortifié dans l'entretien qu'elle avoit eu avec elle à Chantilly, qu'elle n'étoit occupée depuis ce tems-là que de sa compassion pour ses peines, & du soin de rétablir sa fortune & son honneur. C'étoit dans

cette

cette vue qu'elle avoit souhaité de voir Gelin, & de l'interroger rigoureusement sur tout ce qu'elle avoit trouvé d'obscur & d'incertain dans les détails qu'elle avoit entendus de ma bouche ou de celle de Fanny. Elle avoit pris soin d'obtenir un ordre du Roi, qui assujettissoit le Bailly de Saint-Cloud à tous les siens. Mais comme il pouvoit arriver qu'un malheureux qui n'avoit plus qu'un pas jusqu'au supplice, s'efforçât d'altérer la vérité pour déguiser ses crimes, elle avoit jugé nécessaire que Fanny fût présente elle-même à cette explication, ou du moins qu'elle fût assez près du coupable pour être à portée de l'entendre. Après avoir pris de justes mesures avec les Officiers de la Justice, elle l'avoit fait prier de se rendre au Château, où elle avoit eu soin de la faire arriver secrettement; & l'ayant placée dans un endroit favorable de son cabinet, elle n'avoit point eu de repos jusqu'au moment que Gelin y fut amené. Enfin le Chef de la Justice, qui s'étoit chargé lui-même de le conduire, fit annoncer son arrivée

rivée à l'heure marquée. Il tenoit ſon priſonnier par le bout d'une chaîne peſante, qui le ſerroit au milieu du corps, & d'où partoit une autre chaîne qui lui prenoit les mains. Madame parut d'abord un peu effrayée de ce ſpectacle; mais s'étant aſſurée qu'il n'étoit capable de rien entreprendre dans cette ſituation, elle le retint ſeul, & elle commença avec lui un entretien dont elle avoit médité le ſujet. Elle lui déclara que ſon ſort dépendoit de ſa ſincérité dans les réponſes qu'il alloit faire à ſes demandes; & lui repréſentant d'un côté toute l'horreur du ſupplice qu'il ne pouvoit éviter, elle lui fit voir de l'autre qu'avec les meſures qu'elle avoit déja priſes, elle pouvoit rompre ſes chaînes, & lui ſauver la vie au même moment.

Il branla la tête avec un ſouris fier & dédaigneux, comme s'il eût affecté de paroître également inſenſible aux promeſſes & aux menaces. Enſuite prenant un ton doux & civil, il répondit qu'une ſi grande Princeſſe n'avoit pas beſoin d'employer la violence, pour tirer de lui

lui ce qu'il étoit porté à confesser volontairement, & par le seul respect qu'il avoit pour elle. Malgré cette affectation de constance il parut un peu déconcerté, lorsqu'au lieu de l'interroger simplement sur les motifs de son assassinat, Madame lui parla de ma famille, de l'Ile de Cube, de l'Ile de Sainte-Hélène, & de la Corogne, avec un détail de faits & de circonstances qui lui fit connoître qu'elle étoit informée de tous nos secrets. Cependant il s'expliqua avec beaucoup de présence d'esprit, & toutes ses réponses furent nettes & précises. Il distingua les lieux & les tems; il apporta des preuves, il nomma des témoins; & mêlant à chaque article quelque sentiment tendre ou quelque soupir, qui marquoient la violence de sa passion pour Fanny, il revint à l'indigne action qu'il avoit commise, & il ne se fit pas presser pour convenir qu'il s'étoit couvert de la plus honteuse infamie. Mais de quoi n'est-on pas capable, ajouta-t-il en baissant les yeux, avec ma vivacité naturelle, & la funeste passion qui me

me dévore? J'aurois massacré mon père dans les mêmes circonstances! Il continua de raconter qu'après avoir quitté Fanny à Chaillot, de la manière que je l'ai rapporté, il avoit rencontré le Chapelain du Couvent, & que le connoissant pour un homme vertueux à qui elle avoit donné sa confiance, il lui avoit communiqué la proposition qu'il venoit de lui faire de l'épouser, la dureté qu'elle avoit eue de rejetter ses offres après tant de services & d'amour, & le desespoir où ce refus étoit capable de le jetter; que le Chapelain touché de sa douleur avoit entrepris de le consoler, en lui représentant que Fanny, qui avoit embrassé la Religion Catholique depuis son séjour à Chaillot, ne pouvoit disposer de son cœur ni de sa main aussi long-tems que je serois au monde; & que, suivant les loix de l'Eglise Romaine, la séparation d'un mari n'autorisoit point une femme à former d'autres engagemens; que cette confirmation de la ruïne irréparable de ses espérances avoit fait monter sa fureur au comble; qu'il ne

ne m'avoit point haï juſqu'alors ; mais que ne voyant plus en moi qu'un tyran déteſtable, qui peu ſatisfait de mépriſer une femme digne d'adoration, avoit encore l'injuſtice de ravir au reſte du monde un ſi précieux tréſor, il avoit juré intérieurement, ou de ſe délivrer de ſes maux en perdant la vie par mes mains, ou de m'ôter la mienne, pour rendre à Fanny la liberté de diſpoſer d'elle-même ; qu'il avoit caché néanmoins ſa rage au Chapelain ; qu'ayant feint ſeulement de vouloir employer auſſi ſes efforts pour me faire abandonner mon deſſein, il l'avoit conſulté ſur le moyen de s'introduire chez moi, & qu'apprenant de lui qu'il étoit lié d'amitié avec un Chanoine de Saint-Cloud, que je voyois familièrement, il l'avoit engagé à lui ouvrir cette voie par une lettre de recommandation ; qu'à la vérité ſon deſſein étoit de me faire mettre ſecrettement l'épée à la main, & de me tuer s'il étoit le plus heureux, mais en ſuivant toutes les loix de l'honneur ; & que n'ayant été déterminé

à prendre ſes avantages que par un mouvement de fureur, qu'il n'avoit pu vaincre en voyant que je penſois à le faire arrêter, il frémiſſoit encore de honte d'avoir été capable d'une ſi horrible baſſeſſe.

Madame, toujours facile à s'attendrir, ne put s'empêcher de plaindre ſon malheur, en continuant de lui reprocher ſon crime. Elle lui répéta que ſa grace étoit certaine, s'il avoit été ſincère; mais qu'il devoit renoncer à toute eſpérance de pardon, s'il avoit prétendu lui en impoſer par le moindre artifice. Et pour l'embarraſſer par une crainte préſente, elle lui dit qu'il ſe trompoit, s'il croyoit avoir parlé ſans témoin; que ſes réponſes, juſqu'au moindre mot, avoient été entendues de la perſonne du monde qui y devoit prendre le plus d'intérêt; qu'elle alloit paroître, & le démentir ſur tout ce qui bleſſoit la vérité. Peut-être ſe figura-t-il que c'étoit moi-même qu'il alloit voir. Sa contenance en fut un peu altérée. Mais la Princeſſe, qui s'étoit avancée vers l'endroit où elle avoit placé Fanny, leva

leva le rideau sous lequel elle étoit cachée. Paroissez, Madame, lui dit-elle, couvrez-le de la confusion qu'il mérite, & prononcez vous-même sa sentence, s'il a eu le front de m'amuser ici par des impostures. Fanny s'attendoit peu à se voir mêlée dans cette scène. L'embarras qu'elle en eut lui fit garder le silence. Lui, comme frappé de la foudre, se jetta à genoux devant elle, & n'osant lever les yeux sur son visage, il prononçoit quelques mots entrecoupés. Il voulut baiser ses pieds; elle se retira en poussant un cri de frayeur. Enfin Madame, touchée de la contrainte où elle la voyoit, fit signe au criminel de se retirer, & donna ordre au Bailly de le reconduire à sa prison.

Sa bonté lui faisant tout interpréter favorablement, elle demeura plus persuadée que jamais de l'innocence de Fanny. L'horreur même qu'elle avoit d'abord eue pour Gelin étant fort adoucie par les témoignages de son repentir, & par ce qu'elle avoit remarqué de prévenant dans sa physionomie, elle voulut qu'il fût traité

moins rigoureusement, jusqu'après l'exécution d'un nouveau dessein qu'elle méditoit. Sur les circonstances qu'il avoit racontées de son départ de l'Ile de Sainte-Hélène, & de son séjour à la Corogne, elle lui avoit demandé le nom du Capitaine qui lui avoit accordé le passage, & celui de plusieurs personnes de distinction qu'il avoit attestées. Réunissant toutes ces connoissances avec celles qu'elle avoit tirées de Fanny & de moi-même, elle prit la résolution de faire partir un de ses Officiers pour les aller vérifier dans les lieux, & par les personnes dont on citoit les noms. L'éloignement de Bayonne, où le Capitaine faisoit sa demeure, & celui même de la Corogne, n'arrêtèrent point la passion qu'elle avoit de se satisfaire. L'Officier partit, chargé de toutes les instructions qu'elle jugea nécessaires.

Cependant au milieu des caresses & des félicitations qu'elle prodiguoit à Fanny, un doute important l'embarrassoit encore. Si Fanny étoit telle que son inclination, & les ap-

apparences mêmes la portoient à le croire, j'étois donc coupable; car son innocence ne se fondoit que sur mon infidélité : & quoiqu'elle eût affecté de la douceur & de la modération dans ses plaintes, Gelin, soit pour soutenir ses anciennes insinuations, soit qu'effectivement il eût pris de moi cette idée, venoit de représenter mon inconstance avec les plus odieuses couleurs. Ainsi d'accusateur, je devenois le criminel & l'accusé. Madame, qui n'avoit jamais vu d'autre femme avec moi que ma Belle-sœur, avoit d'abord eu peine à se persuader que je tinsse cachée dans ma maison une Dame qu'on lui nommoit Lallin, & dont on lui disoit que je voulois faire mon épouse; car l'ancien préjugé de Fanny subsistoit toujours; & Gelin même, en apprenant la première nouvelle du mariage que je méditois, & pour lequel je sollicitois la permission du Consistoire, n'avoit pas poussé ses questions plus loin, dans l'opinion qu'elle ne pouvoit regarder que Madame Lallin. Tout ce qu'ils avoient raconté l'un

& l'autre de cette passion prétendue, avoit donc paru si peu vraisemblable à Madame, qu'elle avoit eu besoin de leur témoignage réuni pour le croire; & c'étoit une des plus fortes raisons qui lui avoient fait souhaiter d'entretenir Gelin. Cependant, comme elle ne pouvoit résister à deux preuves, telles que le consentement que j'avois fait demander à Fanny pour notre séparation, & l'assurance que Gelin en avoit reçue d'un Ancien du Consistoire; elle étoit comme forcée malgré elle de rabbattre quelque chose de l'estime qu'elle m'avoit accordée, & de me croire en effet d'autant plus coupable, que je paroissois avoir employé plus d'efforts pour le déguiser. Mais comment accorder tant d'artifice, avec les sentimens d'un cœur où elle n'avoit reconnu que de la droiture? Dans l'incertitude où la jettoient ces réflexions, elle prit le parti, pour ne laisser rien à éclaircir, de faire demander de sa part à Charenton, s'il étoit vrai qu'un Gentilhomme Anglois dût épouser une Dame Françoise qui se nommoit

moit Madame Lallin. L'Ancien auquel on s'adreſſa, fit quelque difficulté de s'expliquer: cependant le reſpect qu'il devoit à Madame ne lui permettant point de s'excuſer abſolument; il répondit en général qu'il s'étoit fait quelques propoſitions de mariage entre le Gentilhomme qu'on lui nommoit, & une jeune perſonne du voiſinage; mais qu'il n'étoit point queſtion de Madame Lallin, dont il n'avoit même jamais entendu le nom.

Ce rapport cauſa une joie extrême à Madame. Elle crut ſaiſir tout d'un coup le nœud d'une intrigue ſi embarraſſante, & pouvoir concilier toutes ſes idées avec ce qu'elle avoit appris de Fanny & de Gelin. Elle n'avoit point oublié que le . . . . . s'étoit chargé, par ſes ordres, de travailler à ma conſolation, & lui même s'étoit fait honneur auprès d'elle d'un ſuccès qu'il attribuoit à ſes ſoins. Il n'avoit pas manqué de faire valoir la liaiſon qu'il avoit formée entre M. de R... & moi. Madame qui connoiſſoit ce Gentilhomme, & qui ſavoit que

sa fille étoit aimable, ne douta point que je n'eusse pris de l'inclination pour elle, & que pour retrouver la tranquillité que j'avois perdue, je n'eusse pu former le dessein de l'épouser. Mais supposant Fanny innocente, & n'ignorant pas que mon desespoir étoit de la croire coupable, elle conclut qu'une passion de si nouvelle date ne tiendroit pas un moment dans mon cœur contre ses anciens & légitimes sentimens. Elle se hâta de communiquer toutes ces pensées à Fanny. Elle ajouta même, pour fortifier tout d'un coup ses espérances, que sa Rivale étoit absente, par un malheur qu'elle ne pouvoit lui révéler sans indiscrétion, mais qu'elle savoit de son père même, & qui la tiendroit peut-être éloignée fort longtems. Enfin lui donnant à peine la liberté de répondre, elle l'assura que je n'aimois qu'elle, que je l'adorois, que je ne pouvois être heureux sans la voir, & qu'elle n'avoit qu'à paroître pour reprendre tout l'empire qu'elle avoit eu sur mon cœur.

Fanny ne se livra pas aisément à des

des promeſſes qu'elle croyoit démenties par des objections inſurmontables. Mais Madame ne s'arrêtant qu'à ſes prémières idées, la preſſa avec tant d'inſtance de ſe fiër à ſon amitié, & de conſentir à ce qu'elle vouloit faire pour elle, qu'elle l'engagea à ſuivre aveuglément toutes ſes volontés. Elle la prit dans ſon caroſſe, ſans lui expliquer autrement ſon deſſein; & ſe faiſant mener chez moi preſque ſans aucune ſuite, ce ne fut qu'à vingt pas de ma porte qu'elle lui déclara le lieu où elle étoit. La ſurpriſe & l'effroi lui cauſérent une ſi furieuſe révolution, qu'elle faillit de tomber ſans connoiſſance. Cependant le caroſſe étant arrivé auſſitôt, elle l'exhorta à ſe remettre, & à tout eſpérer d'une entrepriſe dont elle prenoit le ſuccès ſur elle-même.

Je ne prétends point faire un reproche à Madame de cette démarche, dont je reconnois que la ſource n'étoit qu'une ardeur exceſſive de ſe rendre utile à mon bonheur. Mais dans l'état où j'étois, accablé

d'inquiétudes & de douleurs, combattu par mille soins cruels, épuisé de sang & de forces, quelle apparence de me trouver disposé aux éclaircissemens qu'elle me préparoit ; & quand elle eût assez connu mon caractère pour ne se pas défier de ma force d'esprit, comment se promettre que les agitations qu'elle m'alloit causer volontairement n'achèveroient point de ruïner ma santé & d'envenimer mes blessures? Les Grands ne connoissent point l'effet des passions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire, les empêche d'en ressentir jamais toute la force; soit que leur dissipation continuelle serve bientôt à l'adoucir ; ils ignorent ces tempêtes de l'ame, qui ébranlent la raison jusques dans ses fondemens, & qui agissent quelquefois sur les corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auxquels on attribue les plus redoutables effets. Madame, quoiqu'exercée par divers chagrins domestiques, n'avoit pas une juste idée des miens; & jugeant peut-être de moi par elle-

le-même, elle me croyoit capable de toutes les consolations qu'elle auroit goûtées.

C'étoit donc Fanny qui s'approchoit de mon appartement avec elle, & dont j'avois même entendu la voix sans la distinguer; car qui m'auroit aidé à la reconnoître? Je me serois imaginé plus aisément la chute du Ciel, que la hardiesse d'une femme que j'avois toujours connue timide, & dans qui je me figurois que la honte commençoit à réveiller quelques sentimens de vertu. L'idée la plus favorable que j'eusse pu prendre de tous les récits qu'on m'avoit faits, étoit celle de son repentir: mais une Infidèle, qui n'a que ce sentiment à faire valoir, se présente-t-elle avec tant de confiance aux yeux d'un homme outragé? C'étoit elle néanmoins: mes yeux furent bientôt forcés de la voir, quoiqu'à l'entrée de ma chambre elle suivît Madame, en tâchant de se cacher derrière elle.

Ayant porté mes prémiers regards sur la Princesse, je m'efforçois de lui témoigner par ma posture & par

mes geſtes beaucoup plus que par mes diſcours, la reconnoiſſance immortelle dont j'étois pénétré. Vous me paroiſſez affoibli, me dit-elle en s'effeyant. Elle alloit continuer, mais j'avois apperçu Fanny. Un mortel évanouiſſement avoit déja fermé mes yeux. Madame fut embarraſſée, & Fanny s'empreſſoit pour me ſecourir, lorſqu'étant revenu à moi, & m'appercevant qu'elle me ſoutenoit la tête, je la repouſſai de la main. Cruelle Ennemie de mon repos, m'écriai-je d'un ton plus lugubre que je ne puis le repréſenter, viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reſte? Un mouvement aveugle, dont je rougis encore, me fit faire cette brutale exclamation. C'étoit comme la prémière exhalaiſon de ces noires vapeurs qui obſédoient depuis ſi longtems mon ame, & qui avoient commencé à corrompre la douceur naturelle de mon caractère. Je remarquai le chagrin qu'un accueil ſi peu attendu cauſoit à Madame, & je m'efforçai de le réparer en me baiſſant vers elle en ſilence, avec un mouvement qui mar-

marquoit mon trouble & ma confusion. Fanny, qui sentit bien plus vivement ma dureté, se laissa tomber à genoux contre mon lit, & se mit à verser un torrent de larmes en tenant sa tête appuyée sur ses deux mains.

Que prétendez-vous donc, reprit Madame, qui me regardoit d'un air étonné, & que signifie le desordre où je vous vois? Desirez-vous autre chose que ce que je vous amène? une femme tendre & innocente, que vos caprices n'ont rendue que trop long-tems malheureuse, & dont la seule présence devroit vous rendre tout d'un coup la santé, si vous avez jamais eu pour elle la moitié de cette tendresse que vous m'avez tant de fois vantée? Je vous ai fait dire, continua-t-elle, que j'étois persuadée de son innocence: la démarche que je fais de vous l'amener moi-même, n'en est-elle pas une confirmation qui devroit guérir absolument tous vos doutes? Me croyez-vous capable d'être venue au hazard? Est-ce là répondre à l'amitié

que je vous marque, & à l'opinion que j'ai de vous ? Elle en auroit dit beaucoup davantage; mais dans le terrible combat que j'eſſuyois, entre mille mouvemens impétueux qui cherchoient à éclater, & la crainte d'avoir manqué de reſpect pour une ſi grande Princeſſe, je recueillis toutes mes forces pour l'interrompre. Daignez m'entendre, lui dis-je en reſpirant à peine : ah! Madame, rappellez votre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçues ſont gravées au fond de mon cœur, elles y vivront juſqu'au tombeau. Mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une Infidèle. Qu'elle ne vous faſſe pas oublier mes intérêts pour les ſiens. Songez qu'elle m'a trahi; qu'elle m'a réduit à l'extrémité où vous me voyez ; qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle m'a cauſés. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné, & que je me précipite ſans réflexion dans un nouveau genre d'infamie? La nommer innocente! Juſte Ciel! eſt-ce un

nom

nom fait pour elle? Mais supposez ses remords sincères, répareront-ils tout ce que j'ai perdu? O perte fatale! m'écriai-je en joignant les mains; ô malheur! ô desespoir éternel! Qui me consolera? qui appaisera les tourmens de mon cœur? qui prendra pitié d'un misérable à qui tout est odieux & funeste, & qui se plaint à deux pas de la mort qu'elle est encore trop éloigée? J'achevai ces derniers mots d'une voix si foible & si basse, qu'il étoit aisé de s'appercevoir de l'altération qui se faisoit dans mes forces. Madame, surprise de la violence avec laquelle je paroissois m'agiter, avoit tâché plusieurs fois de couper mon discours; & comme emportée elle-même par l'impétuosité de mes sentimens, elle me faisoit signe de la main de modérer mon transport. Fanny, dans la posture qu'elle n'avoit point quittée, continuoit de tenir son visage serré contre mes draps, & ne se faisoit entendre que par les sanglots dont elle accompagnoit ses larmes. A peine avois-je osé lever les yeux sur elle. J'avois

vois tourné plusieurs fois la tête, & presque ouvert la bouche pour lui adresser directement mes reproches : un pouvoir supérieur à moi m'avoit arrêté, & mes mouvemens avoient pris un autre cours. Je ne sai qui des trois eût pris la parole ; mais le spectacle qui frappa les yeux de Madame, lui fit jetter un cri perçant. C'étoit mon sang qui couloit à grands flots sur mon lit, & qui avoit déja humecté tout ce qui étoit autour de moi. Mes blessures s'étoient rouvertes J'avois senti depuis quelques momens une chaleur humide, qui auroit dû m'avertir de cet accident ; mais l'agitation où j'étois ne m'avoit pas permis d'y faire attention, ni de m'appercevoir même que les linges dont j'étois lié, s'étoient écartés de leur place.

Je remarquai enfin ce qui allarmoit Madame. Laissez-moi mourir, lui dis-je avec une morne indifférence ; il en est tems. J'emporterai la satisfaction d'avoir eu cette infidèle pour témoin des derniers effets de sa cruauté. Ah ! barbare, ajou-

ajoutai-je en m'adreſſant cette fois à elle-même, n'eſt-ce pas-là ce que tu attendois & ce que tu ès peut-être venue chercher ici? Elle s'étoit levée au prémier cri de Madame, & le viſage baigné de pleurs, elle s'agitoit pour me donner quelque ſecours. Mais je la repouſſai encore avec d'autres marques de dédain, qui n'étoient pas moins amères Son cœur n'y put réſiſter. Elle leva les mains vers le Ciel en pouſſant un profond ſoupir. Juſtice, qui protège la vertu, s'écria-t-elle! ô toi qui as compté mes douleurs, & qui me réſervois encore tous ces outrages, abrège donc ma vie, ſi tu ne veux pas ſoulager mes peines! Puis ſe tournant vers la Princeſſe: Ah! Madame, lui dit-elle, eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis, & ne voyez-vous pas que ſon cœur m'eſt fermé pour jamais? Hélas! ajouta-t-elle, une abſence à laquelle il m'a forcée par ſes mépris, mérite-t elle les honteux reproches dont il prend plaiſir à m'accabler?

Je l'avouerai, à la honte de cette fauſſe & violente inſenſibilité que j'af-

j'affectois ; le ton de cette voix naturellement tendre & touchante, autrefois & si longtems les délices de mes oreilles & le charme de tous mes sens, ces douces inflexions qui avoient réveillé si souvent dans mon cœur la complaisance & l'amour, firent plus d'impression sur moi que toutes les instances de Madame, & que mes propres raisonnemens. Un baume précieux, versé dans mes plaies, n'y auroit pas répandu tant de fraicheur. Cependant toutes ces circonstances s'étant passées dans l'espace d'un moment, on étoit accouru au bruit que Madame avoit fait d'abord ; & l'un de mes Chirurgiens, qui se trouvoit heureusement dans ma maison, eut bientôt rétabli l'appareil qui s'étoit dérangé sur mes blessures : mais dans l'inquiète ardeur avec laquelle on avoit cherché les secours nécessaires, quelqu'un s'imaginant le péril beaucoup plus pressant, en avoit parlé à Madame Lallin, comme d'une extrémité qui faisoit tout craindre pour ma vie. Elle ne crut point qu'il y eût

eût de ménagemens qui dûssent l'empêcher de paroître. D'ailleurs, n'étant point connue de Madame, elle ne pouvoit prévoir les fâcheux effets qu'alloit produire sa présence. Elle entra dans l'antichambre, au moment que la Princesse, qui se retiroit pour laisser le Chirurgien libre, la traversoit en s'appuyant sur les bras de Fanny. L'approche d'un affreux serpent causeroit moins d'épouvante à un enfant timide, que cette rencontre imprévue n'inspira d'horreur à la malheureuse Fanny. La voilà, dit-elle à Madame, voilà le tison infernal qui a mis le feu dans ma maison, & qui a réduit tout mon bonheur en poudre. Croiraije à présent que ce n'est pas elle qu'il est résolu d'épouser? Ah perfide! continua-t-elle en s'adressant à elle-même, as-tu le front de te présenter devant moi?

Ce discours injurieux, que Madame Lallin ne put entendre qu'à demi dans l'embarras où cette seule rencontre l'avoit jettée, ne laissa point de la piquer assez pour la porter à se défendre avec quelques

mar-

marques de reſſentiment. L'opinion qu'elle avoit toujours de la mauvaiſe conduite de mon épouſe, lui fit répondre qu'elle s'étonnoit beaucoup de lui voir oublier ſans raiſon toutes les bienſéances, devant une ſi grande Princeſſe; mais que ce n'étoit pas apparemment la prémière fois qu'elle y eût manqué. Cette réponſe étoit piquante; mais que dut-elle paroître à Fanny, & même à Madame, qui recommença peut-être ſur de ſi fortes apparences à ſe défier de ma droiture? Toute autre femme, dans le tranſport où étoit Fanny, auroit fait une inſulte éclatante à ſa Rivale; & l'intérêt que Madame prenoit à ſa douleur, auroit peut-être empêché cette bonne Princeſſe de s'en trouver offenſée. Cependant Fanny déja comme épuiſée de l'effort qu'elle venoit de faire ſur ſon caractère, toute ſa colère retomba ſur elle-même par un long évanouïſſement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame, qui s'étoit contentée de jetter un regard d'indignation ſur Madame Lallin, don-

donna ordre à un de mes gens de m'avertir de ſon départ, & des nouveaux ſouhaits qu'elle faiſoit ma guériſon. Elle eut la bonté de ſecourir Fanny de ſes propres mains; & lorſqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au Château, d'où elle la fit reconduire le ſoir à Chaillot.

J'ignorai ſi abſolument la triſte ſcène qui s'étoit paſſée dans mon antichambre, qu'apprenant le départ de Madame, & toujours perſuadé du généreux penchant qui la portoit à ſouhaiter la fin de mes peines, je ne m'occupai que de la tendreſſe & de la bonté de ſon naturel. Elle s'eſt laiſſée toucher, diſois-je, par le repentir de mon infidèle. Elle s'eſt perſuadée qu'il me ſuffiroit de voir couler ſes larmes, pour lui tendre les bras. Mais ſi elle ſe ſouvenoit de toutes les raiſons que j'ai de la déteſter, il eſt impoſſible qu'elle voulût la ſouffrir, & qu'elle prît un moment parti pour elle. Me rappellant enſuite juſqu'au moindre terme de la funeſte

neſte converſation que je venois d'eſſuyer, j'admirois que ſur des aſſurances vagues & ſans preuves, on eût pu me propoſer d'oublier mes reſſentimens, & d'accepter des ſoumiſſions qui n'avoient pas même été accompagnées d'un mot d'éclairciſſement & d'excuſe. Mais ai-je dû attendre l'impoſſible, ajoutois-je, & qu'auroit-elle pu dire pour ſe juſtifier? Il eſt clair que ce n'eſt pas ſur ſon innocence, ni peut-être même ſur ſon repentir, qu'elle fondoit l'eſpoir de ſe faire écouter. C'eſt ſur ſes charmes, c'eſt ſur ce dehors trompeur qui m'en a impoſé ſi long-tems, & qu'elle croyoit capable de réveiller toute ma foibleſſe. J'avoue qu'elle n'a rien perdu de ce perfide éclat qui m'avoit ébloui. Ce ſont les mêmes yeux, les mêmes traits, le même air, hélas! cet air tendre & modeſte, ce port noble & intéreſſant que j'ai adoré. O Dieu! que n'a-t-elle encore le même cœur!

Madame Lallin, qui vint interrompre pluſieurs fois mes réflexions, ne me parla point du chagrin qu'elle

le avoit reçu, & ne me fit pas même connoître qu'elle eût vu Madame & Fanny. Elle n'avoit point eu de peine à juger que l'accident qui m'étoit arrivé, avoit été l'effet de cette visite. M. de R... eut la même discrétion à son retour ; & ne craignant pas moins de me causer quelque nouvelle altération par tout ce qui étoit arrivé à sa Fille & à mes Enfans, il me laissa ignorer pendant quelques jours ce nouveau malheur. Cependant il revenoit de Chaillot, où on ne lui avoit point refusé la liberté de voir ma Belle-sœur & Cécile. Malgré la prémière chaleur de son ressentiment, il avoit compris qu'un ordre de la Cour ne seroit pas révoqué tout d'un coup ; & remettant les sollicitations après mon rétablissement, il avoit résolu de se faire pendant quelque tems un mérite de sa patience. C'étoit beaucoup qu'on eut laissé à ma sœur le choix du Couvent, & qu'elle se fût heureusement déterminée pour celui qui étoit le moins éloigné. Madame de R... à qui il avoit fait savoir aussitôt leur infortune commune, n'avoit

voit pas différé non plus d'un moment à se rendre à Chaillot, & de concert avec lui, elle avoit pris la résolution d'y demeurer avec sa fille. Quoique la présence d'une Protestante de son âge dût être incommode & suspecte dans un Couvent, les Religieuses, qui n'avoient point eu d'ordre de s'y opposer, ne purent refuser l'entrée de leur Maison à une Dame de sa naissance. Cet arrangement avoit tellement consolé M. de R. . . qu'il continua de demeurer chez moi, sans aucune marque d'inquiétude.

Ma sœur, qui n'avoit pas d'abord porté ses vues si loin, n'avoit point eu d'autre motif pour préférer Chaillot, que l'envie de voir & d'entretenir Fanny. Aussi demanda-t-elle cette faveur en arrivant; & l'on ne fit pas difficulté de la lui promettre aussi-tôt que Fanny seroit de retour. Les bruits qui s'étoient sourdement répandus, depuis ma blessure, ne permettoient pas aux Religieuses d'ignorer tout à fait qu'elle étoit mêlée pour quelque chose dans mon avanture; mais c'étoient des soupçons d'au-

d'autant plus confus, que le Chapelain même cachant soigneusement la part qu'il y avoit eue, elles n'avoient pu recevoir d'autres informations de personne; & c'est une des faveurs dont j'ai le plus d'obligation à Madame, que le silence avec lequel cette affaire fut conduite. Ainsi personne ne savoit au Couvent que Fanny fût mon épouse, & l'on se défioit encore moins de la raison qui l'avoit obligée jusqu'alors de demeurer volontairement dans la retraite. D'ailleurs toute la Maison, charmée de son esprit & de sa douceur, avoit conçu pour elle autant d'amitié que d'estime; & dans les chagrins dont on voyoit assez qu'elle étoit accablée, elle avoit toujours quelque Religieuse auprès d'elle qui s'efforçoit de la consoler par son entretien & ses caresses.

Celle qui se croyoit le mieux dans son esprit, ne fut pas plutôt que Madame Bridge avoit parlé d'elle & demandoit à la voir, qu'elle s'empressa de lui faire mille civilités, qui firent juger à ma Belle-sœur que cette bonne Religieuse avoit plus

de part qu'une autre à la confiance de mon épouse. Elle fut ravie de trouver cette occasion d'avance, pour s'informer sans affectation de la conduite qu'elle tenoit, & de l'idée qu'elle avoit fait prendre d'elle. Il lui fut aisé de se satisfaire: car la Religieuse, comme enchantée de Fanny, dont elle ne parloit qu'avec admiration, se mit à raconter d'elle-même de quelle manière elle avoit vécu depuis sa retraite, & les nouveaux sujets qu'elle donnoit tous les jours de la regarder comme une des prémières femmes du monde. C'est une douceur, répétoit cent fois cette bonne fille, une complaisance, une attention à obliger, qui lui gagne ici le cœur de tout le monde. Son amitié a fait naître parmi nous des jalousies, comme s'il étoit question de la faveur d'une Reine. J'ai été assez heureuse, ajouta-t-elle, pour lui rendre mes soins agréables, & je ne changerois pas son estime pour bien des choses précieuses.

Ces éloges n'étonnérent point ma Sœur, qui connoissoit assez les excellentes qualités de Fanny. Mais pro-

profitant de la chaleur avec laquelle elle voyoit parler la Religieuse, elle lui demanda comment son Amie supportoit la solitude, & si elle ne s'étoit jamais expliquée sur les motifs qu'elle avoit eus pour se dérober au monde. Vous voulez savoir, lui répondit-elle, ce que nous avons cherché longtems à pénétrer, & ce que je lui ai demandé cent fois inutilement, dans les tendres entretiens que j'ai sans cesse avec elle. Il est certain qu'elle a le cœur & l'esprit fort agités. Elle convient même que la fortune l'a traitée avec la dernière rigueur ; & quand elle refuseroit de nous faire cet aveu, sa tristesse & son abbattement la trahiroient malgré elle. Il m'arrive tous les jours de la surprendre dans des momens où elle se croit seule, & où elle n'attend personne. Je la trouve abîmée dans ses larmes, la tête panchée ordinairement sur une table, & si remplie du sujet de ses peines, qu'elle ne s'apperçoit pas tout d'un coup qu'elle a quelqu'un près d'elle. Aussi-tôt qu'elle m'entend, elle se hâte d'essuyer ses pleurs, &

je remarque l'effort qu'elle se fait pour composer ses yeux & son visage; mais elle n'en a pas toujours la force, & elle me prie quelquefois de la laisser pleurer en liberté. Souvent au milieu d'une conversation que je crois propre à l'amuser, une distraction lui fait perdre le plaisir qu'elle paroissoit trouver à m'entendre; son cœur se charge, & ses yeux recommencent leur triste office. Enfin, si vous me demandez tout ce que je pense d'elle, je ne connois point de femme si aimable & si malheureuse.

Mais, reprit ma Sœur, qui s'est fait cent fois un plaisir de me répéter tout ce détail, est-il possible qu'il ne lui soit rien échappé qui puisse faire soupçonner la cause de ses chagrins? Ne se plaint-elle de rien? N'accuse-t-elle personne? Demeure-t-on si longtems avec une femme affligée, sans pénétrer les secrets de son cœur? Non, repartit la Religieuse, rien n'est sorti de sa bouche. Cependant depuis une avanture fort extraordinaire, qui lui arriva la semaine passée dans notre Eglise, la

la plupart de nos Dames ſont perſuadées qu'elle eſt la victime de quelques ſoupçons jaloux, ſoit qu'ils ſoient tout-à-fait injuſtes, ſoit qu'elle les ait fait naître malheureuſement par quelque imprudence; ca ſa modeſtie, ajouta-t-elle, & l'intérêt que Madame prend à ſes affaires & à ſa ſanté, répondent aſſez de ſa vertu. Elle raconta là-deſſus ce qui s'étoit paſſé dans l'Egliſe du Monaſtère, & tout ce que ma Belle-ſœur ſavoit beaucoup mieux qu'elle même. Nous ne ſaurions douter, pourſuivit-elle, que les deux Enfans qu'elle a vus, ne ſoient les ſiens, & qu'elle n'en ſoit ſéparée contre ſon gré. C'eſt apparemment ſon mari qui lui fait cette violence. Et je ſai, dit-elle encore en baiſſant la voix, qu'il s'eſt répandu depuis peu quelques bruits qu'on a pu mal interpréter; mais je ſuis ſure qu'ils s'éclairciront à l'avantage de Madame de Ringsby. Ce nom, comme je l'ai dit pluſieurs fois, étoit celui que Fanny portoit à Chaillot.

Il n'eſt pas ſurprenant que la Religieuſe ne reconnût point ma Sœur.

Quelques momens passés à la grille du Chœur, & pendant l'Office, n'avoient pu faire remarquer son visage. D'ailleurs elle parloit si exactement la Langue Françoise, qu'il n'étoit pas aisé de la reconnoître pour une Etrangère ; & l'ordre qu'on avoit obtenu pour l'arrêter, & qu'il avoit fallu communiquer à la Supérieure du Couvent, regardant en général trois Dames Protestantes, & deux Enfans de la même Religion, qui étoient en chemin pour se sauver du Royaume, elle passoit, comme sa fille & comme Cécile, pour une Dame Françoise qu'on vouloit faire instruire. Rien n'étant donc si éloigné de l'opinion des Religieuses que de la croire Belle-sœur de Fanny, elle continua librement de s'informer de tout ce qui m'intéressoit, en affectant de paroître extrêmement prévenue en faveur de mon épouse. Mais, soit que la vérité les forçât de lui rendre des témoignages si glorieux, soit que la discrétion leur fît cacher une partie de leurs conjectures, elles ne changérent point de langage.

Fan-

Fanny étant revenue le soir de Saint-Cloud, sa Confidente n'eut rien de si pressant à lui raconter, que l'arrivée de trois Dames, dont l'une paroissoit la connoître, & marquoit une extrême envie de la voir. Quoique la douleur occupât trop de place dans son ame pour en laisser beaucoup à la curiosité, elle consentit à recevoir la visite qu'on lui proposoit, & dès le soir même elle fit prier ma Sœur de se laisser conduir, secrettement chez elle. Ce n'étoit point un motif ordinaire qui leur faisoit souhaiter mutuellement cette entrevue. Elles m'ont dit vingt fois, que sans autre apparence de raisons, que celle qu'on peut s'imaginer sur mon récit, elles s'étoient senti le cœur si ému à l'approche de l'heure marquée pour se voir, qu'expliquant mal ce pressentiment, par l'habitude où elles étoient de voir tous les événemens tourner à notre perte, elles avoient été tentées l'une & l'autre de la différer. Fanny, depuis la réponse qu'elle avoit reçue chez moi, croyoit ma Belle-sœur & mes Enfans en Angleterre; &

ne connoiſſant perſonne en France, elle ne pouvoit attacher d'idée bien importante à la curioſité qu'une Dame marquoit de lui parler. Ma Sœur avoit peut-être ſujet d'être un peu moins tranquille, parce que l'ouverture d'une ſcène où elle ne prévoyoit que de la triſteſſe, pouvoit lui cauſer quelque embarras ; mais cette raiſon devoit ſervir au contraire à lui faire craindre ce qu'elle deſiroit. Cependant elles étoient toutes deux tremblantes d'impatience & d'ardeur en s'abordant, & la ſurpriſe même de Fanny, en reconnoiſſant ma Sœur, n'ajouta presque rien à ce qui ſe paſſoit déja dans ſon cœur.

Elle ſe jetta à ſon cou. Elle la ſerra entre ſes bras. Elle la tint longtems embraſſée. Etes-vous ici volontairement, lui dit-elle d'un ton mêlé de joie & de douleur ? eſt-ce un reſte d'amitié & de compaſſion qui vous amène ? Je vous a crue à Londres. Où ſont mes Enfans ? Hélas ! venez-vous me rendre la vie, ou m'aider à mourir ? car il n'y a plus de tempérament à eſpérer pour moi ;

moi; je sai tout, j'ai tout appris, je ne puis vivre sans honneur, sans mon Epoux, sans mes chers Enfans. O ma Sœur! continua-t-elle en la regardant tendrement, est-il possible que vous m'ayez laissé accabler sans défense? Quoi! vous avez souffert qu'une indigne Rivale ait ravi ma place, mes titres, mon nom; qu'elle ait tout acquis par le sacrifice de mon honneur & de mon innocence? Eh! qu'est devenue la foi & la justice? Mais non, reprit-elle en voyant ma Sœur qui baisoit affectueusement ses mains, je vois que vous m'aimez encore. Dites-moi donc pourquoi le barbare Cléveland me déteste. Il me l'a prononcé lui-même. Il n'a daigné ni me regarder ni m'entendre. Dites-moi pourquoi son infame Lallin ose m'insulter. Juste Ciel! vous n'avez pas pris aussi-tôt ma vie pour finir à jamais ma honte. Ah! ma Sœur, dites-moi pourquoi je suis réduite au dernier degré de l'opprobre & de l'infortune?

Ses larmes l'interrompirent. Mr. Bridge, qui n'étoit pas moins atten-

drie, la pria de s'asseoir, pour le dessein qu'elle avoit de lui ouvrir naturellement son cœur, & de ne lui rien déguiser de ses sentimens. Ainsi sans s'arrêter à des marques inutiles de tendresse & de pitié, elle entra tout d'un coup dans l'explication qu'elle s'étoit proposée. Ma Sœur, lui dit-elle, il me sera aisé de justifier les dispositions de mon cœur; mais permettez que mes prémiers soins tombent sur vous, & que je commence par ce qui me cause le plus d'embarras. Vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même que les apparences passées ne vous sont pas favorables. Je laisse tout ce qui pourroit sentir le reproche; mais il me semble que la justice de vos plaintes n'est pas claire. Vous accusez ceux qui se plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus misérables. Vous criez qu'on maltraite votre innocence; & ceux à qui vous imputez cet outrage, donneroient tout leur sang pour vous la rendre, ou l'auroient donné pour empêcher que vous ne l'eussiez perdue.

due. Au nom du ciel, faites-moi voir quelque jour dans ces obscurités. N'est-il donc pas vrai (pardonnez ces instances à une Sœur qui vous aime) n'est-il pas vrai que vous avez ôté à M. Cléveland un cœur qui faisoit tout le bonheur de sa vie; que vous l'avez donné à Gelin; que vous nous avez abandonnés à Sainte Hélène pour suivre ce perfide; que vous êtes partis ensemble; que vous avez... mais je ne veux parler que de ce qui est certain pour moi-même; n'est-il pas vrai que vous avez sacrifié à cette passion votre Mari, vos Enfans, votre réputation, & que vous avez paru longtems insensible à toutes nos peines?

A la vérité, continua ma Sœur, M. Cléveland, après avoir souffert tout ce que l'honneur, la bonté de son caractère, & la tendresse incroyable qu'il avoit pour vous, peuvent vous faire imaginer, s'est laissé persuader depuis peu par le seul besoin qu'il a de faire quelque diversion à sa tristesse, de s'engager dans un nouveau mariage; non,

comme vous ſemblez le croire, avec l'innocente Madame Lallin, pour laquelle il n'a jamais eu que de l'eſtime & de l'amitié; mais avec une jeune Françoiſe de ſon voiſinage, qui eſt après vous ce qu'il pouvoit eſpérer de plus aimable. Je n'ai pu condamner ſon deſſein; & je vous confeſſe que dans le triſte état où je l'ai vu depuis votre abſence, j'ai cru moi-même ce remède néceſſaire à ſon repos. Je ne vous diſſimulerai pas non plus, que lorſqu'on a penſé à faire caſſer votre mariage, il a fallu que j'aye prêté une eſpèce de conſentement aux dépoſitions que le Conſiſtoire a exigées de tous les témoins de votre fuite. Mais rendez-moi juſtice; ai-je pu démentir le rapport de mes yeux, & refuſer l'aveu d'une vérité ſi cruelle? Hélas! au prix de mon ſang j'aurois voulu me la cacher à moi-même. Cléveland, tout enchanté qu'il eſt de la jeune perſonne qu'on le preſſe d'épouſer, adore encore votre idée, & n'emploie ſes jours & ſes forces qu'à déplorer votre changement: car

vous

vous étiez faite pour lui ; il n'y avoit que la poſſeſſion de votre cœur qui pût ſatisfaire le ſien.

Dites-moi donc maintenant vous-même, ajouta-t-elle, pourquoi vous vous troublez juſqu'à cet excès, d'un malheur où vous vous êtes précipitée volontairement ? D'où viennent ces regrèts & ces larmes, qui ne me paroiſſent plus de ſaiſon après la malheureuſe réſolution que vous avez exécutée ? Cependant je conçois que le repentir peut ſuccéder à une paſſion violente. Je vous plains, je n'ai pas ceſſé de vous aimer, & je ſuis portée à vous offrir encore un zèle à toutes ſortes d'épreuves ; mais ſi vous ne m'éclairez pas vous même, j'ignore à quoi je puis l'employer.

Ce diſcours, commencé d'un air grave, & ſoutenu d'un ton que la vérité animoit autant que la tendreſſe, rendit d'abord Fanny fort attentive. Elle tenoit les yeux fixement attachés ſur ma Sœur ; & comme frappée de pluſieurs images nouvelles qu'elle paroiſſoit admirer ſucceſſivement à chaque mot qui

ſortoit de ſa bouche, il y en eut quelques-unes qui la firent reculer de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. L'agitation qu'elle en reſſentit, arrêta tout d'un coup ſes pleurs. Elle écouta ainſi juſqu'à la fin, avec un mêlange d'avidité pour entendre, & de réflexion ſur elle-même pour comparer ce qu'elle trouvoit dans ſon cœur & dans ſa mémoire, avec ce qu'elle paroiſſoit appercevoir pour la prémière fois. Quand ma Sœur fut arrivée ſur-tout à l'éclairciſſement de mon nouveau mariage, ſon attention redoubla avec un mouvement ſenſible de curioſité & d'ardeur. Puis lorſqu'elle l'entendit parler du fonds de conſtance & d'amour qui me rappelloit encore vers elle dans le projet même d'un nouvel engagement, elle rougit; ſon impatience étoit marquée par le changement continuel de ſes attitudes. A peine pouvoit-elle ſe contenir ſur ſa chaiſe. Enfin ma ſœur n'eut pas plutôt fini, que ſe levant pour l'embraſſer avec tranſport: Vous n'êtes pas capable de me tromper, lui dit-elle tendrement, je

vous

vous connois, vous êtes la bonté même: Ah! que de voiles se lèvent! Oh! ma sœur, qu'entrevois-je! Que de sujets d'horreur & de pitié! Mais si vous ne me trompez pas, reprit-elle en s'interrompant elle-même, hâtez-vous d'avertir Cléveland. Allez de ce pas rompre son mariage. Allez lui dire qu'il commettroit un crime affreux; que je l'aime, que je l'adore, continuoit-elle en serrant les mains de am sœur, que je n'ai jamais aimé que lui: Hélas! je le vois clairement: nous avons été trompés tous deux. O malheur terrible! o cruelle perfidie! Mais partez donc, répétoit-elle encore, qu'il rompe son mariage, qu'il ne diffère pas un moment.

Quelque obscurité que ce tendre empressement dût avoir pour ma sœur, elle y répondit par des caresses; & sans retarder les explications qu'elle attendoit, par celle des raisons qui la retenoient malgré elle à Chaillot, elle fit souvenir Fanny que de longtems mes blessures ne me permettroient guères de penser à des noces. Ensuite elle la pressa

de

de ne pas suspendre un moment la satisfaction qu'elle avoit paru lui annoncer. Oui, lui répondit-elle ; chaque instant qu'elle seroit différée, deviendroit un supplice pour moi-même. Mais je ne puis mieux nous satisfaire l'une & l'autre, qu'en reprenant mes tristes avantures dans leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funestes impressions dont je vois trop que vous êtes prévenue contre ma fidélité, & peut-être contre mon honneur. Elle entreprit aussi-tôt cette intéressante narration, dont on ne sera pas surpris dans la suite que j'aye pu répéter ici jusqu'au moindre mot.

HISTOIRE
DE Mr.
CLEVELAND.

LIVRE NEUVIEME.

JE reſpire, commença-t-elle avec un profond ſoupir, & je me ſens déja le cœur plus libre. Ne jugez pas mal des pleurs que vous me voyez répandre encore. S'il eſt vrai que Cléveland n'ait pas ceſſé de m'aimer, & que je me ſois trompée dans le mortel ſujet de mes douleurs, je ne puis plus pleurer que de joie. Ce que j'ai à me reprocher n'eſt pas un crime. Ah! non, ce n'en eſt pas un; & ſi Cléveland m'aime encore, il diſtinguera bien les malheureux excès d'une tendreſſe inſenſée, des honteux déréglemens d'une femme cou-

coupable. S'il m'aime, je ne veux que lui pour mon juge. N'importe qu'il me condamne, ou qu'il m'approuve. S'il m'aime, il pardonnera tout à l'amour.

Concevez-vous, ma Sœur, poursuivit-elle, que le tour de votre discours ait eu plus de force pour me faire ouvrir les yeux, que la longueur insupportable de mes peines, que les instances de Madame, que le dernier crime de Gelin, & que les reproches mêmes que j'ai reçus aujourd'hui de Cléveland? Mais, ma chère Sœur, écoutez-moi. J'ai des choses incroyables à vous raconter. J'en suis effrayée moi-même, à mesure que je les rapproche de mon imagination pour les mettre en ordre; & si je suis assez heureuse pour ne me pas tromper dans la manière dont je les conçois depuis un moment, je vais vous découvrir la plus horrible scène de malice & de cruauté dont on ait jamais eu l'exemple. O ciel! par où ai-je mérité d'en être le déplorable sujet?

Supposez que Cléveland n'ait eu qu'u-

qu'une estime innocente pour Madame Lallin. Mais longtems même avant mon mariage, j'ai eu les plus fortes raisons de lui croire d'autres sentimens. Je ne vous rappellerai point tout ce qui n'est pas nécessaire au récit que vous attendez. Elle l'avoit aimé au prémier moment qu'elle l'avoit vu. Elle lui avoit fait des avances qui ne sont pas ordinaires à une femme d'honneur. Elle avoit employé l'artifice pour le faire consentir à l'épouser. Je suis témoin de ce que je retrace ici, & dès ce tems-là mes inquiétudes n'auroient pu paroître étranges à personne. Elle quitta ensuite sa famille & sa patrie pour le suivre en Amérique. Je veux croire que ce voyage n'eut point d'autre motif, que ceux qu'il s'efforça de me faire approuver ; cependant il me le déguisa long-tems, je n'en dus même la connoissance qu'au hazard ; & lorsque je l'appris contre son espérance, je ne remarquai que trop combien cette découverte lui causoit d'embarras. Enfin nos tristes avantures prennent leur cours, & fi-

finissent après mille malheurs, par la perte du meilleur de tous les Pères. Ma tendresse, comme divisée jusqu'alors par les sentimens de la nature, se réunit dans un seul objet. Je sentis que mon Mari m'étoit devenu plus cher que jamais : plus cher, je ne dis pas seulement par les circonstances de ma fortune, qui ne me laissoit plus d'autre soutien que lui dans le monde; mais par l'augmentation réelle d'une passion que je croyois depuis longtems à son excès, & qui prit un nouvel ascendant sur mon cœur & sur ma raison. En effet, je ne l'avois jamais trouvé si aimable. J'étois charmée de sa constance & de ses soins. Par quelles épreuves n'avois-je pas vu son amour confirmé ? Je le regardois comme un modèle de bonté & de vertu. Nous vécumes quelque tems à la Havana dans un bonheur digne d'envie. Et n'avois-je pas raison de le croire inébranlable, lorsque sous des prétextes assez foibles, & que je combattis inutilement par mes pleurs, il entreprit un voyage dont l'unique fruit fut de

me

me ramener Madame Lallin ? Jugez quelle fut ma surprise, & avec quelle douleur je la vis entrer dans ma maison. Ce n'étoient, si vous voulez, que les allarmes d'un cœur passionné. C'étoit délicatesse, embarras, scrupule de tendresse : mais quand ce n'auroit été que le pressentiment d'un avenir funeste où je ne pouvois lire, les malheurs qui sont venus à la suite, ne l'ont que trop justifié.

Vous arrivâtes vers le même tems de Sainte-Hélène, avec mon frère & Gelin. La présence & l'amitié d'une sœur si chère suspendirent mes inquiétudes, jusqu'à la résolution qui fut prise en commun de se faire régulièrement quelque occupation amusante, pour varier les agrémens de notre commerce. Nous prîmes vous & moi le parti qui convenoit à notre sexe. Mon frère & Cléveland choisirent l'étude. Gelin eut dès-lors ses raisons sans doute pour souhaiter d'être souffert auprès de nous : mais je fus frappée du choix de Madame Lallin. Quelle apparence, disois-je, qu'une femme d'un

d'un mérite ordinaire se fasse un plaisir si touchant de passer toutes les heures du jour au milieu des livres ? Vous la priâtes de nous associer à ses lectures, en les faisant quelquefois devant nous. Elle répondit que son dessein étant d'apprendre les Langues Grecque & Latine, nous avions peu de satisfaction à espérer de notre demande. Vous vous souvenez que nous rîmes ensemble de cette affectation d'esprit & de doctrine. J'écartois encore des soupçons trop funestes pour mon repos. Mais un intérêt si sensible me forçoit néanmoins d'avoir les yeux ouverts sur toutes les circonstances. Attribuez cette conduite à la jalousie, accusez-moi d'avoir contribué moi-même à ma ruïne; je n'ai pour me justifier, que la droiture de mon cœur & l'ardeur d'une malheureuse tendresse.

Je ne vous dirai point par quels degrés je parvins à l'ivresse de cette fatale passion ; mais le poison s'étoit déja glissé dans toutes mes veines, lorsque Gelin m'ayant suivie

au

au jardin, me demanda la liberté de m'entretenir. L'air chagrin avec lequel il me fit cette propoſition, le cas que je faiſois de ſon eſprit, & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille, me diſpoſérent facilement à l'écouter. Après quelques détours, qui me firent attendre un ſecret d'importance, il me déclara qu'il ſe croyoit également obligé par l'amitié & par l'honneur, de m'apprendre l'indigne abus que Madame Lallin faiſoit de ma confiance. Le détail dans lequel il s'engagea auſſi-tôt, s'accordoit tellement avec mes propres obſervations, que je crus l'examen auſſi inutile que les objections & les doutes. Je ne répondis que par mes pleurs. Il releva l'injuſtice de mon Mari, & l'odieuſe impudence de ma Rivale. Enfin il me perſuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Cependant je conſervai aſſez de préſence d'eſprit, pour balancer d'abord ſi je devois lui découvrir le rapport de mes idées avec les ſiennes. Mais ce qu'il ajouta, me permit

mit si peu de me défier de sa prudence & du desintéressement de son amitié, que je remerciai le Ciel dans mon malheur, de m'avoir procuré le secours d'un ami si sage & si généreux. Il me dit que la nécessité de m'avertir lui avoit paru d'autant plus pressante, que le mal n'étant point encore desespéré, il dépendroit de moi d'y apporter les remèdes que ma sagesse & ma douceur ne manqueroient pas de m'inspirer; qu'une femme vertueuse avoit mille ressources pour rappeller le cœur d'un mari; que c'étoit cette raison qui l'avoit empêché de faire remarquer le desordre à mon frère Bridge, dans la crainte qu'il ne fût pas aussi capable que moi de garder certains ménagemens. Il me promit un secret inviolable, & il m'offrit de nouveau un zèle sans réserve.

Si vous vous rappellez d'ailleurs l'estime que mon frère & Cléveland même marquoient pour Gelin, m'accuserez-vous d'avoir accepté trop légèrement ses offres? Je ne fis donc plus difficulté de lui répondre

dre que je connoissois toute l'étendue du malheur qu'il croyoit m'apprendre, ni de lui laisser voir la profondeur de mes plaies. Vous méritez ma confiance, ajoutai-je, & par la pitié que mes maux vous inspirent, & par le secours que vous avez la générosité de m'offrir pour les soulager. Mais de quelle espérance me flattez-vous? Hélas! quel remède, quel secours avez-vous à me proposer? Il se hâta de m'assurer qu'il chercheroit les moyens qu'il n'avoit point encore, & qu'il me promettoit d'avance que je serois fidèlement informée de toutes les démarches de ma Rivale, & du progrès de ses perfides amours. Cette promesse flatta ma douleur. Je le pressai d'être fidèle à la remplir, comme si la connoissance de ce que je redoutois le plus, eût pu servir à diminuer les tourmens que le seul soupçon étoit capable de me causer. Nous convinmes qu'il me rendroit chaque jour un compte exact de ce que le hazard ou son adresse lui feroit découvrir. Je lui confiai même la clef de plusieurs cabinets

qui touchoient à celui de Cléveland & sur-tout à sa Bibliothèque, où vous savez que Madame Lallin passoit quelquefois avec lui une partie du jour. L'heure de ces funestes éclaircissemens fut réglée ; & dès le lendemain je l'attendis comme celle de ma mort.

Seroit-il donc vrai que toutes les horreurs qui reviennent en foule à ma mémoire, eussent été autant d'artifices & d'inventions de Gelin? O! ma sœur, aidez-moi à le croire. Mon cœur s'est livré avidement à cette espérance : mais à mesure que les traces du passé recommencent à s'ouvrir, mon esprit chancelle, & je sens renaître toutes mes agitations & toutes mes craintes. Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ses observations. Ce n'étoit encore que des remarques vagues, & qui n'ajoutoient rien aux préventions où il m'avoit laissée; car en me rappellant l'ordre de ses découvertes, il me semble que soit pour ménager ma douleur, soit pour garder plus de vraisemblance, il me conduisit habilement par

par tous les degrés. Sa crainte paroiſſoit être de m'affliger trop. Il ſe faiſoit preſſer pour répondre nettement à toutes mes queſtions. Dès cette prémière fois, en me racontant qu'il avoit paſſé plus de deux heures à obſerver mon infidèle, & en me proteſtant que malgré la ſituation favorable où il s'étoit mis pour l'appercevoir, il n'avoit rien découvert qui dût abſolument me chagriner; uns apparence de contrainte, que je croyois démêler malgré lui dans ſes expreſſions & dans ſes yeux, me fit ſoupçonner qu'il affectoit des ménagemens. Vous me déguiſez quelque choſe, lui dis-je, ſans pouvoir retenir mes larmes; vous craignez de m'apprendre tout mon malheur. Et voyant qu'il ſe défendoit du même air: Quoi! inſiſtai-je avec une funeſte curioſité, vous n'avez apperçu ni regards, ni ſouris, ni marques d'intelligence? Vous n'avez rien entendu qui vous ait fait juger de leurs ſentimens? Dieux! ajoutai-je, j'expliquerois juſqu'à leur ſilence. Il me répondit d'un ton naïf, & com-

me surpris de mes doutes, que ce n'étoit point à des circonstances si légères qu'ils s'arrêtoit; que je savois comme lui que ce badinage leur étoit familier depuis longtems; qu'après tout, un mari qui se tiendroit dans des bornes si innocentes, ne mériteroit pas qu'on lui en fît rigoureusement un crime, & qu'il se seroit bien gardé de me faire la moindre ouverture, s'il n'avoit eu des raisons bien plus fortes d'accuser le mien de manquer à ce qu'il me devoit. Il me fit même entendre que s'il ne s'étoit pas expliqué davantage, c'est que dans des accusations de cette nature, le témoignage le plus certain doit être confirmé par des preuves; & me renouvellant les assurances de son zèle & de ses soins, il me pria d'en attendre toutes les lumières que je desirois. Hélas! m'écriai-je, de quoi donc suis-je menacée, si ce qui m'accable déja mortellement ne mérite que le nom de badinage!

Il me laissa avec ce trait dans le cœur, & d'autant plus sensible à la reconnoissance dont je me croyois re-

redevable à son amitié, que je le voyois affligé de ma peine, & chargé comme à regret de la triste commission qu'il acceptoit pour m'obliger. Quelques jours se passérent, pendant lesquels il n'eut encore à me rapporter que les signes ordinaires d'un amour qui se déguise en public, & que le remords ou la honte empêche de se satisfaire pleinement, dans le secret même d'un cabinet; car il étoit assidu à tous les postes dont je lui avois abandonné la clef. Enfin je crus remarquer, un jour, qu'il étoit plus rêveur & plus chagrin qu'il ne me l'avoit encore paru. Les regards qu'il me jettoit à la dérobée, pendant que votre présence & celle des autres l'empêchoit de me parler, furent un langage que je crus trop bien entendre. Je suis perdue, disois-je intérieurement! Ma Rivale a triomphé; il l'a vu; il en gémit; il cherche quelques détours pour m'annoncer cette fatale nouvelle. Le desespoir étoit prêt à s'emparer de mon cœur, & je ne sai ce qui empêcha mes transports d'é-

clater. Tous les momens, jusqu'à l'heure ordinaire de l'explication, furent pour moi des siècles de douleur. Mais loin de lui voir l'empressement qu'il avoit toujours eu pour me prévenir, je me trouvai seule au jardin, qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis appeller. Il tarda encore à paroître. Mon impatience ne me permettant plus de garder aucune mesure, je le cherchai moi-même, & je m'apperçus qu'il s'efforçoit de m'éviter. Ce fut alors que ne me possédant plus, & succombant aux mouvemens qui m'étouffoient le cœur, je m'arrêtai dans une salle, par la seule impossibilité de faire un pas plus loin. Je m'assis, croyant n'être obsérvée de personne. Je me livrai aux larmes, & à toutes les plaintes qu'un desespoir aussi amer que le mien pouvoit m'inspirer. Cependant il m'avoit suivie, apparemment, dans toutes mes démarches ; car il parut après quelques momens, & prévenant les reproches auxquels il devoit s'attendre, il me demanda pardon d'une lenteur dont le motif,

tif, me dit-il, étoit la répugnance qu'il avoit à s'acquitter desormais de ses promesses. Voulez-vous ma vie, continua-t-il ? elle sera employée sans regret à vous prouver mon obéissance & mon zèle : mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un silence éternel sur tout ce qui a fait jusqu'ici le sujet de nos entretiens. J'en ai trop dit. Je me suis engagé trop loin. Et pour mon repos autant que pour le vôtre, je dois fermer desormais la bouche & les yeux sur tout ce qui se passe dans cette maison. Non, ajouta-t-il, je ne me sens point capable de voir pousser si loin l'injustice & la cruauté.

Il ne me parut pas douteux que tous mes soupçons ne fussent vérifiés. Cependant la crainte qu'il ne s'obstinât à se taire s'il me voyoit trop touchée du malheur qu'il me faisoit pressentir, me fit prendre un visage plus tranquille, pour le presser de parler ouvertement. Vous ne m'abandonnerez pas, lui dis-je, après avoir commencé de si bonne grace à me servir. Je vois ce qui

de vous exposer au ressentiment de mon Mari, ou de me causer trop de chagrin par quelque récit qui surpasse toutes les horreurs passées. Mais rassurez-vous contre la prémière de ces deux craintes, par le serment que je fais de ne laisser rien échaper qui puisse vous commettre. Pour la seconde, comptez, ajoutai-je, que je n'ai pas le cœur si insensible au mépris, que je sois disposée à m'abîmer plus longtems dans le desespoir & dans les larmes, si je perds l'espérance de ramener un perfide, ou si j'apprens qu'il porte l'infidélité jusqu'au dernier outrage. Cette réponse parut le satisfaire doublement. Ne doutez pas, reprit-il, que je ne sois fort sensible à deux motifs, dont l'honneur & l'amitié me font une loi presque égale. L'honneur de M. Cléveland m'est cher; & je ne voudrois pas qu'il pût me reprocher de l'avoir exposé par une indiscrétion. Votre repos ne m'est pas moins précieux, & je ne me pardonnerois pas d'avoir contribué à vous rendre inutilement malheureuse. Mais si vous continuez,

ajouta-

ajouta-t-il, de me croire digne d'un peu d'eſtime & de confiance, je penſe qu'en effet le ſeul parti qui vous reſte eſt de chercher votre bonheur dans vous-même, ou du moins de ne le plus faire dépendre d'un mari ingrat, qui n'a même jamais rendu juſtice à vos ſentimens.

Je l'écoutois avec une ardeur qui devoit lui rendre l'indifférence que j'affectois, ſuſpecte. Cependant l'aiant preſſé avec de nouvelles inſtances, de me révéler tout ce qui lui paroiſſoit aſſez puiſſant pour me donner la force de ſuivre ſon conſeil: Vous me l'ordonnez donc, me dit-il? hé bien, vous allez connoître juſqu'où l'ingratitude & la dureté peuvent être portées par des hommes; car l'indignation que j'en ai, s'étend à tout mon ſexe, & c'eſt rendre ſervice en effet à une femme aimable & vertueuſe, que de la détromper ſur les fauſſes vertus de tant d'hypocrites. Ce matin, continua-t-il, dans le tems que vous étiez livrée au ſommeil, ou peut-être occupée à pleurer votre infortune, l'ardeur de vous ſervir me

rendant attentif à tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon, j'ai vu votre Rivale ſortir de ſa chambre dans un deshabillé ſi galant, que je me ſuis défié de ſes intentions. M. Clévelland étoit déja ſorti de la vôtre, à l'heure qu'il s'en eſt fait une habitude; & j'avois remarqué qu'au-lieu d'aller à la Bibliothèque, il étoit deſcendu au jardin. Je n'ai pu douter que ce ne fût une partie concertée. J'ai pris un détour, pour chercher une ſituation propre à les obſerver. Ils ont facilité mon deſſein; car Madame Lallin, après avoir ſuivi les pas de votre Mari juſqu'à l'entrée du jardin, s'eſt engagée dans l'allée couverte qui règne à gauche au long du mur, & m'a laiſé la liberté de gagner comme elle le bout du parterre en prenant l'autre allée. Je m'attendois à la voir entrer dans le bois; mais aiant paſſé quelque tems ſans l'appercevoir, j'ai compris qu'elle s'étoit arrêtée dans le cabinet qui eſt de ce côté-là, & je n'ai pas balancé à m'avancer à la faveur du treillage. Mon excuſe étoit facile, s'ils m'avoient

voient découvert. Je me suis placé proche d'une fenêtre, assez favorablement pour tout voir & tout entendre. Dispensez-moi, ajouta-t-il, de la nécessité où vous me réduisez de vous percer le cœur. Je n'achèverai point un récit qui n'est propre qu'à mettre le comble à vos peines.

Ma curiosité ne faisant que s'enflammer, je le pressai si vivement de finir, qu'il m'accorda cette triste satisfaction. J'achéverai, reprit-il, vous l'exigez; mais n'accusez que vous-même des nouvelles douleurs que je vais vous causer. J'ai vu ce que j'aurois refusé de croire, sur tout autre témoignage que celui de mes yeux. Il me raconta là-dessus ce que j'ai honte de répéter; des infamies, des horreurs, les plus lâches transports! .. hélas! plus d'ardeur & de tendresse que je n'aurois osé prétendre, & que je n'avois jamais obtenu. Mais je passe à un cœur inconstant, reprit-il, je pardonne à un ingrat de se à livrer de nouvelles amours. C'est l'oubli de l'honneur & de la bonne-foi qui m'épouvante.

Et continuant de m'accabler par d'horribles préparations, il me porta enfin, dans la dernière partie de son discours, le coup qui m'ôta l'espérance, & qui m'a rendue depuis ce fatal moment le jouet d'un aveugle desespoir. Vous n'êtes point mariée, me dit-il, en me regardant d'un œil timide. Quel doute! interrompis-je en rougissant. De quoi osez-vous me soupçonner ? Ne vous offensez point, repliqua-t-il aussi-tôt, je répète ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'est qu'une vaine cérémonie, parce que vous n'êtes liée que par la main d'un Prêtre Catholique, dont vous ne reconnoissez point la Religion, ni par conséquent l'autorité. Sur ce fondement on a promis à Madame Lallin de le rompre, & d'en former un plus durable avec elle, aussitôt qu'on pourra secouer le joug de la bienséance. On s'est plaint de votre humeur mélancolique, & de vos caprices. C'est la reconnoissance dont on se croyoit redevable à Mylord Axminster, qui vous a ren-

rendue l'épouse de Mr. Cléveland. Enfin votre tendresse est incommode, votre présence importune; on continuera de se voir au même cabinet, pour se consoler du chagrin d'être à vous, en attendant qu'on puisse se délivrer tout-à-fait d'une chaîne si pesante, & pour jouïr l'un de l'autre avec une liberté qu'on n'a pas à la Bibliothèque, où l'on appréhende à tous momens d'être surpris par Mr. Bridge, ou par vous-même.

J'arrêtai Gelin. C'est assez, lui dis-je, en détournant la tête, comme si ma propre confusion m'eût fait craindre ses regards; après ce que je viens d'entendre, je n'ai plus d'éclaircissemens à demander. Ma ruïne est consommée. Ma funeste curiosité est remplie. Qu'il me méprise. Qu'il me déteste. Qu'il se satisfasse. Il n'aura besoin ni de violence ni d'artifice. Ma mort préviendra son impatience, & lui épargnera des calomnies & des parjures. Je ne suis point mariée! O Dieu! m'écriai-je en rouvrant le passage à mes larmes, n'as-tu pas

été témoin de ſes ſermens ? Ton ſaint Nom n'eſt-il pas également reſpectable dans toutes les Religions qui reconnoiſſent ta puiſſance ? O mon père ! à qui m'avez-vous confiée ! à qui livriez-vous ma jeuneſſe & mon innocence ? Père tendre & infortuné ! votre bonté vous aveugloit. C'eſt votre crédulité qui m'a perdue. Qu'avez-vous fait de votre fille ? Hélas ! plus heureux qu'elle, la mort vous rend inſenſible à ſa douleur & à ſa honte. Elle eſt restée ſeule, avec le poids de vos malheurs & des ſiens. Quoi ! vous n'entendez pas ſes plaintes ? Votre cœur ne prend plus d'intérêt à ce qui vous étoit ſi cher ? Ah ! ſi la mort éteint les ſentimens, c'eſt un bonheur que j'envie, & je le demande au Ciel comme mon unique remède. Je m'épuiſai ainſi en exclamations douloureuſes, que Gelin écouta longtems ſans m'interrompre. Enfin reprenant la parole pour me conſoler, il m'exhorta à punir, me dit-il, par mon indifférence, ceux qui m'offenſoient par leur mépris. Il me repréſenta avec

tant

tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari, qu'il me mit en effet pendant quelques momens dans la disposition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur. Le mortel ressentiment qui m'agitoit me fit croire cette entreprise facile.

Ce fut apparemment pour fortifier ma résolution, qu'il me proposa d'aller surprendre dès le lendemain les deux amans au milieu de leurs plaisirs, & de leur faire connoître moi-même, ajouta-t-il, le parti que je prenois de les mépriser. Il n'ignoroit pas que j'étois peu capable d'une démarche si hardie. Aussi n'attendit-il point que j'eusse rejetté sa proposition pour convenir que l'exécution en étoit difficile, & pour m'en faire appercevoir tous les dangers. Mais il faut du moins, me dit-il, que vous vous assuriez de l'état de leurs amours, par vos propres yeux. Il pourroit vous rester des doutes sur mon seul témoignage. Je vous conduirai demain au même lieu d'où je les

les ai observés, & d'où vous aurez le même spectacle, si vous avez le courage de le supporter. Je ne lui marquai pas moins d'éloignement pour ce dernier parti, quelque facilité qu'il me fît voir à le suivre. Quelle autre preuve ai-je à desirer, lui dis-je, que le souvenir du passé, & la vue continuelle de ce qui se passe à mes yeux? Je ne serois pas maîtresse de mes transports, au spectacle odieux que vous m'offrez. Pourquoi voulez-vous que je m'expose à dévoiler ma honte, & que je redouble peut-être le triomphe de ma Rivale, en lui faisant connoître que j'en suis informée, & que j'ai la foiblesse d'y être trop sensible? Peut-être s'attendoit-il encore à ces difficultés; mais confessant qu'elles lui paroissoient fortes, il me pressa de me rendre du moins dans le cabinet qui faisoit face à celui du rendez-vous, pour observer tout ce que je pourrois découvrir à cette distance.

J'y consentis. Le reste de ce malheureux jour fut encore plus triste pour moi, par l'affreuse contrainte où

où je le passai. J'évitai l'entretien & les regards de mon mari; comme si j'eusse appréhendé qu'il n'eût découvert, au fond de mon cœur, les effets de sa trahison. Le soir, au-lieu de me retirer avec lui, je fis naître des prétextes pour demeurer auprès de mon Grand-père; & sous l'ombre d'une légère incommodité qui le retenoit au lit depuis quelques jours, je passai toute la nuit dans son appartement. Jamais le repos ne m'avoit été si nécessaire; cependant j'eus les yeux ouverts dès le matin; & sans savoir précisément le motif qui me conduisoit, j'errai longtems dans toutes les parties de la maison. Je rencontrai Gelin. Ecoutez, lui dis-je en le prévenant, j'ai changé de dessein; je veux me placer contre cette fenêtre, d'où l'on peut voir tout ce qui se passe dans le cabinet. Il parut surpris; mais se remettant avec un peu de réflexion, il me rappella toutes les raisons que je lui avois opposées moi-même, & il les fortifia par de nouvelles difficultés. J'avois pensé d'abord, ajouta-t-il, que

cette

cette place pouvoit être occupée ſans danger, & je m'y expoſai hièr témérairement; mais l'ayant examinée depuis, j'ai remarqué qu'il n'y a qu'un bonheur extrême, ou l'étrange ſécurité des deux amans, qui les ayent empêchés de m'appercevoir. Vous n'y ſeriez pas un moment ſans être apperçue. Eh! qu'importe, repris-je; quelles meſures ai-je à garder avec deux perfides? N'eſt-il pas juſte que je les couvre de honte? C'eſt ma réſolution. Je veux que leur infamie éclate. Comme l'ardeur de ces inſtances ne venoit que de mon agitation, il n'eut pas de peine à me faire rentrer dans ſes idées; ſur-tout lorſque me repréſentant que j'allois l'expoſer au reproche d'avoir ſemé la diſſenſion dans ma famille, il m'eut menacée d'interrompre ſes ſervices, ſi je refuſois d'avoir pour lui quelques ménagemens.

Nous ne tardâmes point à gagner le cabinet. Il étoit environ ſept heures, c'eſt-à-dire, à peu près le tems auquel mon mari retournoit à ſes livres. Nous avions pris notre

notre chemin avec beaucoup de précautions, par une des allées couvertes. En entrant dans le cabinet, Gelin me dit qu'il n'osoit y demeurer avec moi, non seulement par le respect dont il vouloit que son zèle fût toujours accompagné, mais par la crainte de nous exposer nous-mêmes aux soupçons de la médisance, dans le tems que nous avions les yeux si attentifs sur la conduite d'autrui. J'approuvai ce sentiment, & je me contentai de lui demander quelques explications qui pouvoient servir à mes espérances. Les deux cabinets étant aux deux angles du parterre, on pouvoit appercevoir de l'un, par l'allée de communication, tout ce qui entroit dans l'autre, & je ne doutai point que malgré la largeur du jardin, je ne pusse distinguer parfaitement mon infidèle. Gelin me quitta; mais à peine étoit-il sorti, que revenant sur ses pas, il me témoigna un nouveau scrupule. Dans le trouble où vous êtes, me dit-il, j'appréhende quelque transport, qui vous feroit peut-être aussi pernicieux qu'à moi. Vos ressentimens

timens sont justes, mais la prudence vous oblige de les dissimuler. Permettez, ajouta-t-il, que je vous enferme ici, seulement pour une heure, & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'opposai point à son dessein; l'impatience & la crainte m'ôtoient déja la respiration, & je le vis emporter la clef sans lui dire un seul mot.

Etant seule, je tins le visage collé plus d'un quart-d'heure sur la fenêtre, du côté du cabinet. J'accoutumois mes yeux à tous les objets qui étoient au bout de l'allée, & aux environs de la porte, pour disposer mon imagination à ne rien confondre. Enfin j'apperçus mon mari. Il avoit un mouchoir à la main, dont il se couvroit la bouche. Son air étoit inquiet, du moins si j'en pouvois juger par sa démarche; car il tourna deux fois la tête, & lorsqu'il fut proche du cabinet, il acheva les quatre pas qui lui restoient à faire, avec beaucoup de précipitation. De quels mouvemens n'étois-je point agitée! Je m'attendois de voir paroître aussi-tôt ma

Ri-

Rivale. Elle ne parut point. Mon cœur en fut soulagé quelques momens. Je me flattai que leurs mesures étoient rompues par quelque événement, que la bonté du Ciel pourroit faire tourner en ma faveur. Je conjurai toutes les Puissances Célestes de confirmer cet augure. Je soupirai d'espérance, & je trouvai de la douceur dans une si foible ressource. Mais une autre pensée fit évanouir tout d'un coup cette chimère. Hélas! je la crois éloignée, me dis-je à moi-même, j'ose me flatter qu'elle ne paroîtra point; mais qui m'assure qu'elle n'étoit point la prémière au rendez-vous; & qu'elle ne fût pas descendue au jardin lorsque j'y suis entrée? N'en ai-je pas dû juger par l'ardeur avec laquelle mon mari s'est élancé dans le cabinet? Ah! je ne m'abuse point. Ils s'enyvrent de délices. Ils insultent à mon desespoir. O Dieux! vous ne les punissez pas. Dans le transport qui s'empara de tous mes sens, ce fut un bonheur en effet que Gelin eût pris la clef à son départ. Peut-être ma foiblesse ne m'auroit-

elle

elle pas permis de faire deux pas, ſans perdre la connoiſſance & même la vie; mais je ſerois ſortie du cabinet, j'aurois pouſſé des cris lorſque les forces m'auroient abandonnée pour marcher, & j'aurois porté la terreur & la honte au milieu de leurs criminels plaiſirs.

Je paſſai dans cette déplorable ſituation tout le tems qu'ils demeurérent enſemble; car de quelque manière que je doive interpréter aujourd'hui leurs rendez-vous, il eſt certain que je n'ai pas été trompée par des fantômes, & que je les vis ſortir avec des marques extraordinaires de joie & de bonne intelligence. Mon mari portoit la robbe de chambre que je lui avois vue deux jours auparavant. Elle avoit le bras appuyé ſur le ſien; & quoique je ne pûſſe la diſtinguer ſi aiſément, parce qu'elle marchoit entre le mur & lui, il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de paſſer une demie heure à l'écart, & qu'il careſſoit encore avec tous les empreſſemens de l'amour, ne pouvoit être que ma Rivale. Auſſi la nou-

nouvelle agitation que je ressentis à cette vue, me fit-elle tomber évanouïe, sans aucun reste de sentiment.

Ma Sœur, qui avoit écouté tout ce récit avec un profond silence, ne put entendre ces dernières circonstances sans jetter un cri, qui obligea Fanny de s'interrompre. Arrêtez, chère Fanny, lui dit-elle avec saisissement, écoutez-moi. Ah! ma Sœur, plaignez plus que jamais vos disgraces; ou plutôt béniſſez le Ciel, car je ne puis décider si c'est de la douleur ou de la joie que vous devez ressentir. Mais, ô malignité déteſtable! ô perfide Gelin! Ciel! des hommes si méchans sont-ils l'ouvrage de tes mains? Ecoutez-moi, continua-t-elle, malheureuse victime de l'amour & de la jalousie! apprenez que si toutes les causes de vos peines, & celles de toutes les injustices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier récit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les siens. Jugez de tout ce qui vous reste

reſte à dire, par ce que j'ai moi-même à vous raconter. Ce rendez-vous myſtérieux de votre mari & de Madame Lallin, ces horreurs, ces infamies, ces projets de ſéparation, & tout ce noir commerce dont les images vous troublent encore l'eſprit, ſont autant d'inventions d'un ſcélérat qui s'eſt joué de votre tendreſſe & de votre crédulité. Vous m'apprendrez ſans doute à quoi des impoſtures ſi affreuſes ont abouti. Hélas ! plût au Ciel que les effets n'en fûſſent pas plus réels que les cauſes ! Mais voici le témoignage que je me hâte de vous rendre, en attendant ceux que je vous prépare encore. Elle lui apprit enſuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour Madame Lallin & pour moi dans le cabinet du jardin, & que la robbe dont Gelin lui avoit paru couvert, étoit en effet une des miennes qu'il portoit ce jour-là. Je me rappelle en un moment, pourſuivit-elle, des circonſtances auxquelles je n'aurois jamais cru le moindre rapport avec votre Hiſtoire. En

les

les comparant avec celles de votre récit, je trouve que ce fut trois jours avant l'avanture du jardin, que Gelin vint me demander, sous quelque prétexte, une des robbes de mon mari ou de celles du vôtre. Les siennes, si je ne me trompe, avoient besoin de quelque réparation. Je lui en fis porter une de Mr. Cléveland, parce qu'elle convenoit mieux à sa taille. La chaleur incommode de la saison, & quelques raisons de santé, m'obligeoient dans le même tems de me lever à la pointe du jour, & d'aller prendre la fraicheur du Bois. Je revenois ensuite au cabinet, où je me reposois en faisant quelque lecture. Il ne faut pas douter que Gelin n'eût fait toutes ces observations, & qu'il n'eût formé là-dessus son damnable artifice. En effet je fus fort étonnée de le voir entrer dans le cabinet, tandis que j'étois à lire. Il contrefit lui-même de la surprise en m'appercevant, & je me souviens qu'il affecta, comme vous dites, d'entrer d'un air peu mesuré, pour me faire

s'entendent guères sans émotion : je vis même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupières. Cependant elle prit un visage riant, pour me reprocher ma foiblesse, & railler ma philosophie. Je lui répondis : Ah ! Madame, votre bonté me manque où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécessaire. Je vous abandonne la Philosophie : c'est une maîtresse ingrate, que j'ai servie inutilement, & qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler, je sens que c'est votre compassion, & je vous conjure de ne m'en pas refuser les marques. Laissez-moi faire, reprit-elle ; je vous destine un remède, qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison. J'aurai soin de l'envoyer chez vous. Nous la quitâmes, après qu'elle eut ordonné à ma belle-sœur de venir souvent la voir avec sa fille & mes enfans.

En prenant une maison proche de St. Cloud, j'avois eu soin, comme j'ai dit, de la choisir solitaire, & propre au dessein que j'avois toujours

jours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & assez grand pour porter le nom de parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, composé seulement de deux chambres & d'un cabinet, qui ne servoient que pour se délasser quand on étoit fatigué de la promenade. Je choisis ce lieu pour ma retraite ordinaire, je le fis meubler proprement; & quoique je n'eusse plus de fonds à faire sur le secours que je pouvois tirer de l'étude, j'y amassai assez de livres pour me composer une petite bibliothèque. Ce fut-là que je me proposai de passer la plus grande partie de mon tems, c'est-à-dire tout celui que je n'employerois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en sortir qu'aux heures du repas; encore m'arrivoit-il souvent de m'y faire apporter ma nourriture, & de la prendre seul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur; réfléchir presque incessamment sur les tristes avantures de ma vie; demander au Ciel la paix du cœur, que je

douleur & ma confusion. Mais qu'ai-je fait? ajouta-t-elle; quelle espérance que Cléveland me pardonne, & qu'il oublie jamais mes injustices? A quels tourmens ne l'ai-je pas peut-être exposé? Mais hélas! il est impossible qu'ils ayent surpassé les miens. Etes-vous sure, reprit-elle, qu'il ait souffert quelque chose de mon absence, & que tout le reste s'accorde avec le témoignage que vous me rendez? Vous me faites tant de questions ensemble, lui dit ma Sœur, qu'il m'est impossible de vous satisfaire tout à la fois. Mais revenons plutôt à votre narration, & comptez que toutes vos allarmes doivent finir, si c'est de notre tendresse que vous avez douté.

Que vous me consolez! répondit-elle; & se rappellant l'endroit de son discours où ma Sœur l'avoit interrompue, elle le continua ainsi. Mon évanouissement dura jusqu'au retour de mon perfide Confident, qui fut sans doute fort surpris de me trouver étendue au milieu du cabinet. Cependant le bruit qu'il fit en ouvrant la porte, & l'air qui vint me frap

frapper le visage, ayant servi à rappeller mes esprits, il n'eut point d'autre embarras que celui de me tendre la main pour me relever. Il me témoigna un égal regret, & du spectacle que j'avois eu, & de l'impression trop violente qu'il lui paroissoit faire sur moi. C'étoit néanmoins, me dit-il, un remède qu'il avoit cru nécessaire, & sans lequel j'étois peut-être condamnée à traîner languissamment le reste de mes jours, misérablement partagée entre les soupçons, les craintes, & les autres tourmens de l'inquiétude. Il ne doutoit point, ajouta-t-il, qu'un si noir exemple d'inconstance & d'infidélité ne me fît prendre le seul parti qui convenoit à une femme d'esprit & d'honneur; & trop heureux de m'avoir prouvé son attachement par un service si essentiel, il me promettoit d'exécuter aveuglément toutes mes résolutions.

J'étois tellement possédée de mes funestes imaginations, que je crus devoir des remercimens à ce monstre. Je les fis tels qu'une reconnoissance si mal conçue pouvoit

me les inſpirer dans le deſordre & la foibleſſe où j'étois ; & ſans m'expliquer ſur des réſolutions qui étoient encore fort obſcures pour moi-même, je le priai de me remettre, non dans l'appartement de mon mari, où rien n'auroit été capable de me faire rentrer, mais dans celui qui étoit le plus voiſin du vôtre. Je vous fis prier auſſi-tôt d'y venir, & vous eutes pour moi cette complaiſance ; je vous confeſſai que j'étois dangereuſement malade ; que la crainte d'être incommode à mon mari, me faiſoit prendre un autre lit que le ſien ; & que n'eſpérant ſortir de celui où j'allois entrer que pour être portée au tombeau, je n'avois rien de ſi cher à deſirer que votre préſence & vos conſolations. Ce langage parut vous cauſer autant d'étonnement que de douleur. Vous vous efforçâtes de me faire prendre d'autres idées de mon mal ; & je remarquai aiſément dans vos diſcours & dans vos regards, que ſi vous n'en connoiſſiez pas la véritable ſource, vous ne le regardiez pas non plus comme une infirmité or-

ordinaire. Mais j'étois réſolue de dévorer éternellement mes peines; & ſi je n'avois pas aſſez de force pour les vaincre, d'y ſuccomber du moins ſans faire éclater ma honte.

L'ardeur avec laquelle je vis accourir M. Cléveland à la prémière nouvelle de ma maladie, ne me parut qu'un nouvel artifice, & toutes ſes careſſes autant de trahiſons. Je le repouſſai même, comme ſi mon abattement ne m'eût fait deſirer que la ſolitude & le repos, & je me fis un effort pour lui repréſenter avec douceur que les approches de la mort n'étoient pas faites pour la tendreſſe. Il parut fort ſenſible à ce diſcours; mais je ne répondis à ſes plaintes que par des ſoupirs. Pour Madame Lallin qui s'empreſſa auſſi de me rendre des ſervices & des ſoins, je lui déclarai honnêtement que la vue de tant de ſpectateurs m'étoit importune, & que j'avois beſoin de tranquillité & de ſilence. Auſſi, ſoit fierté, ſoit complaiſance, elle me délivra du chagrin de la voir trop ſouvent. Je ne voyois volontiers que vous & mon Frère;

vous futes tous deux ma plus fidèle & ma plus douce compagnie. Les assiduités de Gelin même m'auroient déplu, & je le pressai plusieurs fois de suivre moins son zèle que la bienseance, qui ne lui permettoit point d'être sans cesse auprès de mon lit, comme il sembloit le souhaiter. Ce n'est pas que j'eusse la moindre défiance de l'indigne passion qu'il avoit déja conçue pour moi, & dont la connoissance, que je ne dois que depuis deux jours à la bonté de Madame, a commencé dès le prémier moment à me faire ouvrir les yeux sur mon malheur & sur ses crimes. Mais quelque prix que mon aveuglement me fît attacher au service qu'il m'avoit rendu, je ne pouvois voir sans frémir celui qui m'avoit fait sentir toute ma misère, en m'en découvrant de si noires circonstances. Sa présence rapprochoit de mon imagination tous les détails qu'il m'avoit racontés. En le voyant, je croyois voir tous mes malheurs à la fois. Ainsi quoique je le regardasse sur le pied d'un homme à qui je devois de la reconnoissance,

noissance, & qui pouvoit encore m'être utile, je ne sentois pas même pour lui le panchant de l'amitié, & je l'écoutois plus par intérêt que par inclination.

Avec quelque prévention que j'expliquasse les soins & les discours passionnés de mon mari, je ne laissois pas de lui remarquer dans plusieurs occasions un air de sincérité que je ne le croyois pas capable de contrefaire. La constance avec laquelle il passoit auprès de moi les jours & les nuits, étoit un autre sujet d'embarras; car il falloit pour demeurer assidûment dans ma chambre, qu'il se privât de la satisfaction de voir Madame Lallin. C'étoit du moins une violence qu'il paroissoit se faire en ma faveur, & ce sacrifice me disposoit quelquefois à croire qu'il conservoit encore pour moi un reste d'affection, que le triste état où j'étois réduite avoit pu réveiller. Pourquoi ne me serois-je pas flattée de le ramener tout-à-fait par ma douceur, par ma tristesse & ma soumission? Mon cœur se repaissoit quelquefois de cette es-

pérance. Mais Gelin, qui sembloit deviner toutes mes pensées, ou qui avoit l'adresse de me les faire expliquer, ne manquoit pas d'étouffer aussi-tôt ces mouvemens favorables, par quelque nouvelle imposture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez-vous accordé pendant mon sommeil, une faveur prise à la dérobée, un mot qu'il avoit entendu, & qui marquoit, ou l'ennui qu'on avoit auprès de moi, ou l'impatience avec laquelle on souhaitoit la fin de cette contrainte. J'avois honte, après l'avoir écouté un moment, de m'être laissée tenter par le moindre desir ou par le moindre espoir.

Cependant je dois confesser que c'est à cette complaisance, dont mon mari ne se relâcha point pendant cinq ou six semaines, que je fus redevable de mon rétablissement. Malgré ma douleur, & souvent malgré mon indignation, je ne pouvois me croire tout-à-fait malheureuse, lorsque je le voyois attentif à tous mes besoins, sensible en apparence à mes moindres inégalités, & prompt

à

à m'offrir toutes sortes de secours. Il me procura divers amusemens, qui servirent encore à me distraire un peu le cœur & l'esprit, quoique Gelin s'efforçât avec sa malignité ordinaire de me les faire regarder comme autant de voiles qu'on employoit pour me tromper.

Enfin ma santé s'étant rétablie, je vécus quelque tems, sinon avec plus de douceur, du moins avec plus de constance, parce que je m'étois accoutumée sur la fin de ma maladie à me contenter des marques extérieures de civilité & d'estime qu'un honnête homme ne sauroit refuser à une femme sans reproche. D'ailleurs Gelin, qui vouloit sans doute ménager ma vie, ou qui craignoit peut-être que je ne découvrisse son imposture à la longue, m'avertit que les rendez-vous du cabinet étoient interrompus, & qu'on ne se voyoit plus qu'avec beaucoup de ménagemens. Il affecta même de me répéter qu'il admiroit la retenue des deux amans, & qu'avec un fond de tendresse qui étoit toujours le même, ils gardas-

ſent ſi bien les dehors, qu'ils ne fiſſent naître de défiance à perſonne. Je m'imagine qu'eſpérant d'éteindre peu à peu l'amour dans mon cœur, il croyoit avoir aſſez fait en me perſuadant de l'infidélité habituelle de mon mari; & que dans les vues qu'il avoit peut-être déja pour l'avenir, il ſe promettoit d'achever dans un autre tems, ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé. Il eſt vrai auſſi que faiſant réflexion ſur le paſſé auquel je ne voyois plus de remède, & n'attendant le retour d'un cœur égaré que de la perſévérance de ma ſoumiſſion & de ma tendreſſe, je ne recevois plus ſes avis & ſes confidences avec la même ardeur, & j'évitois même fort ſouvent des entretiens dont le ſeul fruit étoit d'irriter mes peines.

Vous n'avez pas oublié que Cléveland entreprit un long voyage pour les intérêts de mon Grand-père, ou plutôt pour les nôtres, puiſque nous en recueillimes tout l'avantage, par l'immenſe ſucceſſion que ſa mort nous laiſſa bientôt. Je menai dans cet intervalle une vie d'autant plus tran-

tranquille, que la préſence de ma Rivale me répondant de la fidélité de mon mari, je ne m'occupai pendant ſon abſence qu'à chercher les moyens de regagner ſa tendreſſe à ſon retour. Il revint, & la vivacité de ſes careſſes me fit eſpérer que je n'aurois pas beſoin d'art pour lui plaire. Gelin, qui m'avoit promis d'obſerver ſes prémières démarches, me félicita lui-même de l'empire que je reprenois, diſoit-il, ſur le cœur d'un Infidèle. Mais c'étoit une nouvelle trahiſon ; car je vis trop clairement que le perfide ne cherchoit qu'à confirmer ſon propre empire ſur ma crédulité & ma confiance. Dès le lendemain il m'aborda d'un air triſte, & plaignant mon ſort il me dit avec un ſoupir, que mon triomphe avoit été court; que ſi j'avois reçu les prémières careſſes, ma Rivale avoit eu les faveurs ſecrettes; que mon mari ſortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort longtems; qu'avec toute ſon adreſſe & ſes efforts il n'avoit pu les entendre; mais que dans l'indignation qu'il en reſſentoit,

son dessein étoit de les surprendre lui-même une autre fois, & de les couvrir de honte.

L'impression d'espérance & de joie qui me restoit encore, ne put résister à cette triste déclaration. Ma prémière ressource fut les larmes. Mais de quel usage pouvoient-elles être pour toucher un cœur endurci? Hélas! loin d'y avoir recours, je me cachois ordinairement pour en répandre. Cependant, en réfléchissant sur un malheur qui me paroissoit sans exemple, il me vint à l'esprit que Cléveland, dont je n'avois jamais reconnu que le caractère fût porté à la perfidie, pouvoit aimer Madame Lallin & moi peut-être, tout à la fois. Il me sembloit incroyable qu'un mari qui m'avoit accablé la veille des témoignages de la plus vive tendresse, eût pu porter si loin la dissimulation, s'il n'avoit eu pour moi que du mépris, & s'il n'avoit eu de l'amour que pour ma Rivale. Cette pensée diminua quelque chose de l'amertume de mes sentimens. Il m'aime, disois-je: puis-je m'y tromper,

per, après une si longue expérience de sa conduite & de son caractère? Mais une femme sans honneur a trouvé l'art de le séduire. Elle m'a dérobé depuis longtems une partie de son affection. Hé bien! c'est un cœur à disputer. Voyons qui de Madame Lallin ou de moi dépossédera sa Rivale. Je communiquai cette résolution à Gelin. Il marqua de l'admiration pour ma bonté. Mais vous vous faites illusion, me dit-il, si vous croyez que le partage soit égal, & qu'un homme puisse tenir la balance si juste entre le devoir & une passion déréglée. Essayez néanmoins, ajouta-t-il, & faites voir jusqu'où une femme vertueuse peut quelquefois s'abbaisser par grandeur d'ame. Il me promit même de contribuer par ses soins à ma victoire.

Si vous me demandez quelles armes j'avois dessein d'employer, hélas! ma Sœur, ne savez-vous pas qu'un cœur plein de sa tendresse présume tout de l'ardeur de ses sentimens? J'aurois fait comprendre à mon mari, qu'il se trompoit malheureusement dans l'objet de ses desirs;

sirs; que s'il étoit sensible au plaisir d'être aimé, j'étois la seule femme au monde qui fût capable de rassasier son cœur par les transports du mien. Je le connoissois; je l'aurois forcé de confesser qu'il ne trouvoit dans ma Rivale, ni la constance de mes attentions, ni l'ardeur de mes soins, ni mes délicatesses, ni mes tendres allarmes & mes inquiétudes passionnées. Enfin, laissant à d'autres les ressources de l'esprit & de l'artifice, j'aurois tout attendu de la force d'une passion que mes douleurs mêmes ne faisoient qu'irriter. Ces détails vous intéressent peu. Quel besoin en effet de vous rappeller les égaremens d'un tems d'ivresse & de délire? Mais je ne sai comment je trouve encore de la douceur dans ces bizarres témoignages de ma fidélité & de ma tendresse. D'ailleurs, je veux vous faire observer par quel enchaînement mon erreur m'a conduite jusqu'au fond du précipice.

Le tems n'en étoit guères éloigné. Gelin, avec une adresse à laquelle je ne puis donner de nom

assez

assez horrible, dès que je dois la regarder comme une imposture, ne fut pas deux jours à détruire mes nouvelles résolutions; & soit que le hazard lui présentât les occasions qu'il cherchoit, soit que sa malignité se fît une étude continuelle de les faire naître, il ne se passa presque rien jusqu'à la mort de mon Grand-père, qui ne servît comme d'instrument au succès de ses malheureux desseins. Un jeune homme de l'Ile prit de l'inclination pour Madame Lallin, & lui offrit sa main avec une fortune considérable. Elle rejetta ses offres. Tout le monde la pressa de se rendre, & vous devez vous souvenir des efforts que vous fites vous-même pour lui faire goûter un parti qui étoit fort au-dessus de son mérite. Mon mari fut le seul qui ne lui fit point d'instances; & lorsqu'elle parut absolument résolue de préférer l'étude & le repos, comme elle le disoit avec affectation, à toute autre sorte d'avantages & d'établissemens, il la félicita publiquement de ce choix avec des marques de satisfaction si ou-

ouvertes, que Gelin n'eut pas besoin de me les faire remarquer. Il eſt vrai que pendant le cours de cette affaire, il n'avoit pas manqué de réveiller mon attention ſur leurs moindres mouvemens. Il m'avoit fait obſerver entre eux un redoublement de myſtère, & plus d'ardeur que jamais à ſe chercher & à s'entretenir. L'air diſtrait & rêveur que Cléveland rapportoit quelquefois de l'étude, il me le faiſoit prendre pour l'effet de ſon inquiétude & de ſa crainte. Il me le repréſentoit uniquement rempli de la perte qui le menaçoit, ou occupé à retenir un cœur qu'il croyoit prêt à lui échapper; de ſorte que de quelque manière que cette intrigue pût finir, j'étois diſpoſée à l'expliquer dans le ſens le plus funeſte à mon repos. Mais l'averſion que ma Rivale fit éclater pour le mariage, dans une ſituation où ſon honneur & ſa fortune l'obligeoient également de le ſouhaiter, ou lui faiſoient du moins comme une loi d'y conſentir, étoit effectivement ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Il me

me parut si manifeste, que le projet de mon mari étoit de se la réserver, que j'épargnai la peine à Gelin de faire tourner mes réflexions de ce côté-là. J'allai au devant de ses inspirations ; & lui qui s'étoit sans doute apperçu que cette chimère étoit le plus puissant de ses artifices, s'attacha entierèment à redoubler mes terreurs, & à triompher de ma crédulité par cette voie.

Je passe sur mille circonstances, qui vous fatigueroient sans vous éclaircir davantage. Mais lorsqu'après la mort de mon Grand-père le dessein fut pris de retourner en Europe, Gelin, qui ne laissoit plus passer un jour sans m'empoisonner de quelque nouveau conseil, me proposa de sonder moi-même les dispositions de mon mari par quelque épreuve innocente ; & ne me trouvant que trop d'ardeur pour tout ce qui pouvoit me délivrer d'un doute insupportable, il me suggéra non seulement ce que son zèle, disoit-il, lui faisoit imaginer pour m'éclaircir, mais jusqu'aux termes dans lesquels je devois m'expliquer. Il fal-

falloit pour s'engager avec tant de hardieſſe, qu'il eût déja preſſenti Cléveland ſur la démarche qu'il me propoſoit. C'étoit de le faire ſouvenir que notre mariage s'étant fait ſans aucune formalité civile, parce que nous n'avions eu ni intérêts ni droits à règler, nous ne devions pas quitter l'Amérique ſans prendre du moins l'atteſtation du Prêtre qui avoit fait la cérémonie. Preſſez-le inſtamment, me dit-il, de vous accorder une ſatisfaction ſi juſte. Ne vous rendez point à ſes prémières objections. Comme il eſt impoſſible qu'il écoute volontiers votre demande, s'il eſt réſolu de vous ſacrifier quelque jour à votre Rivale, vous connoîtrez ſes intentions par ſa réponſe; & vous examinerez, ajouta-t-il négligemment, ſi l'intérêt de votre honneur & de votre repos vous permet de le ſuivre en Europe, pour y ſouffrir une inſulte éclatante, & pour ſervir au triomphe d'une femme que vous devez haïr; ou s'il ne demande pas plutôt que vous paſſiez le reſte de votre vie dans cette Ile, avec la certitude que

que vous avez d'y être aimée & honorée de tout le monde.

Ce dernier trait, placé sans affectation, fut la plus pernicieuse partie de son conseil. Je n'y répondis point, mais il demeura au fond de mon cœur, & il m'engagea bientôt dans des délibérations qui ne m'étoient point encore entrées dans l'esprit. Cependant la proposition de sonder mon mari m'ayant paru facile & naturelle, j'en cherchai l'occasion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec plus d'embarras que je ne devois en avoir, après y avoir prévu si peu de difficulté. J'étois tremblante, & je m'étonne qu'il ne s'apperçut point de mon émotion. Enfin m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit d'un air riant, que je me troublois d'un soin fort inutile; que ni lui ni moi n'étant Catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un Prêtre Espagnol ne pourroit être d'aucune utilité; que s'il manquoit quelque chose à notre mariage,

riage, tous les défauts seroient aisément réparés en Angleterre, & qu'il me conseilloit de m'occuper uniquement de notre voyage, pour ne pas le retarder par mille difficultés qui troublent toujours les femmes à l'heure d'un départ. Il me quitta, sous divers prétextes qui pouvoient être sincères dans l'accablement de soins où il étoit; mais que je pris pour les artifices d'un homme coupable qui cherche à se tirer d'embarras. J'aurois pu l'arrêter malgré lui, & redoubler ma demande avec de nouvelles instances. Quel fruit en aurois-je espéré? Je demeurai confondue de sa réponse, & ne la trouvant que trop conforme à mes idées, je la regardai comme ma dernière sentence. Il partira seul, m'écriai-je en voyant Gelin, qui se présenta aussi-tôt pour savoir mes résolutions; j'irois au fond de l'Amérique, je retournerois dans les plus affreux déserts que j'aie parcourus, pour y vivre seule, triste, abandonnée, sans espoir & sans consolation, plutôt que de partir pour le suivre! Croit-il donc, repris-je en pleu-

pleurant amèrement, que la patience & la bonté n'aient pas leurs bornes; & le barbare se figure-t-il qu'il ait le droit d'outrager une femme, parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendresse & de soumission? Gelin ne fit plus difficulté de louer ouvertement le parti auquel je paroissois m'arrêter. Il me pressa même au nom de mon honneur, de ne pas m'exposer à des humiliations qu'il croyoit inévitables pour moi dans tout autre lieu du monde que l'Ile de Cube. Ici, me dit-il, la mémoire de votre Grand-père vous assure du respect & de l'affection de tous les habitans. Vous y oublierez l'infidélité de votre mari, l'Europe & toutes vos douleurs. Comme il lui étoit indifférent, me dit-il encore, en quel endroit du monde il fixât sa demeure, il m'offroit de s'arrêter aussi à la Havana, pour continuer de me rendre les devoirs d'une fidèle amitié. Je lui marquai de la reconnoissance, mais sans accepter son offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me proposa

pour

pour me dérober à mon mari. Quelques jours avant celui du départ, il devoit me conduire dans une Ile voisine, chez une Dame de ses amies, à laquelle il me confessa qu'il avoit communiqué une partie de mes peines, pour la disposer à m'accorder un asyle si cette ressource me devenoit nécessaire. Vous y serez, me dit-il, dans une sureté parfaite, & vous devez peu craindre d'ailleurs qu'un mari qui ne pense qu'à vous éloigner, vous cause de l'inquiétude par des recherches trop longues & trop ardentes. Ce plan me sembla facile. Si je ne m'engageai point encore à la fuite par une promesse absolue, j'avouai du moins à mon séducteur que c'étoit le seul parti qui convînt à mon infortune, & je suis persuadée que dès ce moment il se crut certain de sa victtoire.

Cependant, par l'effet ordinaire de mes irrésolutions, cette idée fit place ensuite à des réflexions plus modérées. Je me souvins que ma Rivale avoit toujours marqué de l'aversion pour l'Angleterre, & Clé-

Cléveland au contraire ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de se revoir à Londres. Je me flattai que lorsqu'il seroit tems de s'expliquer d'une manière ferme sur le choix de l'un ou l'autre païs, cette opposition de goût pourroit faire naître entre eux quelque refroidissement. Foible sujet d'espérance, mais qui étant le seul auquel j'étois réduite, eut encore la force de me faire rejetter toutes les persuasions de Gelin, & de me déterminer à suivre le cours de ma misérable fortune, jusqu'au dernier instant du moins où la raison & l'honneur me permettroient de m'aveugler. Nous partîmes, au mortel regret de mon séducteur, qui me reprocha avec amertume l'imprudence qui me faisoit courir à ma perte; ou plutôt, qui bien loin de la craindre, s'affligeoit que l'assistance du Ciel me la fît éviter. Car c'est à ce moment, ma Sœur, que mes yeux s'ouvrent mieux que jamais, & que je conçois tout le plan de sa malignité. En me rappellant ses regrets & même ses larmes, je ne doute

plus que ſa prémière vue n'eût été de me retenir en Amérique, & que ce ne fût le dépit de l'avoir manquée qui lui arrachoit ces témoignages de douleur. Hélas! je les prenois pour l'effet du zèle qui l'attachoit à mes intérêts. Grands Dieux! que je vous dois de reconnoiſſance! Par quel miracle m'avez-vous ſauvée? Je ſerois donc au pouvoir d'un perfide, & ſans eſpérance de revoir tout ce que j'ai de cher au monde! Ah! ma Sœur, éloignons un ſouvenir qui eſt capable de troubler mes ſens & ma raiſon.

Mais c'eſt pour en rappeller d'autres, que je ne pourrai ſupporter avec moins de trouble & d'horreur. Vous m'attendez ſans doute à ce terrible endroit de ma narration. Votre impatience vous a fait écouter avec ennui, tout ce qui a retardé le dénouement auquel je ſuis parvenue. Hélas! vous allez l'entendre. Je ne vous préviendrai point par des juſtifications & des excuſes. L'innocence de mon cœur eſt aſſez prouvée par ſes propres peines & par

par les effets mêmes de ſon deſeſpoir. O ciel! faut-il que je t'atteſte, & ne prendras-tu pas ſoin toi-même de diſpoſer l'eſprit de ma Sœur à me croire? Je ſens à combien d'interprétations funeſtes mon aveugle réſolution m'a expoſée. A meſure que les traces du paſſé renaiſſent dans ma mémoire, je vois, ma chère Sœur, que chaque pas qui me reſte à vous décrire, eſt une affreuſe chute, chaque circonſtance un crime, & que tout parle hautement contre moi. Dieux! où eſt Cléveland? Ne m'écoute-t-il pas? Oſerai-je ſoutenir ſa préſence, & les reproches que je lis déja dans ſes yeux? Mais je me jette dans ſon ſein à bras ouverts. Qu'il ſe venge, qu'il me puniſſe, je ne réſiſte à rien s'il me rend ſon cœur. Ma droiture fait ma confiance, & je ſens qu'elle eſt du moins égale à ma honte. Achevez donc de m'écouter, & voyez dans le récit du plus horrible de tous les malheurs, ſi vous y reconnoiſſez une femme coupable.

Des raiſons que vous n'avez pas

oubliées, nous ayant fait prendre notre route par l'Ile de Sainte-Hélène, le monstre que l'Enfer avoit choisi pour me perdre, eut encore le tems de renouveller ses impostures, & de me préparer l'esprit par degrés pour quelque occasion qu'il espéroit apparemment de faire renaître dans un si long voyage. Je lui avois confié l'espérance où j'étois que Madame Lallin ne consentiroit pas volontiers à passer en Angleterre. Il avoit senti sans doute la foiblesse de cette imagination ; mais pendant tout le tems que nous fumes en mer, il affecta d'en paroître plus persuadé que moi, & il me félicitoit quelquefois d'avance du changement que cet incident pourroit mettre dans ma situation. Je ne puis attribuer cette conduite qu'à la pensée où il étoit peut-être qu'en fortifiant mon erreur, il augmenteroit le chagrin que je ne pouvois manquer de ressentir au moment que je serois détrompée, & que dans le prémier feu de mon ressentiment il en auroit plus de facilité à me faire suivre

vre toutes ſes impreſſions. En effet nous ne fumes pas plutôt à Sainte-Hélène, qu'il me tint un langage tout différent. Il ne ſe contenta pas même de m'aſſurer en particulier que la réſolution de Madame Lallin étoit de ſurmonter toutes ſes averſions, pour ſuivre conſtamment la fortune de mon mari; il eut encore l'adreſſe de les engager tous deux dans une explication qui ſe fit en ma préſence, & dont ma jalouſie interpréta tous les termes. Ce fut pour moi autant de bleſſures mortelles, que rien n'étoit plus capable de fermer.

Le Vaiſſeau François arriva le même jour. Nous fimes d'abord quelque liaiſon avec le Capitaine & ſon Epouſe, qui étoient deux perſonnes de naiſſance & d'honneur. Dès la prémière promenade que je fis ſur le port, Gelin me montra leur Bâtiment, qu'on réparoit avec beaucoup de diligence. Le Ciel, me dit-il ſecrettement, eſt du moins dans vos intérêts, il vous offre une reſſource. Je compris ſa penſée. Un tremblement

ſoudain, qui ſe répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'appuyer ſur lui pour me ſoutenir. Je demeurai quelque tems à conſidérer le vaiſſeau, avec une palpitation ſi violente & des diſtractions ſi tumultueuſes, qu'étant effrayée moi-même de la ſituation où je me ſurpris, je me fis reconduire auſſitôt à la ville. Gelin continuoit de me donner la main. Il feignit de ne pas s'appercevoir de mon altération, & reprenant froidement ſon diſcours, comme s'il n'eût pas deviné qu'il ne fît le ſujet de ma rêverie: Je ſouhaite, me dit-il, que le parti que vous choiſirez ſoit le plus convenable à votre repos; mais n'oubliez pas que l'occaſion que le Ciel vous préſente ne ſe retrouvera plus, & qu'une fois rentrée dans le vaiſſeau de votre mari, vous n'en ſortirez qu'à Londres. La crainte d'être entendue de ceux qui nous accompagnoient, ne me permit pas de lui répondre. Peut-être s'allarma-t-il de mon ſilence; car ayant trouvé le moyen de me rejoindre avant la nuit, il vint armé d'un nouvel

nouvel artifice, & il le fit valoir si habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultés qui m'arrêtoient.

Je ne me rappellerois pas aisément quelles étoient mes pensées, lorsque je le vis paroître. Tout étoit en confusion dans mon cœur. Mais il est certain qu'en le voyant approcher seul, je sentis le même frémissement que j'avois éprouvé à la vue du vaisseau. Il s'y mêla même un mouvement d'horreur, comme si j'eusse eu quelque chose de funeste à redouter de sa présence. Cependant ne pensant guères à démêler la cause de ce sentiment, je n'en eus pas moins d'ardeur à l'écouter, lorsqu'il m'eut dit d'un air empressé, qu'il m'apportoit de quoi finir toutes mes incertitudes, & que dans le peu de jours qui me restoient pour me déterminer, il dependroit de moi de connoître si clairement mon sort, que je ne me plaindrois pas de manquer de lumières. Je m'imagine, me dit-il, que vos irrésolutions viennent du doute où vous êtes toujours, que

votre mari ſoit capable de porter la trahiſon juſqu'à rompre votre mariage ; l'eſpérance qui eſt le ſoutien ordinaire des malheureux, eſt le poiſon qui vous perd ; car ſi vous étiez ſûre du ſort qui vous menace, je ne puis douter qu'avec les ſentimens de fierté & de vertu que je vous connois, vous ne priſſiez plutôt tout autre parti, que celui d'aller ſervir de témoin à la cérémonie qui doit vous deshonorer. Tout dépend donc, continua-t-il, de vous aſſurer de la diſpoſition de votre mari. Et ne le pouvez-vous pas facilement ? Vous avez ici une Société Proteſtante, un Temple, des Miniſtres, qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votre mariage. La bienſéance demande même que ce devoir ſoit rempli, avant que vous paroiſſiez à Londres. Propoſez à M. Cléveland de vous délivrer ici d'un embarras dans lequel il vous a jettée lui-même, par la réponſe qu'il vous a faite à la Havana. S'il rejette votre demande, ajouta-t-il en branlant triſtement la tête, s'il cher-

cherche des excuſes, des prétextes des délais, votre malheur eſt clair, vous êtes perdue, & je ne connois point d'autre reſſource pour vous, que de mettre du moins votre honneur à couvert par une généreuſe fuite.

Un monſtre capable de donner un tour ſi impoſant au plus pernicieux & au plus fatal de tous les conſeils, l'avoit été auſſi ſans doute de prévenir l'eſprit de mon mari avec le même artifice, & de le diſpoſer à traiter ma propoſition de contretems & de folie. Ce fut en effet la ſeule réponſe que je reçus de Cléveland. J'avois embraſſé cette nouvelle ouverture, avec une ardeur proportionnée à mes craintes. J'attachois ma vie ou ma mort à cette explication. Jugez dans quel deſeſpoir un refus ſi cruel & ſi déciſif me précipita. Tous mes mouvemens ne furent plus qu'une alternative de dépit, de honte & de douleur. Avant la fin du jour je m'engageai par un horrible ſerment à faire voile en France, & à porter mon infortune dans quelque ſolitude

ignorée du genre-humain. Gelin m'assura qu'il me serviroit de guide, & que ne pensant qu'à retourner dans sa patrie, il étoit charmé que ma résolution le mît en état de me continuer ses services en exécutant la sienne. Je regardai ses offres comme une faveur du Ciel. Oui, lui-dis-je, votre compassion & votre secours sont le seul bien qui me reste. Si vous connoissez quelque asyle écarté, quelque antre sauvage ou quelque tombeau, dont l'entrée ne soit pas interdite à la douleur & à la vertu, conduisez une malheureuse, & ne la quittez pas qu'elle n'y soit ensevelie. Il me fit redoubler mon serment, de peur, me dit-il, que si je venois à changer de résolution, les mesures qu'il alloit prendre ne m'exposassent à quelque chose de plus fâcheux que tout ce que je voulois éviter. Il se chargea de ménager le Capitaine François & son épouse, qui m'avoient déja donné des marques particulières d'estime & d'affection. J'ai sçu d'elle dans la suite, que lui ayant appris mes peines, il avoit ajouté, pour

Pour l'engager à m'accorder ſon aſſiſtance avec plus de zèle, que je penſois à quitter la Religion Proteſtante, & qu'avec le motif de fuir l'opprobre dont j'étois menacée, j'avois celui d'embraſſer la Religion Catholique.

Madame des Ogères, c'étoit le nom de cette Dame, me rendit dès le lendemain une viſite particulière, dans laquelle je ne me fis pas preſſer long-tems pour lui confeſſer que j'étois déterminée à partir. Gelin qui étoit avec elle, lui répéta mes raiſons avec tant de force & d'adreſſe, qu'il confirma ma réſolution en échauffant de plus en plus mon reſſentiment. Nous réglâmes les circonſtances du départ. Ce devoit être la nuit, au prémier vent qui ſeroit aſſez favorable pour nous éloigner de l'Ile avant le jour. Madame des Ogères me jura une amitié inviolable, & paroiſſant touchée juſqu'au fond du cœur de ma miſérable ſituation, elle me promit, non ſeulement de ne jamais rien relâcher de ſes ſentimens & de ſes ſoins, mais de ne me pas quitter même

un moment, jusqu'à ce que le Ciel m'eût ouvert quelque lieu de retraite, où mon repos & mon honneur fûssent en sureté. J'eus peu d'inquiétude pour les préparatifs qui ne regardoient que les commodités de la route, ou celles même de mon établissement en France, sur lequel je n'avois encore que des vues vagues & mal éclaircies. Gelin entra dans toutes ces précautions, & je n'ai jamais eu l'esprit assez libre pour souhaiter d'en apprendre le détail.

O ma Sœur! que l'aveu qui me reste à vous faire, est pénible! qu'il en coute à mon cœur, pour me retracer un souvenir si triste & si humiliant! que de plaies sont prêtes à se rouvrir! Hélas! quelle scène sanglante! Pourrez-vous jamais vous persuader que le vent étant devenu tel qu'on l'attendoit, je consentis à quitter ma chambre au milieu de la nuit, c'est-à-dire, aussi-tôt que je verrois mon mari dans le prémier assoupissement du sommeil, à me laisser conduire au vaisseau par Gelin & le Capitaine, qui devoient m'at-

m'attendre à ma porte, & à quitter auſſitôt le rivage où je laiſſois Cléveland, mes enfans, vous, mon frère, tout ce que j'aimois après le Ciel? Quoi! j'y conſentis! Ce que je vous raconte eſt donc certain? Ce n'eſt pas un ſonge, une malheureuſe illuſion qui trompe encore mes ſens & ma mémoire, comme les artifices d'un perfide ſéducteur avoient trompé depuis longtems ma raiſon? Ciel! que la vertu eſt à plaindre, d'être expoſée à ſervir de jouet à l'impoſture! Quel eſt donc le refuge de l'innocence? Où la droiture & la candeur ont-elles quelque défenſe à eſpérer ſur la terre? Hélas! il n'appartient point ſans doute à une femme ſans force & ſans lumières, d'appofondir les vues d'une Juſtice éternelle; mais, ma Sœur, qu'elles ſont terribles dans mon exemple!

Je me levai à l'heure marquée, ſans avoir beſoin d'autre avertiſſement que la crainte mortelle qui chaſſoit bien loin le repos de mon cœur & le ſommeil de mes yeux. Mon mari paroiſſoit dormir dans

une paix & une sécurité profondes. Sa respiration étoit aussi tranquille que son visage. Je le considérai long-tems dans cet état. Quoi! disois-je en moi-même, les douceurs du repos sont-elles pour des cœurs coupables? Infidele! s'il te restoit le moindre sentiment de la tendresse que tu me dois, tout ton sang ne se ressentiroit-il pas de la cruelle agitation du mien? Tu reposes dans un profond sommeil. Ton imagination est remplie de tes nouvelles amours, & livrée à des songes aussi criminels que tes plaisirs. Ma Rivale goûte d'un autre côté les mêmes délices. Et moi, je meurs de ta cruauté & de tes mépris! Mes larmes couloient pendant ce tems-là comme un ruisseau. Malgré ces réflexions qui devoient irriter mon ressentiment, & me faire précipiter mon départ, je ne pouvois ni détourner mes yeux de son visage, ni m'éloigner de son lit. J'aurois volontiers saisi ses mains. Je les aurois serrées avec transport. La crainte de l'éveiller ne pouvoit couper passage aux sanglots qui m'échap-

chappoient avec violence. O cœur inconſtant! répétois-je par intervalles; ô cœur foible & parjure! que je t'ai mal connu! que mon erreur va me couter d'infortunes & de larmes! Mais toi, qui me connoiſſois ſi bien, devois-tu me choiſir pour l'objet de ta perfidie? Pourquoi tromper la bonté & l'innocence? Par quel art funeſte m'as-tu inſpiré de l'amour en me trahiſſant? car je t'aime encore. Je te fuis, & je vais vivre malheureuſe, ou mourir bientôt, de la cruelle néceſſité où tu me réduis. Pendant que je m'abandonnois à tous ces mouvemens, je crus entendre du bruit à la porte, & ne doutant pas que ce ne fût Gelin avec le Capitaine, j'y courus pour leur recommander de ne me pas perdre par quelque indiſcrétion. Mais ne les entendant plus, j'oubliai que mon retardement m'expoſoit beaucoup davantage. Je retournai ſur mes pas, ſans avoir même ouvert la porte; comme forcée par une main inviſible, qui me repouſſoit encore vers mon devoir. Je repris ma ſituation. Mes pleurs recom-

commencérent avec les mêmes plaintes & les mêmes soupirs. La chambre étoit éclairée par la lumière d'une bougie, de sorte que le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant, lorsqu'un nouveau signal ne me permit plus de douter qu'on ne m'appellât impatiemment, mon transport redoubla jusqu'à me faire mépriser tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux, en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adressai les prières les plus touchantes. Je souhaitai que mon mari pût s'éveiller, me voir dans cet état, se laisser toucher par mes pleurs, ou me donner la mort. Je ne sai si dans un trouble si affreux il ne m'échappa point quelques paroles assez articulées pour être entendues; mais Gelin, à qui son entreprise causoit sans doute un autre trouble, ouvrit la porte, vit la posture où j'étois; & remarquant que mon mari n'en dormoit pas moins tranquillement, il eut la hardiesse d'entrer, de me prendre par la main, & de m'entraî-

traîner de toute sa force après lui. M'ayant laissée un moment avec le Capitaine, il pousla encore l'effronterie jusqu'à retourner dans la chambre pour éteindre la lumière, & il ne nous rejoignit qu'après avoir fermé soigneusement toutes les portes.

La nuit étoit fort obscure. Mon imagination, aussi échauffée que mes sentimens par toutes les circonstances d'une scène si violente, me fit regarder la rue où je me trouvai aussi-tôt avec mes guides, comme un affreux abîme dans lequel je m'étois précipitée aveuglément. Je me crus au fond, pour n'en sortir jamais; & l'appartement de mon mari que je venois de quitter, me parut dès ce moment à une hauteur inaccessible, où nuls efforts n'étoient plus capables de me faire parvenir. Gelin me pressoit de marcher, pour gagner un endroit commode où j'étois attendue par quelques domestiques du Capitaine, avec un fauteuil qu'ils avoient disposé pour me porter jusqu'au rivage. J'avançois sans répondre à ses exhortations, aussi indifférente pour

tout

tout ce que le Ciel pouvoit me préparer, que ſi j'euſſe cru toucher au dernier moment de ma vie. Cependant à peine eumes-nous fait vingt pas, que le ſouvenir de mes enfans vint ſe préſenter à ma mémoire. Croirez-vous qu'avec tant de douleurs préſentes, quelque autre ſentiment pût ſe faire écouter? Je jettai un cri lamentable, qui fit arrêter tout d'un coup les domeſtiques qui me portoient. Ah! dis-je au Capitaine, avec un ſerrement de cœur qui ſe communiquoit juſqu'au ſon de ma voix, n'allons pas plus loin: je veux embraſſer mes enfans, je ne partirai point ſans avoir obtenu cette conſolation. Hélas! qu'allois-je faire? O fatale entrepriſe! ajoutai-je en me ſoulageant par un profond ſoupir, qui a déja ruïné ma mémoire & ma raiſon. En effet je ne puis comparer mieux la conſternation où j'étois, qu'à celle d'un Criminel condamné à mourir & déja dans le chemin du ſupplice, qui ne voit plus ce qu'il regarde, qui ne comprend plus ce qu'il entend, & dont tous les ſens troublés

blés par l'image de la mort, ont déja comme abandonné l'office de la nature.

Gelin rappella toute son adresse & ses tours les plus insinuans, pour me représenter à quel péril nous nous exposions par les moindres délais; & le Capitaine me fit craindre, que le vent ne fût pas longtems assez favorable pour nous conduire hors du Port. Mon obstination n'en fut pas moins difficile à vaincre; & ce combat auroit duré fort longtems, s'ils n'eussent pris une autre voie pour me calmer, en me faisant souvenir que non seulement la tendresse de mon mari n'avoit jamais paru diminuer pour mes enfans, mais que vous étiez avec eux pour leur servir de mère, jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de les ramener entre mes bras. Cette dernière espérance ne m'étoit pas proposée pour la prémière fois. Gelin ayant toujours cherché à prévenir mes difficultés & mes objections, n'avoit pas manqué d'éloigner par des promesses chimériques, toutes les inquiétudes que ma tendresse

pour

pour des enfans si chers étoit capable de me causer. Il m'avoit promis cent fois qu'après m'avoir procuré une situation tranquille, il employeroit tous ses soins & sa vie même pour me rendre du moins mon second fils, & il m'avoit exposé ses vues avec tant de vraisemblance, qu'il étoit parvenu à me rassurer. C'étoit donc moins la crainte de les perdre, que le mouvement naturel de mon affection, qui me jettoit dans ce nouveau trouble; & quoique forcée de me rendre aux instances de mes guides, mon cœur y résista jusqu'à l'entrée du vaisseau.

J'y trouvai Madame des Ogères qui étoit à m'attendre, & qui entreprit dès le prémier moment d'arrêter le cours de mes pleurs par un entretien plein de charmes. Mais quelles consolations étois-je en état de goûter? Je lui demandai pour unique faveur la liberté d'être seule. Dans l'abbattement où elle me vit, elle se crut obligée de me la refuser. Ainsi je fus contrainte d'essuyer ses discours & ses caresses, dont

dont l'agrément même étoit un tourment pour moi, par les efforts que j'étois obligée de faire continuellement pour y répondre. Je n'étois pas d'humeur à fatiguer de mes plaintes, ceux qui n'y pouvoient prendre d'autre intérêt que celui de la compassion, ni même à m'ouvrir tout d'un coup sur aucune circonstance de mon malheur, du moins avec ce détail qui n'excepte rien, & sans lequel néanmoins le cœur tire peu de soulagement de ses confidences. Gelin, dans l'erreur profonde où j'étois, auroit peut-être été plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir, ou à lui voir écouter mes plaintes avec les marques ordinaires de son amitié & de sa complaisance; mais la prémière loi que je m'imposai dans l'absence de mon mari, fut d'éviter toute ombre de liaison secrette avec les hommes; & les murmures de Gelin, non plus que ses services, ne me le firent pas excepter. Aussi la violence que je me faisois à tous les momens du jour, devintelle bien-tôt fu-

funeſte à ma ſanté. Les vapeurs du poiſon qui me dévoroit, ne ſe diſſipant par aucune voie, s'élevérent au cerveau, & s'épaiſſirent juſqu'au point d'arrêter ſouvent le cours de mes eſprits. C'eſt ainſi que les Médecins ont expliqué en France les évanouïſſemens auxquels je devins ſujette, & qui duroient quelquefois des heures entières. Cependant ſi ces vapeurs mélancoliques cherchoient un paſſage, il eſt étonnant qu'elles n'en trouvaſſent point avec mes larmes ; car je paſſois toutes les nuits à pleurer.

Pendant ce tems-là nous avancions à pleines voiles, & le ſecours du Ciel paroiſſoit auſſi favorable à notre navigation, que s'il n'avoit eu à récompenſer que des vertus. En paſſant devant la Pointe d'Afrique, Gelin qui voyoit le vaiſſeau fort mal armé, & qui craignoit peut-être que nous ne fuſſions pourſuivis, propoſa au Capitaine de relâcher au Cap de Bonne Eſpérance, pour y attendre la Flotte Hollandoiſe qui croiſoit dans ces mers, & retourner en Europe avec cette eſcorte,

corte. On me communiqua ce deſſein. Je m'y oppoſai, ſans en apporter aucune raiſon. Le Capitaine n'en ayant point d'autre que l'envie de m'obliger, n'inſiſta pas un moment. Mais Gelin parut fort ſenſible à mon refus, & me reprocha pendant pluſieurs jours de négliger également mes intérêts & les ſiens. Qui ſait quel étoit encore ſon projet? car je me ſouviens qu'en parlant du Cap, il me le repréſentoit comme un des plus agréables ſéjours du monde, & comme un aſyle certain contre toutes ſortes de craintes. Il renouvella la même propoſition, lorſque nous paſſâmes à la vue des Iles Canaries; & ſes inſtances furent ſi preſſantes, que n'ayant point d'autre objection à lui faire que le panchant qui me faiſoit ſouhaiter de vivre en Europe, apparemment par l'eſpérance ſecrette d'être moins éloignée de mon mari & de mes enfans, je regarde aujourd'hui la force que j'eus de lui réſiſter, comme une nouvelle marque de la protection du Ciel. Plus j'avance, plus je crois découvrir

dans

dans toute sa conduite, qu'il ne cherchoit qu'à se dérober avec moi aux yeux de tout ce qui pouvoit nous connoître & nous observer. J'ignore quelles étoient ses véritables vues ; mais je me rappelle particulièrement avec frayeur, ce qui m'arriva dans l'Ile de Madère.

Un vent impétueux nous ayant fait changer notre route, nous fumes surpris de nous trouver, après une nuit fort obscure, vis-à-vis d'une Côte agréable, dont nous n'étions guères plus éloignés qu'à la portée du canon. La connoissance que le Capitaine avoit de ces mers lui fit juger aisément que c'étoit l'Ile de Madère. Il nous en parla comme d'un fort bon établissement des Portugais, où quantité d'honnêtes gens se retiroient, par goût pour la pureté de l'air & pour l'excellence des alimens. Gelin, sans nous proposer d'y faire aucun séjour marqua seulement une forte envie d'y descendre. Il nous invita, Madame des Ogères & moi, à profiter d'une si belle occasion de nous remettre un peu des fatigues de

de la mer, & il me la proposa en particulier comme une diversion qui pourroit adoucir ma tristesse. Je me fis presser longtems, & je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville, dont on voyoit le clocher s'élever au-dessus d'une colline, qui nous cachoit les maisons. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Le Capitaine ayant fait mouiller l'ancre, envoya quelques-uns de ses gens dans l'esquif pour reconnoître la Côte, & s'assurer si nous pourrions éviter l'entrée du Port. Nous quittâmes le vaisseau sur leur rapport, & nous gagnâmes heureusement une Pointe charmante, où nous avions remarqué quelques maisons, qui paroissoient être autant de lieux de plaisir.

Ce nom leur convenoit d'autant mieux, que la nature n'y devoit rien à l'art, & qu'elle sembloit s'y faire une étude de s'embellir de ses propres mains. Les maisons, qui nous avoient paru extrêmement ornées dans l'éloignement, ne l'étoient que par la beauté même de

la pierre, qui éblouïſſoit les yeux par ſa blancheur. Une carrière voiſine la fourniſſoit abondamment. Ce n'étoient d'ailleurs que les Habitations de quelques gens ſimples, qui cultivoient la terre aux environs, & qui étoient aſſez riches de leur travail, pour être ſenſibles aux agrémens de la propreté. Auſſi n'en avoient-ils point d'autres à rechercher, dans un lieu où toutes les beautés de la nature étoient réunies. La diſpoſition des collines, la verdure des arbres, l'abondance des fruits les plus délicieux, la multitude des fontaines, & la fraicheur des eaux, enfin la douceur merveilleuſe de l'air, qui paroiſſoit compoſé des parfums que les fleurs & les fruits exhaloient continuellement, formoient enſemble un ſéjour ſi délicieux, que toute ma triſteſſe ne put me défendre d'un ſentiment de plaiſir. Quittant la mer après une tempête violente, qui avoit duré toute la nuit, le paſſage de l'agitation du vaiſſeau au calme où je me trouvois tout d'un coup, pouvoit contribuer ſeul à met-

mettre mon cœur dans cette disposition; mais il est vrai qu'en respirant un air si doux, je me sentis extrêmement soulagée. Je m'assis sur le prémier gazon qui se présenta. Madame des Ogères, charmée de me voir goûter quelque chose, s'empressa d'augmenter ma satisfaction, par tous les agrémens qu'elle put tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques Habitans, de nous apporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux. Ils se hâtérent de paroître avec des fruits, & ils nous offrirent un repas mieux ordonné dans leurs maisons. Nous ne fimes pas difficulté de les suivre; mais comme ils étoient plusieurs qui nous faisoient ardemment les mêmes offres, nous demeurions incertains à qui donner la préférence. Enfin je fus déterminée par la douceur & la politesse d'une jeune femme, qui sans faire paroître une ardeur aussi tumultueuse que les autres, nous invitoit avec un air de modestie dont je fus touchée.

Je lui demandai en chemin, si elle

étoit née dans l'Ile. Elle me répondit qu'elle étoit Eſpagnole, & nouvellement arrivée de ſon Païs, pour paſſer le reſte de ſes jours auprès d'un oncle que j'allois voir dans ſa maiſon. Nous y trouvâmes effectivement un homme aſſez âgé, qui confirma avec beaucoup de civilité toutes les offres qu'elle nous avoit faites, & qui nous remercia de les avoir acceptées. Je conſidérai attentivement ces deux perſonnes, dont la phyſionomie me paroiſſoit ſupérieure à leur condition. Madame des Ogères, à qui je fis connoître ce que je penſois, entra auſſi-tôt dans mon ſentiment. Nous continuâmes de recevoir des marques de leur politeſſe, juſqu'à la fin d'un dîner qui fut ſervi avec beaucoup de propreté. La jeune femme, qui paroiſſoit fort ſenſible aux careſſes que je lui faiſois continuellement, ſe leva vers la fin du repas ; & s'étant abſentée un moment, elle revint avec un enfant de l'âge des miens, qu'elle me préſenta. Il eſt juſte, me dit-elle, que tout ce qui compoſe notre petite famille ait part

à l'honneur que nous recevons. Cet enfant étoit d'une figure aimable. Je l'embraſſai, & le ſouvenir des miens me fit verſer quelques larmes. Mais en le rendant à ſa mère, je m'apperçus qu'elle en verſoit auſſi. Ma curioſité fut trop émue, pour ne pas lui demander ce qui l'affligeoit. Voici ſa réponſe. Voyez ſi elle vous paroîtra moins ſurprenante qu'à moi, & à tous ceux qui me connoiſſoient, & qui furent témoins de cette avanture.

Hélas! me dit-elle, nul intérêt ne m'oblige à cacher mes peines, & je trouve de la douceur dans les témoignages que je reçois de votre compaſſion. J'étois née pour vivre heureuſe. J'ai cru l'être, & mon malheur ne vient que de m'être livrée avec une folle confiance à des apparences de bonheur qui m'ont trompée. Elle me raconta qu'étant fille d'un Gentilhomme fort riche & qui l'aimoit uniquement, elle avoit cherché, par ſon conſeil, à ſe procurer tout le bonheur qu'elle pouvoit eſpérer de ſes richeſſes & de ſa beauté. Avec un cœur fort

tendre, elle avoit voulu devoir cette félicité à l'amour. De concert avec son père, elle avoit employé longtems tous ses soins à découvrir un homme tel qu'elle le desiroit, pour en faire l'objet des plus vifs sentimens du monde. Elle l'avoit trouvé. C'étoit la figure, l'esprit, le caractère qu'elle auroit choisi entre mille, & qu'elle auroit demandé au Ciel, s'il l'avoit fait dépendre de ses desirs. Tout conspirant à la séduire, elle avoit cru lui trouver pour elle autant de tendresse, qu'elle s'en étoit sentie pour lui dès la prémière vue. Enfin le jugement de son père s'accordant avec le sien, elle n'avoit pas balancé à le rendre maître de sa personne & de sa fortune. Rien n'avoit troublé son bonheur pendant plusieurs années, c'est-à-dire, aussi long-tems que son père avoit vécu; mais ce frein, le seul apparemment qui étoit capable de retenir un perfide, étant venu à manquer, elle avoit bien-tôt reconnu que tout ce qu'elle avoit pris jusqu'alors pour tendresse & pour fidélité dans son mari, n'avoit été que

que l'effet d'une horrible diſſimulation. N'ayant plus la force de ſe contraindre, il avoit levé le maſque ſans honte & ſans ménagement, pour s'attacher à une femme qu'elle le ſoupçonnoit même d'avoir aimée avant ſon mariage, & de n'avoir jamais ceſſé de voir en ſecret. Quel outrage pour une épouſe tendre & fidèle! Cependant, loin de l'irriter par des reproches & des plaintes, elle n'avoit eu recours qu'aux larmes. Elle avoit redoublé ſes efforts pour lui plaire. Elle avoit mis en uſage tout ce que l'amour & la vertu peuvent employer, juſqu'à ce que perdant l'eſpérance, & n'étant plus capable de réſiſter au mépris, elle avoit pris le parti de quitter un ingrat, dont le retour même ne l'auroit jamais conſolée d'une ſi noire infidélité. Le Maître de la maiſon où je la voyois étoit ſon oncle, qui s'étoit fait depuis longtems une retraite agréable dans l'Ile de Madère. Elle s'étoit déterminée à venir lui demander un aſyle; & malgré tout ce qu'il en avoit couté à ſon cœur, elle avoit abandonné

ſecrettement l'Eſpagne avec l'enfant que je voyois dans ſes bras & qui étoit le ſeul fruit de ſon mariage.

Son récit fut beaucoup plus long; mais je m'imagine que c'en eſt aſſez pour vous cauſer un juſte étonnement, & pour vous faire comprendre quel dut être le mien. Dans une Ile moins éloignée de celles de Cube & de Sainte-Hélène, j'aurois cru l'Eſpagnole informée de mon hiſtoire, & je l'aurois ſoupçonnée d'employer ce détour, pour me faire connoître honnêtement qu'elle y étoit ſenſible. Mais quelle apparence que mon nom & mes malheurs pûſſent être connus dans un lieu où le ſeul hazard nous avoit fait relâcher? Aujourd'hui que je découvre toutes les perfidies de Gelin, & que je crois voir le rapport de cette avanture avec ſon projet, je la regarderois encore comme un de ſes artifices, ſi je pouvois m'imaginer qu'il eût trouvé quelque moyen de parler à l'Eſpagnole avant moi, & de la préparer au rolle qu'elle jouoit ſi naturellement. Mais je ne me rap-

rappelle aucune circonſtance qui puiſſe juſtifier ce ſoupçon. Je ne m'étois pas même apperçue qu'il eût quitté le vaiſſeau. Quoi qu'il en ſoit, vous allez voir de quel danger le Ciel m'a délivrée. Gelin, comme effrayé de la reſſemblance de mon avanture avec ce qu'il venoit d'entendre, leva les yeux avec le tranſport d'un homme qui ne ſe poſſède point; & s'emportant contre l'ingratitude & les trahiſons, qui ſont, diſoit il, auſſi communes en amitié qu'en amour, il proteſta que pour rompre abſolument avec la race perfide des hommes, il vouloit s'arrêter dans l'Ile de Madère, & paſſer le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Enſuite s'adreſſant à moi, ſans laiſſer à perſonne le tems de lui répondre : Mon exemple n'eſt pas une règle pour vous, me dit-il; mais du caractère dont vous êtes, & déja ſi cruellement trompée par un infidèle, qu'allez-vous faire en Europe, où tous les vices règnent & ſont à leur comble? Seule, continua-t-il, ſans guide, ſans protection, ſans ſecours, à quel ſort

devez-vous vous attendre parmi les loups dévorans, qui n'en veulent qu'à l'innocence & à la vertu? Votre perte eſt certaine, répéta-t-il vingt fois, avec quantité de nouveaux raiſonnemens pour me le perſuader; & ſe tournant vers l'Eſpagnole, ſans ſe donner le tems de reprendre haleine, il lui demanda ſi elle n'étoit pas bien ſurpriſe que mon infortune fût tout-à-fait ſemblable à la ſienne, & ſi elle ne ſe joindroit pas à lui pour me conſeiller d'y apporter le même remède. Elle eut le tems de me dire mille choſes tendres ſur la reſſemblance de nos avantures, avant que le trouble où j'étois me permît d'ouvrir la bouche. Enfin touchée, ou plutôt épouvantée des menaces de Gelin, qu'il avoit prononcées avec plus de force que je n'ai pu les répéter, & laiſſant tomber quelques larmes que la triſteſſe de mes réflexions m'arrachoit: Oui, m'écriai-je, je veux m'enſevelir dans cette Ile; je ne puis choiſir d'aſyle aſſez écarté, ni m'éloigner trop des ennemis de l'honneur & de la bonne foi; & puiſque vous

vous avez éprouvé les mêmes malheurs, ajoutai-je en parlant à la Dame Espagnole, peut-être ne serez-vous pas insensible aux miens.

Elle se leva avec empressement, pour m'embrasser ; & me prenant affectueusement par la main, elle me conduisit au jardin, en me vantant beaucoup les charmes de sa solitude. Gelin demeura avec Monsieur & Madame des Ogères, qui furent extrêmement surpris de ma résolution ; mais le respect qu'ils avoient conçu pour moi, sur ce qu'ils avoient appris à Sainte-Hélène de ma naissance & du rang de mon Grand-père, les retenoit toujours dans une certaine contrainte. Ils me laissérent sortir sans m'expliquer leur pensée. L'Espagnole, avec qui je me trouvois seule, remercia beaucoup le Ciel du dessein qu'il m'inspiroit. Elle me parla moins du sujet de ses peines, que de la satisfaction qu'elle goûtoit dans un païs dont elle me faisoit admirer toutes les beautés. En effet tout ce que j'avois vu dans l'éloignement, n'approchoit pas de ce que je découvrois

vrois autour de moi. Avec l'impreſſion qui me reſtoit encore des terribles prédictions de Gelin, je crus ſentir, pendant quelques momens, que la paix & l'innocence qui me ſembloient être le partage d'un ſi beau ſéjour, pourroient me dédommager de tout ce que j'avois perdu. Mais l'effort même dont j'avois beſoin pour entretenir cette eſpérance dans mon cœur, me fit bientôt connoître que ce n'étoit qu'une illuſion. Les objets qui m'avoient paru amuſans au prémier coup d'œil, ne ſoutinrent pas deux fois mes regards. Il ſembloit qu'ils changeâſſent de forme, & qu'ils perdîſſent leurs charmes, à meſure que le ſentiment de la nouveauté ſe diſſipoit. Je n'y retrouvois plus au ſecond moment, ce que j'avois cru voir au prémier. Enfin, revenant à des conſidérations moins capables de s'affoiblir, je parlai de mes douleurs, & je témoignai à ma Compagne que je n'avois point d'autre conſolation à deſirer que cet entretien. Elle me fit une réponſe tendre & civile; mais ayant continué de lui

lui parler avec le même sentiment de tristesse, je ne remarquai point que ses discours partîssent d'un cœur aussi touché que le mien. Elle est guérie, disois-je en moi-même. Les larmes qu'elle a répandues en me racontant son histoire, n'étoient que les restes d'une passion éteinte & d'un souvenir presque effacé. Qu'elle est heureuse ! Mais je ne trouverai point avec elle la satisfaction que je me promettois. Elle ne sera point sensible à mes peines, puisqu'elle n'est plus touchée des siennes.

Pendant que je me livrois à ces distractions, je vis Gelin qui entroit dans le jardin, en se tournant vers M. des Ogères qui étoit à la porte, & qu'il paroissoit prier, autant que j'en pouvois juger par divers signes, d'attendre son retour, & de ne pas le suivre. Il fut à moi dans un moment; son visage étoit agité par quelque mouvement extraordinaire ; cependant il prit un ton doux & riant, pour me demander si la vue d'une si belle solitude ne me confirmoit pas dans

le dessein que j'avois marqué d'y passer le reste de ma vie ? Le Ciel vous aime, continua-t-il. C'est sa bonté, plutôt que le hazard, qui a conduit ici notre vaisseau. Il vous offre tout ce que vous auriez pu lui demander, si vous aviez consulté l'état de votre fortune & vos inclinations ; une retraite qui égale tout ce qu'on raconte de l'Age d'or ; une Compagne qui a les mêmes malheurs que vous à pleurer, & qui cherche les mêmes consolations ; la tranquillité, la solitude, enfin qu'espérez-vous dans le reste de l'Univers, que vous ne soyez pas sure de trouver ici ? & l'êtes-vous de même d'éviter mille malheurs qui vous attendent peut-être au prémier pas que vous ferez en Europe ? Il auroit continué plus longtems, mais je l'interrompis ; & le Ciel, qui ne vouloit pas ma perte, me rappella la seule pensée qui étoit capable de m'en garantir. Je ne me ferois pas presser, lui dis-je tranquillement, pour suivre un conseil que j'ai goûté dès la prémière vue, s'il pouvoit s'accorder avec d'autres idées

dées que je ne puis perdre, & que je ne veux pas même vous cacher. Un mouvement de crainte & d'horreur a pu les obscurcir, lorsque vous m'avez fait envisager de nouveaux malheurs dans l'avenir; mais elles n'en subsistent pas moins; & je les trouve si justes, que les plus affreuses craintes ne doivent pas être capables de me les faire oublier. M'arrêter dans cette Ile & dans tout autre lieu du monde où je serois sans espérance d'apprendre le sort de mon mari, & de lui faire connoître le mien, c'est justifier son infidélité, en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer. Je veux qu'il n'ignore jamais ni le lieu de ma retraite, ni la conduite que j'y aurai tenue, ni les voies que j'aurai prises pour m'y rendre, depuis le moment que j'ai quitté Sainte-Hélène. Je n'aurois pas embrassé autrement ce fatal parti, & vous ne me verriez pas tant de force pour résister à mes peines. D'ailleurs, ajoutai-je, que deviendroit le serment par lequel vous vous êtes engagé à me restituer du moins

moins l'un de mes deux fils? Je renoncerois donc pour jamais au plaisir de les revoir? Eh! quel bonheur m'offrez-vous dans cette Ile, qui pût me tenir lieu de ce que vous m'auriez ravi? Comme ces dernières réflexions commençoient à me faire lever la voix avec chaleur, Gelin conçut sans doute que tous ses artifices étoient détruits, s'il laissoit le tems à cette pensée d'agir avec toute sa force. Il se hâta de me remettre devant les yeux ce qu'il avoit éprouvé de plus propre à me troubler l'imagination, & m'interrompant d'un air encore plus animé que le mien, il me fit une si horrible peinture du précipice où il m'assuroit que j'étois prête à tomber, qu'à force d'exagération, son discours cessa de me paroître vraisemblable. Rien n'étant néanmoins si éloigné de mes soupçons, que le dessein qu'il avoit de me tromper, je ne lui témoignai point de défiance, & je ne m'en crus pas moins redevable à son zèle. Vous partirez seule, reprit-il avec le même feu. Après vous avoir servi sans in-

intérêt, & vous avoir ouvert un chemin qui vous conduiſoit infailliblement au repos, je me crois dégagé de tous les liens que l'honneur & l'amitié m'avoient impoſés. Ma réſolution eſt inébranlable, je ne quitte point cette Ile. Je lui répondis avec douceur, qu'il étoit le maître de ſes volontés ; & me trouvant un peu piquée de l'air tyrannique avec lequel il s'expliquoit, j'ajoutai que j'étois maîtreſſe auſſi des miennes. Je lui promis d'ailleurs une reconnoiſſance proportionnée à ſes ſervices, car mon aveuglement m'y faiſoit toujours mettre un prix incroyable ; & pour les dangers dont il me croyoit menacée, je lui dis que la probité de Monſieur & de Madame des Ogères, à qui je remettois le ſoin de mon honneur & de ma conduite, me raſſuroit contre toutes ſortes de craintes.

Il étoit impoſſible qu'une converſation ſi animée ne fût pas entendue de M. des Ogères, qui étoit toujours à la porte du jardin. Sa diſcrétion l'empêcha d'abord de s'approcher ; mais lorſqu'il fut aſſuré

de

de mes intentions par ma dernière réponſe, il accourut à moi avec ſon épouſe, tandis que Gelin qui les voyoit venir, s'éloigna d'un air chagrin. Ces honnêtes gens, qui ſe défioient peut-être de ſes vues, ſans oſer m'expliquer leurs ſoupçons, me marquérent leur joie par mille témoignages. Celle de Madame des Ogères paroiſſoit aller juſqu'au transport. Elle me baiſa cent fois les mains. Hélas! répétoit-elle à ſon mari, ne vous le diſois-je pas bien? J'en aurois répondu ſur ma vie. Hélas! diſoit-elle encore, j'en ſerois morte de douleur. Je voulus ſavoir ce qui lui cauſoit cette agitation. Elle m'apprit qu'au moment que j'étois entrée dans le jardin avec l'Eſpagnole, Gelin l'avoit engagée, elle & ſon mari, à ſortir de la maiſon du côté qui regardoit la mer; & qu'à meſure qu'il s'avançoit avec eux vers le rivage, il leur avoit déclaré que ſon deſſein étant de s'arrêter dans l'Ile de Madère, le mien, comme ils venoient de l'entendre, étant auſſi de ne pas remonter ſur leur vaiſſeau, ils ne pouvoient mieux faire

faire que de retourner à bord, sans m'exposer au chagrin qu'ils me causeroient infailliblement par leurs adieux. Il leur avoit offert de rentrer avec eux dans la chaloupe, pour faire apporter du vaisseau tout ce qui m'appartenoit, sur une barque qu'il vouloit prendre au rivage, & qui épargneroit ainsi à leurs gens la peine d'y revenir. M. des Ogères lui avoit répondu qu'il ne prenoit point un discours de table pour une résolution sérieuse, & que dans quelque sens d'ailleurs qu'il fallût le prendre, il n'étoit point capable de m'abandonner dans un pais où je n'étois connue de personne, sans apprendre du moins mes intentions de moi-même, & sans avoir reçu plus particulièrement mes ordres. Cette résistance avoit irrité Gelin. Dans son emportement il auroit sans doute été capable de quelque violence, s'il eût espéré de la dérober à ma connoissance, ou de me la faire approuver. Mais prévoyant encore moins de succès par cette voie, il avoit été obligé de retourner sur ses pas avec le Capitaine, qui

qui avoit voulu ſur le champ s'expliquer avec moi; & tout ce qu'il en avoit pu obtenir, avoit été la liberté d'entrer avant lui dans le jardin, & de me parler ſeul un moment. Madame des Ogères recommença avec beaucoup de chaleur à me preſſer de regagner le vaiſſeau, & de ne rien préférer à la France, où elle me promettoit des douceurs & des avantages dont je ne pouvois eſpérer que l'ombre à Madère.

La penſée de demeurer dans une Ile inconnue, & le danger où je venois d'être de m'y trouver forcée ſans le ſavoir, me frappérent aſſez pour me cauſer une vive allarme; mais n'en accuſant que ma propre imprudence, qui m'avoit fait parler ſans réflexion, & me croyant même obligée à Gelin, dont je m'imaginai qu'effectivement l'intention n'avoit pu être que de m'épargner la peine & l'embarras des adieux, je le rappellai, & je lui fis quelque reproche d'avoir pris trop ſérieuſement des plaintes qui m'étoient échappées dans la douleur. Il m'écouta

couta d'un air timide ; cependant lorsqu'il eut remarqué apparemment que je ne lui faisois pas un crime de son dessein, & que sa perfidie étoit à couvert, il me demanda un moment d'entretien particulier. Nous nous retirâmes dans l'allée voisine.

Là, m'ayant regardée d'un œil fixe, & paroissant pénétré de ce qu'il alloit dire, il me demanda si je comprenois ses vues dans le parti qu'il me proposoit, de quitter le vaisseau & de m'arrêter à Madère. Comme je marquois quelque embarras à lui répondre : Vous ne les comprenez point, reprit-il impatiemment, & la délicatesse d'une fatale amitié qui me fait craindre de vous causer le moindre chagrin, m'empêche de vous les expliquer ouvertement. Nous allons en France, continua-t-il en affectant un air encore plus touché, & je conviens qu'avec votre esprit & votre sagesse on peut se défendre de mille dangers. Mais songez-vous que dans l'opinion du monde, l'honneur d'une femme dépend moins du fond que des apparences, c'est-à-dire, beaucoup

coup moins de la vertu que du fantôme qui s'en attire le nom ? Toute la sageſſe de votre conduite empêchera-t-elle que des Ogères, ſa femme & leurs gens, qui n'ignorent point que vous avez laiſſé un mari à Sainte-Hélène, ne racontent ce qu'ils ſavent & ce qu'ils ont vu ; & que la vérité s'altérant dans leur bouche, vous ne paſſiez pour une fugitive d'un caractère fort différent de ce qu'elle veut paroître ? J'adoucis mes expreſſions, dans la crainte de vous offrir des images trop choquantes ; mais connoiſſant vos principes, j'avois penſé, ajouta-t-il, que le ſeul moyen de prévenir des chagrins que vous auriez peine à ſupporter, étoit d'éloigner de vous tout ce qui peut ſervir à faire connoître votre malheur & votre nom. C'eſt dans cette penſée que je vous ai propoſé de nous arrêter au Cap ; & vos refus n'ayant point été capables de me refroidir, le même motif m'a fait renouveller ici mes efforts. Mon deſſein ſeroit donc de laiſſer partir des Ogères, ſous prétexte que les agrémens de cette ſolitude ont ſu

vous

vous plaire ; & ſi vous n'y trouviez point en effet de quoi vous fixer, il nous ſeroit facile en tout tems de choiſir dans le Port un Vaiſſeau Portugais, qui nous tranſporteroit en Europe. Vous ſuivriez votre panchant dans le choix de votre demeure ; & n'étant connue que de moi, vous auriez la liberté d'y établir votre caractère & votre réputation, ſans craindre que perſonne oſât vous contredire.

Si quelque choſe a jamais fait une promte impreſſion ſur moi, ce fut un diſcours ſi captieux. L'idée de la honte à laquelle j'allois être expoſée par de mauvaiſes interprétations dans la prémière Ville de France où j'aborderois avec M. des Ogères, me ſaiſit tellement l'eſprit & l'imagination, que cette difficulté me parut d'abord invincible. Il ne me vint pas même une ſeule objection contre une crainte ſi puiſſante, & je fis quelques tours d'allée dans un ſilence que Gelin dut expliquer à ſon avantage. La confuſion de changer ſi facilement de deſſein, fut pendant quelques momens la ſeule

ſeule raiſon qui m'arrêta. Cependant lorſque je commençai à revenir de ce prémier mouvement, & que tous les motifs que j'avois déja fait valoir pour ſouhaiter de me voir promtement en Europe, reprirent la force qu'une menace frivole m'avoit ſemblé leur ôter, je n'eus pas beaucoup d'effort à faire pour trouver ma réponſe. Je dis à Gelin, qui avoit ſans doute d'autres eſpérances: Je vous fais trop attendre; mais le tems que j'ai pris pour réfléchir, vous marque que ma réſolution eſt ferme. Je veux partir. Je prie le Ciel de me faire arriver en Europe auſſi-tôt que mon mari. Il apprendra quelque jour ma conduite, & dès le moment de mon arrivée je veux être informée de la ſienne. Le mal que vous craignez eſt incertain, & mon devoir ne l'eſt pas. Ne m'en parlez plus, ajoutai-je, & ne penſons qu'à pourſuivre notre route. Je le quittai pour rejoindre le Capitaine, voyant qu'il me preſſoit inutilement de l'écouter; & il me dit d'un ton aſſez bruſque, qu'il étoit bien malheureux pour lui, que ſon

ſon honneur & ſes promeſſes l'attachaſſent à mes pas comme un eſclave.

La préſence de M. & Madame des Ogères, qui s'étoient avancés au devant de moi, m'empêcha de lui répondre que je ne prétendois point gêner ſa liberté. Mais un moment de converſation avec Madame des Ogères ayant ſervi à confirmer ma réſolution, j'entendis avec joie ſon mari qui ſe louoit du vent, & qui donnoit ordre à ſes gens de ſe rendre à la chaloupe. Il me reſtoit néanmoins une dernière attaque à ſoutenir. La jeune Eſpagnole me voyant reprendre le chemin du rivage, ſe mit à verſer les larmes les plus touchantes, en ſe plaignant de la rigueur du Ciel, qui lui raviſſoit la ſeule conſolation qu'elle eût reçue depuis ſon infortune. Elle s'adreſſoit tantôt à moi, qu'elle accuſoit de l'avoir trompée par une fauſſe eſpérance; tantôt au Capitaine & à ſon épouſe, à qui elle reprochoit de prendre parti contre elle & de m'entraîner par leurs conſeils. Ses pleurs & ſes cris durérent

avec cette violence jusqu'à l'entrée de la chaloupe. J'en fus attendrie, & je tâchai de la consoler par quelques petits présens qu'elle accepta avec transport. Cependant à peine eumes-nous quitté la terre, que ces grands mouvemens de douleur parurent se rallentir. Elle nous regarda d'un œil sec, & Madame des Ogères nous fit même observer de loin, qu'elle éclatoit de rire en parlant à quelques femmes qui nous avoient suivis jusqu'à la mer.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE Mr.

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL.

TOME V. PARTIE II.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE M. CLEVELAND,

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

SUITE DU LIVRE NEUVIEME.

QUelque jugement que vous puissiez porter d'une si bizarre avanture, ce qui vous surprend le plus sans doute, est que dans tous ces artifices

de Gelin je n'aye jamais rien observé qui m'ait fait soupçonner ses véritables sentimens. Attribuez mon aveuglement, s'il le faut, à la simplicité de mon caractère, ou à la malignité du sien : mais j'atteste le Ciel, dont j'ai tant d'intérêt à ménager la protection, que je ne me suis jamais défiée du poison qu'il cachoit dans son cœur, & dont j'attribuois les effets à la plus vertueuse amitié.

Ce n'est pas qu'à mesure que les circonstances de mon récit se présentent à ma mémoire, je ne m'en rappelle plus d'une qui devoient peut-être m'ouvrir les yeux. Dans les prémiers entretiens qui suivirent notre départ, je me souviens qu'en s'efforçant d'adoucir la tristesse mortelle dont il me voyoit accablée, il me parla un jour d'un remède infaillible que l'amour offre lui-même, me disoit-il, à ceux qu'il a rendus malheureux. C'étoit un nouvel engagement. Il est de la nature du plaisir, ajouta-t-il, de faire oublier les peines, & le goût des plaisirs de l'amour se réveille aisément dans un cœur sensible. Je lui répondis avec douceur,

ceur, & sans faire attention à quoi ce discours pouvoit tendre, que le goût & le desir du plaisir étoient également éteints dans le mien. Vous ne m'entendez pas, reprit-il. Peut-être ignorez-vous que la vertu & le devoir même peuvent quelquefois le ranimer. Abandonnée & trahie comme vous êtes, vous n'aurez jamais d'ami sage & sincère, qui ne vous conseille de profiter de la liberté que notre Religion vous donne de disposer plus heureusement de vous-même. Je l'interrompis avec chaleur, mais sans voir autre chose dans ses paroles qu'un conseil qu'il auroit pu donner à toute autre femme que moi; ce fut aussi le sens de ma réponse. Vous qui me connoissez, lui dis-je, pouvez-vous me proposer des consolations aussi insupportables que mes peines ? Qu'il y a de cruauté à me tenir ce langage ! Non, l'infidélité d'autrui ne servira jamais de prétexte à la mienne. Hélas ! cette lâcheté me seroit impossible, quand j'aurois celle d'y vouloir forcer mes desirs. Je ne pleure pas plus mon malheur & ma honte, que le caractère

de mon propre cœur, qui n'eſt capable de goûter aucune conſolation. Je ne ſai, ajoutai-je, quel conſeil un ami ſage doit me donner; mais ſoit foibleſſe ou vertu, je regarderois comme le plus odieux de mes ennemis, celui qui me répéteroit deux fois ce que je viens d'entendre. Peut-être ſe figura-t-il que j'avois compris ſes vues, & que ce reproche vague étoit une manière de les rejetter; mais juſqu'à la propoſition de mariage qu'il a eu la hardieſſe de me faire ici depuis quelques jours, il n'a jamais renouvellé cet entretien.

Cependant, il eſt vrai que ſes regards étoient ſouvent paſſionnés. Je l'ai ſurpris quelquefois les yeux attachés ſur moi, avec un air de langueur & d'intérêt, qui auroit été capable de me cauſer de l'étonnement, s'il n'avoit eu l'adreſſe auſſitôt de prévenir mes ſoupçons, en m'interrogeant ſur ma ſanté, ou ſur quelque autre circonſtance de ma ſituation, à laquelle le zèle de l'amitié l'obligeoit d'être ſenſible. Ainſi j'attribuois cette ardeur à ſa compaſſion. Quelquefois, en revenant de

mes

mes longs évanouïſſemens, je me ſuis trouvé la main dans les ſiennes, & ma foibleſſe ne m'empêchoit pas de remarquer qu'il la ſerroit avec une eſpèce de tranſport; mais la préſence de Madame des Ogères qui ne me quittoit pas, & les ſoins que tout le monde s'empreſſoit de me rendre dans ces triſtes momens, me faiſoient regarder cette liberté comme un effet de l'inquiétude commune. Je retirois la main, ſans lui témoigner que je m'en fûſſe apperçue. Un jour néanmoins qu'au lieu de la trouver entre les ſiennes, je me la ſentis preſſer par ſes lèvres, je lui en fis un reproche fort vif auſſi-tôt que j'eus repris mes ſens, & je priai Madame des Ogères de me garantir à l'avenir de ces indécences. Elle me dit naturellement qu'il n'avoit pas dépendu d'elle de me les épargner, & qu'elle l'avoit menacé pluſieurs fois de m'en avertir. Cette réponſe me faiſant juger qu'il étoit tombé ſouvent dans la même faute, je lui parlai d'un ton ſi ferme qu'il en fut déconcerté. Il s'excuſa ſur la tendreſſe de ſon amitié, qui le faiſoit ſouffrir mor-

tellement de me voir dans cette langueur. Je ſavois bien, diſoit-il, s'il avoit jamais manqué au reſpect & à l'attachement qu'il m'avoit jurés, & je devois pardonner à l'honnêteté de ſes ſentimens des marques ſi innocentes de ſon inquiétude pour ma ſanté, & de ſa pitié pour mes peines. Il me promit d'éviter tout ce qui pouvoit me déplaire, & cette promeſſe fut exécutée fidèlement; car je ne puis attribuer qu'au hazard une avanture qui le couvrit de confuſion.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes, j'occupois l'un avec ſon épouſe, & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fûſſent ſéparées par une légère cloiſon, on entendoit aiſément tout ce qui ſe paſſoit de l'une à l'autre; & lorſque le retour fréquent de mes foibleſſes fit craindre qu'elles ne me prîſſent pendant la nuit, Gelin & le Capitaine avoient la complaiſance de ſe lever au moindre bruit pour m'offrir leur ſecours. Il arriva effectivement qu'après avoir employé quelques heures à réfléchir ſur mes peines & à les pleurer, je me trouvai ſi épuiſée

épuisée par ce triste exercice, que la force & la connoissance m'abandonnérent tout d'un coup. J'étois peut-être depuis long-tems dans cet état, lorsque Madame des Ogères s'en apperçut, & le fit connoître par un cri. On se hâta d'accourir. Je revins à force de soins & d'assistance; mais il me resta tant de foiblesse, que la crainte de quelque nouveau danger fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin se plaça sur une chaise au bas du lit, & pressé apparemment du sommeil, il pancha la tête pour se reposer. Mes pieds se trouvérent justement sous son visage, & soit que s'en étant apperçu il prît plaisir à demeurer dans cette situation, soit qu'il ne distinguât rien dans son assoupissement, il y passa presque une heure. J'étois si accablée & de mes douleurs & de ma foiblesse, que je n'étois capable d'aucune attention pour tout ce qui se passoit autour de moi; ou si je crus sentir quelque fardeau sur mes pieds, je ne m'en trouvai point assez fatiguée pour changer de posture. Mais insensiblement le hazard fit que ma Compagne me les

mit à découvert en se tournant, à moins que vous ne crûssiez pouvoir accuser Gelin d'une si étrange indiscrétion; & dans le même moment, je sentis deux lèvres ardentes qui s'attachoient sur l'une de mes jambes, & qui me causérent une véritable frayeur. Je ne sai lequel partit le plutôt, ou d'un cri perçant que je poussai, ou d'un coup de pied que je donnaià l'avanture, & qui fut si malheureux pour Gelin, que lui ayant serré la tête contre le pilier du lit, il s'y trouva un clou qui lui déchira le visage. Son sang coula aussi-tôt en abondance. Le Capitaine & son épouse étonnés d'abord du bruit que j'avois fait, le furent encore plus de voir Gelin tout sanglant, dans une distance où il paroissoit que personne n'avoit pu lui faire de blessure. Il demeuroit lui-même comme immobile, & sans ouvrir la bouche. Enfin j'expliquai le sujet de cette scène, en l'accablant des reproches qu'il méritoit, & en lui défendant d'approcher de ma chambre sans mes ordres. Sa justification fut prise du hazard, qui lui avoit offert, me dit-il, cette occasion

caſion de me marquer ſon reſpect ſans l'avoir cherchée, & j'eus encore aſſez d'indulgence pour le croire ſincère.

Mais ce détail m'écarte de ce que vous brûlez d'entendre. Le vent n'ayant plus ceſſé de nous être favorable, nous eumes bientôt doublé la Pointe d'Eſpagne. M. des Ogères m'avertit civilement qu'étant en ſociété avec quelques particuliers de la Corogne, ſes engagemens l'obligeoient de relâcher pour quelques jours dans ce Port, en m'offrant néanmoins d'exécuter toutes mes volontés, ſi j'en avois de plus preſſantes. La reconnoiſſance m'obligeoit de ſuivre les ſiennes. Je le priai de ne ſe pas contraindre; & quoique réſolue de m'approcher inceſſamment de l'Angleterre, je ne regardai point comme un retardement, tout ce qui pouvoit le délivrer de ſes affaires, & le mettre en état de me rendre les ſervices qu'il m'avoit promis. Nous fumes en peu de jours à la vue du Port. La guerre duroit encore entre l'Eſpagne & la France, & par une faveur ſpéciale notre vaiſſeau étoit muni

d'un passeport des deux Couronnes. Cependant les formalités nécessaires pour le vérifier, nous retinrent assez long-tems à l'ancre, & nous fumes exposés dans cet intervalle à la curiosité de plusieurs Officiers Espagnols, qui venoient souvent nous visiter. Je parlois leur langue. La complaisance que je devois au Capitaine me força de souffrir leur entretien, pour les intéresser au succès de ses affaires. Ils prirent pour moi quelques sentimens d'estime, & ma réputation étoit établie à la Corogne avant que nous y fussions arrivés.

Mais hélas! si cet avantage me devint utile, ce fut par de nouvelles infortunes. La part que vous y avez eue ne me permet pas de commencer ce récit, sans renouveller mes pleurs; car je ne doute pas, ma sœur, que le sentiment de votre perte ne dure encore. Si l'on pleure si amèrement un perfide, se console-t-on jamais d'avoir perdu un mari tendre & fidèle? C'est par les tourmens de mon propre cœur que j'ai trop appris à juger des vôtres. Et peut-être m'avez-vous quelquefois accusée dans

vos

vos transports d'en avoir été la malheureuse cause. Ah! m'auriez-vous fait cet outrage? Vengez-vous donc sur moi-même, si vous ne croyez pas l'être assez par les larmes que j'ai versées. Mais non: vous ne m'avez pas chargée des rigueurs du sort. Vous avez dû plaindre au contraire l'affreuse extrémité où votre malheur & le mien m'ont réduite; & si votre compassion n'est pas épuisée, vous en aurez encore pour ce qui me reste à vous raconter.

Loin d'accepter les plaisirs & les amusemens qui me furent offerts à la Corogne, je me renfermai avec Madame des Ogères dans une maison retirée, où je la fis consentir à ne recevoir la compagnie de personne. Mon imagination, qui avoit été un peu dissipée dans le voyage par la variété des lieux & des objets, se recueillit dans cette solitude, & se trouva comme livrée aux tristes images dont elle étoit remplie. Que mon mari & mes enfans s'y présentérent avec des traits terribles! O Dieu! quelle fut ma consternation, lorsque me les étant représentés à Sainte-Héléne,

dans le prémier étonnement de mon départ, n'en pouvant croire le rapport d'autrui ni leurs propres yeux, occupés peut-être, l'un à chercher sa femme, les autres à demander tristement leur mere, enfin plus promts à se forger mille fantômes sans apparence de fondement & de raison, qu'à s'imaginer la vérité, je vins ensuite à tourner les yeux sur moi, sur ma fuite, sur mon voyage, à me considérer dans une Auberge d'Espagne, seule, tremblante, incertaine, avec la honte sur le front & le desespoir dans le cœur! Car il faut, ma sœur, que je vous l'avoue: toutes ces raisons de jalousie & de ressentiment qui m'avoient causé de si mortelles agitations dans l'Ile de Cube & de Sainte-Hélène, sembloient perdre leur force dans l'éloignement. Je ne voyois plus dans mon mari que le plus sage & le plus aimable de tous les hommes. Je me rappellois tous les témoignages que j'avois reçus de sa tendresse, sa constance dans nos anciens malheurs, son invincible attachement au milieu des plus horribles dangers. La misère &

la préſence même de la mort avoient-elles pu refroidir un moment ſes ſoins? Quelles preuves peut-on deſirer de l'amour d'un homme, que je n'euſſe pas reçues du ſien? Il m'aime donc, diſois-je; hélas! il m'a toujours aimée. Mais s'il eſt vrai qu'il t'aime, reprenois-je en tremblant de crainte & de douleur, quelle affreuſe ſentence ès-tu forcée de prononcer contre toi-même? Qu'as-tu fait? toi qui t'ès livrée à des ſoupçons déteſtables, & qui ne connois plus depuis long-tems que la fureur & la haine! Tu t'ès crue trahie. La fierté de ton cœur n'a pu ſouffrir une indigne Rivale. Ah! le témoignage de tes yeux mêmes ſuffiſoit-il pour juſtifier tes fureurs? Et quand il auroit ſuffi, ajoutois-je en tâchant d'éloigner cette fatale idée, as-tu connu tes forces? Te croyois-tu capable d'une entrepriſe auſſi horrible que ta fuite? Ne va-t-elle pas cauſer ta mort, ou te plonger dans une infortune éternelle? Le ſouvenir de mes enfans, qui ne manquoit pas de ſe joindre à ces funeſtes méditations, achevoit de mettre tous mes ſens dans un trouble inexprima-

ble,

ble. Je les voyois devant moi. J'entendois leurs pleurs. J'ouvrois les bras pour les embrasser; & des mouvemens de cette violence épuisant bientôt mes esprits, je retombois plusieurs fois le jour dans des évanouïssemens plus longs & plus dangereux, que tout ce que j'avois éprouvé sur le vaisseau. Le zèle de Gelin étoit toujours le même pour m'offrir du secours & de la consolation; mais dans les momens où ma tendresse & mon estime pour mon mari prévaloit ainsi sur l'opinion de son infidélité, je repoussois ce monstre avec horreur; & ma seule fierté, qui ne me permettoit pas de lui laisser sentir que je me croyois trompée, m'empêchoit de l'accabler d'injures & de reproches. Il s'apperçut néanmoins de cette variation de mes sentimens, & son esprit artificieux lui fit aussi-tôt découvrir de quel côté j'avois besoin d'être soutenue. Il recommença sans affectation à m'entretenir de Madame Lallin, & des plaisirs qu'elle goûtoit dans mon absence, tandis que je me consumois dans les pleurs, & que je regrettois peut-être un ingrat, qui

qui n'avoit commencé à se croire heureux, disoit-il, que le jour de mon départ. Ces discours faisoient sur moi, pour quelques momens, toute l'impression qu'il se promettoit; mais la nature & l'amour pesoient sans cesse de l'autre côté de la balance, & redevenoient bientôt les plus forts.

Je passai près de quinze jours dans ces tourmens, si obstinée à ne souffrir la vue de personne, que Gelin même, qui dans les sentimens que je lui suppose pour moi, ne devoit pas voir volontiers l'empressement des Espagnols à se présenter à ma porte, me conseilla plusieurs fois de les recevoir plus civilement, & de me faire un amusement de leur entretien. Je rejettai son conseil. Si ma raison trouvoit quelques momens pour se faire entendre, je les employois à chercher les moyens de m'approcher de l'Angleterre, & de me faire une retraite sûre & tranquille, où mon honneur fût non seulement à couvert, mais inaccessible aux soupçons; & je cherchois sur-tout à me délivrer de Gelin, en lui marquant toute la reconnoissance qu'il pouvoit attendre

tendre honnêtement pour ſes ſervices. La probité que j'avois reconnue dans Monſieur & Madame des Ogères, me répondoit qu'avec les ſentimens qu'ils avoient conçus pour moi, ils ne me refuſeroient jamais ce qu'ils pourroient m'accorder. L'Aumônier de leur vaiſſeau m'avoit parlé de quelques Couvens ſur le bord du Canal d'Angleterre, où l'on ne faiſoit pas difficulté de recevoir les Dames Proteſtantes, & je ne voyois point de lieu plus commode pour ſuivre mes intérêts à l'œil, & pour me conſerver une réputation d'honneur que je ne voulois jamais expoſer.

Mon eſprit s'occupoit triſtement de ce mêlange d'idées, lorſqu'un jour vers le ſoir j'entendis dans l'appartement qui étoit au deſſus du mien, un bruit lugubre qui me cauſa de l'épouvante, & que mon inquiétude me fit prendre pour le préſage de quelque nouveau malheur. Je ne me trompois pas. C'étoit Gelin qu'on rapportoit percé de coups, & mourant de la perte de ſon ſang & de la profondeur de ſes bleſſures. Quelque part que notre liaiſon m'obligeât de

de prendre à cet accident, je desirai d'être mieux instruite avant que de le voir & de lui offrir mon secours. On m'apprit qu'il avoit été trouvé sur le Port dans cet état, & que deux Matelots, qui l'avoient découvert heureusement, l'avoient cru mort; mais qu'un peu d'agitation, & l'assistance qu'il avoit reçue d'un Chirurgien voisin lui ayant rappellé la connoissance, il ne l'avoit d'abord employée, avec le peu de forces qui lui restoient, qu'à redemander un ami qu'il s'accusoit d'avoir tué cruellement, & qu'à conjurer tous ceux qui l'assistoient, de lui laisser finir une vie qu'il ne vouloit plus conserver. On avoit attribué ses gémissemens & ses plaintes au desordre de son esprit, & le Chirurgien avoit été obligé pendant l'opération, de le faire tenir par quelques personnes robustes, comme un furieux qui étoit capable d'attenter à sa propre vie. Enfin cédant aux efforts qu'on faisoit pour panser ses plaies, il s'étoit réduit à demander d'être transporté aussi-tôt chez lui, malgré le nouveau péril auquel le mouvement pouvoit l'ex-

l'exposer ; & s'étant fait obéir, il avoit marqué une si pressante envie de me voir, que ses Porteurs l'eussent conduit droit à ma chambre, si mes gens ne s'y fussent opposés.

Dans le tems qu'on m'achevoit ce récit, & que sans y rien comprendre, j'y trouvois le sujet d'une vive inquiétude, M. des Ogères entra chez moi d'un air affligé, & me demanda si j'aurois la complaisance de satisfaire Gelin, qui souhaitoit ardemment de m'entretenir. Il prévint les questions que j'allois lui faire. Vous savez son malheur, me dit-il ; mais en savez-vous la cause ? Je l'ai pressé de me l'apprendre ; il ne me répond que par des soupirs & des plaintes si vagues, que je ne sai quelle explication leur donner. Personne n'a été témoin de son avanture. On a vu quelques Etrangers dans une chaloupe, qui a disparu presqu'au même moment. Le brouillard n'a pas permis de découvrir le Bâtiment auquel elle appartient. Mais il me naît des soupçons, ajouta-t-il, qu'il est important d'éclaircir, & je vous conseille de voir promtement Gelin. Je

le

le verrai, répondis-je avec un saisissement mortel, je ne veux pas différer un moment; & me faisant conduire aussi-tôt à sa chambre, je le trouvai si pale & si foible, que ce spectacle augmenta encore ma frayeur.

A peine m'eut-il apperçu, qu'étendant ses bras, qu'il n avoit plus la force de lever, & marquant sa douleur par un frémissement plutôt que par un soupir, il me pria de faire écarter tout ce qu'il y avoit de personnes avec moi, sans excepter Monsieur & Madame des Ogères. Lorsqu'il me vit assise & disposée à l'écouter, je remarquai qu'il paroissoit cherher des expressions, & que la violence des mouvemens qu'il s'efforçoit de vaincre, lui arrachoit des larmes, quoiqu'il fermât les yeux pour les arrêter. Madame, me dit-il enfin d'une voix basse & forcée, le respect a tant d'empire sur moi, qu'il me fait surmonter devant vous les transports de la plus furieuse douleur. Peut-être aurois-je le pouvoir même de vous la cacher, s'il n'importoit à votre sureté d'en savoir la cause. Nous sommes poursuivis; on en veut

sans

ſans doute, & à vous qui vous êtes dérobée à la tyrannie, & à moi qui ai facilité votre fuite; on nous cherche. Ne vous imaginez pas, continua-t-il, que cette perſécution vienne de votre mari. Ah! plût au Ciel! Mais un reſſentiment mal conçu a fait prendre ſa vengeance à mon cher Bridge. Il eſt venu..... épargnez-moi un détail qui m'accable, ajouta-t-il, après s'être interrompu par un grand nombre de ſoupirs. Mon ami eſt mort, & nous devons ſonger à nous mettre à couvert.

Il s'arrêta. Je l'avois écouté avec une ardeur qui m'avoit coupé la reſpiration; & quoique je la repriſſe en le voyant ceſſer de parler, l'obſcurité de ſon diſcours & la crainte d'un éclairciſſement trop funeſte m'empêchoit d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il s'apperçut de mon trouble. Peut-être ſe flatta-t-il qu'il pourroit éviter d'autres explications. Dans l'état où je ſuis, reprit-il, je ne puis vous défendre, ainſi je vous exhorte à fuir. Mais ſi mon zèle & mon attachement n'ont pas mérité votre haine, il eſt impoſſible que vous puiſ-

ſiez

siez penser a la fuite, sans trouver quelque moyen d'assurer la mienne avec vous. Vous ne m'abandonnerez pas seul ici, poursuivit-il; & comme je ne puis espérer que mes forces me permettent si-tôt d'entreprendre un voyage, je ne vois qu'une ressource, pour laquelle vous ne sauriez avoir de répugnance. Il continua de me dire qu'appartenant à l'Espagne par ma mère, je devois être sûre d'y trouver de la protection, dès que j'aurois pris le parti de me faire connoitre du Gouverneur; qu'il falloit charger M. des Ogères de ce soin, & demander ou des Gardes dans ma maison, pour me garantir des insultes auxquelles il craignoit de me voir bientôt exposée dans un lieu aussi ouvert que la Corogne, ou quelque autre asyle dans lequel nous pussions vivre tranquillement jusqu'à sa guérison.

Ayant eu le tems de me remettre assez pour démêler tout le sens de ce discours, je ne doutai point que vaisseau de mon mari ne fût à deux pas du Port, qu'il n'y fût pour me chercher, que les Etrangers qu'on avoit vus dans une chaloupe, n'eussent

sent été mon frère avec quelques-uns de ses gens, & que les blessures de Gelin ne vinssent de quelque imprudence qui l'avoit fait tomber entre leurs mains. Mais il parloit d'un ami mort, & je n'osois encore lui demander la confirmation de mes tristes conjectures ; lorsque ne se souvenant plus lui-même du soin qu'il avoit eu de ne le pas nommer, il recommença ses regrets & ses pleurs avec si peu de ménagement, qu'il ne me laissa plus le moindre doute.

Je ne pense point ici, ma sœur, à me faire un mérite auprès de vous de la force de ma douleur. Je craindrois au contraire qu'une peinture si lugubre ne renouvellât trop vivement la vôtre. Mais si vous vous souvenez de la tendresse & du respect que j'avois nourris si longtems pour cet aimable frère, si vous songez seulement aux raisons que j'avois de le chérir & de le respecter, je n'ai pas besoin d'autres garants de la sincérité de mes pleurs. Vous dirai-je que perdant de vue jusqu'au danger dont j'étois menacée,

&

& ne voyant plus dans moi-même qu'un miſérable objet de la haine du Ciel, à qui il ne reſtoit plus ni d'eſpoir ni de conſolation ſur la Terre, je conçus l'horrible penſée de finir toutes mes peines par la mort? Qu'avois-je à prétendre? Où devois-je me promettre un aſyle, lorſque je ne pouvois demeurer quinze jours cachée, dans un Port des plus écartés de l'Eſpagne? Et pour qui voulois-je vivre, ſi mon mari, mon frère, les ſeuls hommes du monde dont la tendreſſe étoit capable de me toucher, me haïſſoient juſqu'à prodiguer leur vie pour ravir apparemment la mienne. Comme ce n'étoit point par des tranſports ni par des cris que ces triſtes ſentimens ſe déclaroient, & que mon deſeſpoir me tenoit au contraire dans une immobilité qui m'auroit fait croire inſenſible, Gelin ſe défiant de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & peut-être intéreſſé par ſon indigne paſſion à me ſacrifier ſa douleur même & l'honneur de ſon ami, me pria d'entendre ce qu'il ne m'avoit expliqué, me dit-il, qu'imparfaite-

ment. Ensuite, au lieu de plaindre mon frère, & de recommencer à gémir de son sort, il me fit un détail de leur rencontre & de leur querelle, qui étoit plus propre à piquer mon ressentiment, qu'à exciter ma tendresse & mes regrets. Je l'ai pressé, continua-t-il, de prendre pour vous des sentimens plus fraternels, & d'en inspirer à votre mari de moins déréglés; mais l'oin d'être sensible à votre malheur & favorable à votre innocence, il n'a parlé que de vengeance & de punition; il m'a traité avec les dernières marques de mépris; & dans son emportement, il seroit venu jusqu'à vous, sans paroître disposé à vous épargner, si je n'eusse mis l'épée à la main, au risque de périr mille fois pour vous servir, dans un combat si inégal que j'étois seul contre quatre. Je pleure ma victoire, ajouta-t-il, & vous me voyez ému jusqu'au fond du cœur; mais la résistance étoit nécessaire pour sauver notre liberté, & peut-être notre vie. Là-dessus il me pressa encore de penser à ma sureté, & de ne pas différer

plus

plus long-tems à demander la protection du Gouverneur.

Pardonnez ma franchiſe, & n'en doutez pas plus dans les proteſtations de mon innocence, que dans les aveux de ma foibleſſe. L'heureux éclairciſſement des vues de ce perfide, me fait connoître de plus en plus que je n'ai pas fait un pas ſans être le jouet de ſa malignité. Mais qu'auriez-vous objecté au témoignage d'un homme mourant, & de quelle conſtance de réſolution croyez-vous qu'une femme ſoit capable dans les mouvemens douloureux qui m'agitoient? Sans renoncer ni conſentir à rien, & comme pouſſée par le ſon de ſa voix, plutôt que par la force de ſes raiſons, je priai M. des Ogères d'aller ſur le champ chez le Gouverneur, qui ſe nommoit Dom Pédro Taleyra, & de lui expliquer le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Gelin me conſeilla de lui découvrir que j'étois petite-fille de Dom Franciſco d'Arpez, ancien Gouverneur de l'Ile de Cube; mais de lui cacher le nom de mon mari, & le fond de mes

infortunes. Il prétendit même qu'il étoit inutile de lui parler de mon mariage, & que ſes ſervices ſeroient beaucoup plus ardens pour une fille de diſtinction, nouvellement arrivée d'Amérique, qui étoit ſans appui depuis la mort de ſon Grand-père, & qui ne connoiſſoit point encore ſa famille en Eſpagne. Pour les craintes qui me faiſoient demander un aſyle, il fut d'avis de les attribuer à la connoiſſance que j'avois du deſſein de quelques amans mépriſés, qui avoient donné la chaſſe à notre vaiſſeau, & qui en vouloient plus à ma perſonne qu'à mes richeſſes.

Je m'arrêtai peu à examiner ce projet. M. des Ogères, qui avoit ſes raiſons d'éviter la rencontre de mon mari, ne ſe fit pas preſſer pour ſuivre mes volontés. Il fut bientôt de retour avec des nouvelles qui auroient dû me cauſer de la joie, ſi j'avois pu faire trève un moment avec mes peines. Dom Taleyra ne l'avoit pas entendu parler de mon Grand-père, ſans reconnoître un nom qui lui étoit cher,

cher, & dont il conſervoit religieuſement la mémoire. Ayant commandé long-tems un Vaiſſeau de guerre, il avoit fait pluſieurs fois le voyage des Iles Eſpagnoles; & dans les occaſions qu'il avoit eues de s'arrêter quelquefois dans l'Ile de Cube, il s'étoit fait un ami ſi zélé du Gouverneur, qu'il en avoit obtenu des témoignages & des recommandations auxquelles il étoit redevable du Gouvernement de la Corogne. Sa ſatisfaction fut extrême de pouvoir marquer quelque reconnoiſſance à la fille de ſon Bienfaicteur. Il avoit été prévenu fort avantageuſement en ma faveur, par les flatteries des Officiers qui m'avoient vue ſur le vaiſſeau, & la curioſité lui faiſoit déja ſouhaiter de me connoître; mais lorſqu'apprenant qui j'étois, il ſut que je me croyois menacée de quelque danger, il répondit à M. des Ogères qu'il ſeroit auſſi-tôt que lui chez moi, & qu'il ne vouloit point d'autre interprète de ſes ſentimens que lui-même.

En effet ſon caroſſe ſe fit entendre au même moment. Je ne lui fus

pas bon gré de s'être fait accompagner de son fils, & d'un grand nombre d'Officiers qui entrèrent dans ma chambre à sa suite. Je fus même tentée lorsqu'il se fit annoncer avec eux, de lui faire dire qu'une compagnie si nombreuse convenoit mal à ma situation, & je me serois épargné de nouvelles douleurs si j'avois suivi ce mouvement. Mais il avoit pris occasion de la crainte que je lui avois fait marquer par M. des Ogères, pour paroître avec un cortège qu'il croyoit capable de me rassurer. Son prémier compliment me le fit comprendre, & ce fut encore un chagrin pour moi de voir tant de personnes informées de mes inquiétudes & de ma frayeur. Après m'avoir exprimé ce qu'il croyoit devoir au sang de Dom Francisco d'Arpez, & m'avoir offert ses services avec beaucoup de politesse & de générosité, il me proposa d'accepter un logement chez lui, où je serois en sureté contre toutes sortes de périls, & où la compagnie de son épouse & de ses filles serviroit à me

me faire passer le tems avec moins d'ennui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me séparer de Madame des Ogères, & à laisser sans secours un homme à qui j'avois obligation. Il y répondit sans balancer, en me pressant de prendre avec moi ma Compagne, & en me promettant de faire observer Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Mais que je souffrois impatiemment tout ce qui n'étoit propre qu'à interrompre ma tristesse, & qu'à m'éloigner de la solitude où j'aurois souhaité de pouvoir m'ensévelir! Les Officiers de la suite du Gouverneur, & son fils à leur tête, formoient un cercle autour du carosse. Ils paroissoient observer avec affectation tout ce qui s'en approchoit, pour marquer l'ardeur qu'ils vouloient avoir à me défendre. Les regards curieux & empressés qu'ils jettoient sur moi m'auroient inspiré quelque défiance, si la pâleur de mon visage & l'impression de douleur que je portois dans les yeux, ne m'eussent persuadée que la seule

pitié m'attiroit cette attention. Dom Taleyra m'entretint du ſujet de mes craintes, & paroiſſoit ſouhaiter de l'apprendre de moi-même. J'ouvris plus d'une fois la bouche, pour répéter ce que Gelin avoit concerté avec M. des Ogères; mais la vérité, plus forte que toutes les raiſons que j'avois de la déguiſer, ſe préſentoit ſans ceſſe à mon imagination, & je ſentois que malgré toute ma réſiſtance, elle m'arrachoit continuellement des larmes. Le Gouverneur s'en apperçut. Comme il joignoit beaucoup d'eſprit à l'expérience du monde, il ceſſa de m'embaraſſer par des queſtions importunes. Cependant il me demanda honnêtement en ſortant du caroſſe, ſi avant que de m'engager avec ſa femme & ſes filles, je n'avois rien de ſecret à lui preſcrire, & il me promit dans tous les termes de l'honneur une fidélité inviolable. Je fus frappée de ce diſcours; mais étant fort éloignée d'en comprendre le ſens, je n'y répondis qu'en général, par des prières qui s'accordoient avec

vec les demandes de M. des Ogères.

La Gouvernante qui étoit déja prévenue sur mon arrivée, m'attendoit avec ses filles, & m'auroit proposé, dès le prémier moment, des amusemens & des plaisirs, si j'avois été disposée à les gouter. Mais le poids de ma douleur n'ayant fait que s'aggraver par une si longue contrainte, je me défendis sous divers prétextes, & je demandai en grace la liberté d'être seule. On me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. Il me plut à la prémière vue, parce qu'étant sombre & profond, je le trouvai propre à nourrir les sentimens que j'y apportois. C'étoit l'aîle entière d'un ancien édifice, où tout se ressentoit encore des vieux usages de la Nation La chambre que je devois habiter n'avoit qu'une fenêtre étroite & grillée, qui donnoit sur la rue; mais elle en avoit d'autres qui donnoient dans les chambres voisines, pour la communication de la lumière. Deux alcoves, dont l'une étoit la place du lit, & l'autre celle

d'un grand Prie-Dieu, formoient comme deux Chapelles, qui étoient vis-à-vis l'une de l'autre, & dont l'entrée étoit défendue par un grillage de cuivre. L'ameublement, juſqu'aux chaiſes & aux rideaux des alcoves, étoit de velours noir, bordé d'un large galon d'or, mais dont la vieilleſſe avoit preſque effacé la couleur. Au milieu de la chambre pendoit un luſtre à quatre branches, qui répondoient à quatre girandoles placées aux quatre coins. Comme la nuit qui s'avançoit, redoubloit l'obſcurité naturelle d'un lieu fort large & fort élevé, je crus entrer dans un vaſte tombeau, où j'aurois le tems & la liberté de pleurer.

Ce n'eſt pas inutilement que je me ſuis arrêtée à cette deſcription. Quoique le récit qui me reſte à vous faire, n'apporte aucun éclairciſſement au fond de mon Hiſtoire, & que je ſois moi-même impatiente de ma longueur, je ne puis vous cacher une des plus triſtes avantures de ma vie. Que le ſeul ſouvenir me cauſe encore d'émotion! J'étois accom-

compagnée de Madame des Ogères, & de Rem, la seule femme que j'ai emmenée de Sainte-Hélène, & qui m'est encore fidèlement attachée. On leur avoit marqué leurs chambres auprès de la mienne. Elles y entrérent pour les reconnoitre. Je demeurai seule un moment, sans autre lumière que celle de deux flambeaux qui étoient sur une table auprès de moi. A peine avois-je eu le tems de rappeller une partie de mes nouveaux malheurs, & de m'attendrir en particulier sur le misérable sort de mon frère, que venant à lever les yeux vers l'alcove opposée à celle du lit, je crus appercevoir la figure d'un homme, qui disparut au même instant. L'imagination remplie de la mort de mon frère, & portée par une triste habitude à me figurer tout ce qui pouvoit ajouter quelque chose à mes frayeurs ou à mes peines, je ne doutai point que ce ne fût sa malheureuse Ombre, qui venoit elle-même me confirmer son infortune, & peut-être me reprocher d'en avoir été la prémière cause. Une idée de

cette nature venant se joindre à celles qui troubloient déja tous mes sens, j'éprouvai ce que je n'avois point encore senti, des convulsions & des douleurs qui m'ôtérent jusqu'à la force de crier. Heureusement, que l'inquiétude de Rem la fit rentrer dans ma chambre. Elle me trouva sans connoissance & sans chaleur. Mes fréquentes foiblesses l'avoient accoutumée à me voir dans cet état, sans s'allarmer beaucoup; cependant la longueur de cet accès, & le froid mortel qui m'avoit glacé tous les membres, lui firent croire le danger plus pressant. Elle me mit au lit, après avoir employé inutilement toutes sortes de soins.

Enfin l'on vint à bout de me faire reprendre mes esprits. Mais ce fut pour retomber dans une situation si déplorable, qu'elle devoit me faire regretter l'état d'insensibilité d'où j'étois sortie. L'objet qui m'avoit frappé les yeux, ne pouvoit s'éloigner de ma mémoire. Il y étoit présent sans cesse, avec des circonstances si touchantes, que je frémissois à tous momens d'horreur & de pitié. J'eus d'a-

d'abord la force de ne faire cette confidence à perſonne; mais je n'avois pas celle d'arrêter des marques d'effroi involontaires, dont je ne m'appercevois que par l'étonnement de Madame des Ogères & de Rem. Elles me preſſérent en vain de leur apprendre ce qui me cauſoit une ſi vive augmentation de trouble & de douleur. Je ne leur répondois pas, ou ſi j'ouvrois la bouche, c'étoit pour me plaindre de ce qu'elles entroient mal dans mes peines, puiſqu'elles paroiſſoient en admirer l'excès.

Cependant une fièvre violente dont je fus ſaiſie la même nuit, allarma ſérieuſement tous ceux qui prenoient quelque intérêt à ma ſanté. La Gouvernante étant venue me voir le lendemain avec ſes filles, me propoſa de recevoir les ſecours de la Médecine. Je les refuſai. Mon mal, lui dis-je, eſt au deſſus des forces de l'art; & me repentant auſſitôt de m'être trop expliquée, je lui parlai de mon incommodité, comme d'une ſuite naturelle de mon voyage, qui ne devoit cauſer d'allarme à perſonne.

Je rejettai de même toutes les offres qu'elle me fit, de demeurer avec ses filles auprès de mon lit. Je vouloit être seule; & pour ne vous rien déguiser, l'impression terrible qui me restoit de ce que j'avois cru voir, ne m'empêchoit pas de souhaiter le retour de ce qui m'avoit effrayée.

Qui sait, me disois-je à moi-même, en méditant sur ce prodige, si ce n'est pas la compassion & l'amitié plutôt que la haine, qui portent mon frère à revenir du séjour des morts? Il connoit à présent mon malheur & mon innocence. Il me plaint; car la dureté & l'injustice ne peuvent s'étendre au-delà du tombeau. Il m'a condamnée, lorsqu'il m'a crue coupable: hélas! comment l'a-t-il pu croire? Mais il l'a cru, puisqu'il a prodigué sa vie pour me punir. Et qui m'assure que ce n'est pas une réparation qu'il vient faire à mon infortune & à ma vertu? S'il est dans le sein d'un Dieu qui est la justice & la bonté même, qui m'empêche d'espérer que le repentir d'un transport aveugle, qui lui a fait augmenter mes peines par une injuste per-

perſécution, le rappelle volontairement pour les ſoulager ou pour les finir ? Jugez, ma Sœur, quel devoit être le trouble de ma raiſon pour me faire trouver de la vraiſemblance dans un eſpoir ſi chimérique. Auſſi dois-je vous confeſſer que venant à réfléchir par intervalle ſur ce qui ſe paſſoit ainſi dans mon eſprit & dans mon cœur, j'étois quelquefois effrayée du deſordre où je me ſurprenois. L'ardeur de la fièvre contribuoit ſans doute à m'échauffer l imagination. Mes larmes couloient avec moins d'abondance ; mais je m'appercevois qu'elles étoient brulantes, & que le ſillon en demeuroit ſur mon viſage. Mes lèvres, mes mains, tout ſe reſſentoit du même feu. Le plus cruel de ces Sauvages dont j'ai redouté autrefois la barbarie, ne m'auroit pas vu ſans pitié.

Dans cette étrange idée, j'attendois la nuit avec autant d'impatience que de frayeur, toujours perſuadée que mon frère, ne pouvant me haïr depuis qu'il connoiſſoit mon innocence par les lumières d'une vie

plus

plus heureuſe, reparoîtroit à la même heure, pour me conſoler par ſa préſence, & m'ouvrir quelque voie de ſalut. Je ne manquai point à la fin du jour, de jetter curieuſement les yeux vers l'alcove. D'abord ma timidité ne me permit point de les y tenir fixés, & la moindre différence que je remarquois dans les couleurs, me ſembloit annoncer ce que j'attendois. Enſuite ma hardieſſe croiſſant à meſure que le retardement augmentoit, je ne fis plus difficulté de tourner entièrement le viſage du même côté; & mon impatience devint ſi forte, que j'allai enfin juſqu'à reprocher ſa lenteur à mon frère, & juſqu'à lui en faire tendrement des plaintes.

Cependant ſi je perdis l'eſpérance d'être conſolée le même ſoir par cette chère Ombre, je n'en demeurai pas moins perſuadée que je l'avois vue la veille, & que la faveur qu'elle me refuſoit ce jour-là, pouvoit m'être réſervée un autre jour. L'accablement où j'étois ne m'empêchoit pas même de raiſonner ſur la poſſibilité de ces ſortes d'apparitions,

tions, & de me fortifier par diverſes réflexions contre les prémières craintes dont je n'avois pu me défendre; car le plus grand mal, diſois-je, dont je ſois menacée, n'eſt-ce pas la perte d'une vie qui m'eſt odieuſe? Qu'elle me ſoit ravie tout d'un coup par la violence, ou qu'elle s'éteigne peu-à-peu par tous les degrés de la douleur, qu'importe? Et quand on eſt réduit à regarder la mort comme ſon unique bien, la plus promte n'eſt-elle pas la plus heureuſe? Ainſi que mon frère abrège mes triſtes jours, ſi c'eſt la haine & la vengeance qui l'amènent; ou qu'il adouciſſe la rigueur de mon ſort, s'il cherche à me voir par un ſentiment de pitié; je le recevrai avec la même ſatisfaction, lorſqu'il m'apportera l'un ou l'autre de ces deux remèdes. Pendant que je m'entretenois de ces revêries phantaſtiques, je fus interompue tout d'un coup par le bruit de pluſieurs inſtrumens, qui commencérent auſſi-tôt un Concert réglé. Ils me parurent ſi près de ma fenêtre, que je ne pus douter que cette fête ne me fut adreſ-

dreſſée. Hélas! m'écriai-je, la joye oſe-t-elle donc éclater ſi proche de moi? J'aurois fait écarter ſur le champ ce bruit importun, ſi j'avois eu quelque autorité pour me faire obéir. Mais étant forcée de l'entendre, je réſolus de m'en faire un amuſement, pour ſoulager mes peines par un moment d'interruption. Eſpérance inutile! En vain m'efforcai-je de recueillir mon attention, & d'exciter mon goût pour un divertiſſement que j'avois toujours aimé. Mon ame rejettoit, comme d'elle-même, tout ce qui ſe préſentoit ſous l'apparence du plaiſir. Mes oreilles mêmes paroiſſoient s'y refuſer; & la force de ma triſteſſe ſe renouvellant bien-tôt toute entière, des ſons qui partoient d'un lieu ſi proche venoient inſenſiblement à me paroître éloignés. Je m'y rappellois néanmoins avec effort. Je changeois de poſture pour me prêter à l'impreſſion que j'aurois voulu reſſentir. Quoi donc? diſois-je en ſoupirant; tout eſt ſenſible aux charmes de la muſique; les bêtes ſauvages, dit-on, les pierres, les arbres ſe laiſſent émouvoir par la douceur

ceur des sons & des accords. Hélas ! comment suis-je plus dure & plus insensible qu'eux ? Mais au moment que je faisois ces plaintes à Madame des Ogères, un tumulte qui s'éleva dans la rue, & qui fit cesser les instrumens, ne nous permit pas de douter qu'il n'y fût survenu quelque querelle.

J'envoyai Rem aussi-tôt, pour s'informer si mon mauvais sort ne m'avoit pas encore mêlée dans cet accident. J'appris par des cris qui se firent entendre dans la maison, aussitôt que par son retour, qu'il étoit arrivé quelque chose de funeste à la famille du Gouverneur. Rem n'ayant point tardé à revenir, m'expliqua ce qu'on n'avoit pu cacher à personne. Quelques-uns des Officiers qui m'avoient vue sur le vaisseau, avoient conçu pour moi une folle passion, dont ils avoient même eu l'imprudence de se vanter. Le fils du Gouverneur, qui conservoit à l'âge de plus de trente ans, & veuf depuis plusieurs années, tout le feu de la prémière jeunesse, étoit devenu amoureux & jaloux sur leur récit. M'ayant vue la veille, sa fu-

fureur amoureuse & jalouse s'étoit tellement augmentée, qu'au prémier bruit des instrumens qu'il avoit entendus sous mes fenêtres, il y étoit accouru avec transport; & prenant pour prétexte l'insulte qu'il prétendoit recevoir par une sérénade qui se donnoit chez lui sans la permission de son père, il étoit tombé l'épée à la main sur les Acteurs, & sur ceux qui les conduisoient. Mais ayant à faire à plusieurs personnes de résolution, il avoit été dangereusement blessé avant que la Garde eût pu le secourir. On l'avoit rapporté dans cet état à son père, qu'un tel spectacle avoit mortellement affligé, & qui étoit encore incertain de ce qu'il devoit espérer de sa vie.

Quoiqu'on ne pût me reprocher ce malheur sans injustice, je ne doutai pas qu'il ne me préparât quelques nouveaux chagrins, & j'en marquai ma crainte d'avance à Madame des Ogères. Elle m'exhorta à ne rien appréhender d'un homme aussi généreux que le Gouverneur; mais n'étant pas plus tranquille que moi du côté de son fils, & des Officiers qui avoient

avoient gardé si peu de ménagement, elle me fit valoir ses craintes & les miennes, comme une raison de prendre plus de soin de ma santé, pour me trouver promptement en état de quitter la Corogne, & de ne plus dépendre de personne. Ce motif eut plus de pouvoir sur moi que le desir de vivre. N'ayant rien entendu depuis deux jours du vaisseau de mon mari, je jugeai, quel qu'eût été son dessein, qu'il avoit continué sa route vers l'Angleterre, & que nous pouvions reprendre avec sûreté celle de Bayonne. Cette idée, & la suite de mes projets, dont je m'occupai toute la nuit, me la firent passer plus tranquillement. Je ne vis le jour d'après ni le Gouverneur ni son épouse; mais ayant reçu la visite de M. des Ogères, je le pressai de finir les affaires qui l'arrêtoient encore, & de ne pas croire que mon incommodité fût capable de retarder notre départ. En effet plus allarmée que je ne le faisois connoître des sentimens que tant de jeunes insensés avoient conçus pour moi, j'aurois négligé le soin de

de ma vie pour me délivrer de cette inquiétude.

M. des Ogères ne me quitta point ſans m'avoir parlé de Gelin. Le Gouverneur avoit donné quelques ordres pour ſa ſûreté & pour la guériſon de ſes bleſſures; mais il l'avoit fait avec ſi peu de marques d'eſtime & de conſidération, que je fus ſurpriſe de cette conduite, en la comparant avec celle qu'il avoit tenue avec moi. Eloignée comme j'étois d'en pénétrer la raiſon, je me contentai de le recommander à M. des Ogères, à qui je ne cachai point d'ailleurs que je ne ſerois pas fâchée de partir avant ſon rétabliſſement. Mon deſſein étoit de ne lui refuſer aucun des ſoins que je croyois devoir à la reconnoiſſance; mais je me ſentois plus portée que jamais à ſaiſir cette occaſion de nous ſéparer ſans l'en avertir, remettant à délibérer dans la ſuite s'il me conviendroit de l'informer du lieu de ma retraite, lorſque j'aurois fait un choix conforme à mon inclination.

Une partie du jour s'étant paſſée dans un entretien ſi important, je me

me trouvai moins agitée vers le soir, & plus disposée au sommeil; comme si le souvenir de ce que je devois à mon honneur eût rafraîchi mon sang, & rendu un peu de vigueur à mes esprits. Je congédiai de bonne heure les domestiques que Dom Taleyra avoit nommés pour me servir. Madame des Ogères, ravie de m'entendre parler de repos, se retira aussi, & je demeurai seule avec Rem, qui devoit passer la nuit près de moi sur quelques carreaux, suivant l'usage de l'Espagne. Je commençois moi-même à me promettre quelques momens de sommeil, lorsque l'idée de mon frère m'étant revenue à l'esprit, mon prémier mouvement fut de jetter les yeux vers l'alcove. Les lits d'Espagne sont sans rideaux, & ceux des deux alcoves étant ouverts, mes regards n'étoient arrêtés que par les deux grilles de cuivre, qui n'étoient point capables de me cacher entièrement les objets. D'ailleurs deux bougies éclairoient encore la chambre, & jettoient de ce côté-là un faux jour, qui s'étendoit jusqu'au fond de l'alcove.

cove. Enfin, que vous dirai-je? j'apperçus distinctement la même figure que j'y avois vue, avec cette seule différence, qu'elle me parut beaucoup plus grande, & qu'au lieu d'un habit ordinaire, je crus remarquer qu'elle étoit couverte de la triste parure qu'on emporte au tombeau. Je fis ces observations d'un seul regard; car toute la force dont je m'étois armée le jour d'auparavant, me servit mal au besoin. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps, comme la prémière fois. J'étois couchée. A peine osai-je respirer, & remuer la tête. Je n'eus pas même le courage de rouvrir les yeux, parce que dans la situation où j'étois, & dont je n'osois sortir, ils seroient tombés nécessairement sur le même objet. Rem, dis-je d'une voix basse à cette fille qui étoit couchée dans ma ruelle, levez la tête, & voyez si vous n'appercevez rien dans l'autre alcove. Le ton dont je lui parlai étoit si tremblant, qu'il lui communiqua d'abord une partie de ma frayeur. O Dieu, que vois-je! me répondit-elle avec le même tremblement.

ment. Sa réponſe confirmant toutes mes imaginations, Parle bas, lui dis-je, c'eſt mon frère, tu ne ſais pas qu'il eſt mort. Hélas ! c'eſt mon malheureux frère. Ne le reconnois-tu pas ?

Rem, plus immobile que moi après ce diſcours, perdit auſſi la force & la voix. Nous demeurâmes dans ce ſaiſiſſement pendant quelques minutes, doutant l'une & l'autre ſi nous n'avions pas perdu la connoiſſance, & n'oſant même nous le demander. Cependant, ayant eu le tems de rappeller toutes les idées dans leſquelles je m'étois fortifiée la veille, & mon imagination s'échauffant de plus en plus par de nouvelles réflexions, je réſolus de vaincre la timidité qui m'arrêtoit. Le prémier effet de ce nouveau courage, fut de me faire ouvrir les yeux. Je remarquai aſſez clairement la figure d'un homme, pour m'aſſurer que mes ſens ne m'avoient pas fait d'illuſion. C'étoit un grand viſage, pâle, creux & défiguré. L'habit étoit blanc comme je l'avois d'abord obſervé, & tomboit juſqu'à terre. A la vérité je ne démêlois pas

les traits de mon frère, mais j'attribuois cette altération à la mort. Je voyois d'ailleurs deux yeux étincelans, qui étoient directement fixés sur mon lit; & je concevois que mon alcove étant plus éclairée que l'autre, parce que les bougies en étoient moins éloignées, le fantôme devoit distinguer jusqu'au moindre de mes mouvemens. Toute son attitude me paroissoit passionnée. Ce spectacle, dont je me repaissois avec une curiosité avide, me pénétroit jusqu'au fond du cœur. Ma crainte continuoit toujours d'être assez forte pour m'empêcher de lever la voix, mais elle agissoit déja sans se faire sentir. Que veux-tu de moi, cher frère, étois-je prête à m'écrier à tous momens, quel dessein t'amène? Parle, qu'attens-tu de ta triste sœur? Viens-tu me consoler de mes peines, ou m'aider à mourir? Ce fut dans un de ces transports qu'oubliant toutes mes frayeurs, j'étendis les bras vers l'alcove avec un mouvement si vif, que je crus mon ame prête à m'abandonner. Ah! chère Ombre, allois-je m'écrier.... mais la force de mon

action

action avoit déja produit d'étranges effets. J'entendis un bruit sourd, tel que celui d'une masse qui tombe pesamment. Rem, qui l'entendit comme moi, jetta un cri de frayeur. La mienne fut assez forte, pour m'en faire donner aussi des marques. Cependant ayant jetté aussi-tôt les yeux sur l'alcove, non seulement je n'apperçus plus rien, mais je remarquai que les rideaux avoient été tirés, & la vue ne pouvoit les pénétrer.

Madame des Ogères, éveillée par le cri de Rem, se hâta d'entrer dans ma chambre, & de me demander si je me trouvois plus mal. Sa présence nous ayant un peu rassurées, je ne balançai point à lui raconter ce qui m'étoit arrivé. Elle me répondit d'abord par toutes les objections qui viennent à l'esprit d'une personne sensée contre des événemens de cette nature : mais deux témoignages qui s'accordoient sur l'avanture de cette nuit, & le récit de celle qui m'étoit arrivée deux jours auparavant, firent une juste impression sur elle. Nous passâmes toutes trois le reste

de la nuit dans mon alcove, ſans nous ſentir aſſez de réſolution pour lever les rideaux de l'autre, & pour examiner s'il y reſtoit quelques traces d'une ſcène ſi extraordinaire. L'accablement du ſommeil nous aiant forcées d'y ſuccomber vers le jour, nous en paſſâmes une partie à dormir.

A mon réveil, le Gouverneur me fit demander la permiſſion de m'entretenir quelques momens. Je ne l'avois pas vu depuis la bleſſure de ſon fils, & je regardai cette viſite comme une ſuite de ſes prémières civilités. Il entra d'un air rêveur, que j'attribuai au chagrin qu'il devoit reſſentir du malheur d'un fils ſi cher. S'étant aſſis, après m'avoir ſalué en ſilence, il demeura encore quelque tems à chercher ſes expreſſions. Enfin, me ſaluant de nouveau avec des témoignages extraordinaires de reſpect, il me pria de recevoir, ſans m'offenſer, le diſcours qu'il m'alloit faire. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le funeſte accident qui va me ravir un fils unique, dont je faiſois toute la conſolation de ma vieilleſſe. Vous en ſavez même la cauſe; car

on ne me persuadera jamais qu'après s'être fait blesser mortellement pour vous, il soit venu vous voir cette nuit dans l'état où ses blessures le réduisent, sans y avoir été encouragé par vos bontés. Je l'interrompis avec chaleur, aussi irritée que surprise de ce que je croyois déja comprendre. Ah! Madame, interrompit-il à son tour, excusez un malheureux père, & ne me faites pas un crime de manquer à quelque ménagement dans les termes. Il n'est que trop vrai que mon fils est mourant, & que s'il me reste quelque espérance pour sa vie, elle dépend de vous, qui l'exposez au danger de la perdre. Il n'a que votre nom à la bouche, il ne veut vivre que pour vous, il me conjure de savoir de vous-même s'il peut se flater de vous plaire un jour, & de vous faire accepter l'offre de son cœur & de sa main, sans quoi sa résolution est de rejetter tous les remèdes, & de songer moins à vivre qu'à précipiter sa mort. Ecoutez-moi sans colère, continua-t-il, & n'expliquez pas mal ma liberté. Je sai la situation de votre fortune. Vous a-

vez pris la fuite avec un Amant, mais il n'eſt pas digne de vous. Vous avez abandonné un mari, mais il eſt Proteſtant. Je vous regarde comme une femme libre, qui joint une naiſſance illuſtre à beaucoup de charmes naturels, & qui peut faire encore le bonheur d'un honnête homme, en rentrant dans les bornes dont quelque paſſion violente l'a peut-être écartée. J'ai eu ſoin que le bruit de vos avantures ne fît point ici d'éclat. Vous pouvez retrouver ici tout à la fois un père, un titre, un mari, dont le nom n'eſt pas indigne du vôtre, une fortune aſſez bien établie pour réparer toutes vos disgraces, enfin vous pouvez faire votre bonheur & celui d'un homme qui vous adore. A quoi tiendroit-il que votre cœur ne ſe rendît pas à ces offres? Si vous les trouvez trop précipitées, ſongez que c'eſt le langage de l'honneur & de la bonne foi. Je n'ai pu les différer. Le péril qui menace mon fils eſt préſent; & n'étant point capable de les faire ſans être réſolu de les remplir, j'ai dû vous faire connoître que je n'ignore

point votre ſituation ; pour bannir toutes les craintes qui pourroient vous arrêter, ſi vous ne me ſuppoſiez pas bien informé de vos avantures. Enfin s'appercevant que je m'agitois impatiemment, & que je me faiſois violence pour l'écouter : Vous vous offenſez de mes inſtances, ajouta-t-il d'un air encore plus triſte, vous n'entrez pas dans le ſens de mes prières, vous ne me pardonnez rien. Ah ! du moins rendez-moi mon fils. Ne lui donnez pas le coup de la mort en lui ôtant l'eſpérance. Je vous demande ſa vie. L'avenir nous fera naître d'autres reſſources. Mais conſentez que je lui porte de votre part un mot favorable, un ſigne de bonté & de pitié. Il me preſſa longtems avec la même ardeur, & je voyois des larmes qui s'entre-ſuivoient au long de ſon viſage.

Que pouvois-je penſer d'un diſcours où non-ſeulement je ne comprenois rien, mais où je me trouvois inſultée preſque à chaque mot ? J'étois ſeule à l'entendre Soit qu'il vînt d'une envie formée de m'outra-

ger, ou de de quelque égarement d'esprit causé par la douleur, je craignois qu'une réponse telle que je la devois à mon honneur & à ma juste indignation, ne m'attirât peut-être de nouvelles injures. Je me hâtai d'appeller Madame des Ogères. Quoique sa présence me rendît plus hardie, je me contentai de dire au Gouverneur, en jettant les yeux sur lui avec un air de défiance, que tant de choses surprenantes me jettoient dans un extrême étonnement, & que je le suppliois instamment de me laisser seule pour y réfléchir. Il se retira, en me conjurant de ne pas différer trop longtems ma réponse.

La perte d'un moment m'eût couté plus qu'à lui. Sans prêter l'oreille aux questions de Madame des Ogères, je la pressai de faire chercher aussi-tôt son mari. On ne tarda point à le trouver. Ah! venez, lui dis-je les larmes aux yeux; vous êtes le seul homme du monde pour lequel il puisse me rester de la confiance. Mes malheurs vont en augmentant. Au nom du Ciel! secourez-moi.

Je

Je lui répétai le discours du Gouverneur ; & ne m'arrêtant point à lui demander des éclaircissemens sur ce qui devoit lui paroître aussi obscur qu'à moi, je le conjurai de voir sur le champ, soit le Gouverneur, soit son Epouse, ou leur Fils. Sachez d'eux, lui dis-je, pourquoi ils m'insultent. Est-ce folie ou malignité ? Déclarez-leur nettement tout ce que vous savez de mes infortunes. Ajoutez-y que je ne leur demande rien ; que si j'ai accepté la retraite qu'ils m'ont offerte chez eux, c'est que l'opinion que j'avois de leur vertu, me l'a fait regarder comme un asyle pour la mienne : s'ils me croient d'autres sentimens, je les quitte avant la fin du jour. M. des Ogères, aussi curieux que moi de découvrir le fond de cette avanture, m'apprit ce qu'il en avoit pu recueillir dans la ville. Sur la manière dont il s'étoit expliqué au Gouverneur en lui découvrant mon nom, on me croyoit sans engagement ; & l'un des Officiers, qui avoit pris de l'inclination pour moi sur le vaisseau, homme riche & considéré, avoit déclaré pour

refroidir ſes Rivaux, que ſon deſſein étoit de m'épouſer. C'étoit lui dont le fils du Gouverneur avoit troublé le Concert, mais on ignoroit par quel motif celui-ci pouvoit être animé, & tout ce qui s'étoit paſſé dans l'intérieur de la maiſon étoit encore un ſecret pour le public. Cette explication me laiſſant mille choſes à deſirer, je preſſai M. des Ogères de me ſatisfaire. Il eut beaucoup de peine à ſe procurer un moment d'entretien avec Dom Taleyra, qui étoit attaché au lit de ſon fils. Enfin je l'entendis revenir, & l'impatience me fit aller au devant de lui.

Il eſt fâcheux, me dit-il en m'abordant, que nous n'ayons pu nous défier du malheur qui nous eſt arrivé. Je vous aurois conſeillé de ne pas chercher d'autre aſyle que mon vaiſſeau, où j'aurois été capable du moins de vous défendre. Mais je vous apprens que vous êtes ici priſonnière, auſſi longtems que Dom Taleyra jugera votre préſence néceſſaire au rétabliſſement de ſon fils. Ne vous allarmez pas, continua-t-il, on promet de vous reſpecter; & venant au

détail

détail que j'attendois, il m'apprit que le vaisseau de mon mari s'étant approché du Port, il en étoit sorti deux Gentilshommes Espagnols, qui s'étoient arrêtés quelques heures dans la ville, où ils avoient pris la poste pour Madrid. Voilà le fondement, me dit-il, de toutes les fausses idées du Gouverneur, & de tous les chagrins qu'il peut encore vous causer. En effet, ces deux Gentilshommes, dont j'aurois peine à me rappeller le nom, aiant été obligés de se présenter à Dom Taleyra, il n'avoit pas manqué de les interroger sur leur voyage; & comme ils n'avoient rien de plus extraordinaire à lui raconter que mon départ de Sainte-Hélène, dont ils avoient su toutes les circonstances en s'embarquant avec mon mari, ils avoient suivi le préjugé où tout le monde étoit apparemment sur ma conduite. Gelin avoit passé dans leur esprit pour mon Amant, & moi pour une femme à qui la tendresse qu'ils me supposoient pour ce misérable, avoit fait oublier ce que je devois à mon honneur. A la vérité, m'aiant vue pendant quelques jours à

Sainte-Hélène, ils avoient cru me connoître assez pour devoir faire l'éloge de mon caractère; & suivant les principes de la galanterie Espagnole, ils m'avoient excusée avec plus de civilité que de raison. Mais Don Taleyra n'en étoit pas moins fondé à me regarder comme une infidèle; & telle étoit l'opinion qu'il avoit de moi, lorsqu'il étoit venu m'offrir sa maison & ses services.

Sa surprise avoit été extrême en apprenant que j'étois à la Corogne; car quoiqu'il ne pût ignorer que M. des Ogères avoit une Dame Espagnole avec lui, le récit même des deux Gentilshommes n'avoit pu lui faire soupçonner que ce fût moi. Mais ouvrant les yeux lorsque je lui avois fait demander sa protection, & comparant la crainte que je marquois d'un vaisseau étranger & les blessures de Gelin, avec le discours des deux Espagnols qui étoient arrivés & partis le même jour, il n'avoit pu douter que tout ce qu'il avoit entendu quelques heures auparavant, ne fût mon histoire. La nouveauté de cette avanture, & le nom de mon grand-père qu'il

qu'il avoit appris de M. des Ogères, l'avoient peut-être engagé plus que l'estime à me témoigner tout le zèle qui me l'avoit fait regarder comme un ami Il m'avoit caché néanmoins les lumières qu'il avoit déja reçues sur la véritable cause de mes craintes : & les seules marques qui eussent pu m'inspirer quelque défiance, si j'eusse été capable d'y faire attention, étoient le discours qu'il m'avoit tenu en arrivant à sa maison, & l'espèce de mépris qu'il avoit affecté pour Gelin.

Comme il ignoroit encore la passion de son fils, il n'avoit point eu d'autre vue dans ses civilités, que de me rendre ce qu'il croyoit devoir à la petite-fille de Dom Francisco d'Arpez. Cependant dès le prémier jour il s'étoit apperçu que Dom Thadeo (c'étoit le nom de son fils) ne parloit pas de moi avec indifférence ; & le connoissant d'un caractère ardent, il l'avoit exhorté à ne pas se rendre malheureux par des desirs inutiles. Sa querelle & ses blessures avoient achevé de lui ouvrir les yeux ; mais dans l'état où

il le voyoit, la tendreſſe paternelle l'avoit empêché de lui faire ſur le champ des reproches hors de ſaiſon. Enfin s'étant éveillé la nuit au bruit de ſes domeſtiques, & ſon inquiétude l'aiant fait courir à l'appartement de ſon fils, il l'avoit trouvé entre les bras de deux valets de chambre, qui le rapportoient dans ſon lit ſans connoiſſance & ſans ſentiment. Il avoit voulu ſavoir d'eux la cauſe de ce deſordre. Ils lui avoient confeſſé que leur Maître aiant trouvé le moyen avant ſes bleſſures de s'introduire dans une de mes alcoves, où il paſſoit une partie de la nuit à me conſidérer, il avoit exigé d'eux qu'ils l'y tranſportaſſent cette nuit même, malgré le triſte état où il étoit. Ils y avoient réuſſi avec aſſez de bonheur; mais ſoit que ſa foibleſſe ne lui permît point de ſe tenir debout, ſoit quelque raiſon qu'ils ignoroient, il avoit perdu ſubitement tout ce qui lui reſtoit de force; & étant tombé de toute ſa hauteur, ils avoient été dans le dernier embarras pour l'apporter à ſa chambre. Dom Taleyra, touché juſqu'au fond du cœur de l'extrémité

mité où il voyoit un fils si cher, n'avoit pu s'empêcher, après lui avoir un peu rappellé la connoissance, de lui reprocher tendrement une démarche si téméraire. Mais la réponse qu'il en avoit reçue, l'avoit forcé aussi-tôt de changer de langage. Ne m'accablez pas, lui avoit dit Thadéo. Je meurs. Il ne me reste de vie que pour vous demander une faveur dont j'espère encore ma guérison, mais votre refus ou celui de Donna d'Arpez est aussitôt suivi de ma mort. Je vous demande la liberté de l'épouser, & à elle la grace de me préférer à Dom Luceſcar. M. des Ogères me dit qu'on nommoit ainsi son Rival. Pour moi, l'on ne me connoissoit que sous le nom de mon Grand-père.

Le Gouverneur, quoiqu'extrêmement embarrassé d'une proposition si peu attendue, n'avoit pas cru que les circonstances lui permissent de la combattre. Il avoit promis à son fils de ne rien épargner pour le satisfaire; & voulant savoir seulement par quels degrés sa passion étoit montée à cet excès, il lui avoit demandé s'il me con-

connoissoit assez pour s'assurer que mon cœur & ma main fussent libres. Thadéo n'avoit plus fait difficulté de lui confesser, que sur ce qu'il avoit entendu dire de moi à divers Officiers qui m'avoient vue sur le vaisseau, il s'étoit déguisé pour satisfaire d'abord sa curiosité; & qu'aiant conçu pour moi des sentimens aussi vifs qu'il lui plut de les représenter, il avoit continué de recourir au déguisement, pour me voir plusieurs fois le jour, depuis que j'étois dans la ville; que sa passion croissant sans mesure, il avoit gagné à force de libéralité un domestique de M. des Ogères, qu'il avoit cru propre à lui donner quelque lumière sur ma conduite; qu'il avoit appris que je ne recevois la visite de personne, & par conséquent que toutes les espérances de ses Rivaux n'étoient pas mieux fondées que les siennes; qu'il avoit su à la vérité du même domestique que j'avois été au pouvoir d'un mari, mais d'un mari Protestant, qui m'avoit donné de justes sujets de haine; & que pensant à m'attacher à la Religion de Rome, j'acquérois le droit

droit de rompre un mariage si mal assorti ; (en effet j'ai su que Gelin s'étoit fait une étude de répandre ces fausses idées dans le vaisseau) ; que me croyant donc libre, il pensoit sérieusement à me faire des propositions qui pussent m'arrêter à la Corogne, lorsque les discours présomptueux de Dom Lucescar avoient excité sa jalousie ; que son Concert l'avoit moins irrité, que la profession qu'il faisoit hautement de penser à m'épouser ; qu'aiant eu le malheur de tomber sous les coups d'un Rival si vain, il étoit d'autant plus à plaindre que ses blessures lui ôtoient le pouvoir de se défendre de ses artifices ; que la crainte d'être prévenu, étoit pour lui un tourment mortel ; que dans la violence de sa jalousie il s'étoit fait porter dans un lieu d'où il pouvoit m'observer, & que l'aiant sans doute apperçu, j'avois donné quelques marques de compassion qu'il croyoit pouvoir expliquer en sa faveur ; qu'il n'ayoit pu résister à l'impression d'une si flatteuse espérance ; qu'il étoit tems d'agir sans me donner le tems de me refroidir, & que

que non seulement son bonheur, mais sa vie même dépendoit de ce que son père alloit entreprendre pour lui. Il avoit ajouté des choses si pressantes, qu'elles avoient enfin porté ce bon vieillard à étouffer ses propres objections, & même à dissimuler les fâcheuses idées que les deux Espagnols lui avoient laissées de Gelin. Vous avez remarqué que dans le discours qu'il m'avoit adressé, il avoit cru se faire auprès de moi un mérite de ce silence.

Après avoir tiré de lui toutes ces explications, M. des Ogères avoit tâché de le détromper d'une partie de ses idées, & de ruïner sans exception toutes ses espérances. En lui avouant que j'avois quitté mon mari, il m'avoit justifiée avec feu sur l'accusation qui concernoit Gelin; & pour ne laisser aucun doute de mes sentimens, il lui avoit déclaré que je me croyois si offensée, & de ses propositions, & des termes injurieux dans lesquels il s'étoit expliqué, & plus encore de la hardiesse de son fils, qui s'étoit non-seulement introduit dans ma chambre, mais qui

qui s'imaginoit follement que je l'avois apperçu ſans indignation, que j'étois réſolue de quitter ſa maiſon dès le même jour, & peut-être la Corogne, où je laiſſerois & ſon fils, & Luceſcar, & Gelin, & tous ceux dont la préſence ou le voiſinage pouvoit porter quelque atteinte à la délicateſſe de ma vertu. Cette déclaration, prononcée d'un ton vif par un homme auſſi ferme que M. des Ogères, avoit d'abord un peu déconcerté le Gouverneur. Cependant après de légères excuſes, pendant leſquelles il paroiſſoit méditer ſur le parti qu'il devoit prendre, il étoit revenu à le ſupplier d'obtenir de moi quelque indulgence pour la triſte ſituation de ſon fils, & demander ſi je trouverois mauvais qu'il retournât lui-même à ma chambre, pour me conjurer encore d'entrer dans ces ſentimens. M. des Ogères étoit vertueux. Je lui avois répété mille fois, que m'étant livrée avec tant de confiance entre ſes mains, je le chargeois devant le Ciel & devant les Hommes de la garde de mon honneur. Il ne crut point que

dans

dans le péril où j'étois, il y eût aucune compoſition qui pût être acceptée avec bienſéance. Se ſouvenant d'ailleurs des allarmes où il venoit de me laiſſer, il répondit vivement, & peut-être avec trop de hauteur, que n'étant pas plus reſponſable de la ſanté que de la folie de Dom Thadéo, je devois prendre peu de part à ſon ſort, & chercher ma ſureté à l'inſtant même, loin d'une maiſon où la vertu étoit ſi peu reſpectée.

Une réponſe ſi vive avoit tellement piqué le Gouverneur, qu'il s'étoit oublié à ſon tour; & me reprochant d'affecter pour ſon fils une vertu qui n'étoit pas ſi ſévère, il avoit juré que je ne ſortirois pas de ſa maiſon que ſa vie ne fût tout-à-fait hors de danger, & qu'il me forceroit d'avoir autant de complaiſance pour lui que j'en avois eu volontairement pour un autre. Il s'étoit retiré d'un pas ſi bruſque après ce ſerment, que ne le connoiſſant point aſſez pour ſavoir ſi l'honneur étoit capable de le retenir dans de certaines bornes, M. des Ogères me con-

confessa qu'il n'étoit point sans inquiétude. Mais à moins qu'on ne prenne le parti de vous donner des Gardes, ajouta-t-il, il sera difficile qu'on vous ôte le moyen de vous évader dès cette nuit, & de regagner mon vaisseau, qui sera prêt à sortir aussi-tôt du Port. Il me recommanda, tandis qu'il alloit donner les ordres nécessaires, de ne laisser rien échapper qui pût me faire soupçonner de ce dessein, & sur-tout de ne pas aigrir l'esprit du Gouverneur par un excès de fierté.

Oh! ma sœur, à quelles réflexions demeurai-je en proie pendant le reste du jour! Ce ne fut ni la menace du Gouverneur, ni l'inquiétude de mon sort, qui me tourmenta l'imagination; ni la crainte d'un péril dont je savois bien qu'une femme d'honneur est toujours capable de se défendre. Mais quelle affreuse idée se formoit-on de ma vertu! J'étois donc soupçonnée d'aimer Gelin, accusée d'avoir fui pour le suivre, traitée comme une infame à qui l'on faisoit grace en jettant un voile sur sa conduite, & en lui offrant le pardon de ses

ſes fautes à condition de ſe rendre utile au bonheur d'un inconnu. Malheureux jouet de mes propres fureurs & des injuſtices d'autrui, à quoi étois-je réduite! J'ai quitté mon mari, diſois-je à Madame des Ogères, pour m'épargner la honte de ſes mépris: c'eſt le reſſentiment de l'honneur outragé, autant que les tranſports de l'amour irrité, qui m'a fait faire violence à mon caractère, pour ſauver du moins ma gloire, l'unique bien qui me reſtoit à conſerver; & je retombe auſſi-tôt dans une confuſion plus inſupportable que celle dont j'ai prétendu me délivrer! Quel eſt donc le ſort d'une femme? Infortunée, coupable, au gré du caprice des hommes, où doit-elle prendre la règle de ſon devoir, & chercher de la ſureté pour ſon repos. Il falloit apparemment, continuai-je avec un retour amer ſur le paſſé, il falloit ſouffrir les rebuts d'un mari perfide & les dédains d'une Rivale. Il falloit vivre auprès d'eux dans le deſeſpoir & dans les larmes, être témoin de leur bonheur, ſervir par ma préſence à animer leur tendreſſe, veiller peut-

peut-être à la sureté de leurs rendez-vous & à la tranquillité de leurs caresses. O Dieu! m'écriai-je en sentant bouillonner mon sang à ce fatal souvenir, la terre & la mer ont-elles des abîmes si profonds où je ne fusse pas plutôt prête à m'ensevelir, qu'à supporter un si odieux spectacle! .... Mais ne devois-je pas m'arrêter dans l'Ile de Madère, & me rendre aux conseils de Gelin, qui ne m'a prédit que trop juste le cruel châtiment de mon obstination? Hélas! j'y aurois vécu loin des hommes, loin de ces ingrats & de ces perfides, dont je prévois que la malignité ne cessera jamais de me poursuivre. Mais il falloit donc y chercher quelque antre écarté, d'où Gelin, qui m'accompagnoit, n'eût jamais approché; car les cruels qui m'insultent, en eussent encore moins épargné ma vertu. Un antre! oui, ajoutai-je, le plus profond, le plus obscur, le plus conforme à l'état de ma fortune & aux tristes sentimens de mon ame; voilà le seul asyle qui me convienne. Et c'est le seul aussi que je suis résolue de chercher, repris-je

en regardant fixement Madame des Ogères : hélas ! apprenez-moi si j'en puis trouver un dans les montagnes dont cette Côte m'a paru bordée.

Je m'arrêtai un moment pour attendre sa réponse. Mais cette vertueuse Dame, qui n'avoit tardé si longtems à m'interrompre que pour se livrer à la pitié que lui causoient mes agitations, saisit cet instant pour les calmer par ses caresses & par ses conseils. Elle convint de la justice de mes plaintes, & du malheur de notre sexe, qui malgré tous les avantages que la flatterie des hommes lui attribue, est continuellement la victime de leur injustice, & le jouet de leurs passions les plus déréglées. Mais dans le cas où je me trouvois malheureusement engagée, elle m'assura que toute leur malignité n'étoit pas capable de nuire à ma réputation ; puisqu'elle & son mari, qui ne m'avoient pas perdue de vue depuis notre départ de Sainte-Hélène, se feroient toujours un devoir de rendre témoignage à ma conduite, & qu'ils se flattoient l'un & l'autre d'être écoutés de toutes les personnes d'honneur. Elle prit

cette

cette occasion pour m'apprendre ce que sa modestie m'avoit laissé ignorer jusqu'alors; qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme des plus illustres de sa Province, & que son mari n'étoit pas non plus d'une naissance commune; mais qu'aiant essuyé des pertes considérables, qui avoient beaucoup altéré leur fortune, ils avoient obtenu de la Cour, sous prétexte d'une Commission secrette, la permission d'équiper un vaisseau; & que pour déguiser mieux leur entreprise dans une Province où la Noblesse exclud toute sorte de Commerce, ils s'étoient associés avec quelques riches particuliers de la Corogne, qui avoient pris soin de le charger sous leur nom, & qui avoient obtenu de leur côté un passe-port avantageux de la Cour d'Espagne. Sa tendresse pour son mari lui avoit fait entreprendre le voyage avec lui. Ils revenoient avec tout le succès qu'ils avoient espéré, & qu'ils n'avoient pu manquer d'obtenir sous le pavillon des deux Couronnes. Ce détail, continua-t-elle, est moins pour nous relever à vos yeux, que pour vous faire comprendre ce que vous

pouvez vous promettre de notre témoignage & de nos services. Ne regrettez point, me dit-elle encore, d'avoir laissé derrière vous l'Ile de Madère. Il se trouve des antres obscurs en Espagne & en France, mais l'honneur peut être en sureté sans ce secours; & moi qui connois la générosité de la Noblesse Espagnole, je suis moins allarmée que mon mari des menaces du Gouverneur. Quand il nous forceroit d'attendre le rétablissement de son fils, ne doutez pas qu'il n'en use civilement avec nous, & qu'il ne revienne bien-tôt de la chaleur indiscrète avec laquelle un peu de ressentiment l'a fait parler.

En effet son discours fut interrompu par l'arrivée d'un domestique qui m'étoit envoyé par le Gouverneur, & qui me pria de sa part, dans les termes les plus respectueux, de recevoir sa visite. J'avois de la répugnance à le voir. Madame des Ogères me pressa d'y consentir. Il parut d'un air aussi triste qu'il l'avoit eu deux heures auparavant. Je ne doute pas, Madame, me dit-il, en tenant la vue baissée, qu'on ne vous ait déja fait

un

un récit qui ne sauroit être honorable pour moi. Mais n'avez-vous jamais tremblé pour la vie de ce que vous avez de plus cher? Avez-vous un fils que vous aimiez uniquement, & que vous ayez été menacée de perdre par un accident cruel? Ah! si vous connoissez jusqu'à quel point la Nature nous intéresse pour un fils, ne donnez point le nom d'offense au mouvement d'une chaleur involontaire, & pardonnez au plus infortuné de tous les pères. Il voulut mettre un genou à terre, en prononçant ces derniers mots, & ses larmes couloient en abondance. Je l'arrêtai.

Mon fils expire, reprit-il avec la même douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'est plus capable de sentir le prix. Il est au bord du tombeau. Cependant, si c'est à l'excès de sa passion qu'il faut attribuer sa mort, si ses blessures du moins n'ont pas eu d'autre cause, & si la jalousie & les autres tourmens d'un malheureux amour sont le poison qui les rend mortelles, votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quel-

que chose à la pitié ? Hélas ! les marques en seroient à présent bien tardives. Mais qui sait ce qu'un moment peut produire ? On a vu faire mille fois de ces miracles à l'amour. Un instant de votre présence feroit peut-être plus que tous les remèdes. Au nom du Ciel, ajouta-t-il, que le ressentiment qui peut vous rester de mon indiscrétion, ne s'oppose point à votre générosité ; faut-il que j'embrasse vos genoux ? .... Il voulut de nouveau se jetter à mes pieds. Je le retins encore. Malgré le sujet de mes plaintes, je me sentois touchée de sa douleur. Et pendant qu'il l'exprimoit si vivement, il me vint à l'esprit que s'il étoit lui-même capable de cette générosité qu'il souhaitoit de trouver dans mes sentimens, je ne pouvois desirer une meilleure occasion pour lui faire prendre de moi l'opinion que je croyois mériter. Je m'applaudis de cette pensée, & l'interrompant sans autre précaution : Oui, lui dis-je, je suis sensible au malheur de votre famille, & je m'afflige d'en être innocemment la cause. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous

vous m'avez fait. Venez: je ne refuse point de donner à votre fils toutes les consolations que l'honneur permet, & que l'humanité demande. Un cœur ferme dans son devoir, ajoutai-je, est au-dessus des soupçons téméraires, & ne prend la loi que de ses propres sentimens. Je lui demandai la main pour me conduire. Il reçut la mienne avec transport, & ne cessa point de m'exprimer sa reconnoissance jusqu'à l'appartement de son fils.

Nous le trouvâ mes dans un état aussi triste qu'il me l'avoit représenté. La pâleur de la mort étoit déja répandue sur son visage. Il avoit la tête panchée & les yeux fermés. Sa respiration, qui se faisoit encore entendre, étoit presque le seul signe de vie qui lui restât, car les Médecins ne lui trouvoient plus de pouls, & il paroissoit sourd & insensible à tout ce qui se passoit autour de lui. Ce spectacle me pénétra de compassion. Vous le voyez, me dit tristement son père: hélas! qui me rendra mon cher fils? Il continuoit de me tenir la main, & baissant la tête

vers le malade, il l'avertit à voix haute que Donna d'Arpez étoit auprès de lui, pour lui marquer l'intérêt qu'elle prenoit à sa situation. Donnez, ma sœur, le nom que vous voudrez à cet étrange accident; mais à peine le Gouverneur eut-il prononcé le mien, que Thadéo poussa un profond soupir; & le Médecin qui lui tenoit le bras, & qui ignoroit le sujet de ma visite, nous avertit qu'il recommençoit à sentir le mouvement de l'artère. Je profitai de ce moment pour adresser moi-même quelques civilités au malade. Le son de ma voix acheva de le réveiller de sa léthargie. Il ouvrit les yeux. Ses prémiers regards me parurent foibles & troublés; mais les aiant fixés sur moi, je remarquai qu'ils s'eclaircissoient par degrés, & que bientôt même ils s'animérent jusqu'à me paroître vifs & pleins de feu. La même chaleur se répandit insensiblement sur son visage. J'admirois tous ces changemens, & je ne pouvois douter que ce qui arrêtoit encore sa langue, ne fût l'excès de sa joie. Le Gouverneur, à qui

qui il n'étoit point échapé un seul de ses mouvemens, donna ordre aux Médecins de se retirer à quelque distance; & s'approchant de mon oreille, il me conjura de me reposer sur son respect, & de lui laisser tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuse visite. Mon fils, dit-il à Thadéo, vous avez refusé de me croire lorsque je vous ai répondu de l'indifférence de Donna d'Arpez pour Dom Luceſcar, & vos inquiétudes vous ont été aussi funestes que vos blessures. Rassurez-vous, lorsque vous pouvez apprendre d'elle-même qu'elle ne connoit votre ennemi que de nom, & qu'elle ne lui donnera jamais de préférence qui doive vous chagriner. Aimez la vie, puisqu'elle s'intéresse à votre santé, & hâtez-vous de vous rétablir, pour chercher les occasions de mériter son estime. Il se tourna vers moi, en me priant de confirmer l'explication qu'il osoit donner à mes sentimens. J'entrai volontiers dans ses vues, & je m'expliquai assez civilement pour guérir la jalousie de Dom Thadéo. Dispensez-moi, ma sœur, de vous

repréſenter la confuſion de ſes tranſports & les excès de ſa reconnoiſſance.

La ſatisfaction de ſon père ne cédant guères à la ſienne, ce bon vieillard s'y livra ſans meſure en me reconduiſant à ma chambre; & la plus modérée de ſes offres, fut celle de tout ſon crédit & de toutes ſes richeſſes. Je pris cette occaſion pour lui expliquer mes derniers ſentimens. Je ne vous demande, lui dis-je, que votre eſtime; & du côté par lequel une femme peut y prétendre, je me flate de la mériter. Un préjugé cruel vous a fait prendre les plus injuſtes idées de ma conduite. Revenez-en, s'il eſt poſſible; & ſans exiger que je me juſtifie par l'expoſition de mes malheurs, perſuadez-vous de moi ce qu'on peut penſer du moins à l'avantage d'une femme d'honneur. Si vous me refuſez cette juſtice, je tirerai ce fruit de vos ſoupçons, qu'ils m'ont fait ouvrir les yeux ſur la néceſſité dont il eſt pour moi de fuir promtement le commerce des hommes, dont l'expérience m'apprend que je n'ai ni juſtice ni faveur à eſpérer. Auſſi

mon

mon départ ne sera-t-il différé qu'aussi longtems que la force & la violence s'obstineront à le retarder. Je me destine à une éternelle retraite. Je la souhaite, je la demande au Ciel, comme le seul port où je puisse trouver l'un des deux biens qui me restent à prétendre au monde; celui de vivre tranquille, ou de m'affliger en liberté.

Il m'interrompit, pour m'exprimer par de nouveaux regrets & de nouvelles excuses, la honte qu'il ressentoit encore de son dernier procédé; & s'il ne renonçoit pas, me dit-il, au dessein de me retenir aussi longtems qu'il lui seroit possible à la Corogne, ce n'étoit plus par la violence qu'il pensoit à m'arrêter, mais par tous les honneurs & par toutes les caresses qui pourroient me faire oublier son emportement. Des complimens si vagues m'auroient peu satisfaite, s'il n'eût ajouté que dans la douleur qu'il avoit de son offense, il vouloit me faire un aveu qui augmenteroit sa honte, & par conséquent sa punition, en me le faisant trouver encore plus coupable. C'é-

toit, me dit-il, une espèce de réparation qu'il étoit porté à me faire volontairement, ou du moins une preuve qui ne me permettroit pas de douter de l'opinion qu'il avoit réellement de ma vertu. Je vous confesse, poursuivit-il, que le jour même que vous êtes arrivée chez moi, non-seulement les deux Gentilshommes que j'avois vus ne m'avoient parlé de vous qu'avec des marques extraordinaires d'estime, & n'avoient pas mêlé Gelin dans votre avanture en me racontant l'histoire de votre fuite; mais j'avois eu d'autres lumières, après leur départ, qui devoient fixer encore plus mon opinion. Sur l'avis que je reçus de l'accident de Gelin, j'envoyai aussitôt ma Garde pour s'éclaircir du desordre & pour arrêter les coupables. Elle y arriva trop tard. Mais l'Officier s'étant informé des circonstances qu'on avoit pu découvrir, il apprit de quelques Commis qui avoient passé l'après-midi sur le Port, que tandis que Gelin s'étoit écarté avec un Etranger qu'il paroissoit connoître familièrement, ils avoient eu

eu quelques momens d'entretien avec trois hommes, qu'ils avoient pris à leurs discours pour les domestiques de l'autre. Leur aiant demandé qui il étoit, & s'il connoissoit effectivement Gelin, ils ne s'étoient pas fait presser, dirent-ils à mon Officier, pour leur apprendre son nom, & pour leur raconter l'Histoire d'une Dame qui ne devoit pas être bien éloignée, puisque Gelin avec qui elle étoit partie, se trouvoit si proche. En raisonnant sur votre fuite, continua le Gouverneur, ils avoient parlé de vous si respectueusement, & ils avoient paru si embarrassés à expliquer vos motifs, lorsqu'on ne pouvoit vous soupçonner raisonnablement, disoient-ils, d'être capable de certaines foiblesses, que mon Officier qui se fit répéter tous leurs discours, & qui vous aiant déja vue sur le vaisseau de votre Capitaine n'ignoroit pas que vous étiez à la Corogne avec lui, fut le prémier à prendre parti pour votre vertu après m'avoir fait ce récit. Il est impossible, me dit-il, qu'une femme dont la médisance

même respecte la sagesse, soit coupable d'un honteux desordre, & j'en croirois plutôt ce témoignage que toutes les apparences opposées. Ce seroit un mêlange sans exemple de libertinage & de vertu.

Il est vrai, ajouta le Gouverneur, que cet Officier, qui se nomme Dom Osorio, étoit un de ceux qui avoient conçu une ardente passion pour vous. Mais il n'en devoit être que plus facile à s'allarmer sur tout ce qui pouvoit lui disputer votre cœur. Tous ceux d'ailleurs qui vous avoient vue comme lui sur le vaisseau, rendoient témoignage à votre modestie; & vous devez croire que malgré la reconnoissance que je conserve pour votre père, je ne vous aurois pas offert ma maison, si je m'étois défié de l'honnêteté de vos mœurs. Je me confirmai encore dans l'opinion que j'en avois, par la conviction que j'en tirai moi-même après vous avoir entretenue quelques momens; car les caractères de la droiture & de l'innocence percent au travers de tous les voiles. Cependant, lorsque j'ai vu mon fils mor-

mortellement blessé, & plus maltraité encore par les traits de l'amour que par l'épée de son Rival; lorsque je l'ai vu jaloux, furieux, desespéré, enfin prêt à déchirer les linges qui bandoient ses plaies, si je refusois, disoit-il, de vous offrir son cœur, sa main, & d'approfondir vos sentimens sur les prétentions de Dom Luceſcar, je ne puis vous dissimuler que malgré le respect dont je me sentois rempli pour votre personne & pour votre nom, un excès de délicatesse ne m'ait jetté dans de violentes agitations. Je ne vous ai pas crue plus coupable, mais j'ai senti qu'il m'étoit plus nécessaire d'éclaircir votre innocence. Le tems pressoit. J'ai pris le parti, que je vous avoue en rougissant, de m'expliquer dans des termes qui pouvoient vous paroître offensans; pour faire éclater la vérité par vos réponses, ou pour vous faire connoître que je ne me livrois pas sans prudence & sans précautions. Quelque impression que votre étonnement & votre douleur eussent fait sur moi, j'ai cru devoir soutenir le même per-

ſonnage avec M. des Ogères; & je ne ſai comment il m'eſt arrivé de me reſſentir aſſez de quelques menaces qui lui ſont échapées, pour lui faire une réponſe dont le ſouvenir me couvre de confuſion. Voilà, me dit-il, l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi, depuis qu'un généreux oubli de mon offenſe, & votre compaſſion pour mon fils, m'ont fait trop connoître la nobleſſe de votre caractère & la pureté de vos ſentimens. Demeurez, s'il ſe peut, à la Corogne, pour y conſerver un empire abſolu ſur moi, ſur mon fils, ſur tout ce qui m'appartient; diſpoſez de nos biens, & d'une vie que vous nous avez rendue; ou ſi votre devoir & votre inclination vous appellent plus loin, comme M. des Ogères me l'a déclaré par vos ordres, exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos deſſeins, & comptez de tout obtenir de mon reſpect & de mon obéiſſance.

Je ne ſai, ma chère ſœur, ſi ce fut une fauſſe gloire qui me fit entendre ce long diſcours avec plaiſir,

& si c'en est une encore qui me fait trouver de la douceur à vous le répéter; mais il me rendit plus tranquille, que je ne l'avois été depuis longtems. Je crus reconnoître de l'honneur & de la sincérité dans le Gouverneur; & n'appréhendant plus même qu'il s'opposât au dessein que j'avois de partir la nuit suivante, je lui déclarai que c'étoit ma résolution. Votre fils, lui dis-je, dans l'état où nous l'avons laissé, me paroît à couvert de ce que vous avez appréhendé pour lui; & comme il ne peut exiger que je le voie à tous momens, vous serez le maître d'entretenir ou d'augmenter ses espérances autant que vous les croirez nécessaires à sa guérison. C'est un soin dans lequel il ne me convient plus d'entrer autrement que par la liberté de flatter sa foiblesse, que mon absence va vous laisser. Je pars. Cependant, ajoutai-je, je vous demande deux preuves de cette estime & de cette considération dont vous m'assurez. Rendez la liberté à Dom Luceſcar, que le desir de venger votre fils vous fait retenir dans une étroite

troite prison ; & si vous attachez quelque prix à ma générosité, ne me laissez point partir sans me donner ce témoignage de la vôtre J'avois su effectivement de M. des Ogères, que ce Gentilhomme aiant négligé de prendre la fuite, avoit été chargé de chaines, & qu'on instruisoit son procès avec la dernière rigueur. En second lieu, lui dis-je, supérieure comme je crois l'être à tous les soupçons, je ne fais pas difficulté de vous demander pour Gelin les secours qu'il peut recevoir de vous jusqu'à son rétablissement. Je renonce à le voir, puisque la reconnoissance que je lui dois est interprétée si mal ; mais il me seroit honteux de l'abandonner ici sans ressource. Tels étoient en effet l'attention & les soins dont je me croyois redevable à ce monstre.

Dom Taleyra marqua de l'admiration pour des sentimens si desintéressés & ne m'opposant plus que les instances de l'amitié & les regrets de l'estime & de la reconnoissance, il consentit enfin à mon départ. J'exigeai de lui qu'il tînt ma résolution si se-

ſecrette, que ſa maiſon même n'en fût pas informée, & qu'il reçût ſur le champ mes adieux. Il m'offrit des préſens conſidérables, que je m'obſtinai à refuſer; mais touchée néanmoins de ſon amitié & du ſouvenir de mon Grand-père, qu'il me rappella tendrement en me preſſant d'accepter un diamant qui lui avoit appartenu, je reçus ce bijou, & je le conſerve encore. Ainſi ne m'occupant plus que de mon départ, & rappellant toutes les raiſons qui m'obligeoient de le hâter, j'attendis impatiemment le retour de M. des Ogères. Que je me retrouvai d'amertume dans le cœur au ſouvenir de la mort de mon frère! & que cette penſée qui avoit été interrompue par tant d'autres peines, revint cruellement m'affliger! D'ailleurs, ſi j'avois été ſatisfaite un moment de l'eſpèce de réparation que j'avois reçue du Gouverneur, je ne pouvois me déguiſer à moi-même que les malheureuſes lumières que le hazard lui avoit données ſur mon avanture, avoient dû naturellement lui faire naître l'opinion qu'il avoit marquée de

ma conduite. Eh! qui me répondra ; dis-je, qu'elle ſoit bien effacée? Qui ſi ſait la confeſſion même qu'il m'a faite de ſon artifice, n'en eſt pas un nouveau, que la complaiſance lui vient d'inſpirer pour ſoulager ma honte? Et puis, m'expoſerois-je plus longtems à ſervir d'objet aux folles paſſions d'une multitude de téméraires? Partons, pour fuir une terre arroſée du ſang de mon frère, pour me délivrer des regards du Gouverneur, que je ne dois plus ſupporter ſans confuſion, & pour combattre juſques dans le cœur d'autrui une paſſion fatale que je ne veux plus inſpirer ni reſſentir.

Chère ſœur! hélas! vous révélerai-je ici les ſecrets du mien? Aurez-vous pitié des peines dont cette dernière idée rouvrit la ſource, & qui ne m'ont plus donné un moment de relâche depuis que j'ai recommencé à les ſentir : trop heureuſe, ſi les précieuſes aſſurances que je reçois aujourd'hui de vous peuvent les finir! Je n'ai plus d'avantures extraordinaires à vous raconter ; car effrayée de celle que je venois d'eſſuyer

en

en Eſpagne, & rebutée du monde par l'expérience d'un moment, je ne ſongeai qu'à me dérober aux yeux des hommes, & j'ai mis depuis ce tems-là tous mes ſoins à me cacher. Mais que j'aurois de réflexions & de ſentimens à vous retracer, ſi je ne vous avois moins promis cette triſte peinture, que le récit de ma conduite & de mes actions!

Vous avez dû comprendre que le trouble de la jalouſie, la honte de me croire mépriſée, & la force du deſeſpoir qui m'avoit déterminée à la fuite, ne m'avoient guères diſpoſée à m'entretenir des douceurs de l'amour. N'en connoiſſant plus que les tourmens, j'étois bien plus portée à le déteſter, & toute mon étude devoit être de m'en délivrer pour jamais. Cependant, ma Sœur, en proteſtant que je ne voulois plus ni le reſſentir ni l'inſpirer, je m'apperçus que cette réſolution étoit puiſſamment combattue dans mon cœur, ou plutôt deſavouée par tous mes ſentimens. Et cette révolte imprévue n'étoit pas le prémier mouvement qui m'en eût averti. Vous ai-je fait re-

remarquer qu'étant à ſecourir Dom Thadéo, j'avois admiré tous les changemens que la violence de ſa paſſion produiſoit devant mes yeux? Je ne m'étois pas livrée à cette réflexion, ſans rappeller ſecrettement combien de fois l'amour m'avoit fait reſſentir le même pouvoir. J'avois ſoupiré de regret & de douleur, à la ſeule image d'un bien dont rien ne pouvoit me faire réparer la perte. Car pourquoi vous le diſſimulerois-je? L'amour eſt pour moi le bien ſuprême. Soit par le caractère de mon cœur, ou par la diſpoſition des événemens de ma vie, je n'ai jamais eu ni le goût ni même l'idée d'un autre bonheur; & ſi je me forme une haute opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'eſt qu'on y doit aimer toujours.

M'arrêtant donc à cette réflexion, & forcée, comme malgré moi, d'examiner des ſentimens que je trouvois oppoſés à toutes mes idées préſentes, je ſerois tombée dès ce moment dans l'état où je me vis bien-tôt réduite, & qui a duré juſqu'au-

qu'aujourd'hui, ſi le retour de Monſieur des Ogères n'en eût différé le prémier accès, en interrompant les méditations où je trouvois déja de la douceur à m'enſevelir. Il me fit ſortir de cette rêverie, pour m'avertir que les ordres étoient donnés ſur ſon vaiſſeau, & qu'il ſeroit prêt dans moins d'une heure à mettre à la voile. Quoique je n'euſſe plus beſoin de précautions avec l'aveu du Gouverneur, je perſiſtai dans le deſſein d'attendre que la nuit fût plus avancée. M. des Ogères me demanda s'il devoit donner avis de notre départ à Gelin, qu'il avoit vu le même jour, me dit-il, & qui n'étoit point en état de ſupporter le mouvement de la mer; mais à qui il n'avoit oſé communiquer la réſolution où j'étois de partir. Je le priai de la lui laiſſer ignorer, & de prendre ſoin ſeulement qu'il reſtât auprès de lui quelque domeſtique fidèle.

Il nous fut aiſé de ſortir de mon appartement, & de gagner le Port à l'heure où l'obſcurité cachoit notre marche. Cependant Dom Ta-

leyra,

leyra, qui avoit eu soin de faire retirer tous ses domestiques, à la réserve de ceux qui m'avoient servie & qu'il avoit chargés de me conduire jusqu'au vaisseau, veilloit lui-même à la porte de sa maison pour me renouveller ses civilités & ses adieux. Le vent se trouvoit favorable. Nous fûmes loin de la côte avant la pointe du jour. M. des Ogères & son épouse aiant remarqué que je paroissois desirer ardemment d'être seule, affectérent au contraire de ne pas s'éloigner de moi pendant toute la route. L'amitié leur faisoit craindre que ma santé, qui s'étoit affoiblie de plus en plus par les chagrins que j'avois essuyés à la Corogne, ne se soutînt pas autant que mon indifférnce pour la vie me le faisoit croire, contre l'agitation du vaisseau, & contre les tristes réflexions dont ils jugeoient bien que je ne pourrois me défendre dans la solitude. Ils ne me quittoient qu'après s'être assurés que le sommeil avoit fermé mes yeux, & j'étois surprise en m'éveillant d'appercevoir toujours l'un ou l'autre auprès

près de mon lit. Je ne pus refuser toute ma confiance à des témoignages d'affection si constans. Ils savoient les motifs de ma fuite & mes projets de retraite, dont je les avois entretenus mille fois, en les consultant même sur les lieux qui convenoient à mes vues & à mon sort : mais dans mes ouvertures précédentes, j'avois toujours supposé que Gelin devoit continuer de me servir de guide, & le parti que j'avois pris de le quitter, faisoit prendre une face toute nouvelle à ma situation.

M. des Ogères n'attendit point que je lui eusse expliqué tout-à-fait mon embarras pour me faire connoître qu'il l'avoit prévu, & que sa réponse étoit déja préparée. Si vous avez pour nous, me dit-il tendrement, la confiance que vous devez à des gens d'honneur, & l'amitié que nous croyons mériter par l'ardeur de la nôtre, vous serez sans inquiétude jusqu'à Bayonne ; & vous en aurez encore moins, lorsqu'étant arrivée dans notre patrie, vous y serez la maîtresse absolue

folue de vos desirs & des nôtres. Il ajouta que pour le dessein même que j'avois de suivre à l'œil la route & les démarches de mon mari, je trouverois dans cette ville cent commodités que le Commerce m'offriroit tous les jours; qu'il étoit lié lui-même avec plusieurs personnes qui entretenoient une correspondance réglée avec l'Angleterre, & qu'il me garantissoit qu'en moins de trois semaines je recevrois de Londres les informations que je desirois.

Je me rendis à ces instances, mais à condition que me laissant la liberté de vivre dans la retraite, il ne me proposât jamais de me livrer à la dissipation ni au plaisir. Dans les idées que j'avois de la Nation Françoise, j'appréhendois de retrouver en France les mêmes dangers dont je ne faisois que sortir en Espagne; ou si le caractère des Espagnols m'avoit exposée à des accidens plus tragiques, je ne craignois pas moins d'embarras & d'importunités de la galanterie des François. Je veux être à Bayonne, dis-je à

M.

M. des Ogères, comme si j'étois seule au monde. L'estime que j'ai pour vous est bien prouvée par ma confiance, & mon amitié par la tendresse naturelle de mon cœur: mais pour acquérir des droits immortels sur ma reconnoissance, il faut vous prêter un peu à mes foiblesses, souffrir mes inégalités, & flatter avec indulgence ma mélancolie & mes caprices. Vous connoissez mes malheurs, continuai-je, mais vous ne vous ferez jamais une juste idée de l'impression qu'ils font sur moi. Vous ne voyez que l'extérieur. Le trouble même que vous remarquez quelquefois dans mes discours, l'agitation de mes desirs, l'inconstance de mes résolutions, sont des signes trop communs à la douleur, pour vous faire bien juger de la mienne. Enfin, je crois le sentiment de mes peines au dessus de vos idées & de mes expressions. Tous les remèdes ordinaires ne serviroient donc qu'à les aigrir. Laissez-moi à moi-même, ajoutai-je, & que l'amitié vous fasse simplement supporter ce qu'elle

entreprendroit inutilement de guérir. Traitez-moi comme un malade desespéré, à qui l'on ne propose plus les secours de l'art, mais qu'on voit souffrir avec compassion, & languir sans impatience, jusqu'à ce que la force du mal l'emporte, ou qu'un miracle du Ciel vienne le soulager. Il me promit de suivre aveuglément toutes mes volontés, mais cette promesse n'étoit pas sincère; & persuadé au contraire que le commerce du monde & les amusemens de la société étoient nécessaires à ma guérison, il se proposoit de m'y engager malgré moi.

Ainsi j'arrivai en France sans autre résolution formée, que le projet vague d'approfondir la conduite de mon mari, & de me cacher dans la solitude. Nous fumes reçus à Bayonne avec des marques de considération, qui me firent connoître tout d'un coup l'estime où Monsieur & Madame des Ogères étoient dans leur Province. Ils avoient une fort belle maison dans la ville; & l'appartement qu'ils m'accordérent étoit disposé assez favorablement pour

pour mes vues de retraite & de silence. Mais dès le prémier jour il me fut impossible d'éviter la visite & les civilités de toute leur famille, qu'ils avoient priée sans doute, en arrivant, de ne pas me laisser un moment sans compagnie. Je ne fus pas plus libre les jours suivans; & sous prétexte de satisfaire aux bienséances & aux usages du Pays, je me vis environnée du matin au soir de tout ce que la Ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre sexe. J'en fis des plaintes fort vives à M. des Ogères. Mais en me renouvellant ses promesses, il ne pensoit qu'à les éluder par de nouvelles raisons qu'il faisoit renaître tous les jours. Bientôt les civilités se changérent en galanterie. Peut-être aurois-je essuyé successivement celles de tous les jeunes gens de la Ville; car ma qualité d'Etrangère étoit un attrait pour cette jeunesse folâtre, & je ne m'appercevois pas que ma tristesse leur ôtât l'espérance: lorsque fatiguée d'une si affreuse contrainte, & desespérant de faire entrer M. des Ogères dans mes vues, je pris

un parti qui le chagrina, mais le seul que ma situation me laissoit à choisir.

Des fenêtres de mon appartement, j'avois la vue d'un jardin, dont la grandeur & la beauté attiroient souvent mes regards. Quelques allées, composées d'arbres épais qui paroissoient y entretenir une fraîcheur continuelle, m'avoient fait desirer mille fois de pouvoir me dérober aux importuns qui m'assiégeoient, pour aller rêver en liberté dans une si belle solitude. J'ignorois encore que ce fût le jardin d'un Couvent; parce que n'étant jamais seule, il ne m'étoit point arrivé d'y jetter les yeux dans le tems que les Religieuses avoient la liberté de s'y promener. Mais l'aiant appris par hazard, & me souvenant de tout ce que l'Aumônier du vaisseau m'avoit dit à l'avantage de ces Sociétés, je me sentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obstinoit à me ravir. Ce fut à l'Aumônier même que je m'adressai. Ma seule crainte regardoit la Religion. Je ne voulois pas troubler

bler celle d'autrui; mais je souhaitois qu'on me laissât libre dans la mienne. Il s'étoit efforcé pendant le voyage, de m'inspirer du goût pour l'Eglise Romaine; & soit qu'il crût son ouvrage avancé, soit qu'il espérât que le séjour d'un Couvent le faciliteroit beaucoup, il applaudit à mon dessein, & s'engagea aussi-tôt à lever tous les obstacles. Il augmenta même mon envie en me vantant les douceurs de cette maison, & le mérite de plusieurs personnes de considération qui s'y étoient retirées.

Je trouverai donc une retraite tranquille, lui dis-je en me soulageant par un profond soupir. Allez, dites à M. des Ogères que sans rien diminuer de la reconnoissance & de l'attachement que je lui dois, je vais chercher un repos que je desespère de trouver dans sa maison. Il alla sur le champ l'avertir de mon dessein, & lui laissant le tems de venir recevoir mes excuses & mes adieux, il employa d'un autre côté tous ses soins à me faire ouvrir l'entrée du Couvent dès le même jour, a-

vec la permiſſion de l'Evêque. M. des Ogères accourut chez moi tout allarmé. Mais je répondis d'une manière ſi ferme à ſes reproches, & à ceux de ſa femme, qu'admirant enfin mes réſolutions, ils me confeſſérent eux-mêmes que juſqu'au tems du moins où, ſuivant les meſures qu'ils avoient déja priſes, nous recevrions des aſſurances du nouvel engagement de mon mari, le parti que je prenois de m'éloigner du monde devoit être approuvé de tous les honnêtes gens. Ah! dis-je à Madame des Ogères en l'embraſſant, ſi je ſuis libre aujourd'hui de me cacher dans un Cloître, ſoyez ſure qu'après les fatales aſſurances dont je ſuis menacée, j'aurai bien-tôt fait ſerment de n'en ſortir jamais.

Remplie de ces idées en prenant le chemin du Couvent, je m'arrêtai peu à obſerver ce qui pouvoit mériter ma curioſité dans un lieu ſi nouveau pour moi. Je demandai pour unique grace la liberté d'être ſeule; & malgré le ſoin avec lequel ils recommandérent à la Supérieure de ne

ne pas me l'accorder un moment, je l'obtins bien-tôt de cette bonne Religieuse, qui n'avoit point encore assez de familiarité avec moi pour résister long-tems à mes instances. Cette envie d'être seule me pressoit comme une passion violente. Le retardement & les obstacles n'avoient servi qu'à l'enflammer. Je ne découvrois pas clairement ce qui se passoit dans mon cœur; mais j'y sentois depuis la Corogne, des agitations qui ne ressembloient point à celles que j'avois éprouvées. Je voulois les démêler sans être interrompue. Je portois dans mon propre sein un secret qui m'étoit comme inconnu à moi-même, & qu'il me sembloit important d'approfondir.

Mais cette entreprise me couta peu, & je vous tiens trop suspendue. Que croyez-vous, ma Sœur, que je trouvai dans ce cœur longtems inconsolable, à la place de la jalousie, de la fureur, & de toutes les mortelles passions qui l'avoient déchiré? J'y trouvai l'amour, avec toutes ses tendresses & ses plus ardens transports. Vous marquez de

l'étonnement! Hélas! que n'en fus-je quitte pour un sentiment si tranquille! Mais je ne tardai guères à tomber dans un état d'autant plus triste, que prenant plaisir à mes maux, & n'en desirant pas même le remède, j'ai nourri depuis si longtems avec complaisance le poison qui m'a consumée.

Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, si je ne vous faisois le portrait de mon cœur.

A ce que je vous ai dit de sa tendresse, joignez le mépris de ce que le commun des hommes estime. Mépris de la fortune & des richesses, mépris des vains amusemens & des plaisirs frivoles; enfin nul goût pour tout ce qui ne flatte les hommes que par leur orgeuil, leur vanité, & d'autres passions que je n'ai jamais connues. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, est remplie dans le mien par un desir insatiable d'aimer & d'être aimée. Tout y prend naissance de cette source. Inclinations, plaisirs, amusemens, dégoûts, aversion; figurez-vous, ma Sœur, que

que tous mes sentimens n'ont d'autre mesure ni d'autre règle, que le droit de chaque chose à se faire aimer. Et j'ai fait mille fois réflexion combien j'aurois toujours été malheureuse, si le Ciel en me faisant telle que je suis par le cœur, ne m'eût pas accordé quelques-unes de ces qualités extérieures qui servent à toucher celui des autres, & à inspirer ce qu'on ressent. Si je me suis jamais réjouïe de quelques foibles charmes qu'on m'attribue, ce service qu'ils pouvoient me rendre est le seul prix que j'y ai attaché : car je m'imagine qu'il est horrible de n'être pas aimable, & d'avoir un panchant invincible pour l'amour. Il me falloit donc un objet. Mon bonheur me l'avoit fait trouver, dans un mari dont le mérite & la tendresse étoient capables de m'occuper toute entière. O sort digne d'envie, s'il m'eût été accordé d'en jouïr un seul moment sans trouble ! Mais des soupçons plus anciens que tout ce que je vous ai raconté, ont empoisonné, dès le prémier instant, mon mariage & mon repos.

Cependant si l'excès de ma délicateſſe m'a fait nourrir longtems de cruelles défiances, j'ai eu aſſez d'empire ſur moi-même pour les ſacrifier d'abord à d'autres conſidérations; & la longueur des années ayant diminué peu-à-peu mes allarmes, je n'en étois pas moins parvenue à me croire heureuſe. Mon cœur ſe livroit de bonne foi à toute la force de ſon panchant, & ſe rendoit de plus en plus ſon bonheur néceſſaire par celle du devoir & de l'habitude, lorſque... Mais ne rappellons que ce qui peut ſervir à expliquer ma ſituation. Pendant les tranſports qui ont cauſé ma ruïne, il eſt certain que le tumulte de tant de paſſions impétueuſes qui regnoient tout à la fois dans mon ame, avoit comme ſuſpendu ma tendreſſe, & que ſans être capables de la détruire, avoient interrompu des ſentimens dont elles corrompoient toute la douceur. La fierté, le dépit, la honte, la fureur même étoient autant de tyrans qui s'étoient ſaiſis de mon cœur, & qui s'y faiſoient écouter ſeuls. Mais lorſque l'éloignement

joint

joint à toutes les réflexions que je vous ai déja retracées, eut affoibli à mes propres yeux les fantômes qui m'avoient troublé l'imagination, je sentis renaître un feu qu'ils n'avoient pas eu la force d'éteindre. En vain résistant à ses prémières ardeurs, je me condamnai moi-même d'être si peu fidèle à mes ressentimens, & je m'accusai de lâcheté autant que de foiblesse & d'inconstance. Un invincible ascendant triompha bien-tôt de tous mes efforts. Que fut-ce, lorsqu'à la vue du languissant Thadéo, je conçus, par l'effet d'une passion presque naissante, avec quelle puissance l'amour décide du repos d'un cœur? Quel sujet de regret pour le mien! Quelle félicité perdue! J'emportai, en quittant la Corogne, cette nouvelle source de méditations tendres, & de desirs passionnés. Elle ne fit que se fortifier pendant le reste du voyage, comme un ruisseau grossit en s'éloignant de la sienne; & dans la solitude du Couvent de Bayonne, elle devint une mer de tourmens & d'ennuis,

où je me fis un funeſte plaiſir de m'abîmer.

Voilà, ma chère Sœur, l'image fidèle de la vie que j'ai menée pendant pluſieurs mois à Bayonne, noyée ſans ceſſe dans mes larmes, & ſans eſpérance de voir la fin de tant de douleurs; lorſqu'une Dame Angloiſe, veuve d'un Ecuyer Catholique du Roi Charles, qui s'étoit retirée dans le même Couvent depuis la mort de ſon mari, entreprit de ſe rendre à la Cour pour ſolliciter quelques faveurs auprès de Madame. J'avois eu peu de liaiſon avec elle. Mais m'ayant fait offrir ſes ſervices, l'occaſion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre, & pour preſſer des recherches dont la lenteur commençoit à me deſeſpérer. Je communiquai cette penſée à M. des Ogeres, qui ne s'étant jamais relâché de ſon zèle, forma auſſi-tôt la réſolution de m'accompagner avec ſon épouſe. Des obſtacles imprévus s'oppoſérent enſuite à leur deſſein. Mais le mien n'en fut pas refroidi. Je les priai ſeulement de me procurer toutes les ſuretés qui pouvoient me rendre tranquille

quille sur la route ; & les quittant avec mille promesses de ne les oublier jamais, je pris le chemin de Paris dans une voiture bien escortée.

J'avois d'abord en vue de choisir une nouvelle retraite dans quelque Couvent voisin de l'Angleterre. Une personne de confiance que M. des Ogères m'avoit donnée pour guide, avoit pris même avant notre départ toutes les mesures nécessaires pour m'en faire ouvrir l'entrée. Cependant je me laissai persuader sans peine, en arrivant à Paris, qu'il pouvoit m'être utile de me faire présenter à Madame, & de me ménager une si puissante protection. Sa bonté m'assuroit d'un accueil favorable; & quoique je ne pensasse point à lui confier le secret de mes infortunes, je prévoyois mille circonstances où le seul honneur de l'avoir vue me seroit d'un extrême avantage. Je ne cherchai point d'autre voie pour aller jusqu'à elle, que la Dame Angloise avec qui j'étois venue de Bayonne, & qui étoit connue depuis longtems à sa Cour. Nous y fumes reçues avec l'air de familiarité & de douceur

que vous connoissez à cette excellente Princesse. Mais malgré la résolution où j'étois de lui cacher mon sort, je ne pus répondre à diverses questions qu'elle me fit sur les motifs qui m'avoient amenée en France, sans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroissoit prendre les augmentant encore, elle me pressa de lui déclarer en quoi elle pouvoit se rendre propre à soulager ma peine. Hélas! Madame, lui dis-je en renouvellant mes pleurs, je ne demande ni aux Puissances du Ciel, ni à celles de la Terre, des miracles qui surpassent leur pouvoir. Ce que je cherche est un asyle, & peut-être n'en ai-je à espérer qu'au tombeau. Elle me répondit, après avoir médité quelques momens, que si je ne voulois pas m'éloigner de Paris, je pouvois trouver une retraite fort douce à Chaillot, & qu'il dépendroit de moi lorsque je voudrois m'ouvrir davantage, de mettre à l'épreuve le panchant qu'elle avoit à secourir les malheureux. Elle me regarda beaucoup, tandis que je réfléchissois en silence sur sa proposition. Enfin n'y trouvant

que

que de l'honneur pour moi & de l'utilité pour mes vues, je l'acceptai avec reconnoissance, & la Princesse donna ordre à l'un de ses Officiers de me présenter de sa part à la Supérieure, comme une personne qu'elle honoroit particulièrement de sa protection.

J'entre donc à Chaillot. Mais si c'est moins la curiosité qui vous rend attentive à mon récit, qu'un ancien sentiment d'amitié & le desir de me retrouver innocente, n'exigez pas que je m'arrête à des détails superflus. Je vous ai raconté ce que j'ai cru nécessaire à l'éclaircissement de mon voyage, & la force d'un souvenir trop tendre ou trop triste m'a quelquefois emportée trop loin dans mes réflexions. Desormais qu'une grille armée de pointes & de murs impénétrables vous répondent de ma conduite, souffrez que je passe sur tout ce qui est moins pressant que mon impatience. Eh ! qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer que mes agitations ordinaires ; de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déja fatiguée d'entendre ? J'ai vécu à Chaillot dans la

la même langueur qu'à Bayonne, dévorée par le poiſon réuni de l'amour & de la triſteſſe. Je me ſuis donné mille ſoins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfans. J'ai écrit lettre ſur lettre, à Londres, & dans tous les Ports d'Angleterre. J'y ai envoyé pluſieurs perſonnes de confiance; & puis-je vous le dire ſans honte? j'y ai fait paſſer juſqu'à Gelin. Tel a toujours été mon aveuglement. Ce perfide, après avoir lutté long-tems contre la mort, s'étoit heureuſement rétabli de ſes bleſſures: & quoique piqué ſans doute d'avoir été abandonné à la Corogne, il n'avoit d'abord penſé qu'à me ſuivre. J'avois déja quitté Bayonne lorſqu'il y arriva. M. des Ogères le reçut avec froideur; & jugeant qu'après avoir pris le parti de le laiſſer derrière moi, je n'étois pas diſpoſée à le recevoir, il ſe diſpenſa de lui apprendre le lieu où j'étois, en feignant de l'ignorer. Cependant, comme il ne put lui cacher que j'avois pris la route de Paris, j'eus bientôt cette peſte ſur mes traces. Il ne découvrit pas tout d'un coup ma retraite, & le ſoin que j'avois eu

eu de prendre un nom différent du mien, rendit encore ſes recherches plus difficiles. Mais s'étant enfin adreſſé à Saint Cloud, parce qu'il s'imagina que tous les Anglois devoient y avoir quelque relation, il reçut des lumières qui ne lui permirent plus de s'y méprendre.

Sa viſite me ſurprit d'autant plus, que dans une ſolitude ſi ignorée je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de Madame ou de Monſieur des Ogères. Je demeurai interdite en le voyant, & je fus prête à me retirer ſans lui répondre. Cependant, l'eſpérance d'apprendre quelques nouvelles de mon mari, ou de le faire ſervir tôt ou tard à m'en procurer, fut un motif aſſez fort pour m'arrêter. Après quelques témoignages confus de l'attachement qu'il conſervoit pour moi, il ſe plaignit de la dureté que j'avois eue de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me ſervir. J'étois perſuadée en effet qu'en ſuivant rigoureuſement la loi de l'honneur, j'avois bleſſé celle de la reconnoiſſance. Cette penſée ſervit

encore

incore à me faire ſupporter moins empatiemment ſon entretien. Il fut le prémier à me parler de mon mari & de mes enfans. J'ignore dans quelle vue ; & peut-être n'avoit-il deſſein que de ſonder la diſpoſition de mon cœur : mais m'ayant vu verſer quelques larmes que cette idée m'arrachoit toujours, il me reprocha avec ſon ancienne chaleur d'être trop ſenſible au ſouvenir d'un ingrat qui ne méritoit plus que ma haine. Ah ! m'écriai-je, que ne puis-je me le perſuader ! Que ne m'eſt-il poſſible du moins de ſavoir toutes les raiſons que j'ai peut-être de le haïr ? Il me répondit avec un air d'étonnement, qu'il étoit étrange que j'en pûſſe encore douter ; & me preſſant davantage, il apprit de moi-même les efforts inutiles que j'avois faits depuis mon départ de la Corogne pour découvrir les progrès de ma Rivale.

Il ne parut point balancer après cet aveu. Vous ſerez ſatisfaite, me dit-il ardemment ; je vous promets toutes les lumières que vous deſirez. Qui ſait de quelle eſpérance il oſoit

oſoit ſe flatter ? Mais ſans s'expliquer davantage, il s'engagea, en me quittant, à ne ſe préſenter devant moi qu'avec des éclairciſſemens qui établiroient mon repos, & qui me rendroient la liberté de diſpoſer de moi-même. La ſatisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commiſſion dont je le croyois plus capable que perſonne, m'empêcha de lui repliquer.

Je le vis revenir au bout de ſix ſemaines avec la même ardeur. Mais la joie qui brilloit dans ſes yeux ſe diſſipa bien-tôt, lorſqu'il vit les miens chargés de pleurs après avoir entendu ſon récit. Il avoit fait le voyage d'Angleterre, où il me confeſſa que mon mari n'avoit point encore paru ; mais à force de recherches & d'informations, il avoit découvert quelques-uns des Matelots que mon mari avoit congédiés à Nantes. Il avoit appris d'eux, non ſeulement les circonſtances de votre départ de Sainte Hélène, & celles du malheur de mon frère, qui n'étoit mort qu'après ſon retour au vaiſſeau : mais encore, me dit-il, toutes

toutes les mesures que M. Cléveland avoit prises à Nantes pour la conclusion de son mariage avec Madame Lallin. Il me fit la description de tous les préparatifs de cette odieuse fête, où pour faire éclater sa joie par une galanterie extraordinaire, mon mari avoit fait présent de son vaisseau à quelques malheureux Nantois. S'il n'osa m'assurer que ses Matelots l'avoient vu célébrer, il m'en parla comme d'une chose certaine à leur départ, & je me souviens qu'il enveloppa le reste de son discours avec tant d'adresse, qu'il fit moins tomber mon attention sur ce qui pouvoit nourrir mes doutes, que sur tout ce qui paroissoit capable de confirmer mon infortune. Cependant le penchant d'un cœur passionné qui cherchoit à se flatter jusqu'au milieu du desespoir, me fit prendre encore cet affreux détail du côté le plus favorable. Je m'obstinai à rejetter tout ce qui n'étoit propre qu'à me donner la mort. Vous voyez, reprit doucement l'indigne Gelin, que votre sort est absolument éclairci. Non,

non,

non, interrompis-je les yeux baignés de larmes, je ne m'arrête point aut témoignage d'un Matelot; & pour une horrible vérité qui entraîne la déciſion de ma vie ou de ma mort, apprenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponſe le mit en fureur. Il me reprocha ſans ménagement ce qu'il oſoit nommer mon aveuglement volontaire; & feignant de regretter tout ce qu'il avoit fait pour moi, il proteſta qu'il étoit réſolu de ne me parler & de ne me voir jamais. Il ſe leva avec le même tranſport Je me levai auſſi, & l'envie de pleurer en liberté me fit gagner la porte ſans tourner même les yeux ſur lui. Peut-être s'attendoit-il que je l'euſſe arrêté; & voyant que je continuois de marcher, il m'appella pluſieurs fois en me conjurant de l'écouter un moment; mais je ſortis ſans lui répondre.

Dans quel excès d'abattement ne retombai-je pas tout d'un coup! plus miſérable en un inſtant, que je n'avois cru l'être dans tout l'eſpace qui s'étoit écoulé depuis mon départ.

part. O Dieu ! n'exercez de telles vengeances que ſur ceux qui les ont méritées par des crimes. Mes foibleſſes, que l'air de France avoit beaucoup diminuées, me reprirent avec leur prémière violence. J'en eus le même ſoir une plus dangereuſe que toutes celles que j'avois jamais eſſuyées. Cependant Gelin ſe préſenta dès le lendemain à la grille. Je balançai long-tems ſi je devois le recevoir. Enfin, toujours ardente à la moindre lueur d'eſpérance, je me figurai qu'il m'apportoit quelque nouvelle explication qui lui étoit échappée la veille. Je deſcendis au Parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur, & du changement qu'une ſeule nuit avoit mis dans ma ſanté. Les excuſes qu'il me fit de ſon emportement, & ſes proteſtations de zèle furent mêlées de quelques larmes. J'ai penſé, me dit-il, que pour finir une incertitude qui produit de ſi fâcheux effets, il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je ſuis prêt à partir. J'acceptai avidement cette offre, & je lui recommandai

au nom du Ciel de ne rien négliger pour s'instruire.

Je continuai ainsi d'être le jouet de cet imposteur ; car, après son retour, je ne puis douter que la relation qu'il me fit de son voyage, ne fût une fable inventée au gré de ses desirs, & proportionnée à la connoissance qu'il avoit de ma crédulité. Elle tendoit à confirmer tout ce qu'il m'avoit rapporté de Londres, mais par divers degrés, qui paroissoient être autant de ménagemens qu'il vouloit garder pour ma foiblesse. Chaque mot de son discours étoit néanmoins un coup mortel, il lui étoit même facile de le remarquer : & s'il est vrai qu'il m'aimât, comment concevoir qu'il ait pu prendre plaisir à me percer si cruellement le cœur ? Enfin je demeurai persuadée, sinon de la conclusion du mariage, dont il n'a jamais eu la hardiesse de me nommer le lieu & les témoins, du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une résolution certaine & inaltérable ; de sorte que la personne

qui

qui eſt venue ici me demander mon conſentement, a dû vous rapporter qu'il m'y avoit trouvée préparée. Auſſi ne balançai-je plus, après cette fatale déclaration, à prendre le parti de rompre éternellement avec le monde par des vœux ſolemnels. Les inſtructions que j'avois reçues en divers tems, m'avoient fait embraſſer la Religion Romaine. On m'accordoit aſſez d'eſtime & d'amitié dans cette Communauté, pour conſentir à recevoir mes engagemens. Quoique ce fût un préſent bien triſte à leur offrir, qu'une ſanté affoiblie par de ſi longues douleurs, la compaſſion l'auroit fait accepter, & je n'aurois pas différé long-tems l'exécution de ce deſſein, ſi les événemens qui l'ont ſuivi ne s'étoient ſuccédés ſi rapidement.

Mais vous, ma ſœur, qui ne m'avez jamais haïe, & que la ſeule malignité de mon ſort a pu faire perſiſter ſi long-tems dans des préventions ſi cruelles, n'avez-vous pas été touchée du ſpectacle que vous avez eu à l'Egliſe? Votre cœur n'a-t-il pas pris parti tout d'un coup pour

pour mon innocence ? Dites, m'avez-vous trouvé les apparences d'une femme ſans honneur & ſans foi, ou quelque choſe qui ne reſſemblât plus à ce que j'étois lorſque vous m'avez crue digne de votre affection ? Triſte ſcène ! Que le ſouvenir en ſeroit difficile à effacer ! A peine eus-je retrouvé la connoiſſance, que ne voyant plus autour de moi ni vous ni mes enfans, je vous redemandai tous avec des cris & des agitations qui firent fondre en larmes les perſonnes qui m'aſſiſtoient. J'envoyai auſſitôt ſur vos pas. On découvrit votre demeure. Vous, mon mari, mes enfans, vous demeuriez depuis long-tems à deux pas de Chaillot. O trahiſon de la fortune ! Hélas ! comment avois-je pu l'ignorer ? Dès le lendemain je conjurai le Chapelain de cette maiſon de voir M. Cléveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choſes, & je les lui répétai mille fois. La confuſion de tant de ſentimens me faiſoit tout craindre & tout deſirer enſemble. Dans quelques momens je me flattois encore. Il ſe

laiſſera toucher, il me reſtituera ſon cœur, il rendra juſtice au mien; j'attendis le retour du Chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint, & ſa réponſe fut un coup de foudre qui anéantit toutes mes eſpérances. Ne me demandez point de liaiſon dans le récit d'un diſcours ſi affreux, & dont l'impreſſion me trouble encore. Gelin paroît. Il venoit d'apprendre à Charenton, non ſeulement la conſommation de ma ruïne, mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeſte détail, & pour comble d'horreur il me propoſe de l'épouſer. Je le chaſſe avec indignation. Jugez dans quel état il me laiſſe; & le jour d'après, un bruit funeſte, qu'on ne peut empêcher de percer juſqu'à moi, m'apprend que mon mari eſt aſſaſſiné par ſes mains.

O ma ſœur! dans ce moment même où vous venez de me rendre la vie & l'eſpérance, je ſens que la force me manque au ſouvenir de ce que j'ai été capable de ſupporter. Mais ne ſerois-je pas ſortie du tombeau pour défendre ou pour venger mon

mon mari? Ah! je me ſerois ranimée dans les bras mêmes de la mort. Je me précipite auſſi-tôt de ma chambre pour voler à Saint Cloud. J'y allois à pied & ſans ſuite. Le Chapelain me demandant pardon à genoux de la part qu'il avoit eue malheureuſement au crime de Gelin, m'apprit que ce déteſtable aſſaſſin étoit arrêté, & que mon mari n'étoit pas mort. Il me repréſenta en même tems que ma préſence lui ſeroit non ſeulement inutile, mais que dans les ſentimens où il l'avoit laiſſé la veille, elle lui ſeroit peut-être à charge: enfin que ſi j'étois réſolue de le voir & de lui parler, la prudence & ma tendreſſe même me devoient faire choiſir des momens plus favorables. Je connoiſſois la ſageſſe de celui qui me donnoit ce conſeil. En me déterminant à le ſuivre, je pris ſur le champ une autre réſolution qu'il approuva, & que je me hâtai d'exécuter. J'avois appris que Madame étoit attendue à Chantilly. Je partis pour aller au devant d'elle, dans l'eſpoir d'exciter ſa pitié par la con-

fidence de toutes mes infortunes, & d'obtenir d'elle quelques témoignages de la protection dont elle m'avoit fait renouveller plusieurs fois les assurances.

J'ai su d'elle-même aujourd'hui qu'elle a pris la peine de vous raconter toutes les circonstances de ma visite ; mais sa générosité l'a peut-être portée à vous cacher avec quelle bonté & quelle ardeur elle daigna entrer dans mes peines & descendre jusqu'au soin de mes intérêts. Ce jour même, ma sœur, le plus important & je dirai hardiment l'un des plus agités, si je ne dois plus dire le plus triste & si je n'ose dire encore le plus heureux de ma vie, croirez-vous que ce jour même j'ai vu successivement avec elle le perfide Gelin & mon mari? Laissez-moi suivre l'ordre des momens, quoique je brûle d'arriver à celle de ces deux entrevues que j'ai le plus d'intérêt à vous expliquer. J'ai donc vu Gelin. J'ai vu ce monstre, souillé de ses crimes & de tous ceux que nous sommes en droit de reprocher à la fortune ; je

je l'ai vu chargé de chaînes dans le cabinet même de Madame. Je ne puis vous dire encore jusqu'à quel point la crainte du supplice l'a rendu sincère, car il faudroit comparer son récit avec quantité de circonstances que j'ignore : mais ne me croyant point assez proche de lui pour l'entendre, il a confessé à Madame qu'il étoit possédé depuis longtems d'une noire passion, qui a causé tous ses crimes & toutes ses fureurs; & je suis le malheureux objet qu'il a nommé. J'ai frémi. D'un coup d'œil j'ai parcouru tous les momens de ma vie depuis sa prémière arrivée dans l'Ile de Cube, pour m'assurer s'il n'y en avoit aucun qui portât quelque tache de ce poison. Dans l'idée où j'étois toujours que Madame Lallin étoit ma Rivale, il ne s'est rien présenté à ma mémoire qui m'ait causé la moindre allarme ; car s'étant toujours contenu avec moi dans les termes de la bienséance & du respect, une passion dont je ne m'étois jamais défiée ne changeoit rien à la nature de mes plaintes, & ne communi-

quoit rien de criminel à ſes ſervices ni à ma conduite. Auſſi le perfide a-t-il beaucoup inſiſté ſur l'infidélité de mon mari & ſur la violence de mes peines, qui l'ont excité autant que l'amour à favoriſer, dit-il, mon évaſion. Il a rejetté tous ſes crimes ſur ces deux cauſes; & lorsque Madame m'a forcée de paroître pour le confondre par ma préſence, ſa honte & ſes remords ne l'ont pas empêché de tenir le même langage. Je n'en étois donc pas moins convaincue de mon malheur, & du triomphe de ma Rivale. En vain Madame a pris parti contre moi, pour défendre & pour juſtifier mon mari. Tout ce que j'eſpérois de ſa bonté, étoit qu'elle pût lui inſpirer du repentir. La réponſe même du Conſiſtoire de Charenton, qu'elle a pris la peine de faire conſulter ce matin, n'a point ſervi à me donner d'autres eſpérances; & quand elle s'eſt obſtinée à me conduire elle-même à la maiſon de mon mari, où je l'ai ſuivie en tremblant, je me flattois bien moins de le trouver innocent, que de toucher ſon

son cœur par mes larmes, & d'obtenir peut-être de sa compassion ce que je n'osois plus attendre de son amour.

Et pour vous confesser les doutes qui me tourmentent encore, il ne m'a pas reçue comme on reçoit une femme qu'on n'a pas cessé d'aimer. Hélas! dois-je vous le dire? il a marqué de l'horreur à ma vue. Mes pleurs & mes soumissions ne l'ont pas attendri. Ma présence a rouvert ses blessures, & par un effet qui n'est propre qu'à la haine, j'ai vu son sang couler à grands flots. Dieux! cette image terrible trouble encore tout le mien. Mais que dis-je? J'ai vu mon ennemie entrer avec autant de confiance & d'empressement que d'audace, dans un lieu d'où j'étois comme chassée avec mépris. J'ai essuyé ses dédains & ses injures Mon cœur n'a pu les supporter. Mes forces m'ont abandonnée; & Madame elle-même, choquée de tout ce qui s'est passé à ses yeux, m'a pressée de sortir avec elle, sans me laisser un moment pour embrasser mes enfans. Elle n'a point ouvert la bouche en retournant à Saint Cloud, & lorsqu'elle

qu'elle m'a renvoyée ici dans ſon caroſſe, elle s'eſt contentée de m'exhorter à la patience, en me confeſſant qu'il reſtoit bien des choſes à éclaircir. O! ma ſœur, expliquez-moi donc quel eſt le bonheur que vous m'annoncez; car je ſuis prête à retomber dans toutes mes foibleſſes. Ces dernières idées m'accablent. Hâtez-vous de me ſoutenir. Je conçois bien que ſi mon mari eſt innocent, il peut me croire coupable. Qui ſait quelles idées il s'eſt formées de ma fuite? Mais que dois-je penſer auſſi de l'inſolence de ma Rivale? Je lui donne encore ce nom; puis-je oublier des ſoupçons que j'ai entretenus pendant quinze ans? Suppoſez Gelin le plus perfide des hommes: puis-je me déguiſer ce que j'ai vu ce jour même? Comment mon mari la retient-il dans ſa maiſon? Comment l'a-t-il menée ſi conſtamment à ſa ſuite? De quel droit prend-elle chez lui cet air de fierté & d'empire? Pourquoi lui prodigue-t-il des faveurs qu'il me refuſe? C'eſt bien moins mon innocence qui me coute à juſtifier, que la ſienne. Cependant

vous m'assurez qu'il m'a toujours aimée, & que jamais Madame Lallin ne m'a chassée de son cœur; que s'il a formé le dessein d'un nouvel engagement, ce n'est pas à elle qu'il pense à s'attacher; enfin ne m'assurez-vous pas qu'il m'aime, & que le seul desespoir lui fait chercher de la consolation dans de nouvelles amours, toujours prêt à me rendre son cœur?.. Ah! si je pouvois vous croire! Mais pourquoi ne vous croirois-je pas? Dois-je me défier de vous? N'êtes-vous pas ma sœur, la personne du monde à qui je dois le plus de confiance? Et quand vous seriez capable de me tromper, ne suis-je pas réduite à souhaiter plutôt de l'être, que de passer le reste de ma vie dans des tourmens insupportables?

Mon épouse, en finissant ainsi son récit, pressa Madame Bridge avec la même ardeur, de ne pas remettre jusqu'au lendemain à la délivrer d'une nouvelle espèce de peine, que les inquiétudes de la joie lui rendoient déja aussi difficile à soutenir que celles de la douleur. Elle auroit voulu quitter Chaillot à l'heure mê-

me, & venir me surprendre dans ma maison, au risque de tous les rebuts qu'elle pouvoit craindre encore avant nos éclaircissemens. Mais ma sœur, qui la voyoit extrêmement agitée, & qui ne s'étoit déja que trop apperçue de l'altération de son tempérament, résolut, avec beaucoup de sagesse, de calmer son cœur & son imagination par tout ce qu'elle put lui représenter de plus flatteur & de plus consolant. Modérez-vous, lui dit-elle, & que la confiance que vous devez à mon amitié, serve à vous faire passer tranquillement le reste de cette nuit. Reprenez haleine. Essuyez vos pleurs. Vous touchez à la fin de vos infortunes, & je prévois que de si longues traverses vont vous assurer un bonheur inaltérable. Elle évita ainsi tous les détails qui auroient pu renouveller ses agitations ; & lui faisant considérer qu'il étoit trop tard pour former la moindre entreprise avant la fin de la nuit, elle l'engagea insensiblement à prendre un peu de repos, comme un intervalle entre ses peines & les plaisirs qu'elle lui promettoit le lendemain.

HIS-

HISTOIRE DE M. CLEVELAND.

LIVRE DIXIEME.

AU lieu de chercher dans le sommeil un délassement qui ne lui étoit pas moins nécessaire, après les embarras d'une si fâcheuse journée, ma sœur n'en chercha que dans les réflexions de la prudence & dans les soins de l'amitié. Elle comprit d'abord que dans l'abbattement de corps & d'esprit où j'étois, un excès de joie pouvoit m'être aussi per-

nicieux qu'un excès de douleur, & qu'il falloit par conséquent me préparer par degrés à cette grande révolution. La difficulté n'étoit qu'à modérer l'ardeur de mon épouse ; mais elle compta que l'intérêt de ma santé seroit une raison assez forte pour lui faire surmonter son impatience. D'un autre côté ne se trouvant pas assez libre pour employer tous les moyens qu'elle auroit cru propres à ménager mon esprit, & ne voyant personne sur qui elle pût se reposer d'une commission si délicate, elle prit le parti de n'y employer que sa plume, en me donnant peu-à-peu par ses lettres des lumières qu'elle ne me croyoit point capable de supporter tout d'un coup. Elle fit l'essai de ce projet dès la même nuit. Comme elle étoit convenue avec M. de R. . . de ne m'avertir de sa captivité & de celle de mes enfans qu'après ma guérison, elle m'écrivit une lettre, sans date de jour & de lieu, dans laquelle elle me félicitoit de quelques heureux éclaircissemens, qu'elle

le feignoit d'avoir reçus sur sa route ; & s'emportant beaucoup contre la perfidie de Gelin, qu'elle accusoit de tous nos malheurs, elle finissoit en regrettant de n'être pas plus proche de moi, pour me faire de bouche un détail qu'elle seroit obligée de m'écrire successivement dans différentes lettres.

Un autre danger, qui n'étoit pas moins pressant, & qui demandoit des précautions dans le Monastère même, étoit celui qui pouvoit naître de l'entrevue de Fanny & de Cécile, dont les intérêts étoient trop différens pour n'en pas faire attendre quelques marques de haine éclatantes. Quelle espérance de faire regner la paix entre deux Rivales si tendres & si délicates, lorsqu'elles viendroient à se connoître, & qu'elles ne pourroient éviter de se voir ? A la vérité, mon épouse n'avoit aucune raison de se défier que Cécile fût celle qui devoit occuper sa place ; & ce n'étoit point des Religieuses, ni même de Madame qu'elle pouvoit sitôt l'apprendre : mais pour en éloigner toutes les occasions,

ma sœur résolut de prévenir Madame de R. & sa fille, & de les engager par bienséance à cacher les liaisons qu'elles avoient avec moi.

Elles les y trouva disposées. Cependant Cécile avoit une extrême impatience de voir mon épouse. Le portrait que je lui avois fait de ses charmes, excitoit moins sa curiosité, que ce qu'elle m'avoit entendu dire du changement de son caractère; parce qu'avec des inclinations simples & innocentes, elle avoit peine à concevoir que le goût de la vertu pût s'éteindre dans le cœur d'une femme bien née, & qu'elle vouloit savoir ce qui pouvoit y rester après cette perte. Ma sœur, qui m'a fait cent fois tous ces récits, se garda bien de lui inspirer tout d'un coup d'autres idées. La conciliation de tant d'intérêts, dont elle prévoyoit que le principal soin alloit tomber sur elle, demandoit mille sortes de ménagemens. Elle se contenta de recommander la discrétion à Cécile; & s'étant rendue auprès de mon épouse, qui l'avoit déja fait presser de passer chez

chez elle, toute son étude fut de lui faire approuver le plan qu'elle avoit formé pour me préparer à sa justification.

De son côté Cécile, à qui sa curiosité ne laissoit point de repos, s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour, & ne manqua point de s'y faire conduire aux momens où elle put espérer de la voir. On prit soin de la lui montrer à l'Eglise, ou plutôt s'y étant rendue aussi-tôt qu'on l'eut avertie qu'elle y étoit entrée, elle n'eut besoin d'aucun signe pour la distinguer tout d'un coup. Elle étoit en longs habits de deuil, comme je l'avois vue la veille, & comme M. de R. . . nous l'avoit représentée. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de son teint en recevoit tant d'éclat, qu'elle n'en eût pu choisir de plus propre à plaire, si l'on eût pu la soupçonner d'une pensée si frivole. Cécile ne se lassa point de la regarder. Elle eut les yeux continuellement fixés sur elle. Elle ne pouvoit se rassasier de cette vue. Loin de se pré-

prévenir de quelque ſentiment de mépris ou de haine, comme ma ſœur l'appréhendoit, elle fut touchée juſqu'au fond du cœur de l'air d'inquiétude & de triſteſſe qui regnoit encore ſur ſon viſage. C'étoit une eſpèce de charme qui agiſſoit ſur elle, & qui eut tant de force, qu'après l'avoir vue ſortir de l'Egliſe, elle ſe ſentit portée ſans réflexion à s'approcher de la place qu'elle venoit de quitter; & là, comme ſi elle eût trouvé de la douceur à reſpirer le même air & à rêver dans le même lieu, elle parut s'oublier pendant plus d'un quart d'heure.

A ſon retour elle rencontra ma ſœur, qui lui demanda la cauſe de l'air diſtrait qu'elle crut lui remarquer. Ah! je l'ai vue, répondit-elle ſans rien changer au ſérieux de ſon viſage: qu'elle eſt aimable! qu'elle a l'air touchant! que de charmes & de perfections! Si elle fait cette impreſſion ſur vous au prémier coup d'œil, reprit ma ſœur, que ſera-ce de lui parler & de la connoître? Car vous n'avez pas vu la moitié de ce qu'elle eſt; & ſi vous êtes ſi ſenſible

sible au mérite, ajouta-t-elle, non seulement vous l'admirerez, mais vous l'aimerez peut-être, & vous plaindrez ses malheurs. La tendre Cécile ne put entendre ce discours, sans laisser tomber quelques larmes. Elle conjura affectueusement ma sœur de ne pas s'opposer au desir qu'elle avoit de lier quelque sorte de connoissance avec elle, pour se procurer l'occasion de l'entretenir. Comme cette curiosité & ces pleurs mêmes pouvoient venir de quelque mouvement de jalousie, ma sœur, qui sentit redoubler ses craintes, lui recommanda de s'observer du moins dans ses discours, & de songer que l'infortune & la douleur méritent toujours d'être respectées.

Dès le même jour l'ayant vue descendre avec ma sœur & sa fille, qui l'avoient engagée par leurs instances à faire un tour de promenade au jardin, elle proposa à sa mère de les suivre, & elle pria deux Religieuses qui s'offrirent à l'accompagner, de faire naître sans affectation quelque prétexte pour les join-

joindre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté avec ma sœur & sa fille, une Dame Françoise qu'on vouloit faire instruire; mais se mêlant peu des affaires d'autrui, & ne voyant point indifféremment tout le monde à Chaillot, elle n'avoit pas poussé sa curiosité plus loin. Cependant, ayant remarqué deux personnes inconnues qui entroient au jardin, elle jugea que ce qu'elle avoit appris les regardoit, & ma sœur se hâta de lui expliquer leur avanture d'une manière propre à éloigner ses soupçons. Elle fut frappée de la physionomie de ces deux Etrangères, & la jeunesse de Cécile attirant sur-tout ses regards, elle s'attachoit avec complaisance à la considérer; lorsque les deux Religieuses s'étant tournées vers elle en croisant son allée, firent naître civilement l'occasion que Cécile desiroit. Ma sœur redoutoit toujours les suites d'un entretien qu'elle ne pouvoit plus détourner. Après les prémières civilités, on acheva ensemble le tour de l'allée; & loin de se séparer, Fanny fut la prémière

à proposer de faire un autre tour. Ma sœur remarqua que son attachement pour cette nouvelle compagnie augmentoit à mesure que Cécile se mêloit dans l'entretien, & que marchant sur la même ligne, elle tournoit à tous momens la tête pour la regarder. Elles paroissoient toutes deux également attentives aux mouvemens l'une de l'autre, & comme étonnées de trouver tant de plaisir à se voir & à s'entendre. On continua de se promener aussi longtems que la saison le permettoit ; & lorsqu'en se retirant on passa vers le quartier où Fanny étoit logée, ma sœur fut encore plus surprise qu'après l'aversion qu'elle lui avoit marquée pour toutes sortes d'amusemens & de compagnies, elle proposât aux deux Etrangères de venir se délasser dans son appartement. Sa proposition fut acceptée avec joie. On passa une partie de la soirée à s'entretenir avec autant de familiarité & de douceur, que si l'on s'étoit connu depuis longtems. Fanny avoit placé Cécile auprès d'elle. Elle la combla de caresses, & en se

quittant

quittant elle parut la voir partir à regret.

Il n'étoit pas surprenant que mon épouse prît de l'inclination pour une jeune personne qui avoit mille qualités charmantes, & ne la connoissant point, elle n'avoit aucune raison de la regarder avec d'autres yeux que ceux de l'admiration & de la tendresse, que sa seule figure étoit capable d'inspirer. Mais Cécile, qui m'aimoit toujours avec la même ardeur, & qui devoit redouter d'autant plus Fanny qu'elle éprouvoit elle-même le pouvoir de ses charmes, comment se rendoit-elle si aisément à une inclination qui paroissoit combattre ses plus chers intérêts ? Le cœur connoit il jamais les raisons qui peuvent justifier ses panchans? Aussi touchée peut-être de la satisfaction qu'elle trouvoit auprès de mon épouse que de celle qu'elle avoit ressentie auprès de moi, elle cédoit à l'impression du plaisir présent, & j'étois oublié dans les momens qu'elle passoit avec elle. Bientôt cette ardeur de la voir augmenta tellement, qu'elle étoit du matin au soir dans sa cham-

chambre. Ma sœur & sa mère, qui prévoyoient tôt ou tard un éclaircissement dangereux de la part de Fanny, & qui les regardoient comme destinées un jour à se haïr, la faisoient souvent appeller pour interrompre des communications qui les allarmoient. Elle obéissoit sans résistance; mais aussi-tôt qu'elle pouvoit se dérober aux yeux de sa mère, elle se hâtoit de retourner où son panchant l'entraînoit.

Pendant ce tems-là j'étois languissant dans mon lit, sans pouvoir me remettre du trouble que m'avoient causé le discours de Madame & la vue de mon épouse. J'avois reçu la lettre de ma sœur par les mains de M. de R.... qui me déguisant toujours ce qui étoit arrivé, feignit, en me la remettant, de la tenir d'un Exprès que les Dames m'avoient dépêché pendant leur route. Il en ignoroit la principale partie, & ma sœur le faisoit servir adroitement à ses vues. Je crus devoir garder avec lui le même secret, quoique les espérances vagues & tardives qu'elle vouloit m'inspirer, ne fissent pas sur

moi

moi l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mon cœur n'étoit plus capable de se laisser tenter par des possibilités & des vrai-semblances. Son sort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à des motifs d'espérance, ses desirs mêmes étoient éteints ; ou si dans ses agitations passionnées il souhaitoit aveuglément de retrouver Fanny avec son innocence, il n'en étoit que plus malheureux en revenant bien-tôt à sentir qu'il s'étoit occupé d'une chimère.

Cependant tant de démarches & de soins me faisant juger qu'elle étoit pressée d'un sincère repentir, j'examinois si ce sentiment étoit du moins une réparation suffisante pour les cruels outrages que j'avois reçus. Je pesois l'offense & l'expiation. Indépendamment de l'honneur, qu'il étoit peut-être aisé de mettre à couvert en prenant le parti de se retirer dans quelque solitude éloignée des hommes, je me demandois si le retour d'un cœur qui m'avoit trahi pouvoit jamais compenser un amour aussi tendre & aussi constant que le mien, si j'avois par conséquent le moindre

moindre espoir de retrouver mon bonheur en retrouvant l'objet dont je l'avois fait dépendre ; & si la privation absolue n'étoit pas moins insupportable qu'une possession imparfaite & pleine de trouble, qui me laisseroit à gémir autant sur ce que j'aurois retrouvé, que sur ce qui me manqueroit toujours. Affreuse situation ! disois-je ; on m'offre tout ce que j'ai desiré pour être heureux, & je me sens moins d'ardeur que de répugnance à l'accepter. Es-tu donc changée, misérable Fanny, ajoutois-je en m'attendrissant, & ces charmes invincibles qui t'avoient acquis tant d'empire sur toutes mes affections, ont-ils perdu leur pouvoir ? Ne t'ai-je pas vue au contraire plus belle & plus touchante que jamais ? Achève donc ta victoire. Qui t'empêche ? Je combats pour toi. Que te manque-t-il pour te faire adorer, si tu ès telle que tu devois toujours être, & que tu parois encore ? Mais, malheureuse ! reprenois-je ; qu'as-tu fait de ton honneur & de ta vertu ? Ce n'est pas toi que je retrouve, c'est ton fantôme ;

tôme ; car je faisois consister tes charmes dans les qualités inestimables de ton cœur, & je n'ai plus d'espérance de les y retrouver. Je me représentois en même tems Cécile, pure, innocente, simple dans sa conduite & dans ses desirs, faisant pour moi le prémier usage de la bonté de son cœur & de la tendresse de ses sentimens. Cette charmante image achevoit d'imposer silence à tous les mouvemens qui s'élevoient en faveur de Fanny ; & si je desespérois d'être heureux sans elle, je m'obstinois à chercher d'un autre côté le dédommagement d'un bonheur auquel je ne devois plus prétendre.

M. de R.... ne fit pas difficulté de m'apprendre que Madame s'étoit fait amener Gelin, & qu'elle l'avoit entretenu secrettement pendant plus d'une heure. Mais il n'étoit pas mieux informé que le Public des circonstances de cet entretien. D'ailleurs toute son attention étoit tournée vers sa femme & sa fille, dont il ne s'appercevoit pas que ses plaintes & ses sollicitations parûssent avancer beaucoup la liberté. Il se passa

plus

plus de quinze jours, pendant lesquels il pressa inutilement tous ses amis, sans en trouver même un seul, qui osât solliciter ouvertement pour lui, tant la rigueur de la Cour commençoit à se déclarer contre les Protestans. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut ordre de se rendre à Saint Cloud; & sa joie fut égale à sa surprise, lorsque Madame, après lui avoir fait quelques reproches de ce qu'il avoit paru se défier de sa protection, lui présenta une Lettre de cachet qui portoit la délivrance de quelques Dames Angloises nouvellement renfermées à Chaillot. Leur nom y étant expliqué avec quantité d'autres circonstances, on ne pouvoit s'y méprendre. C'étoit la meilleure voie que cette excellente Princesse avoit cru pouvoir employer pour éviter les difficultés & les longueurs. Elle avoit représenté au Roi que ma Sœur reprenant la route de notre Patrie avec sa fille & deux personnes qui les accompagnoient, elles avoient été arrêtées par un mal-entendu, & contre l'intention de S.

M. qui avoit toujours traité les Etrangers avec toutes sortes de faveurs. Sa recommandation avoit eu tout le succès que le Roi ne pouvoit lui refuser, sur-tout pour des Dames de sa Nation, & dans une conjoncture où ce Prince cherchoit à lui marquer sa reconnoissance. Mais comme le trouble de la douleur avoit empêché M. de R...de se souvenir de mes enfans lorsqu'il étoit venu porter ses prémières plaintes à Madame, le transport de sa joie ne lui permit pas non plus d'y penser en recevant une grace si inespérée. Il n'en eût pas couté plus de peine pour les faire comprendre dans l'ordre du Roi; au lieu que dans la suite, cette seconde faveur fut moins faicile à obtenir. Madame ignoroit comme moi que mes deux fils eussent été arrêtés; car sa bonté qui alloit jusqu'à s'informer tous les jours de l'état de mes blessures, lui auroit fait compter pour quelque chose le plaisir de remettre dans les bras d'un père tendre ce qu'il a de plus cher.

C'étoit par des actions de cette na-

nature, dont tout le cours de sa vie avoit été composé, que cette incomparable Princesse sembloit se préparer au coup funeste qui la menaçoit. Malheur terrible, & sur lequel je ne passerois pas si rapidement, si la bienséance me permettoit de relever, comme le sujet de mon affliction particulière, l'objet des pleurs & des regrets publics. Cependant n'est-il pas des égaremens pardonnables à la douleur? J'oserai dire qu'épuisé de forces, comme je l'étois déja, je n'en aurois pas trouvé assez pour résister au spectacle que j'eus le même jour à Saint Cloud, si la Princesse n'eût pris soin elle-même de modérer un desespoir dont elle s'apperçut, par les consolations qu'elle connoissoit propres à me fortifier. Jour étrange, où je trouvai la source d'un nouveau bonheur dans un des plus grands malheurs de ma vie!

Ce fut un quart d'heure après avoir communiqué l'ordre du Roi à M. de R... qu'ayant pris quelques rafraichissemens convenables à la saison, elle ressentit tout d'un coup

de si violentes douleurs, que les Médecins qui s'apperçurent du changement de son visage & de l'altération de son pouls, desespérérent au même moment de sa vie. Le bruit en vint aussi-tôt jusqu'à moi. Je ne consultai rien. Le zèle suppléa à mes forces. Me faisant porter dans un fauteuil sur les bras de mes gens, j'arrivai au Château, qui retentissoit des cris d'une foule de peuple que le malheur public avoit déja assemblé. J'étois trop connu pour trouver de la difficulté au passage. J'entrai; hélas! dans quel état vis-je Madame! Déja pâle, défigurée, les lèvres livides, & les yeux presque éteints. Ses convulsions l'agitoient toujours avec la même violence. Elle jettoit par intervalle des cris aigus, qui pénétroient les assistans d'horreur & de compassion. Tous les secours qu'on la forçoit d'accepter sembloient augmenter ses douleurs. Ciel! quelle impression ce spectacle ne fit-il pas sur moi! J'étois debout, appuyé sur les bras de deux de mes gens. Je sentis plus d'une fois mes forces prêtes à défaillir.

lir. La Princeſſe m'apperçut. Elle me fit ſigne d'approcher. Les accès de ſon mal ne faiſant que redoubler continuellement, elle ne put tout d'un coup ſe compoſer aſſez pour m'expliquer ſes volontés; de ſorte qu'étant près d'elle, j'eus pendant plus d'un quart d'heure le cruel tourment de la voir ſouffrir ſous mes yeux, & de recevoir autant de coups mortels que je lui entendois pouſſer de cris & de ſoupirs. Enfin, ſon courage lui faiſant ſurmonter un moment la force de ſes peines: Je meurs, me dit-elle d'une voix baſſe. Les vues du Ciel ſont impénétrables, & je dois les adorer. Vous perdez une amie. Je vous aurois réconcilié avec votre épouſe. Un autre achèvera mon ouvrage. Je la crois innocente, & je ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand, que j'ai envoyé à Bayonne. Comme ma douleur & ma reconnoiſſance ne pouvoient s'expliquer que par mes ſoupirs & mes tranſports: Vous vous agitez trop, reprit-elle en ſe faiſant un nouvel effort; votre propre ſituation ne

vous permet pas d'être ici. Allez, & quand vous ſerez heureux, ſouvenez-vous que j'ai pris part à votre bonheur. Je me jettai à genoux pour lui exprimer la violence de mes ſentimens. Elle m'ordonna de retourner chez moi. On m'offrit quelque ſecours pour m'aider à lui obéir. Ma réſolution néanmoins étoit de demeurer dans ſa chambre, appuyé contre une fenêtre, où ma foibleſſe me contraignit de me faire conduire; mais m'ayant encore appreçu, elle me fit ſigne de la main de me retirer.

Je paſſai dans l'anti-chambre, où je me jettai dans le fauteuil qui avoit ſervi à m'apporter; & le viſage couvert de mes deux mains, autant pour cacher mes larmes que pour éviter la vue de tout ce qui pouvoit interrompre ma douleur, j'adreſſai au Ciel toutes les plaintes que mes continuels malheurs m'avoient rendues ſi familières. Hélas! étoient-elles capables d'obtenir du Ciel ce qu'il refuſoit à la grandeur, à la beauté, à tous les charmes & à toutes les vertus réunies! Madame

expira

expira avant la nuit, sans que rien eût pu suspendre un moment ses douleurs. J'entendis les gémissemens dont la tendresse publique accompagnoit son dernier soupir; & n'ayant plus rien de favorable à espérer dans un lieu où je recevois un coup si funeste, je repris aussi-tôt le chemin de ma maison.

Mais cette dernière réflexion fut vérifiée au même moment par la rencontre du... qui se présenta pour me saluer en me voyant sortir de l'appartement. Il prit un air affligé. Vous me voyez doublement sensible à la perte commune, me dit-il d'un ton affecté; car je sens tout à la fois la vôtre & la mienne. Dans le malheur qui s'obstine à vous poursuivre, vous ne sauriez trop regretter une Princesse qui vous estimoit, & dont la protection vous étoit assurée. Cependant, ajouta-t-il, si vous faites quelque fonds sur mon amitié, soyez sans inquiétude pour votre famille & pour celle de M. de R... Nous ne serons pas long-tems à vous trouver d'autres Protecteurs. Il me croyoit sans doute informé de

tout ce que j'ignorois, & la promesse qu'il me fit aussi-tôt de veiller lui-même à l'éducation de mes deux fils, auroit pu me faire ouvrir les yeux sur une partie de ce qu'on m'avoit caché, si les lettres que je recevois continuellement de ma Sœur ne m'eussent rassuré contre toutes sortes de défiances. Je pris donc ses offres & ses promesses pour une suite de ses anciens artifices, & croyant ma famille & celle de M. de R... en sureté, je me flattai que mon innocence suffiroit desormais pour me défendre. Cependant, voulant suivre le dessein que j'avois formé de me défaire honnêtement d'un homme si dangereux, je le remerciai de ses sentimens, & j'éloignai d'autant plus les lumières que j'aurois pu tirer du reste de son discours, que j'affectai de ne rien dire de ma famille, & de faire toujours retomber le mien sur le malheur présent qui devoit nous occuper. Il m'offrit de m'accompagner jusqu'à ma maison pour y passer la nuit. J'eus l'adresse d'écarter en-

encore cette propoſition, ſous divers prétextes qui ne pouvoient l'offenſer. Enfin, lorsque je me diſpoſois à lui dire adieu, il me demanda ce que j'avois réſolu de faire de mon aſſaſſin, & ſi je n'entrois pas dans les vues de Madame, qui avoient toujours été de lui ſauver la vie. Ma réponſe ne fut pas incertaine. Oui, lui dis-je, je lui pardonne malgré toutes les raiſons que j'ai de le haïr, & je renonce volontiers au droit que j'ai de ſolliciter ſon ſupplice: mais la curioſité me porte à ſavoir de lui-même pourquoi il en vouloit à ma vie. Cette ſincérité fut une indiſcrétion. La conduite de Madame avoit été ſi prudente, que n'ayant communiqué le ſecret de cette affaire qu'à un petit nombre de perſonnes dont elle connoiſſoit la ſageſſe, il ne s'en étoit répandu dans le Public que les circonſtances qui avoient éclaté d'elles-mêmes, c'eſt-à-dire, mes bleſſures & la hardieſſe d'un ſcélérat qui avoit entrepris de m'aſſaſſiner en plein jour. Le... lui-même n'y ſoupçonnoit point d'autre myſtère qu'une

vengeance méditée, qu'il regardoit comme la ſuite d'une querelle ordinaire. Mais lorſqu'il m'entendit parler d'anciennes raiſons de haine, & du deſir que j'avois d'entretenir le Priſonnier, il conçut qu'il étoit échappé quelque choſe à ſa pénétration, & la curioſité qu'il eut de l'entendre devint beaucoup plus vive que la mienne. Il ne m'en témoigna rien; mais comme on n'avoit accordé juſqu'alors à perſonne la liberté de le voir, il penſa d'abord à ſe la procurer. En ſuppoſant les Officiers de la Juſtice diſpoſés à ſuive les intentions de Madame, c'étoit ma volonté qu'ils devoient conſulter. Cette penſée lui fit venir celle de m'engager dès le même ſoir à faire déclarer au Bailly que je me déſiſtois de toutes ſortes de pourſuites, & que je le priois ſeulement d'attendre pour relâcher Gelin, que j'euſſe tiré de lui quelques éclairciſſemens dans la priſon. Je me fis d'autant moins preſſer, qu'il employa les motifs les plus touchans de l'humanité & de la Religion. C'étoit me livrer néanmoins à la malignité

lignité de deux ennemis, qui n'avoient besoin que d'être liés pour me perdre.

Mais ne m'étoit-il pas pardonnable de manquer de prudence dans l'abbattement où j'étois ? J'arrivai chez moi si pâle & si épuisé de forces, que mes gens se demandoient l'un à l'autre en pleurant, quand je recevrois le triste office que je venois de rendre à Madame. M. de R... étoit absent. Je n'avois que Madame Lallin à qui je pûsse parler avec une certaine ouverture. Je lui confessai que je ne croyois plus ma mort éloignée ; & que pour comble de malheur, ma vie qu'elle voyoit à l'extrémité, n'étoit pas plus en danger que ma vertu & ma raison ; car cette opiniâtreté du sort, ajoutai-je, qui s'attaque à tout ce qui m'est cher, & qui non content de ma ruïne, se plaît à détruire tout ce qui est propre à me soutenir ou à me consoler ; cette conspiration de tout ce qui me touche ou qui m'approche, à me troubler l'esprit & à me déchirer le cœur, triomphe enfin de ma patience, & me

réduit au dernier desespoir. On m'avoit mis au lit; je tournai le visage contre mon chevet en finissant ces paroles, & le pressant de tout ce qui me restoit de force, je me livrai aux noirs sentimens que cette pensée étoit capable de m'inspirer. Ainsi, soit pour l'esprit, soit pour le corps, j'étois comme au dernier terme où l'infortune & la douleur pûssent me réduire.

Ce n'est pas sans raison que je fais observer cette triste époque. Il falloit faire connoître la mesure de mes maux, pour donner une juste idée du changement qui étoit prêt à les suivre; car si mon desespoir étoit monté au plus terrible excès, il touchoit à sa fin, & par des révolutions inespérées c'étoit dans les horreurs d'une situation si funeste que le Ciel alloit faire lever l'aurore de mes plus beaux jours. Prodige de sa puissance! O que le passage est doux d'un abîme de deuil & d'amertume à des commencemens de joie & d'espérance! Mais comment ferai-je comprendre ce changement à ceux qui ne l'ont jamais

mais éprouvé ? Qu'ils ne perdent pas un mot de ma narration, s'ils veulent être bientôt plus attendris par les excès de ma joie, qu'ils ne l'ont été par tous mes malheurs.

L'inquiétude que Madame Lallin eut pour ma vie, lui fit employer tant d'adresse & d'efforts pour me faire accepter quelques soulagemens, qu'elle dut enfin mon consentement à ses importunités plutôt qu'à ses persuasions. Je pris quelques liqueurs fortes, qui ranimérent un peu mes esprits. Ma foiblesse avoit eu presque autant de part que la douleur, à l'espèce d'égarement où j'étois tombé; ainsi je me trouvai, sinon avec moins de tourmens, du moins avec plus de vigueur animale pour les supporter. Madame Lallin n'oubliant pas que les Chirurgiens recommandoient sans cesse qu'on ne me permît point de m'abandonner à mes réflexions, crut cette précaution encore plus nécessaire dans le redoublement de tristesse où elle me voyoit ; & lorsqu'elle se fut efforcée en vain de faire changer d'objet à mon imagination, elle se

figura que ne pouvant y réuſſir, il valoit mieux me parler du ſujet même de mes peines, que de me laiſſer ſeul à les dévorer. Dans cette idée elle m'engagea adroitement à lui raconter ce que j'avois vu à Saint Cloud, & ce que je penſois du tragique accident qui nous avoit enlevé Madame. Je ſatisfis ſa curioſité avec ardeur. Je commençai un détail d'autant plus touchant, que mon cœur s'intéreſſoit à chaque circonſtance, & qu'en repréſentant le malheur de cette Princeſſe, je faiſois le récit de mes propres peines. Je n'omis pas un ſoupir, un regard, un mouvement de Madame, ni ſur-tout une des précieuſes paroles qu'elle m'avoit adreſſées, & qui étoient gravées au fond de mon cœur. J'ignore ſi ce fut avec réflexion que Madame Lallin m'arrêta au milieu de mon diſcours, ou ſi ce fut la ſeule envie d'attirer de plus en plus mon attention au dehors, en la partageant par des queſtions vagues & ſouvent interrompues; la ſuite des événemens ne m'a jamais permis de l'apprendre d'elle-même: mais

mais lorſquelle m'eut entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle s'agita ſur ſa chaiſe en me regardant avec ſurpriſe. Etonné moi-même de ſon mouvement, j'attendis qu'elle s'expliquât. Vous ne me paroiſſez pas auſſi frappé que moi, me dit-elle, de cette étrange déclaration de Madame. Quoi! au dernier moment de ſa vie elle vous a proteſté qu'elle croyoit votre épouſe innocente! Madame Lallin n'ajouta rien, & je demeurai ſans pouvoir lui répondre. Nous continuâmes long-tems de nous regarder d'un air interdit. Elle paroiſſoit attendre quelque éclairciſſement que je ne lui donnois point. J'attendois d'elle de mon côté quelque autre réflexion qui pût faciliter ma réponſe; ou plutôt, pénétré tout d'un coup de la manière dont cette queſtion s'étoit préſentée à mon eſprit, je tâchois de rapprocher cent idées qui ſe choquoient dans leur confuſion; & voulant trop embraſſer d'une ſeule vue, je n'appercevois rien qu'à travers d'épaiſſes ténèbres.

Il eſt certain que dans mes funeſtes

nestes préjugés, d'ailleurs plein du trouble que j'avois ressenti à la vue de Madame, j'avois fait peu d'attention au témoignage qu'elle avoit rendu à Fanny. Peut-être même qu'avec plus de réflexion je n'y eusse reconnu, comme dans toutes ses démarches précédentes, qu'une bonté trop crédule & portée d'elle-même à s'aveugler. Mais soit que le prémier mouvement d'une personne aussi desintéressée que Madame Lallin fît sur moi des impressions moins suspectes, soit que le Ciel touché de mes peines eût marqué ce moment pour les finir, je considérai ce que je venois de me rappeller sous une face toute différente. Plus je vins à démêler mes idées, plus je crus voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus paroître impossible. Car Madame n'ayant pu me tromper en expirant, il ne m'étoit pas permis de douter qu'elle n'en eût l'opinion qu'elle m'avoit marquée. Or cette Princesse n'ignoroit pas que Fanny étoit partie de Sainte-Hélène avec Gelin. D'où je concluois qu'il y avoit

avoit quelque myſtère dans ſa fuite qui pouvoit s'accorder avec ſon innocence.

Je communiquai ce raiſonnement à Madame Lallin. Il fit la même impreſſion ſur elle. Cependant, continuai-je, je n'ai à lui reprocher que ſa fuite; car dans ſa conduite ni dans ſes inclinations, je n'ai jamais rien remarqué qui m'ait pu faire ſoupçonner ſa vertu. Depuis que le hazard me l'a fait retrouver à Chaillot, je n'entens parler que de ſes larmes; en verſe-t-on tant pour un crime volontaire? Et ſi je l'accuſois d'avoir marqué trop peu d'impatience pour ſe juſtifier, depuis qu'elle me ſait ſi près d'elle, ou trop peu d'ardeur pour me revoir, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt douce & timide, & que ſentant peut-être bien des apparences contre elle, l'incertitude & la crainte l'arrêtent plus que ſes remords? D'ailleurs elle m'a fait parler par le Chapelain, elle a mis Madame dans ſes intérêts, elle eſt venue ici avec elle, & j'ai aſſez remarqué dans ſes yeux & dans tous ſes mouvemens qu'elle étoit furieuſe-

sement agitée. Pourquoi me chercher, si elle me hait? Pourquoi tant de regrets & de pleurs, si elle m'a quitté volontairement? Pourquoi se plaindre de ma dureté & gémir même de mes projets de séparation, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trahi?

A mesure que ces réflexions s'étendoient dans mon esprit, je sentois des mouvemens de cœur que j'avois peine à contraindre; & dans le tems même que je les combattois encore, il me sembloit que j'aurois trouvé une douceur extrême à m'y livrer. J'interrogeois Madame Lallin. J'interrompois ses réponses pour lui faire aussi-tôt d'autres questions. Je me tournois à tous momens dans mon lit, avec l'inquiétude d'un homme pressé qui ne peut se fixer à rien. Dans certains momens j'aurois poussé volontiers un cri de joie, & le moment d'après je tombois dans une sombre méditation qui me replongeoit dans toutes mes peines. Mais quelle explication donner à cette fuite, repris-je en m'adressant à Madame Lallin? Croyez-vous que Gelin,

adroit

adroit & hardi comme vous le connoissez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant son sommeil & le mien ? Ou plutôt ne lui auroit-il pas persuadé, le matin, que j'étois allé au Port, & que je souhaitois qu'elle y vînt avec moi ? Il l'auroit ainsi trompée d'autant plus barbarement, qu'il auroit abusé de la soumission aveugle qu'il lui connoissoit pour toutes mes volontés. Quelle auroit été sa surprise en se voyant au pouvoir d'un perfide ! Dieux ! l'aura-t-il du moins respectée. . . . . Mais je m'abandonne à des craintes insensées. Le Capitaine François étoit un homme d'honneur, qui n'aura pas favorisé les lâches entreprises d'un infame ravisseur. Lui, son épouse, vous verrez que ce traître de Gelin les aura tous séduits par des affectations d'honneur & de vertu. N'avoit-il pas eu l'adresse d'en imposer à mon frère, qui étoit le plus éclairé & le plus prudent de tous les hommes ! Hélas ! avec quelle facilité n'aura-t-il pas fasciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'es-

L'espérance, qui s'insinuoit ainsi dans mon cœur, y faisoit déja renaître des sentimens si tendres, que j'avois besoin de tous mes efforts pour les modérer. Madame Lallin s'en apperçut, & je dois lui rendre cette justice, qu'elle contribua à les augmenter par ses réflexions, comme elle avoit servi à les faire naître par son prémier étonnement. Elle étoit si éloignée de s'attribuer quelque part à nos infortunes, qu'elle prit ce moment pour achever de m'attendrir, en me confessant ce qui s'étoit passé entre elle & Fanny le jour que j'avois reçu la visite de Madame. J'ignorois, me dit-elle, qu'elle fût avec la Princesse, & le péril où j'appris que vous étiez m'ayant fait accourir à votre appartement, je fus surprise au dernier point de me trouver vis-à-vis d'elle à l'entrée de votre antichambre. Quelques mouvemens de chagrin, que je devois bien pardonner à sa situation, la portérent à me traiter avec mépris, & dans la prémière chaleur je ne pus m'empêcher de lui faire une réponse piquante. C'est

une

une cruauté que je me reprocherai toute ma vie. J'en fus punie sur le champ par la douleur que j'eus de la voir tomber sans connoissance, & faire éclater son desespoir en mille manières aussi-tôt qu'elle fut revenue à elle-même. Ah! je n'oublierai jamais ce triste spectacle, ajouta Madame Lallin. Les fausses douleurs & les fausses vertus n'ont point un langage si touchant ni des procédés si naturels.

Dès le même jour, me dit-elle encore, je vous aurois appris cette avanture, & je vous aurois confessé mes remords; mais vous n'étiez point en état de m'entendre. J'ai toujours différé par les mêmes raisons. Aujourd'hui que vos propres sentimens m'encouragent, je puis vous découvrir les miens avec liberté; je ne ferai plus difficulté de vous dire ... Elle s'arrêta en finissant ces derniers mots, comme si elle eût craint de s'être trop engagée. Je la priai de continuer avec la même franchise, en lui protestant que mon cœur ne pouvoit être flatté par un endroit plus sensible. Elle se fit presser longtems.

longtems Que vous dirai-je, reprit-elle enfin ? Si vous me forcez de parler, je me ferois violence auſſi pour me taire. J'ai penſé bien des fois que dans vos nouveaux projets d'engagement, on pouvoit vous reprocher un peu de précipitation ; qu'une femme que vous retrouvez dans un Couvent, & que ni la violence, ni l'âge, ni l'altération de ſes traits n'ont pas forcée de ſe retirer du monde, méritoit d'être entendue ; que ſes pleurs étoient une autre raiſon qui demandoit d'être approfondie ; qu'il y a des événemens dont il ne faut jamais juger par les apparences ; qu'on riſque d'ailleurs beaucoup plus qu'on ne s'imagine, à ſe priver de ce qu'on a cru long-tems néceſſaire à ſon bonheur ; parce que ſi le cœur trouve toujours aiſément de quoi s'amuſer, il ne rencontre pas deux fois ce qui eſt capable de le rendre heureux. Elle ajouta qu'à la vérité Cécile étoit aimable, mais que ſi je voulois qu'on s'expliquât ſincérement, j'étois accoutumée à Fanny, & que dans un caractère tel que le mien ces habitudes ne ſe rompent

rompent jamais. Elle fut interrompue au milieu de ce discours par l'arrivée de M. de R. . . Il m'apportoit une lettre de ma sœur, que je lus avidement. Elle étoit plus flatteuse encore que les précédentes, & quoiqu'elle ne m'apprît rien de plus clair, la disposition où j'étois me fit prendre chaque motif d'espérance pour un nouveau degré de certitude. Mon sang bouilloit dans mes veines, mais c'étoit d'une chaleur délicieuse, & dont tous les mouvemens sembloient me rendre autant de degrés de force & de vie. Je me contraignis néanmoins devant M. de R. . . Après m'avoir entretenu un moment de la mort imprévue de Madame, il me dit que nos deux familles demeurant sans défense par un si funeste accident, il étoit résolu d'aller passer quelques jours à Rouen, pour s'assurer si elles pouvoient s'y arrêter sans péril; mais qu'avant son départ il vouloit voir panser mes plaies, & savoir des Chirurgiens quel rapport il en devoit faire à ma sœur. Je consentis à lui donner cette satisfaction sur le champ. Avec beaucoup

coup de foibleſſe on me trouva des ſignes ſi heureux, qu'ils firent mieux augurer que jamais. Je demandai du papier; & dans l'ardeur de mille ſentimens, qu'il m'étoit impoſſible d'éclaircir, j'écrivis ſeulement ces deux mots à ma ſœur : „ Ah! ſi „ vous ne prenez pas plaiſir à me „ tromper, ne ſuſpendez pas plus „ long-tems ma vie ou ma mort. " Mais ce qui paroîtra fort étrange, c'eſt qu'après avoir relu ce que je venois d'écrire, toute la force des ſentimens dont j'étois rempli, ne m'empêcha point de me ſouvenir de Cécile. J'ajoutai quelques lignes, par leſquelles je me plaignois à ma ſœur du ſilence qu'elle paroiſſoit affecter ſur cette chère perſonne, & je la priois dans les termes les plus tendres de ne rien perdre de l'affection qu'elle avoit toujours marquée pour elle. M. de R... me quitta le même ſoir, pour aller faire les préparatifs de ſon voyage.

Le mêlange de tant de paſſions qui m'avoient agité, & la fatigue de la joie comme celle de la douleur, me fit tomber preſque auſſi-tôt dans le

le plus profond ſommeil que j'eûſſe goûté depuis long-tems. Il fut même accompagné de pluſieurs ſonges agréables, qui me firent reſſentir ſans interruption pendant toute la nuit, mille douceurs auxquelles je n'aurois oſé me livrer pendant le jour. Le nouvel appareil qu'on avoit mis à mes bleſſures, contribua auſſi ſans doute à me procurer un repos ſi néceſſaire après tant de trouble. Il étoit presque midi, lorſque je m'éveillai. Je fis appeller Madame Lallin, & ſes dernières réflexions n'étant point ſorties de ma mémoire, je lui confeſſai qu'elles avoient fait aſſez d'impreſſion ſur moi pour me porter à ſuivre ſon conſeil. Je ne m'étois endormi qu'après avoir pris cette réſolution. Si j'avois ma œur avec moi, lui dis-je, je ne ous chargerois point d'une comiſſion qui n'eſt pas ſans difficulté, ur-tout après le démêlé que vous vez eu avec Fanny. Mais je n'aue vous à qui je puiſſe donner ma onfiance; & quand il lui reſteroit uelque reſſentiment, elle l'oublieit après vous avoir entendue. Mon

impatience ne me permet point de retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui. J'irois moi-même, ajoutai-je, je ne perdrois pas un instant, si j'osois me fier à mes espérances, & si je ne me défiois encore plus de mes desirs. Allez, rapportez-moi les éclaircissemens que vous me reprochez vous-même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la triste Fanny, épargnez-lui tout ce qui pourroit sentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle. Je ne demande à retrouver que son cœur & sa vertu. Madame Lallin accepta ma proposition avec zèle. Mais elle jugea que pour préparer mon épouse à une visite qu'elle avoit si peu de raison d'attendre, je devois la lui faire annoncer par un de mes gens, avec quelques témoignages d'honnêteté & d'affection qui pûssent prévenir ses défiances. Je donnai les mains à tout, & sur le champ je fis partir Drinck, le plus fidèle de mes domestiques.

J'employai le tems, jusqu'à son retour, à conjurer Madame Lallin d'entrer fidèlement dans mes vues,

à lui dicter des expreſſions, à lui recommander ſur-tout de mettre de la douceur dans ſes prémiers termes & juſques dans ſes regards, & de ne rien préſenter d'effrayant à l'imagination de Fanny. Enfin nous vîmes arriver Drink. Son viſage ne me promit rien de favorable. Il devinoit ce qui étoit capable de me réjouïr ou de m'affliger. Sa Maîtreſſe, me dit-il triſtement, étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie! m'écriai-je en ne ſaiſiſſant que trop vîte tout ce qu'il y avoit d'affreux pour moi dans cette nouvelle traiſon de la fortune. Hélas! que deviennent mes eſpérances! Elle eſt partie, continuai-je, avec le même tranſport, parce qu'après la mort de Madame, dont elle avoit gagné adroitement l'eſprit, il ne lui reſte plus perſonne ſur qui elle oſe faire l'eſſai de ſes artifices. Elle eſt partie, n'en doutez pas, parce que demeurant découvert, elle a ſenti combien il lui ſeroit difficile de m'en impoſer à moi-même. En un mot, elle a des eſpéré de me tromper. Madame

Lallin, à qui j'adreſſois ces furieuſes paroles, convint que j'avois raiſon d'être irrité d'un tel contretems. L'état de ma ſanté ſuffiſoit ſeul pour arrêter une femme, à qui l'on auroit ſuppoſé pour moi les moindres ſentimens d'eſtime & de conſidération. Nous fimes répéter pluſieurs fois à Drink la réponſe qu'il m'avoit rapportée. Enfin, dans l'obſcurité où elle nous laiſſoit, Madame Lallin me pria de ſuſpendre mon jugement, & d'approuver le deſſein qu'elle avoit d'aller prendre elle-même des informations à Chaillot. Mais je me rendois digne de tous les nouveaux malheurs que je craignois, en cédant ſi facilement à mes défiances. Toutes les Puiſſances du Ciel étoient occupées de mon bonheur; & dans le tems que je m'affligeois encore de quelques apparences chagrinantes, j'avois déja aſſez de ſujets de me croire heureux pour mourir peut-être de joie, ſi la prudence de ma ſœur ne m'eût ménagé toutes ces connnoiſſances par degrés. De quels traits n'ai-je pas beſoin pour expliquer tant de miracles?

On n'a pas perdu de vue sans doute la tendre liaison qui s'étoit formée entre Fanny & Cécile. Loin de s'altérer par l'habitude, elle s'étoit fortifiée de jour en jour jusqu'à faire délibérer à Madame de R. . . . & à ma sœur, s'il ne valoit pas mieux interrompre tout-à-fait ce commerce, que de les exposer toutes deux à se haïr tôt ou tard autant qu'elles paroissoient s'aimer. Il étoit dur d'en venir à ce remède ; mais lorsque non contentes de se voir continuellement & de se combler de caresses, elles demandérent à Madame de R.. la permission de passer ensemble la nuit comme le jour, ma sœur qui se crut obligée d'épargner à Cécile des chagrins qu'elle croyoit inévitables, ne balança plus à presser sa mère de rejetter cette demande, & de faire naître même quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de R. . . entrant dans cette vue par des raisons toutes différentes, pria ma sœur d'être témoin des ordres qu'elle étoit résolue de donner à sa fille. Sans prendre un autre ton que celui de l'amitié, elle ne laissa

pas de lui reprocher sérieusement la préférence qu'elle donnoit sur elle à une Etrangère ; & venant en particulier au desir qu'elle marquoit de prendre un lit dans son appartement, elle lui demanda si elle se souvenoit bien des engagemens qu'elle avoit avec moi, & si elle ne craignoit point de me chagriner en se liant si étroitement avec une Dame dont elle savoit bien que j'étois peu satisfait.

Cécile parut fort affligée de ce discours. Elle ne fit aucune réponse. Ses yeux qu'elle tenoit baissés, & quelques larmes qu'elle laissa couler, marquoient autant d'embarras que de tristesse. Enfin pressée de parler, elle lâcha la bride à ses pleurs, & elle pria sa mère de l'écouter. Vous outragez Madame Cléveland lui dit-elle, mais vous ne la connoissez pas. Il est surprenant que Madame Bridge, qui n'ignore pas plus que moi son innocence & ses malheurs, me laisse le soin de la justifier. Je ne puis vous cacher qu'ayant pris autant de bonté pour moi, que j'ai conçu pour elle de respect & d'affection, elle m'a confié toute l'histoire de ses peines.

J'en

J'en fais assez pour me croire obligée, non seulement par les loix de l'amitié & de la reconnoissance, mais encore par celles de l'honneur & du devoir, à lui sacrifier le penchant que j'ai pour son mari, & à n'épargner ni soins ni repos, ni ma vie même, pour le porter à lui rendre la justice qu'il lui doit. Je n'aurai pas besoin d'efforts, ajouta-t-elle; je n'ai pas oublié les sentimens qu'il conserve pour elle: c'est un cruel mal-entendu qui a séparé deux cœurs faits l'un pour l'autre. Je trahis le secret de mon amie: mais vous, reprit-elle en s'adressant tendrement à ma sœur, comment laissez-vous languir si long-tems l'innocence & la vertu? A quoi tient-il que vous ne fassiez savoir à son mari qu'elle est plus digne que jamais de ses adorations, & qu'il lui a fait, en m'aimant, une infidélité dont il doit gémir toute sa vie? Je sai vos motifs; & l'état où il est encore, me force de les approuver. Mais croyez-vous que l'ignorance de son bonheur ne lui soit pas plus mortelle que ses blessures? Hâtez-vous, reprit-elle encore. Je

ſouhaite leur réconciliation plus que je n'ai deſiré mon mariage, lorſqu'il m'a été permis de ſuivre le panchant de mon cœur.

Des ſentimens ſi généreux, exprimés avec l'air de tendreſſe & de naïveté qui accompagnoit ſes moindres diſcours, firent tant d'impreſſion ſur ma ſœur, qu'elle ſe leva avec tranſport pour l'embraſſer. Elle confeſſa qu'ayant entretenu mon épouſe dès le jour de leur arrivée, elle avoit pris les mêmes idées de ſon innocence, & qu'elle n'avoit pas perdu de vue un ſeul moment l'ouvrage de notre réconciliation. Enſuite, faiſant des excuſes à ſa mère de lui avoir caché une circonſtance ſi importante, elle n'eut pas de peine à la faire convenir que dans les termes où j'en étois avec ſa fille, la bienſéance & l'amitié même avoient exigé d'elle les ménagemens qu'elle avoit obſervés. Mais elle revint auſſi-tôt à Cécile, dont elle ne ſe laſſoit point d'admirer les ſentimens. Elle la félicita d'être ſi tendre, ſi bonne, ſi généreuſe, & elle recommença vingt fois à l'embraſſer. Il ne fut plus queſ-

tion

tion de lui interdire l'appartement de son amie. Madame de R.. bientôt convaincue elle-même de l'innocence de mon épouse, comme elle l'étoit déja de son mérite, ne fut pas la moins ardente à lui faire toutes les réparations qui convenoient à sa vertu. Ainsi Cécile eut toute la liberté qu'elle desiroit, de vivre avec elle. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa mère & ma sœur commencérent aussi à ne les plus quitter un moment. Toutes les vues & les résolutions se formoient de concert; & jusqu'aux lettres que ma sœur continuoit de m'écrire, en suivant toujours son prémier plan, qu'elle fit goûter à ses trois amies, chacune y fournissoit quelque chose, avec le même zèle & le même intérêt.

M. de R. . . n'avoit pas été admis tout d'un coup à leur secret, par la seule résistance de Cécile, qui craignoit que cette connoissance ne refroidît un peu son amitié, qu'elle me croyoit nécessaire dans la triste condition où j'étois réduit. Cette injustice n'étoit pardonnable qu'à sa

fille. Auſſi ma ſœur crut-elle devoir enfin à l'attachement qu'il m'avoit toujours témoigné, l'ouverture & les communications les moins réſervées. S'il ne perdit point ſes eſpérances ſans regret, il fut aſſez généreux pour ne rien diminuer de l'affection qu'il avoit conçue pour moi & pour ma famille. Auſſi-tôt même qu'il ſe crut bien éclairci, l'intérêt de Fanny lui devint auſſi cher que le mien. Il fit, ſuivant les lumières qu'il reçut de ma ſœur, pluſieurs démarches qui devoient ſervir à mon propre éclairciſſement. Le ſoin qu'il prit de mes enfans, fut encore un nouveau mérite aux yeux de leur mère & aux miens. Il lui procura la ſatisfaction de les embraſſer, en la conduiſant deux fois au Collège de Louis le Grand. Etant Catholique, elle fut peu effrayée de les y voir renfermés pour leur éducation. C'étoit à quelques Religieux de cette Maiſon, qu'elle devoit les lumières qui l'attachoient à l'Egliſe Romaine; & l'étude qu'elle avoit apportée à les connoître, lui avoit fait prendre pour toute leur Société des ſentimens fort oppoſés à l'opinion.

nion que je m'en étois formée trop légèrement, sur la conduite d'un Particulier mal intentionné pour son Corps. Cependant son chagrin fut extrême, lorsqu'apprenant la révocation de l'ordre de la Cour, que M. de R... avoit obtenue par la protection de Madame, elle sut que nos enfans n'y étoient point compris, & qu'il falloit de nouvelles sollicitations pour obtenir leur liberté.

En portant ce nouvel ordre à Chaillot, M. de R. prit des arrangemens fort sages pour le départ & le voyage des Dames, qu'il étoit toujours résolu de conduire à Rouen chez Mylord Clarendon. La mort de S. A. R. ne fit que le confirmer dans ce dessein, & le porta même à l'exécuter avec plus de diligence. Mais il n'avoit pas prévu que le changement qui étoit arrivé à l'égard de mon épouse, alloit faire naître plusieurs difficultés. La proposition de se séparer fut un coup terrible pour Fanny & pour Cécile. Ma sœur en fut elle-même embarassée. Le succès de son plan lui paroissoit dépendre de sa présence; & n'ayant pas moins d'in-

quiétude pour sa fille, que M. de R.. pour la sienne, elle ne pouvoit accorder le desir qu'elle avoit de demeurer, avec la nécessité où elle étoit de partir. Cependant, comme l'état où j'étois encore, ne lui permettoit pas d'entreprendre si-tôt l'éclaircissement qu'elle me préparoit, & qu'elle ne pouvoit même se montrer chez moi sans m'apprender une partie de son avanture, qui m'auroit toujours laissé de l'inquiétude pour mes enfans, il lui vint à l'esprit que le voyage de Rouen ne changeroit rien à ses desseins, & que sept ou huit jours qu'elle employeroit à conduire sa fille & Cécile chez Mylord Clarendon, serviroient au contraire à me donner le tems de me rétablir. Elle pensa aussi que le séjour de Fanny à Chaillot ne pouvant plus servir qu'à redoubler son impatience & son chagrin, il seroit utile à son repos & à sa santé de sortir un peu de sa solitude, & de faire une espèce de promenade avec ses amies. Cécile fut ravie de ce plan. Fanny eut à combattre le regret qu'elle avoit de s'éloigner de moi : mais lorsque ma sœur, qui

se

se confirma de plus en plus dans ce nouveau projet, lui remit devant les yeux que des préjugés tels que les miens, ne pouvoient se dissiper en un moment; que la précipitation pouvoit m'être aussi pernicieuse qu'à elle; enfin que l'ardeur devoit céder à la prudence, elle la fit consentir à partir dès le lendemain avec elle. Vous êtes adorée, lui dit flatteusement ma sœur, & sûre, malgré tous les ressentimens passés, de reprendre bien-tôt tout votre ascendant sur le cœur de votre mari: mais considérez que nous avons des plaies à fermer, & que de tous les coups qu'il a reçus de Gelin, les plus sanglans ne sont pas les plus difficiles à guérir.

La visite que je reçus le même jour de M. de R... & le soin particulier avec lequel il s'assura de l'état de mes blessures, n'étoient qu'une commission dont il avoit été chargé par les Dames. Son témoignage ayant achevé de les rendre tranquilles, elles partirent le lendemain sous sa conduite. Ma sœur m'a raconté que ce voyage s'étoit fait avec tant d'agrément, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de faire ob-

ſerver ce nouvel air de joie à ſes compagnes, & de les en féliciter comme d'un heureux préſage. Fanny ſembloit avoir oublié toutes ſes peines. Elle étoit charmée de ſe revoir en quelque ſorte à la tête de ſa famille, & de ſe trouver comme rétablie dans une partie de ſes droits. Cécile l'entretenoit dans cette gayeté, par cent queſtions tendres & badines. Elle la traitoit tantôt de ma prémière femme, tantôt affectant un air ſérieux, elle lui marquoit de l'embarras ſur le rôle qu'elle auroit à ſoutenir avec moi dans notre prémière entrevue Me dira-t-il encore qu'il m'aime ? demandoit-elle ; & cet agréable badinage les occupa pendant toute la route. Etant proche de Rouen, Madame de R.... qui étoit zélée Proteſtante, leur propoſa de s'arrêter à Quevilly, pour aſſiſter au Prêche. Ce Bourg, le ſeul avec Charenton où l'exercice de la Religion Réformée fût ſouffert publiquement dans le voiſinage de la Cour, eſt à peu de diſtance de Rouen, & n'étoit alors habité que par des familles Proteſtantes. Il y avoit des écoles pour les

les enfans de l'un & l'autre sexe. Cécile y avoit été élevée, & Madame de R. . . . ne laissoit point passer d'année sans y venir renouveller sa ferveur avec elle. Outre ce motif ordinaire, comme elle se croyoit à la veille de quitter sa Patrie pour se retirer en Angleterre, elle vouloit proposer à la Nourrice de Cécile, qui ne subsistoit que d'une pension honnête qu'elle lui faisoit à Quevilly, de quitter aussi la France pour la suivre. C'étoit un Dimanche; & le jour n'étant point avancé, elle comptoit qu'après avoir satisfait à sa piété & à sa reconnoissance, il resteroit assez de tems pour arriver chez Mylord Clarendon avant la nuit.

Mon Epouse, qui avoit embrassé la Religion de France, étoit la seule à qui cette proposition pût déplaire; mais sa complaisance l'ayant fait céder à l'inclination des autres, elle consentit à les accompagner, avec l'intention néanmoins de demeurer dans quelque maison du Bourg tandis qu'elles seroient à l'Eglise. Le concours du peuple leur fit connoître en arrivant, que c'étoit l'heure du Sermon.

L'ardeur

L'ardeur de Madame de R... ne lui permit point d'aller descendre à l'auberge. Elle pria mon épouse de trouver bon qu'elle fît arrêter le carosse à la porte du Temple, & qu'elle y entrât avec ma sœur & les autres. Fanny s'étant fait conduire au lieu qu'on lui marqua pour les attendre, la vue d'un grand nombre de personnes qui passoient pour aller au Temple, la fit demeurer un moment à les considérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques Laquais. Toute son attention, qui étoit divisée d'abord par la multitude, se réunit malgré elle sur une femme qui s'arrêta au milieu de la rue pour la regarder. Ce n'étoit point un visage qu'elle crût connoître, mais elle y trouvoit de la ressemblance avec quelque chose qu'elle se souvenoit d'avoir vue. D'ailleurs la curiosité de cette étrangère se déclaroit d'une manière fort extraordinaire. Outre ses regards, qui paroissoient animés par quelque intérêt pressant, elle avançoit le corps & la tête avec une action si vive qu'on l'eût crue prête à s'élancer. Elle faisoit deux pas pour s'avancer vers Fanny,

ny, & elle se retiroit au même moment. Elle sourioit, comme si elle eût espéré de se faire reconnoître par ce signe d'intelligence & d'amitié; & reprenant aussi-tôt son sérieux, elle paroissoit craindre de s'être mépriſe. Enfin, s'appercevant que son agitation causoit de l'inquiétude à Fanny, elle s'approcha d'elle au moment qu'elle se retiroit: Mes yeux me trompent-ils, lui dit-elle, & n'ai-je pas le bonheur de parler à Madame Cléveland?

Cette voix n'étoit point inconnue à mon épouse. Cependant, ne voyant rien qui répondît aux prémières idées qu'elle lui fit rappeller, elle balançoit si elle devoit lui confesser son nom dans un lieu où elle n'étoit point sans quelque défiance. Mais l'étrangère, déja certaine de ce qu'elle demandoit, n'attendit pas sa réponse. Quoi! s'écria-t-elle en se précipitant pour l'embrasser, ni vous ni Rem que j'apperçois, vous ne reconnoissez pas Madame Riding? Hélas! est-elle donc hors de votre mémoire & de votre cœur? Fanny, saisie d'étonnement, se laissoit serrer entre ses bras sans avoir la force de lui répon-

pondre, car ſes yeux ne lui rendoient point le même témoignage que ſes oreilles. Si elle reconnoiſſoit effectivement Madame Riding au ſon de la voix, tout le reſte ne s'accordoit point avec le ſouvenir qu'elle conſervoit de cette chère amie. Elle voyoit une femme, de la même taille à la vérité, mais extrêmement maigre; brune, ou plutôt noire, ſans teint & ſans fraîcheur, les yeux presque éteints, les mains & les bras décharnés; & Madame Riding étoit d'une groſſeur qui l'obligeoit quelque fois de ſe plaindre de ſon embon point; elle étoit d'une blancheur admirable; elle avoit de la vivacité dans le teint & dans les yeux; enfin jamais deux figures n'ont été ſi différentes. Outre des raiſons ſi fortes, Fanny croyoit Madame Riding morte depuis long-tems. je l'en avois aſſurée. Que de ſujets, ſinon de réſiſter tout-à-fait à des témoignages préſens, du moins de tomber dans une eſpèce d'incertitude où il entroit preſque autant de frayeur que de ſurpriſe! Cependant Madame Riding, car c'étoit elle-même, c'étoit cette généreuſe

néreuse & fidèle compagne de nos infortunes, étoit suspendue au cou de sa chère amie, & baignoit son visage de ses larmes. Que je suis heureuse, répéta-t-elle vingt fois! Que je dois de reconnoissance au Ciel! Ah! que lui rendrai-je pour tout ce qu'il m'accorde aujourd'hui! Mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cléveland? Où est-il? Qu'il me tarde de l'embrasser! N'êtes-vous pas tous deux ce que j'ai de plus cher au monde? Que j'ai soupiré, continua-t-elle, que j'ai langui après le bonheur que j'obtiens! J'en prens le Ciel à témoin. Je n'ai pas vécu depuis le cruel desastre qui nous a séparés. Ses soupirs étouffoient sa voix, & dans le transport où elle étoit, elle n'avoit de libre que le cours de ses pleurs.

Fanny revint peu à peu de son étonnement; & ne pouvant plus méconnoître sa meilleure amie, malgré le changement que l'âge, la fatigue & la douleur avoient mis dans toute sa figure, elle lui rendoit ses embrassemens avec la même ardeur. Un spectacle si tendre attira les regards

gards de tous les paſſans. Enfin, étant montées dans une chambre où elles pouvoient s'entretenir ſans réſerve, leurs cœurs achevérent de ſe livrer aux plus vifs ſentimens de l'amitié. Hélas! s'écria Fanny, qui n'avoit point encore eu la force d'ouvrir la bouche, eſt-il donc vrai que le Ciel ſe diſpoſe à finir mes peines? Après m'avoir exercée par tant de douleurs & d'amertumes, ſe prépare-t-il à m'accorder toutes ſes faveurs? Précieux augure! Eſt-il permis à mon cœur de s'y livrer? Car ſi vous avez cru que rien ne pouvoit ſurpaſſer vos malheurs, c'eſt que vous avez ignoré les miens. Ah! que je ſuis ſure d'émouvoir votre tendreſſe & votre pitié! Vous reverrez Cléveland. Puiſſe votre retour..... Mais, reprit-elle après s'être interrompue, je ne veux point troubler un moment ſi doux par des pleurs que la joie ne me faſſe pas répandre. Hâtez-vous de me dire à quel heureux coup du Ciel je dois le bonheur de vous revoir, vous que j'ai crue morte, & dont j'ai pleuré ſi long-tems la perte avec celle de ma fille. Dites-moi d'où vient

vient ce changement qui ne m'a pas permis de vous reconnoître, & ce voile étrange que mes yeux ont encore peine à percer. Madame Riding lui promit de la satisfaire; mais ne m'obligez pas, lui dit-elle, d'entreprendre à l'heure même un récit qui demande plus de tranquillité & de préparation. Je me bornerai aujourd'hui à ce qui vous intéresse, & je vous réserve d'autres détails pour quelque jour, où il me coutera moins de me priver moi-même du plaisir de vous entendre.

Je crois, continua-t-elle, qu'il ne vous sera jamais moins impossible qu'à moi d'oublier le terrible moment de notre séparation. La succession des jours & des années, les vicissitudes du sort, la variété des objets & des événemens n'ont pas de pouvoir sur des impressions de cette nature. Il ne faut qu'un mot ou un signe pour en rouvrir toutes les traces. Rappellez-vous donc ces affreuses circonstances, où plus touchée de votre infortune que de la mienne, & succombant à ma douleur autant qu'à ma lassitude, je fus saisie par les

cruels

cruels Rouintons, & traînée avec une barbare violence au milieu de cette troupe de tigres. Je vous perdis de vue au même moment ; mais tandis qu'ils paroiſſoient tenir conſeil ſur ma deſtinée, la frayeur mortelle où j'étois, ne m'empêcha pas d'appercevoir votre fille, qu'un de ces furieux gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de miſérables qui venoient d'être dévorés à nos yeux, & dont l'exécution m'étoit encore préſente, m'annonçoit le ſort auquel je devois m'attendre avec cette innocente créature. Dans une ſi horrible extrémité, je ne laiſſai pas de penſer à vous, & de vous chercher encore des yeux. Mon cœur, abîmé dans ſes propres peines, étoit encore ſenſible aux vôtres. Je ſongeois que tôt ou tard vous ne pouviez éviter le même traitement ; & je l'aurois eſſuyé avec moins d'horreur, ſi j'euſſe pu ne rien craindre pour vous. Des cris, des préparatifs, un air moqueur & cruel que mes Gardes affectérent en me regardant, me firent juger que je touchois au moment de mon ſupplice. Je vis allu-

allumer le bucher. Tremblante j'invoquai le Ciel, & je lui demandai pour une autre vie, la pitié qu'il paroiſſoit me refuſer dans celle dont j'allois ſortir.

Cependant, en me dépouillant des peaux qui me ſervoient d'habits, mes Bourreaux s'apperçurent que j'étois d'un ſexe différent du leur. La ſurpriſe qu'ils marquérent à cette vue, & la diligence avec laquelle ils s'aſſurérent auſſi de celui de votre fille, me donnérent des eſpérances que mon trouble ne m'empêcha point d'approfondir. Je m'attachai à ſuivre tous leurs mouvemens. Ils s'aſſemblérent. Je remarquai que l'étonnement de ceux qui avoient reconnu mon ſexe, ſe communiquoit à tous leurs compagnons, & que les plus éloignés s'approchoient d'eux pour les écouter. Après quelques momens de délibération, ils revinrent à moi, & me déliant les mains avec plus d'humanité, ils me conduiſirent à la queue de leur troupe, où je reconnus aiſément que j'étois au milieu de leurs femmes. Ils apportoient après moi votre fille, qu'ils remi-

remirent assez doucement entre mes bras. Jene doutai point que leur usage ne fût d'épargner les femmes dans leurs barbares & sanglantes exécutions, & j'ai su depuis plus certainement que les Sauvages les plus inhumains de l'Amérique ont cette espèce de respect pour la nature.

Votre récit m'a fait trembler, interrompit mon épouse; mais de quelques craintes que je fusse alors agitée, j'appris ensuite de Cléveland que ma fille avoit été épargnée par les Rouintons, & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. Il ne s'est jamais expliqué si clairement sur votre sujet, ajouta-t-elle, & ses réponses équivoques m'ont toujours laissé quelque incertitude. J'ignore, reprit Madame Riding, d'où pouvoient lui venir ces lumières; car j'ai perdu vos traces depuis ce jour funeste, & mille vains efforts que j'ai faits depuis tant d'années, m'avoient ôté l'espoir de les retrouver : mais si vous permettez que j'abrège mon récit, pour venir tout d'un coup à ce que vous devez souhaiter d'entendre, je passerai aujourd'hui sur mes

mes longues & pénibles courſes, ſur les affreuſes ſouffrances qui ont changé ma figure & mes traits juſqu'à vous empêcher de me reconnoître, ſur cent incidens merveilleux qui exciteront tantôt votre pitié, tantôt votre admiration; ſur les peines mêmes, les ſoins, les inquiétudes que m'a couté la garde & l'éducation de votre fille..... Que dites-vous de ma fille, interrompit encore Fanny? N'étoit-elle pas déja morte avant que les Sauvages nous euſſent fait prendre des routes différentes? Non, répondit Madame Riding; mais de grace, ſuſpendez un moment votre attention.

Loin d'avoir ſuccombé alors à la miſère qu'elle partagea néceſſairement avec moi, un ſecours inviſible paroiſſoit la défendre contre toutes ſortes d'accidens. D'ailleurs j'employai continuellement tous mes ſoins à la garantir, non ſeulement des injures de l'air & de tout ce qui pouvoit nuire à ſa ſanté dans un âge ſi tendre, mais des moindres mouvemens qui euſſent été capables de troubler ſon repos. J'eus même l'art

de lui composer, de divers sucs & du jus des viandes les plus mal apprêtées, une liqueur si saine & si nourrissante, qu'elle ne se seroit pas mieux trouvée des alimens les plus délicats de l'Europe. Ainsi je fus assez heureuse, pendant plus de deux ans que je passai en Amérique, pour conserver une vie qui m'étoit devenue beaucoup plus chère que la mienne. Mais laissons aujourd'hui le détail de tant d'avantures extraordinaires. La Providence du Ciel avoit marqué un terme aux agitations de ma vie. D'heureux hazards me conduisirent dans un Port François, où je trouvai un vaisseau prêt à faire voile en Europe. Quoique je ne pusse quitter l'Amérique sans regret, incertaine si je ne vous y laissois pas après moi, & moins sûre encore du sort qui m'attendoit dans un autre Pays, l'impuissance où j'étois de faire la moindre démarche pour vous chercher, la difficulté de vivre, & l'espoir de vous rejoindre tôt ou tard dans notre Patrie commune, où je ne pouvois douter que vous ne fussiez ramenée

quelque jour par vos propres desirs, me déterminérent enfin à saisir une occasion que j'étois menacée de ne plus retrouver. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher trésor; & suivant la route du Capitaine, nous arrivâmes au Havre de Grace après deux mois de navigation. Quoi! s'écria Fanny avec une vive émotion, ma fille a vécu jusqu'en France! Votre fille n'est pas morte, interrompit Madame Riding. Elle est pleine de vie & de santé. Elle jouït de tout le bonheur que la fortune n'a pu refuser à ses charmes, & je ne serai pas deux jours à la remettre entre vos bras; mais ayez assez d'empire sur vous-même pour m'écouter jusqu'à la fin.

Le cœur de Fanny étoit trop agité pour se composer si facilement. Elle n'auroit pas été capable de l'attention qu'on lui demandoit, si sa curiosité n'eût été aussi impétueuse que tous ses autres sentimens. Après lui avoir laissé un moment pour se remettre, Madame Riding reprit ainsi son discours. La joie que je ressentis de me voir en Europe ne me

délivroit pas d'une inquiétude beaucoup plus vive, qui venoit du mauvais état de ma fortune. J'avois peu d'argent. A peine me restoit-il de quoi me conduire en Angleterre; & sans compter le desagrément de reparoître dans ma famille avec la livrée de l'infortune & de la misère, j'appréhendois qu'après tant d'années d'absence, un retour si imprévu ne fût pas agréable à ceux que j'avois laissé maîtres de mon héritage. Le Capitaine étoit honnête-homme. Je lui confiai une partie de mes embarras. Il n'hésita point à m'offrir son secours, & tel qu'il me l'expliqua aussitôt, je crus pouvoir l'accepter sans honte. Vous êtes Protestante, me dit-il; toute ma famille l'est aussi, & j'ai une sœur riche & âgée, à qui le seul zèle de la Religion est capable d'inspirer de l'affection pour vous. Je suis sûr qu'elle sera fort ardente à vous servir, lorsqu'elle joindra à ce motif le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui présenterez, & je prévois qu'elle sera charmée de lui servir de mère. Il ajouta qu'elle demeuroit à Queville,

villy, qui étoit comme le centre de la Religion Proteſtante en Normandie, & qu'indépendamment du parti qu'il me propoſoit, je trouverois cent moyens de m'établir honnêtement dans un lieu où la généroſité & le zèle étoient les vertus de tous les Habitans. Je goûtai cette ouverture, moins dans la vue de fixer ma demeure & mon établiſſement hors de ma Patrie, que pour me mettre à couvert de la néceſſité préſente, & me procurer les moyens de vous rejoindre. A tant de civilités, le Capitaine ajouta celle de me conduire lui-même chez ſa ſœur. Elle nous reçut avec toute la bonté qu'il m'avoit fait eſpérer. Votre fille lui gagna cœur dès le moment de notre arrivée. Son prémier ſoin fut de la faire baptiſer; car mes traverſes paſſées ne m'avoient point encore permis de penſer à ce devoir. La cérémonie ſe fit avec éclat, & tous les Habitans du Bourg s'accordérent à nous combler de careſſes & de bienfaits.

L'emploi que je fis de ma liberté & de mon repos, fut de m'in-

former de tout ce qui pouvoit me conduire à la connoiſſance de votre ſort. J'écrivis à Londres & dans tous les Ports de France. Ce ſoin, le ſeul qui m'ait occupé depuis mon ſéjour à Quevilly, & le chagrin que j'ai reſſenti continuellement de le voir inutile, ſont les ſeules amertumes qui ayent troublé la douceur de ma vie. L'éducation de votre fille m'auroit cauſé de l'inquiétude, parce que la naiſſance de mes Bienfaiteurs ne répondant point à leur zèle ni à leurs richeſſes, j'aurois appréhendé que l'air & le commerce d'un Village n'euſſent mal ſervi à la former d'une manière digne de vous. Mais le Ciel, à qui cet enfant étoit cher, lui préparoit d'autres reſſources. Une Dame Proteſtante que la Religion amenoit tous les ans à Quevilly, eut le malheur d'y perdre ſa fille unique, âgée comme la vôtre d'environ trois ans. Elle fut mortellement affligée de cette perte. C'étoit l'enfant de ſes prières & de ſes larmes. Elle ne l'avoit obtenu du Ciel qu'après pluſieurs années de mariage, & ſon âge ne lui en promet-

mettoit point d'autres. Dans le desespoir où elle étoit, son mari, pour la consoler, lui proposa de se charger de votre fille, qu'ils avoient vue plusieurs fois entre mes bras, & qui passoit dans le Bourg pour un enfant de distinction, dont la fortune avoit maltraité la famille. Il suffisoit de la voir pour l'aimer. Cette mère désolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus sollicitée aussi-tôt de lui accorder une satisfaction qui dépendoit de moi. Quantité d'honnêtes gens avec lesquels j'ai formé quelque liaison, me représentérent que je ne pouvois rien espérer de plus heureux. En effet, je regardai cet incident comme un coup du Ciel, & je n'eus pas besoin, pour me rendre, des conditions avantageuses qu'on m'offrit pour moi-même. Cependant après m'être assurée, par des informations certaines, du rang honorable que le Gentilhomme & son épouse tenoient en France, comme je l'étois déja de la droiture & de la générosité de leur caractère, je crus qu'il me restoit à prendre une précaution. Ce fut d'exiger

un Ecrit ſigné de leur main, par lequel ils reconnoîtroient que l'enfant qui leur étoit confié n'étoit pas né d'eux, & que l'ayant reçu de moi, il n'y avoit point de tems ni de circonſtances où je ne fuſſe en droit de le rappeller ſous ma conduite. Ce ſoin me parut d'autant plus néceſſaire, que l'intention du Gentilhomme étoit non ſeulement de l'adopter, mais de cacher dans ſon Pays la perte qu'il avoit faite, & qui ſe trouvoit ſi heureuſement réparée. Sa demeure ordinaireeſt éloignée d'environ trente lieues, & la fille qu'il venoit de perdre aiant été nourrie depuis ſa naiſſance à Queville, il ſe flattoit que le ſecret de cette ſubſtitution ſeroit toujours ignoré. Il ſouhaita par la même raiſon que je continuâſſe de vivre à Queville. Je me plaignis beaucoup d'une condition ſi dûre; mais comme je lui avois confeſſé ſans vous nommer, & ſans m'ouvrir ſur le fond de nos infortunes, que j'avois peu d'eſpérance de vous revoir jamais, il prit occaſion de cet aveu pour me faire convenir que le plus grand avantage de

de votre fille étoit de passer effectivement pour la sienne, & qu'il falloit éloigner par conséquent tout ce qui pouvoit faire naitre d'autres soupçons. Nous vous verrons souvent, me dit il ; je continuerai de faire tous les ans le voyage de Quevilly, & vous viendrez quelquefois vous rassasier chez moi du plaisir de voir votre Elève. Il m'assura avant son départ une pension de deux mille francs, qui m'a toujours été fidèlement comptée.

Ce ne fut point sans verser des larmes que je me séparai de ma chère fille ; car ne m'enviez point la douceur de partager un nom si tendre avec vous. J'eus la satisfaction à leur départ de les voir déja aussi passionnés pour ce charmant enfant, que vous l'auriez été vous-même, si vous aviez vu toutes ses graces à cet âge. A présent figurez-vous que le progrès du tems n'a fait que les augmenter. Je ne cherche point à flatter le cœur d'une mère. Ah ! que je vous promets un doux spectacle ! Je la vois plusieurs fois tous les ans, & je me fais toujours une nou-

velle violence pour la quitter. On n'a rien épargné pour son éducation, & ses charmes naturels semblent croître tous les jours. Cependant elle ignore à quelle mère elle appartient, & j'ai pleuré mille fois, en l'embrassant, d'être obligée pour son propre repos de lui cacher sa naissance & vos malheurs.

Un torrent auroit été plus facile à contraindre que le cœur de Fanny. Cruelle amie ! Ah ! s'écria-t-elle, pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuosité de mes sentimens ? J'ai peine à respirer. Partons. Qui nous retient ? Je ne verrai jamais assez tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embrassant. Nous partirons à l'heure même, si vous l'ordonnez, interrompit Madame Riding ; mais prenez le reste du jour pour vous reposer. Du moins, reprit Fanny avec la même impatience, apprenez-moi le lieu de sa demeure, le nom de ce généreux Gentilhomme qui lui a tenu lieu de père, le nom de cette Dame à qui j'envie le bonheur qu'elle a eu si longtems de la voir & de l'embrasser ; apprenez moi tout ce qui peut me tenir lieu du plaisir que vous

vous retardez. Madame Riding, à qui il étoit ſurprenant que le nom de Monſieur & de Madame de R... ne fût point échappé dans un ſi long diſcours, les nomma tous deux, & déſigna leur demeure par le voiſinage de Saint Cloud. Il ne manque que de nommer Cécile, lui dit Fanny, en la regardant d'un œil timide & incertain. Oui, répondit Madame Riding, ſans faire attention qu'elle étoit prevenue; c'eſt le nom de votre fille. Mais d'où ſavez-vous ſon nom, reprit elle avec ſurpriſe? Auriez-vous pu découvrir ce que j'ai caché juſqu'aujour d'hui avec tant de ſoins? Mon épouſe n'étoit plus en état de lui répondre. L'excès d'une joie ſi ſubite avoit ſerré ſon cœur. Ses yeux ſe couvrirent d'un nuage épais. Elle ſe pancha ſur le bras de ſon amie, qu'elle ſaiſit de ſes deux mains, comme une perſonne hors d'haleine qui cherche à s'appuyer pour rappeller ſes forces, & qui craindroit d'en manquer tout-à-fait, ſi elle n'étoit ſoutenue. Sa reſpiration étoit haute & mêlée d'un ſon tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement

que pour ſerrer de tems en tems le bras qu'elle ne penſoit point à quitter. Madame Riding, qui avoit pris l'agitation où elle l'avoit vue pendant ſon diſcours, pour l'effet naturel des inquiétudes d'une mère, s'étoit fait un plaiſir de la conduire au dénouement par degrés; & s'applaudiſſoit encore de la voir ſi attendrie. Mais commençant à craindre quelque choſe d'une ſi vive émotion, quoique bien éloignée d'en prévoir les ſuites & d'en deviner la cauſe, elle l'exhorta à ſe remettre & à modérer ſes ſentimens. Fanny ne pouvoit retrouver l'uſage de la voix, & ne répondoit que par de profonds ſoupirs.

Pendant que tous ſes ſens étoient dans ce deſordre, le caroſſe de M. de R.... ſe fit entendre à la porte de l'Auberge. Cécile arrivoit avec lui. L'ennui d'une heure d'abſence lui fit chercher auſſi-tôt ce qu'elle ne pouvoit perdre de vue ſans inquiétude. Elle monta impatiemment, ſans attendre Madame de R.... & ma ſœur. Fanny ſut bien la diſtinguer à ſon empreſſement; & l'entendant

dant à deux pas de la porte, tout ce qui lui restoit de force ne put la soutenir contre le redoublement de son transport. Elle tomba sans connoissance entre les bras de Madame Riding. Au même moment Cécile ouvrit la porte. Le spectacle qui s'offrit à elle l'allarma vivement. Elle courut pour se rendre utile par son secours; tandis que Madame Riding, moins inquiète d'un accident qui ne pouvoit être fort dangereux, que surprise de l'arrivée imprévue de son Elève, interdite de joie d'une si heureuse rencontre, & perdant en quelque sorte l'usage de la raison comme Fanny avoit perdu celui de ses sens, se mit à crier de toute sa force, C'est votre mère, ma fille, c'est votre mère! Ne la reconnoissez-vous pas? La nature ne vous dit-elle rien? C'est votre mère, répétoit-elle encore, & comment ne le sentez-vous pas, sans attendre que vous l'appreniez de ma bouche? Quelques mouvemnns que ces exclamations pûssent exciter dans le cœur de Cécile, l'erreur où elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit ja-

mais eu le moindre soupçon, ne lui permettoit guères d'en comprendre le sens. Toute occupée de la situation où elle voyoit mon épouse, elle continuoit ardemment de lui rendre ses soins; lorsque M. de R.... paroissant à la porte de la chambre avec sa femme & ma sœur, ce nouvel objet redoubla le trouble de Madame Riding. Elle courut à eux. Que vois-je! quelle faveur du Ciel nous rassemble, s'écria-t-elle, sans leur laisser le tems de regarder autour d'eux! quels prodiges! Connoissez-vous cette Dame? Savez-vous que c'est Madame Cléveland, la mère de Cécile, cette chère amie que je croyois perdue pour sa fille & pour moi, & que j'ai desespéré si long-tems de revoir jamais? Ah! c'est elle-même. Rendez-lui sa chère fille. Assurez Cécile que vous n'êtes pas son père; car tous mes discours ne peuvent la persuader. Hâtez-vous donc, ne retardez pas un moment son bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit, elle paroissoit offensée de la froideur de M. de R. . . En effet, il étoit demeu-

meuré comme immobile ; mais c'étoit de l'excès de ſon étonnement. Il ſe fit d'abord aſſûrer que la maladie de mon épouſe n'étoit qu'un évanouïſſement cauſé par la joie ; & pendant que les autres Dames s'employérent à la ſecourir, il demanda à Madame Riding quelque éclairciſſement moins tumultueux.

Elle le ſatisfit en peu de mots. Tout le portoit à la croire. Il leva les bras au Ciel de ſurpriſe & d'admiration ; & s'approchant de Cécile, qui ſans rien comprendre aux diſcours qu'elle avoit entendus, ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ſes ſoins, il prit ſes mains preſque malgré elle. Ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom ſi cher, le Ciel vous eſt plus favorable qu'à moi ; il va m'ôter toute la douceur de ma vie, pour vous procurer un bonheur auquel vous ne vous ſeriez jamais attendue. Je ne ſuis point votre père. Suivez, ſuivez les mouvemens de la nature. C'eſt à mon cher Cléveland que vous devez la naiſſance, & cette Dame eſt votre mère.

Il ne put achever ces paroles sans verser des larmes. Mais qu'étoit-ce que ce sentiment, en comparaison de ceux qui s'élevoient dans le cœur de Cécile ? Il est vrai qu'elle n'avoit rien compris aux exclamations entre-coupées de Madame Riding, & que tout ce qu'elle avoit senti jusqu'alors n'étoit que des mouvemens aveugles, qui lui causoient même de l'embarras, & auxquels elle appréhendoit quelquefois de se livrer : mais le moindre rayon de lumière fut aussitôt pour elle une conviction, & son cœur ne demandoit point d'autres preuves. M. de R. . . m'a raconté cent fois qu'il avoit cru voir tous ses transports peints dans ses yeux, & que lui-même, il n'avoit jamais été si transporté que de ce spectacle. Il dura peu; car elle s'échappa au même moment de ses mains, en les serrant avec un grand cri; elle s'ouvrit un passage au travers des Dames qui environnoient sa mère, elle se précipita sur elle sans considérer l'état où elle étoit encore. L'embrasser mille fois, mouiller son visage d'un torrent de larmes, lui donner mille

mille noms passionnés, en la conjurant d'ouvrir les yeux & de reconnoître sa fille: tels furent les prémiers emportemens de sa tendresse: & s'ils sont les plus faciles à exprimer, ils ne furent pas les plus forts.

Il n'y avoit point d'évanouïssement si profond qui pût rendre Fanny insensible à tant d'ardeur. Aussi revint-elle sur le champ à elle-même, mais ce fut pour retomber aussi-tôt dans l'état d'où elle sortoit. Il fallut forcer Cécile de passer dans une chambre voisine. Quelle violence! On entendoit dans son absence le bruit de ses soupirs & de ses agitations. Cependant on vint à bout par cette voie de faire rappeller ses esprits à mon épouse, & de les disposer l'une & l'autre à prendre plus d'empire sur leurs sentimens. Cécile fut ramenée par M. de R. . . qui l'exhortoit, en la conduisant, à ménager les témoignages de sa tendresse, pour l'intérêt même d'une mère qu'elle avoit de si justes raisons d'aimer. Mais, quoique liées toutes deux par leurs promesses, il fut bien difficile

de

de les retenir dans les bornes qu'on leur avoit imposées. Fanny ne vit pas reparoître sa fille, sans être prête à ressentir encore toutes les révolutions qu'elle venoit d'éprouver. Elle lui tendit les bras de toute sa force, avec des regards où l'ardeur de son ame étoit si vivement dépeinte au milieu même de leur langueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuisât tout-à-fait dans un effort si violent. Que fut-ce lorsqu'elle la tint serrée contre son sein, & qu'elle sentit le double charme de recevoir ses caresses & de l'accabler des siennes! O joie d'une mère si tendre! O délices que les cœurs insensibles ne comprendront jamais! Hélas! où étois-je dans des instans si précieux! Une scène si touchante devoit-elle se passer dans l'absence d'un père?

Les expressions forcérent enfin le passage, & l'ardeur même qui les accompagnoit devint un soulagement pour ces deux tendres cœurs. Celles de Fanny étoient partagées entre deux objets, qui paroissoient la remplir au même degré tout à la fois. J'étois aussi présent à ses yeux

yeux que sa fille. Elle m'adressoit, comme à elle, tout ce qui se présentoit en confusion sur sa langue. Tu me rendras ton cœur, disoit-elle avec une espèce de complaisance qu'elle prenoit déja dans l'approche de notre réconciliation ; tu ne résisteras pas aux larmes de ta fille & aux miennes ; tu ne seras plus injuste, cruel, barbare ! O ma fille ! c'est à toi que je devrai le cœur de ton père. Je retrouverai avec toi tout ce que j'avois perdu. Mais comment n'ai-je pas senti, reprenoit-elle en ne se lassant point de la regarder, comment n'ai-je pas reconnu au prémier moment que j'avois ma fille devant mes yeux ? Ce panchant extraordinaire que j'avois pour elle n'étoit-il pas la voix de la nature ? Cent fois, ma chère Cécilie, j'ai senti tout mon sang s'émouvoir, en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquille ? Ah ! que de douceurs & de consolations perdues ! Tu aurois partagé les douleurs de ta mère. Tu aurois adouci l'amertume de ses larmes. Tu aurois fléchi ton père par les tiennes. Cécile interrompoit à chaque mo-

moment ce tendre discours par ses embrassemens, & par les caresses les plus passionnées. En prononçant mon nom, à peine osoit-elle encore y joindre celui de père; mais elle répondoit, disoit-elle de mes sentimens; elle assuroit sa mère que ses peines touchoient à leur fin; & déja également intéressée à mon bonheur & à sa consolation, elle employoit tout son esprit à la plaindre & à me justifier.

On ne les troubla point pendant cette prémière effusion des tendresses de la nature; non seulement parce qu'après avoir surmonté les prémiers transports, il ne restoit rien à craindre pour leur santé, qui ne faisoit plus que se fortifier de ce qui avoit d'abord été capable de l'affoiblir; mais parce qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée qui n'eût sa curiosité à satisfaire, ses doutes à éclaircir, & qui ne fût ardemment occupé de ce soin. Madame Riding n'étoit revenue de son étonnement, que pour retomber dans un autre, en comprenant par quelques discours échappés à Fanny, que la division s'étoit mise dans ma famille, & qu'elle

qu'elle y avoit produit des effets qui la faiſoient gémir. Elle ſe faiſoit expliquer ce malheur par M. de R... & par Madame Bridge, à qui elle entendoit donner le nom de ma ſœur, ſans pouvoir s'imaginer d'où cette liaiſon lui venoit avec moi. Enfin s'arrêtant d'abord à ce qui intéreſſoit le plus ſon amitié, à peine eut-elle conçu la nature de nos infortunes, qu'elle crut en démêler la cauſe; & s'étant rappellé mille circonſtances que le tems n'avoit pas effacées de ſa mémoire, elle n'eut plus rien de ſi preſſant que de pénétrer le fond de cette terrible avanture. Ciel! qu'apprens-je, dit-elle en ſe rapprochant de Fanny! quel mortel poiſon a détruit votre repos? Quoi! du ſang... Eh! malheureuſe amie, n'aviez-vous pas déja trop verſé de larmes? Mais je ne demande pas de vous, reprit-elle en s'interrompant elle-même, un ſeul mot qui puiſſe renouveller vos peines. Je vous laiſſe dans les bras de vos amis. Qu'on me diſe où eſt M. Cléveland. J'y vole à l'inſtant avec ſa fille. C'eſt moi qui vais vous rendre l'un à l'autre. Il

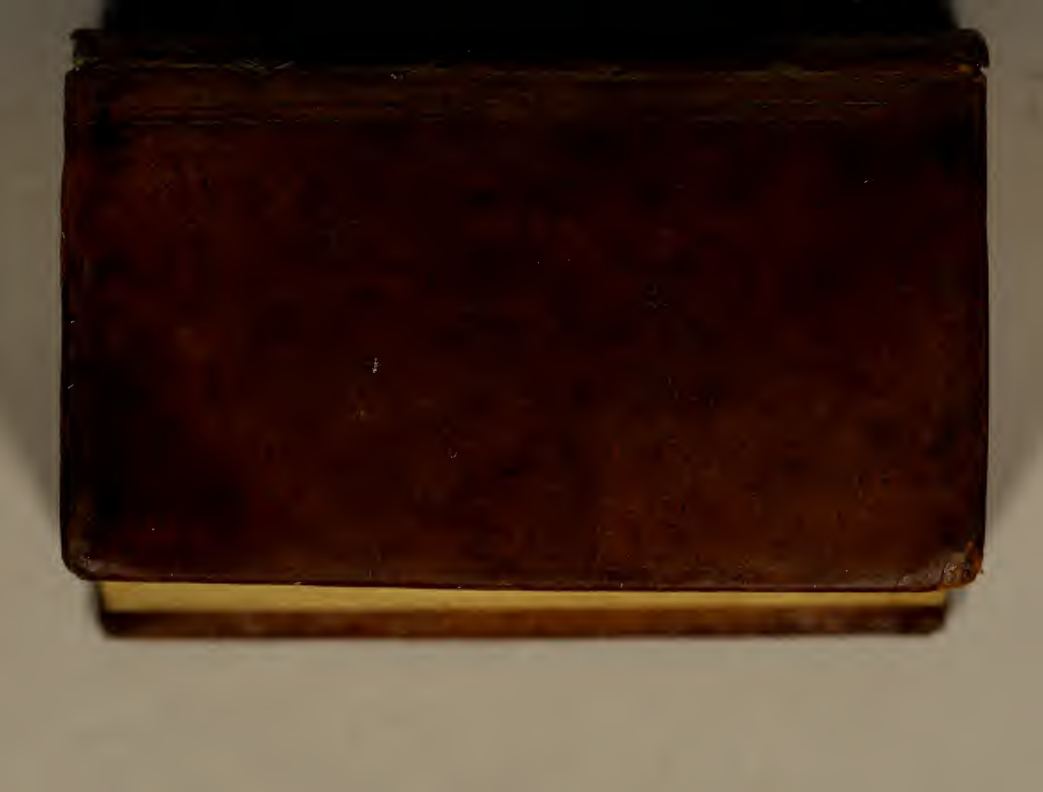
ne réſiſtera pas un moment à mes raiſons & à mes larmes. Où eſt-il? Je pars avec Cécile. Partons, ma chère enfant, lui dit-elle en la tirant des mains de ſa mère pour l'embraſſer; c'eſt à nous que leur bonheur eſt réſervé. Ils ne ſavent pas toutes les raiſons qu'ils ont de s'aimer. Elle vouloit monter ſur le champ dans le caroſſe de M. de R... pour ſe rendre à Saint-Cloud. Mais ma ſœur, qui connoiſſoit mieux qu'elle ma ſituation, & qui avoit d'autres craintes capables de l'arrêter, la pria de ſuſpendre un moment ſon entrepriſe. Je ne doute pas, lui dit-elle, que vos ſoins n'ayent tout le ſuccès que vous eſpérez, & des commencemens ſi heureux ne doivent plus nous faire attendre de la bonté du Ciel que des faveurs & des miracles; mais vous ne connoiſſez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre. Elle lui expliqua là-deſſus en peu de mots, non ſeulement ce qu'elle appréhendoit pour ma ſanté, qui étoit encore trop foible pour ſoutenir la vue de ma fille & la connoiſſance de mon bonheur; mais ce qu'il

y avoit à craindre pour la sureté de Cécile, & l'imprudence qu'il y auroit à lui faire reprendre le chemin de Paris. Partons ensemble, ajouta-t-elle; votre présence suffira. M. de R... se chargera de conduire Madame Cléveland & sa fille chez Mylord Clarendon, où elles attendront tranquillement l'effet de notre voyage. Elle ajouta que si l'on vouloit même s'en rapporter à quelques raisons que le tems ne lui permettoit pas d'expliquer, le départ de Madame Riding & le sien devoit être remis au lendemain; & la voyant étonnée de l'ardeur qu'une personne qu'elle ne connoissoit point paroissoit marquer pour nos intérêts, elle lui promit des éclaircissemens qui diminueroient sa surprise, & qui lui faisoient déja regarder son amitié comme une faveur assurée.

Malgré tout l'empressement de Madame Riding, qui ne cédoit qu'à celui de Fanny & de Cécile, M. de R... entra dans les vues de ma sœur, & se joignit à elle pour leur faire goûter son conseil. Le dessein qu'elle n'avoit pas expliqué étoit

étoit de m'écrire le même soir, & de me préparer à son arrivée, suivant le plan qu'elle n'avoit point encore interrompu. Elle l'exécuta, tandis que M. de R... dépêchoit un de ses gens à Mylord Clarendon, pour le prévenir sur la visite qu'il alloit recevoir. Quevilly étant dans le voisinage de Rouen, il avoit su que ce Seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maison fort commode qu'il avoit louée aux environs de la Ville, & c'étoit un nouvel avantage qui lui paroissoit extrêmement favorable à toutes nos vues. Le courier fut de retour en moins d'un quart-d'heure. Il revenoit charmé de la joie que Mylord Clarendon lui avoit marquée, en apprenant de mes nouvelles & l'arrivée de ma famille. La seule envie d'éviter l'éclat, l'avoit empêché de venir lui-même au devant de ses Hôtes; mais M. de R... comprit qu'il devoit s'attendre à tous les témoignages d'affection & de zèle que je lui avois fait espérer d'un ami si généreux.

Fin du cinquième Tome.

19222
Manchester
April 1922

E744
P944p
v.4-5